



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[B - Ceu]

Feller, François-Xavier de
Liège, 1797

C

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60787](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60787)

Baronius. Il exécuta ce grand projet en 9 vol. in-fol., depuis 1198 jusqu'en 1572. La continuation est peu digne de l'ouvrage du premier auteur. On lui reproche de s'être trop arrêté aux affaires & aux personnalités de son ordre; de sorte que l'on croit quelquefois lire les annales des Dominicains plutôt que celles de l'Eglise. Sa critique est souvent en défaut, & ne distingue pas les pièces vraies des fausses; les miracles dont la croyance est fondée sur des preuves irrécusables, & les prodiges que la crédulité a adoptés sans examen. Cependant il ne mérite pas le mépris qu'en ont témoigné certains auteurs, pour empêcher sans doute qu'on soupçonnât qu'ils l'eussent copié, comme ils ont fait dans

beaucoup d'endroits. Les Cordeliers furent mécontents de ce qu'il n'avoit pas respecté Jean Scot, appelé *le Docteur subtil*, & lui en firent des reproches véhéments. Herwart, auteur Bava-rois, attaqua aussi Bzo-vius sur divers faits avancés contre l'empereur Louis de Bavière; mais sa critique ne paroît pas fondée. Ce Dominicain mourut en 1637, âgé de 70 ans, dans le monastère de la Minerve. Il avoit eu auparavant un appartement au Vatican; mais ayant été volé dans ce palais, & effrayé de la mort de son valet qui fut tué, il se retira chez ses confrères. On a encore de lui: *Pontifex Romanus*, Cologne, 1619, in-folio; & quelques autres ouvrages.

C

CAAB, d'abord rabbin, ensuite mahométan, commença par faire des vers satyriques contre l'impôsteur Mahomet; mais celui-ci ayant conquis l'Arabie, le lâche poète finit par chanter une de ses maîtresses. Il fut dès-lors son favori & son conseil. Caab l'aida dans la composition de l'Alcoran. Mahomet en reconnaissance lui donna son manteau. Il mourut l'an de J. C. 622.

CAANTHE, fils de l'Océan. Son pere lui ayant ordonné de poursuivre Apollon qui avoit enlevé sa sœur Mélia, & ne pouvant le contraindre à la rendre, il mit le feu à un bois consacré à ce dieu qui,

pour le punir, le tua à coups de fleches.

CAATH, fils de Lévi, pere d'Amram, & aïeul de Moïse. Sa famille fut chargée de porter l'arche & les vases sacrés du tabernacle, dans les marches du désert.

CABADES ou **CAVADRES** ou **KOBAD**, roi de Perse, fils de Perose, ayant porté une loi qui autorisoit la communauté des femmes, & faisant usage de toutes celles qui lui plaisoient, perdit son trône & fut enfermé dans une tour. Une de ses femmes le délivra de sa prison, en se livrant à la passion du gouverneur éperdument amoureux d'elle. Cabades s'évada

sous les habits de cette femme, fit crever les yeux à son frere, & reprit la couronne. Les Huns Nephtalires lui fournirent des secours. Il déclara la guerre à l'empereur Anastase, ravagea l'Arménie & la Mésopotamie, prit Amide & la livra au pillage. Un vieillard lui représentant combien le carnage qu'on exerçoit dans le sac de cette ville, étoit indigne d'un roi: *C'est pour vous punir*, répondit Cabades, *de votre résistance. Plus notre résistance, reprit le vieillard, a été grande, plus votre victoire est glorieuse.* Cette réponse désarma Cabades, & le pillage cessa. La paix fut conclue quelque tems après; mais la guerre recommença sous Justin & Justinien. Cabades fut moins heureux sous ce dernier empereur, & mourut en 521. C'étoit un prince guerrier, plus propre à conquérir des états qu'à régler les siens. Il fut cruel envers ses sujets, & implacable dans ses vengeances.

CABALLO, (Emmanuel) s'illustra dans le tems du siege de Genes sa patrie. Les François qui l'assiégeoient depuis seize mois, avoient affamé cette ville. Un vaisseau chargé de vivres & de munitions alloit se rendre aux assiégeans, si Caballo ne fût monté tout de suite sur un autre vaisseau, & ne l'eût emmené dans la ville, au milieu des François qui faisoient de continuelles décharges sur lui. Cette action héroïque lui mérita le nom du Libérateur de sa patrie, & fit lever le siege en 1513.

CABANE, (Robert de) fils de Raimond Cabane, & de la fameuse Catanoise qui avoit été

nourrice de Louis, fils de Charles II, roi de Naples, fut arrêté avec sa mere en 1345, après l'assassinat d'André de Hongrie, époux de Jeanne, reine de Naples. On leur donna la question dans une place sur le bord de la mer. La mere mourut des douleurs de la torture, & le fils fut tenaillé. *Voy. ANDRÉ DE HONGRIE.*

CABASILAS, (Nicolas) archevêque de Thessalonique en 1350, soutint le schisme des Grecs contre l'Eglise de Rome. Il publia des traités sur cette matiere, & laissa plusieurs ouvrages, dont le meilleur est son *Exposition de la Liturgie grecque*, imprimée en différens endroits, en grec, & traduite en latin par Gentien Hervet. On estime aussi la *Vie de Jesus-Christ*, du même auteur, Ingolstadt, 1604.

CABASSUT, (Jean) prêtre de l'Oratoire, professeur de droit canon à Avignon, né en 1604, mourut à Aix sa patrie en 1685. On a de lui : I. *Juris Canonici theoria & praxis*, réimprimé in-fol. en 1738, par les soins de Gibert qui y a ajouté des sommaires & des notes qui ne s'accordent pas toujours avec les principes de l'auteur, dont l'ouvrage ne gagne rien à ce commentaire. II. *Notitia ecclesiastica Conciliorum, Canonum, veterumque Ecclesie rituum*, Lyon, 1685, in-folio: ouvrage d'un moindre usage que le précédent, quoiqu'il y ait des dissertations utiles. On y trouve une notice des conciles; l'explication des canons, une introduction à la connoissance des rits anciens & nouveaux de l'Eglise, & des principales

parties de l'histoire ecclésiastique. On en a donné un bon Abrégé à Louvain, 1776, in-8°. III. *Traité de l'Usure*. Cabassut étoit un homme d'un esprit droit, d'un caractère doux, d'un jugement solide, d'une prudence consommée, d'une vertu sans tache. Il écrit avec élégance & avec dignité; son latin est pur, coulant, harmonieux; ses décisions sont sages & sévèrement orthodoxes; les novateurs y trouvent par-tout leur condamnation.

CABBEDO DE VASCONCELLOS, (Michel) né à Setuval en 1525, s'appliqua au droit avec beaucoup de succès, & étoit parvenu aux premières charges à Lisbonne, lorsqu'il mourut en 1577, à 52 ans. On lui doit une élégante traduction latine du *Plutus* d'Aristophane; des Lettres & d'autres ouvrages imprimés à Rome, en 1597, in-8°. — Son fils George CABBEDO marcha sur les traces de son pere, devint chancelier du royaume, membre du conseil d'état de Madrid pour le Portugal, & mourut dans sa patrie le 4 mars 1604, à 45 ans. On a de lui: I. *Decisiones Lusitaniæ senatûs*, 1604, in-fol. II. *De Patronatibus ecclesiarum regiæ coronæ Lusitaniæ*, 1603, in-4°.

CABESTAN ou CABESTAING, (Guillaume de) gentilhomme du comté de Roussillon, & non Provençal, quoique Nostradamus le fasse descendre de l'ancienne maison de Servières, fut un poète du 13^e. siècle, qui chanta différentes dames, suivant l'usage du tems. Tricline Carbonel fut sa dernière maîtresse. Le mari de cette

dame, jaloux du troubadour, le tua, lui arracha le cœur, & le fit manger à sa femme. Tricline en mourut de douleur en 1213.

CABILLEAU, (Baudouin) Jésuite, né à Ypres, s'appliqua particulièrement à la poésie & le fit avec succès, comme on peut le voir par les ouvrages que l'on a de lui: I. *Epigrammata*, Anvers, 1634, in-16. II. *Lemmata historica*, Louvain, 1614. III. *Epistolæ heroum & heroïdum*, en vers élégiaques, Anvers, 1636, in-8°. IV. *Eloge de S. Jean-Baptiste*, en vers, Louvain, 1642, in-8°. L'auteur mourut à Anvers le 13 novembre 1652. Il se servoit quelquefois d'allégories forcées.

CABOT, (Sébastien) célèbre navigateur, né à Bristol, en 1467, de Jean Cabot, établi dans cette ville, qui lui donna des leçons de mathématiques, de cosmographie & de la navigation. Jean Cabot forma le projet de tenter le passage aux Indes par le nord-ouest. Henri VII lui en donna la commission; il s'embarqua avec ses fils en 1497, au mois de juin. Ces navigateurs découvrirent quelques terres; mais ayant trouvé des difficultés insurmontables vers le nord-ouest, ils naviguerent vers le sud, & s'avancèrent jusqu'au cap de la Floride, à-peu-près dans le même tems qu'Americ Vespuce, touchoit ailleurs l'hémisphère, auquel il a donné son nom, quoiqu'il ne soit pas certain qu'il l'ait découvert le premier (voy. BEHAÏM). De retour en Angleterre, Sébastien y essuya quelques désagrémens, ce qui fit qu'il alla offrir ses services au roi

roi d'Espagne ; il y fut nommé chef des pilotes. Sa capacité & son intégrité engagèrent une société de marchands à lui faire entreprendre, en 1525, un voyage aux Moluques, par le détroit de Magellan. Il s'avança jusqu'au cap de Saint-Augustin (latitude mérid. 7) ; son équipage se mutina & refusa de passer le détroit. Il entra dans la rivière de la Plata, & y établit quelques forts pour s'y maintenir. Il dépêcha en Espagne pour en donner avis, & demanda du renfort. Il l'attendit en vain pendant cinq ans ; au bout desquels il retourna en Espagne, où il ne reçut pas un accueil favorable, parce qu'il n'avoit pas été aux îles des Epiceries. Dégoûté de ce pays, il regagna sa patrie. Il y fut bien reçu, & on lui donna la charge de gouverneur des compagnies de marchands, & des domaines à découvrir, avec une pension. Il n'avoit point abandonné le projet de passer aux Indes par le nord. Il l'avoit tenté par le nord-ouest ; il se proposa de l'essayer par le nord-est, & pénétra jusqu'à Archangel, l'an 1557. On ne fait ce que devint depuis cet habile navigateur. Purchas en a parlé amplement dans le Recueil des voyages faits par les Anglois. Il en est parlé aussi dans les *Voyages Maritimes* de Ramusio.

CABOT, (Vincent) jurif-consulte Toulousain dans le 16^e. siècle, professa le droit dans sa patrie. On a de lui un gros volume in-8°, intitulé : *Les Politiques de Vincent Cabot, Toulousain* : Toulouse, 1630 ; mélange informe, composé de maximes

Tome II.

recueillies dans les auteurs sacrés & profanes, sans goût, sans méthode. L'auteur devoit publier quatre autres volumes à la suite du premier. On a encore de lui : *Variarum juris publici & privati Dissertationum libri duo*, Paris, 1598, in-8°.

CABRAL, (Pierre-Alvarès) que quelques-uns nomment *Cabrera*, quoique Mariana & Maffée lui donnent constamment le nom de *Cabral* ; commandant de la seconde flotte que le roi D. Emmanuel de Portugal envoya aux Indes en 1500, fut jeté par la tempête sur les côtes du Brésil inconnu alors, & en prit possession au nom de son prince. Après plusieurs autres expéditions qui illustrèrent son courage, il revint en Portugal, & y mourut le 23 juin 1501, regardé comme un grand-homme de mer.

CABRERA, (Bernard de) favori de Martin, roi de Sicile, voulut s'emparer de cette couronne en 1410, après la mort de son maître. Blanche, veuve de Martin, ayant refusé de l'épouser, Cabrera lui déclara la guerre. Il fut pris & enfermé d'abord dans une citerne desséchée. On le transféra de là dans une tour environnée d'un filet, dans lequel Cabrera tomba en voulant s'évader. On l'y laissa pendant un jour, exposé à la risée du peuple. Ferdinand, successeur de Martin, lui accorda ensuite sa grace, à condition qu'il quitteroit la Sicile. Il mourut quelque tems après. — Il ne faut pas le confondre avec Louis CABRERA de Cordoue, capitaine d'infanterie, qui vivoit encore en 1630, & qui est auteur : I. De l'*Hif-*

G g

toria para entenderla y escrivirla, Madrid, 1611, in-4°, où il donne de bonnes regles sur la maniere d'écrire l'histoire. II. D'une *Histoire de Philippe II, roi d'Espagne*, Madrid, 1619, in-fol. en espagnol. « L'auteur, » dit M. Drouet, est accusé » d'être trop dévoué à son roi » & à sa patrie. Ce n'est pas » toujours un mal, à qui veut » on que l'on soit dévoué ? Les gens sensés souscriront sans peine à cette réflexion.

CABREUIL, (Barthélemi) né à Montpellier, fut chirurgien de Henri IV. Il possédoit parfaitement l'anatomie, comme il conste par ses ouvrages qui sont encore estimés, entr'autres: I. *Alphabeton anatomicum*, Geneve, 1604, in-4°. II. *Observationes variae*, dans un recueil d'Observations de plusieurs anatomistes, Francfort, 1668, in-4°. III. *Collegium anatomicum*, dans le même recueil.

CACA, sœur de Cacus, découvrit à Hercule le vol de son frere. Les Romains lui rendoient des honneurs divins.

CACUS, fils de Vulcain, enleva à Hercule une partie de ses troupeaux, qu'il traîna à reculons dans son antre pour n'être pas découvert. Le héros furieux courut à la caverne de ce brigand, & l'étrangla. Les habitants des lieux circonvoisins, délivrés des violences de Cacus, éleverent un temple à leur libérateur. La description de la prise de Cacus par Hercule, au 8^e livre de l'Enéide, est un des beaux endroits de Virgile.

CADALOUS, évêque de Parme, concubinaire & simoniaque, fut élu pape en 1061 par la faction de l'empereur

Henri IV, contre Alexandre II, & prit le nom d'Honorius II. Ayant voulu soutenir son élection par les armes, & n'ayant pu réussir, il fut condamné par tous les évêques d'Allemagne & d'Italie en 1062, & déposé par le concile de Mantoue en 1064.

CADAMOSTO ou CADAMUSTI, (Louis) célèbre navigateur Vénitien, né vers l'an 1422, se fit connoître à l'infant dom Henri de Portugal. Ce prince, animé, comme son pere le roi Jean, de l'esprit de découverte, voulut s'attacher Cadamosto. Il lui envoya le consul de la république de Venise en Portugal, nommé Patrice Conti, pour l'instruire du commerce avantageux de l'isle de Madere, conquise en 1430. Cadamosto, encouragé par l'espoir du gain, traita avec dom Henri; qui lui fit armer une caravelle, dont Vincent Diaz, natif de Lagos fut le patron. Elle mit à la voile le 22 mars 1455; & après avoir mouillé à Madere, ils reconnurent les isles Canaries, le Cap-Blanc, le Sénégal, le Cap-Verd, & l'embouchure de la riviere de Gambra. Dans un second voyage qu'il fit l'année suivante, avec un Génois nommé Antoine, ils poussèrent leurs découvertes jusqu'à la riviere de Saint-Dominique, à laquelle il donnerent ce nom, & d'où ils retournerent en Portugal. Il habita long-tems à Lagos, attirant par ses politesses les négocians & les navigateurs. De retour dans sa patrie en 1464, il y publia la relation des ses voyages, qui fut traduite en françois par Pierre Redon, au commencement du

C A D

16^e siècle. Nous les avons aussi en latin par le soins d'Archangel Madrignani.

CADMUS, roi de Thebes, vint par mer des côtes de la Phénicie, s'empara du pays connu depuis sous le nom de Béotie & y bâtit la ville de Thebes. On dit qu'il apporta aux Grecs l'usage de l'alphabet.

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole et de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées. **BRÉBEUF.**

Les poètes ont ajouté des fables à l'histoire de Cadmus, qui peut-être n'est elle-même qu'une fable. Il alla combattre, suivant eux, avec le secours de Minerve, un dragon qui avoit dévoré ses compagnons. Le héros tua le monstre, & en ferra les dents, d'où sortirent tout-à-coup des hommes armés qui n'eurent rien de plus pressé que de se massacrer. Il n'en resta que cinq, qui aiderent Cadmus à bâtir la ville de Thebes. Ses sujets le chasserent de ses états, & l'obligerent de s'enfuir en Illyrie.

CADMUS DE MILET, le premier des Grecs qui ait écrit l'histoire en prose. Il florissoit du tems d'Halyattes, roi de Lydie.

CADRY, (Jean-Baptiste) dont le vrai nom étoit **DARCY**, ancien chanoine, théologal de l'église de Laon, fut l'homme de confiance, l'ami & le théologien de M. de Caylus, évêque d'Auxerre. Il étoit né à Tretz en Provence en 1680, & il mou-

C Æ C

467

rut à Savigni, près de Paris, en 1756, à 76 ans. On a de lui plusieurs écrits contre la bulle *Unigenitus*, à laquelle il étoit fort opposé. Les principaux sont: I. Les trois derniers volumes de l'*Histoire du Livre des Réflexions morales, & de la constitution Unigenitus*; Amsterdam, 1723-1738, 4 vol. in-4^o: le premier est de Louail. Ouvrage qui n'a été lu que par les gens du parti. II. L'*Histoire de la condamnation de M. de Soanen, évêque de Senez*, 1728, in-4^o. Ouvrage du même genre. III. *Des Observations théologiques & morales sur les deux Histories du P. Berruyer*, en 3 vol in-12, 1755 & 1756.

CÆCILIVS-BASSUS voy. **BASSUS.**

CÆCILIVS - STATIVS, poète comique, affranchi, contemporain d'Ennius. On trouve quelques-uns de ses fragmens dans le *Corpus Poëtarum*, Londres, 1714, 2 vol. in-fol.

CÆCULUS, fils de Vulcain. Sa mere étant assise auprès de la forge de ce dieu, une étincelle de feu la frappa, & lui fit mettre au monde, au bout de neuf mois, un enfant, à qui elle donna le nom de Cæculus, parce qu'il avoit de fort petits yeux. Lorsqu'il fut avancé en âge, il ne vécut que de vols & de brigandages. Il bâtit la ville de Préneste. Ayant donné des jeux publics, il exhorta les citoyens à aller fonder une autre ville. Mais comme il ne pouvoit les y engager, parce qu'ils ne le croyoient pas fils de Vulcain, il invoqua son pere, & l'assemblée fut aussi-tôt environnée de flammes. Ce prodige la fâisa d'une telle frayeur,

qu'on lui promet de faire tout ce qu'il voudroit.

CÆLIUS AURELIANUS, (Lucius) ancien médecin de Siga dans la Numidie, vivoit vers le tems de Galien. Il a laissé un ouvrage intitulé : *De celeribus & tardis passionibus*, qu'on a jugé à propos de réimprimer à Amsterdam en 1722, in-4°. Il se trouvoit déjà dans les Recueils des anciens médecins.

CÆNEUS, guerrier qui, ayant été fille sous le nom de *Cænis*, avoit obtenu de Neptune d'être changée en homme invulnérable.

CAFFA, (Melchior) habile sculpteur, connu sous le nom de *Maltois*, parce qu'il étoit né à Malte en 1631, fut élève du chevalier Bernin, & ensuite presque son émule. Il mourut à Rome en 1687. On y admire plusieurs de ses ouvrages, entr'autres le Groupe de S. Thomas de Villeneuve, donnant l'aumône, dans l'église des Peres Augustins.

CAFFARO, (le P.) Théatin, est auteur d'une Lettre imprimée à la tête du *Théâtre* de Bourfauld, où il prétend prouver qu'un chrétien peut aller à la comédie. Il falloit avoir une opinion bien avantageuse de l'histrionisme, pour mettre au jour une assertion si fort opposée aux maximes sacrées de la Religion, & si contredite par tous les Peres de l'Eglise. S. Chrysostome, frappé du danger que l'on court dans ces lieux de corruption, exhortoit les peres & les meres à en écarter leurs enfans. « Lorf-
» que nous voyons, dit-il,
» un domestique porter un
» flambeau allumé dans ses

» mains, nous n'avons rien de
» plus pressé que de lui défen-
» dre d'aller dans les endroits
» où il y a de la paille, du foin,
» ou toute autre matiere com-
» bustible, de peur que sans
» y penser, il ne laisse tomber
» une étincelle qui embrâse
» toute la maison. Usons de la
» même précaution à l'égard de
» nos enfans, & ne permet-
» tons pas que leurs yeux se
» portent sur ces assemblées fu-
» nestes : & si les personnes qui
» les fréquentent, demeurent
» dans notre voisinage, défen-
» dons à nos enfans de les voir
» & de converser avec elles,
» si nous voulons empêcher
» que quelqu'étincelle ne porte
» le feu dans leurs ames, &
» n'y cause un dommage irré-
» parable, par un incendie
» général ». Une multitude
d'écrivains, ceux même qui se
sont acquis le plus de célébrité
dans ce genre de travail, n'en
ont point porté un jugement
plus favorable. « Guidé enfin
» par la foi (dit Gresset, dans
» une Lettre publiée en 1759),
» ce flambeau lumineux, de-
» vant qui toutes les lueurs des
» tems disparoissent, devant
» qui s'évanouissent toutes les
» rêveries sublimes & pro-
» fondes de nos foibles esprits-
» forts; je vois sans nuages que
» les loix sacrées de l'Evangile,
» & la morale profane, le sanc-
» tuaire & le théâtre sont des
» objets inalliables ». Bossuet
& le P. Lebrun réfutèrent le
P. Caffaro, qui se rétracta.

CAFFIAUX, (Philippe-Joseph) né à Valenciennes, fit profession dans la Congrégation de S. Maur en 1731, & mourut subitement le 26 décembre 1777.

à l'abbaye de S. Germain-des-Prés. Il travailloit alors avec Dom Grenier à l'*Histoire de Picardie*. Il avoit donné *Essai d'une Histoire de la Musique*, in-4°, & le premier volume du *Trésor généalogique*, 1777, in-4°.

CAGNACCI, (Guide Caulassi) peintre Italien du dix-septieme siecle, disciple de Guide, mourut à Vienne à 80 ans. Les tableaux dans lesquels il a imité son maître, sont les plus recherchés. — Il ne faut pas le confondre avec CAGNACCINI, auteur des *Antiquitates Ferrariæ*, qu'on trouve dans le *Trésor des antiquités de Grævius*.

CAHAGNES, (Jacques) docteur & professeur en médecine à Caen sa patrie, né en 1548, mort en 1612, s'est acquitté des devoirs de son emploi avec le plus grand zele. Pour animer à l'étude ses élèves qui n'étoient pas avantagés de la fortune, il leur ouvroit sa bourse en même tems qu'il leur donnoit de bons conseils. C'est à lui que l'on doit les Statuts de la faculté de médecine qui sont encore en vigueur dans cette université. On lui doit aussi les ouvrages suivans : I. *Elogiorum civium Cadomensium centuria prima*, Caen, 1583, & 1609, in-4°. On lui a reproché d'avoir fait un mauvais choix, & d'avoir omis plusieurs hommes célèbres qui avoient droit d'y trouver place; mais on ne fait pas attention que s'il avoit donné une suite à cet ouvrage, comme il l'avoit prémédité, il auroit prévenu ce reproche. II. *Oratio funebris J. Ruxelli*. C'est l'éloge funebre du maréchal de Grancey de

Rouxel. III. *De Academiarum institutione*, 1584, in-4°, plein de bonnes vues. IV. *Methodus curandarum febrium*, 1616, in-8°. V. *capitis affectuum*, 1618, in-8°.

CAHUSAC, (Louis de) écuyer, né à Montauban, où son pere étoit avocat, commença ses études dans cette ville, & les acheva à Toulouse, où il fut reçu avocat. De retour à Montauban, il obtint la commission de secrétaire de l'intendance. Ce fut pendant qu'il exerçoit cet emploi, en 1736, qu'il donna la tragédie de *Pharamond*, dans laquelle il a blessé la vérité historique, sans rendre son sujet théâtral. *Pharamond* est de tems en tems moins un héros qu'un fat. On y trouve plusieurs vers tournés avec esprit, mais trop d'antitheses, trop peu de nombre & d'harmonie. L'envie d'aller jouir à Paris des applaudissemens du parterre, lui fit abandonner la province. Le comte de Clermont l'honora du titre de secrétaire de ses commandemens. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1743 avec ce prince, qu'il quitta ensuite, pour se livrer absolument au théâtre. L'Opéra l'occupa principalement, & suivant la route tracée, il fit de l'amour le grand mobile de sa composition. « Cette » passion parasite, dit un au- » teur moderne, devient sous » le pinceau des poètes lyri- » ques, aussi fade que dange- » reuse; & sa domination per- » pétuelle sur ce genre de spec- » tacle, énerve le goût & les » ames, & en éloigne les per- » sonnes sages. Des héros effé- » minés, des images licencieu-

» ses, des madrigaux emmiel-
 » lés, ne sont propres ni à for-
 » mer ni à divertir une nation
 » jalouse de la véritable gloire.
 » N'est-il pas facile de trouver
 » mille moyens d'intéresser les
 » spectateurs avec fruit? Des
 » sentimens nobles & fermes,
 » l'amour de la patrie, le
 » triomphe des arts, le danger
 » du vice, le tableau des ver-
 » tus, la terreur du crime,
 » l'amour de l'humanité, &c.,
 » ne sont-ils pas des sujets
 » capables d'occuper comme
 » d'embellir une scène? Mal-
 » heur au goût & aux mœurs
 » d'un peuple qui les rejete-
 » roit, sur-tout s'ils étoient
 » traités par des talens aussi
 » supérieurs, qu'ennemis de la
 » corruption »! Cet auteur
 mourut à Paris au mois de juin
 1759. Il étoit d'un caractère in-
 quiet, vif, & trop exigeant de
 ses amis; fort délicat sur la ré-
 putation, & d'une sensibilité
 qui altéra son cerveau, & qui
 abrégé peut-être ses jours. On
 a de lui, outre diverses pièces
 de théâtre, dont plusieurs sont
 déjà oubliées, l'*Histoire de la
 danse ancienne & moderne*, La
 Haye, 1754, 3 petits vol.
 in-12, que les savans ont ac-
 cueillie.

CAJADO, (Henri) poète
 latin, mort à Rome en 1508
 d'un excès de vin, a laissé des
 Eglogues, des Sylves & des
 Epigrammes; Bologne, 1501,
 in-4^o. On remarque dans toutes
 ses productions un tour heu-
 reux, du génie, de la facilité,
 de l'élégance: ses Epigrammes
 ne manquent pas de sel. Il étoit
 né en Portugal.

CAIET, CAYET ou CAYER,
 (Pierre-Victor-Palma) né en

1525 à Montrichard en Tou-
 raine, de parens catholiques,
 embrassa le calvinisme, & fut
 fait ministre de l'église de Poi-
 tiers à Montreuil-Bonnin; mais
 ayant été convaincu d'avoir fait
 l'Apologie des bordels, & de
 s'amuser de magie, il fut déposé
 dans un synode. Cette condam-
 nation produisit son abjuration;
 il rentra dans le sein de l'Eglise
 à Paris en 1595. On peut imagi-
 ner quels principes pouvoit
 avoir un homme qui n'étoit re-
 venu à la vraie Religion que par
 l'impression d'une juste con-
 damnation. Il mourut en 1610,
 docteur de Sorbonne & profes-
 seur en hébreu au college royal.
 On a de lui plusieurs ouvrages
 de controverse, moins con-
 sultés que sa *Chronologie septen-
 naire*, 1606, in-8^o, depuis la
 paix de Vervins en 1598, jus-
 qu'en 1604, condamnée par la
 faculté de théologie de Paris.
 Cette censure parut imprimée
 en 1610, in-8^o. Il ajouta ensuite
 à son Histoire de la paix, celle
 de la guerre qui l'avoit précé-
 dée. On a cette nouvelle His-
 toire dans les trois tomes de sa
Chronologie novenaire, 1608,
 in-8^o, depuis 1589 jusqu'en
 1598. Il faut bien se garder de
 croire tout ce qu'il y rapporte.
 Voyez *Mémoires de la Ligue*,
 tome 4, p. 320, & tom. 6,
 p. 220. *Journal de Henri III*,
 par M. de l'Etoile, tom. 3,
 p. 103. Bayle, *Dict. Histor.*
 article Caiet. note M., &c.

CAJETAN, (St.) voyez
 GAETAN.

CAJETAN, (Constantin)
 abbé Bénédictin de S. Baronte,
 au diocèse de Pistoye, mort à
 Rome en 1650, à 85 ans, étoit
 de Syracuse. Il pouffoit le zèle

pour la gloire de son ordre, jusqu'au fanatisme. Il crut qu'il illustreroit beaucoup, s'il lui donnoit tous les grands hommes qu'il pourroit, ou du moins ceux qu'il croyoit tels. Après avoir mis dans sa liste une partie des Saints anciens, il travailla à la grossir des Saints modernes. Il commença par S. Ignace de Loyola, le fit bénédictin, dans un livre publié à Venise en 1641, in-8°. où il prétend aussi prouver que le livre des *Exercices de S. Ignace* n'est pas de lui, mais de Cisneros, religieux Bénédictin; & il le prouve très-mal (voyez IGNACE). La congrégation du Mont-Cassin désavoua Cajetan en 1644. Cajetan ne pouvant faire admettre des Jésuites dans son ordre, se tourna du côté des Franciscains & des Freres Prêcheurs. Il leur enleva S. François d'Assise & S. Thomas d'Aquin. Le cardinal Cobellucci disoit, au sujet de ce voleur de Saints, qu'il craignoit que Cajetan ne transformât bientôt S. Pierre en Bénédictin (voyez S. BENOÎT). Il voulut aussi enlever à Thomas à Kempis la gloire d'avoir fait l'admirable *Imitation de J. C.*, & l'attribuer à un moine nommé Gessen. On peut voir combien sa prétention est mal fondée, à l'art. KEMPIS.

CAJETAN, (Octave) Jésuite Sicilien, habile critique & bon historiographe, mort vers 1656, s'est acquis des droits à la reconnaissance de sa patrie par les ouvrages suivans : I. *Vita Sanctorum Siculorum*, Palerme, 1657, in-fol. Ces Vies sont puisées dans des monumens authentiques, tant grecs

que latins, & rédigées sur des manuscrits précieux par leur antiquité. II. *Isagoge ad Historiam sacram Siculam*, Palerme, 1707, in-4°. & dans la Collection des historiens d'Italie de Grævius. III. *Animadversiones in Epist. Theodosii Monachi, de Syracusanæ urbis expugnatione*, dans la Collection de Muratori.

CAJETAN, voyez VIO.

CAILLE, (Jean de la) savant libraire de Paris, mort dans un âge avancé vers l'an 1720, s'est fait une réputation, I. par son *Histoire de l'Imprimerie*, Paris, 1689, in-4°. II. par la *Description de Paris*, 1714, in-fol. Cette Description de la ville & fauxbourgs de la capitale de la France, contient vingt-quatre planches, dont chacune représente un des 24 quartiers, suivant la division faite en 1702, & un détail exact des abbayes, églises, monumens publics, &c. Les planches ont été gravées avec soin par Scotin le jeune.

CAILLE, (Nicolas-Louis de la) diacre du diocèse de Rheims, né le 15 mars 1713, à Rumigny, d'un capitaine des chasses de la duchesse de Vendôme, fit ses études avec succès au collège de Lizieux à Paris. Son goût pour l'astronomie le lia avec le célèbre Cassini, qui lui procura un logement à l'Observatoire. Aidé des conseils d'un tel maître, il eut bientôt un nom parmi les astronomes. Il partagea avec M. de Thuri, fils de cet homme estimable, le travail de la ligne méridienne ou de la projection du méridien, qui passant par l'observatoire, traverse tout le royaume. Dès l'âge de vingt-cinq ans il fut

nommé, à son insu, professeur de mathématiques au collège Mazarin. Les travaux de sa chaire ne le détournèrent point de l'astronomie. Cette science, à laquelle il étoit entraîné par un charme invincible, devint pour lui un devoir, lorsque l'académie des sciences l'admit dans son sein en 1741. La plus grande partie des autres compagnies savantes qui fleurissent en Europe, lui fit le même honneur. Animé de plus en plus du desir d'acquérir une connoissance détaillée du ciel, il entreprit en 1750, avec l'agrément de la cour, le voyage du Cap de Bonne-Espérance, dans le dessein d'examiner les étoiles australes, qui ne sont pas visibles sur notre horizon. Dans l'espace de deux ans, de 1750 à 1752, il prétendit avoir observé 9800 étoiles jusqu'alors inconnues; mais ce nombre a paru extrêmement exagéré, & a dû le paroître à tous ceux qui savent que les plus habiles observateurs n'ont pas découvert, dans toute l'étendue des cieux, autant d'étoiles visibles; que la partie du ciel qui n'est jamais vue sur notre horizon, se réduit à peu de chose; que d'ailleurs elle avoit été observée par d'habiles astronomes, & se trouvoit exprimée dans toutes les cartes célestes. Il crut sans doute lui-même avoir excédé dans son calcul, puisqu'il se borna à donner le catalogue de 1942. Cependant les observations de Herschel (dont l'exactitude n'est pas encore reconnue) paroissent favorables à ses calculs. De retour en France, il ne cessa d'écrire sur les apparitions des comètes & sur d'autres ob-

jets de l'histoire du ciel. Il faisoit imprimer le catalogue des étoiles & les observations sur lesquelles il est fondé, lorsqu'une fièvre maligne l'emporta le 21 de mars 1762. Les qualités de son ame honorent sa mémoire, autant que les connoissances de son esprit. Froid, réservé avec ceux qu'il ne connoissoit pas, il étoit doux, simple, gai, égal avec ses amis. L'intérêt ni l'ambition ne le dominèrent jamais; il sut se contenter de peu. Sa probité faisoit son bonheur, les sciences ses plaisirs, & l'amitié ses délassemens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés. I. Plusieurs *Mémoires* dont il a enrichi les recueils de l'académie des sciences. II. *Elémens d'Algebre & de Géométrie*, Paris, in-8°. III. *Leçons Élémentaires d'Astronomie, d'Optique & de Perspective*, 1748 & 1755, Paris, in-8°. IV. *Leçons Élémentaires de Méchanique*, 1743, Paris, in-8°. V. *Ephémérides de Desplaces, continuées par M. l'abbé de la Caille*, 2 volumes in-4°. VI. *Fundamenta Astronomiæ*, in-4°, Paris, 1757. VII. *Table des Logarithmes pour les sinus & tangentes de toutes les minutes du quart de cercle*, Paris, 1760, in-8°. VIII. *Nouveau Traité de Navigation*, par M. Bouguer, revu & corrigé par l'abbé de la Caille, Paris, 1761, in-8°. IX. *Journal du voyage fait au Cap de Bonne-Espérance*, Paris. On remarque dans tous ses ouvrages, cette précision & cette netteté si nécessaires aux sciences abstraites; c'étoit-là le caractère de son esprit.

CAILLIERES, voyez CAL-
LIERES.

CAILLY, (le chevalier Jacques de) né à Orléans, de la famille de la Pucelle qui délivra cette ville, mourut vers 1674, chevalier de l'ordre de S. Michel & gentilhomme ordinaire du roi. On a de lui un petit recueil d'Epigrammes, dont quelques-unes sont fines & délicates, & beaucoup d'autres triviales, mais versifiées naturellement. Cette ingénuité corrige beaucoup son style, souvent lâche & incorrect. On doit au reste rendre cette justice à cet auteur, qu'il ne s'est pas laissé emporter par les viles passions au-dessus desquelles la plupart des poètes les plus célèbres n'ont point eu le courage de s'élever. « Ses épigrammes, dit un critique, ne sont que des » faillies sans fiel, sans aigreur, » sans satire; & par cette raison, plus dignes d'amuser, » que toutes celles que la haine, » la jalousie ou la causticité » ont produites ». On trouve ces petites pièces dans un *Recueil de Poésies*, en 2 vol. in-12, publié par la Monnoie en 1714, sous le titre de La Haye.

CAÏN, premier fils d'Adam & d'Eve, naquit sur la fin de la première année du monde, & s'adonna à l'agriculture. Jaloux de ce que les offrandes d'Abel son frère étoient acceptées du Seigneur, tandis que les siennes en étoient rejetées, il lui ôta la vie l'an du monde 130 (voyez ABEL). Déchiré par les remords, tremblant pour sa propre vie, Caïn étoit prêt à se livrer au désespoir; Dieu daigna le rassurer, & le condamna à une vie errante & fugitive sur la terre. Il se retira à l'Orient d'Eden, y eut son fils

Enoch, dont il donna le nom à une ville qu'il y fit bâtir; ce qui n'est pas difficile à comprendre, vu la nombreuse postérité que leur longue vie donnoit aux patriarches. On regarde ordinairement Caïn comme réprouvé; cependant S. Jean Chrysostome croit qu'il a fait pénitence de son fratricide, & qu'il en a obtenu le pardon.

CAÏNAN, fils d'Enos, père de Malaleel, mourut l'an 2769 avant Jesus-Christ, âgé de 910 ans. Il y a un autre **CAÏNAN**, fils d'Arphaxad & père de Sala, sur lequel les savans ne sont pas d'accord. Cet Arphaxad ne se trouve pas dans le Texte Hébreu ni dans la Vulgate (*Gen.* 12), mais on le lit dans les Septante, & dans S. Luc, chap. 3, v. 36. *Qui fuit Sale, qui fuit Caïnan, qui fuit Arphaxad.* Plusieurs interpretes pensent qu'il n'étoit point dans les anciens exemplaires des Septante, qu'il s'y est glissé ensuite par la faute des copistes, & que delà par une autre faute, il a passé dans le texte de S. Luc, où jusqu'alors il n'avoit pas été. C'est le sentiment de Cornelius à Lapide, & du P. Petau. *Mirum videri non debet, dit ce dernier, si Cainani nomen ex LXX corruptis libris in Evangelium Lucae redundasse suspicemur.* Le P. Poussines, dans un excellent Traité sur la Généalogie de Jesus-Christ, adopte la même opinion, & ajoute: *Quis nescit Testamentum Novum librorum omnium frequentissime fuisse descriptum? Quod ergo assueti editioni LXX jam mendosæ semidocti Graculi ad descriptionem Evangeliorum accederent, restituere, ut ipsis quidem videba-*

tur, omiffum apud Lucam nomen non dubitaverunt. Quæ hallucinatio autoritatis eruditæ autoritatem habuit, ut in omnes brevi codices vulgaretur, fi tamen in omnes. On peut consulter auffi Ufferius & le P. Griffet, qui ont publié des Differtations fur ce fujet.

CAJOT, (Joseph) Bénédictin de la congrégation de S. Vannes, avoit de l'érudition. Il la montra dans fes *Antiquités de Metz*, ou *Recherches fur l'origine des Médiomatriciens*, Metz, 1760, in-8°. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation, eft une critique d'un philosophe célèbre, intitulée: *Les Plagiats de J. J. Rousseau fur l'Education*, in-12 & in-8°, 1765. Elle eft affez mal écrite, mais il y a des recherches. Comme il y maltraite les philosophes, l'un d'entr'eux a dit: » Que l'auteur de cette critique » étoit un chien qui aboyoit » aux paffans, en rongant les » os de Rousseau ». Cette mauvaife plaifanterie n'empêcha pas que D. Cajot ne fût un homme eftimable. Il mourut à Verdun, fa patrie, en 1779, âgé de 52 ans.

CAÏPHE, grand-prêtre des Juifs après Simon, condamna J. C. à la mort, fut déposé par Vitellius, & fe tua, dit-on, de défefpoir. L'Evangéliste S. Jean remarque que lors même qu'il prononça le jugement inique contre J. C., il eut, comme pontife des Juifs, une efpece d'inspiration qui lui fit dire une bien grande & respectable vérité: *Expedi vobis ut unus moriatur homo pro populo*; paroles dont il étoit bien loin de comprendre le vrai fens.

CAÏT-BEI, fultan d'Egypte

& de Syrie, originaire de Circassie, étoit né efclave. Les Mammelucs, d'une commune voix, l'élurent pour leur fouverain. Il défit près de Tarfe l'armée de Bajazet II, empereur des Turcs, commandée par Querséol, son gendre. Cette victoire eut des suites heureuses. Il repouffa Affimbée, qui régnoit en Mésopotamie, & qui s'étant rendu maître de la ville de Bir fur l'Euphrate, faisoit des courses bien avant dans la Syrie. Il mit auffi les Arabes fous le joug, & diffipa cette multitude d'esclaves Ethiopiens, qui s'étant afsemblés en très-grand nombre pour détruire les Mammelucs, menaçoient l'Egypte d'un terrible orage. Il mourut l'an 1449 & le 33e. de son regne.

CAÏUS AGRIPPA, fils puîné d'Agrippa & de Julie, fille d'Auguste, fut adopté par cet empereur avec Lucius Agrippa son frere. Le peuple Romain offrit le confulat à ces deux enfans, à l'âge de 14 à 15 ans. Auguste voulut feulement qu'ils euflent le nom de *Consuls désignés*, à cause de leur jeunesse. Caïus s'étant rendu dans l'Arménie pour en chasser les Parthes, fut bleffé d'un coup de poignard par le gouverneur de la ville d'Artagere. Le meurtrier fut mis à mort; mais Caïus ne fit plus que languir depuis cet accident. Il termina fes jours dans la ville de Lymire en Lycie, n'ayant que 24 ans. Son tempérament étoit porté aux plaifirs; & il ne favoit pas combattre cette inclination dangereufe, qui abrégéa fes jours. Sa douceur l'avoit fait aimer des peuples d'Orient.

CAÏUS, célèbre entre les auteurs ecclésiastiques, florissoit à Rome au 3^e. siècle, sous le pontificat de Zéphirin & sous l'empire de Caracalla. Il avoit été disciple de S. Irénée : ce qui ne l'empêcha pas de rejeter absolument l'opinion des Millénaires. Un anonyme, cité par Photius, dit positivement que Caïus étoit prêtre, & qu'il demouroit à Rome. Photius ajoute, qu'on tenoit encore qu'il avoit été même ordonné évêque des nations, pour aller porter la foi dans des pays infidèles, sans avoir aucun peuple, ni aucun diocèse limité. Caïus eut une fameuse dispute à Rome contre Procle ou Procule, l'un des principaux chefs des Montanistes, & la mit par écrit dans un Dialogue, qui n'est pas venu jusqu'à nous, non plus que ses autres ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec CAÏUS, macédonien, disciple de S. Paul, converti à Corinthe où il étoit établi, & où il avoit reçu cet apôtre. Il l'accompagna depuis dans ses voyages, eut part à ses persécutions, & fut pris avec Aristarque par les séditeux d'Éphèse, que Démétrius, orfèvre, avoit excités contre S. Paul. On croit que c'est ce même Caïus à qui S. Jean adresse sa troisième Épître, dans laquelle il le loue de la pureté de sa foi, & de la charité qu'il exerce envers ses frères & les étrangers.

CAÏUS, (S.) originaire de Dalmatie, & parent de l'empereur Dioclétien, élu pape le 17 décembre 283, après la mort de S. Eutychien, eut à souffrir une cruelle persécution qui dura deux ans, pendant la-

quelle ce saint pontife ne cessa d'encourager les confesseurs & les martyrs. Il se tint caché durant l'orage, non pas qu'il craignît la mort, mais pour être plus à portée d'assister son troupeau. Il mourut le 22 avril 296. Ses souffrances lui ont mérité le titre de martyr. C'est à l'occasion de ce pape qu'un auteur très-connu fait la réflexion suivante : « Que n'eurent point à souffrir, dit-il, les saints pasteurs de la primitive église ? » Qu'on se rappelle qu'ils étoient en butte aux persécutions des idolâtres ; qu'ils avoient continuellement à lutter contre l'ignorance, la stupidité, la jalousie, la malice de ceux qu'ils essayaient de gagner à J. C., & qu'ils partageoient tous les dangers auxquels leurs troupeaux étoient exposés ». C'est ce pape qui ordonna que les clercs passeroient par tous les sept ordres inférieurs de l'église, avant que de pouvoir être ordonnés évêques.

CAÏUS ou KAYE, (Jean) né à Norwich en 1510, étudia à Padoue avec succès sous le célèbre Montanus. A son retour en Angleterre, il fut successivement médecin du roi Edouard VI, de la reine Marie, & enfin de la reine Elisabeth. Il fit rebâtir presque à ses frais l'ancien collège de Gonnevill, à Cambridge, nommé depuis ce tems-là le collège de Gonnevill & de Caïus. Il y fonda 23 places d'étudiants. Il mourut en 1573, à 63 ans, & fut enterré dans la chapelle de son collège, sous une tombe unie, avec cette seule inscription : *Fui Caïus*. Ses sentimens

sur la religion ne tenoient qu'à son intérêt ; & dans les différentes révolutions qui agiterent l'Angleterre de son tems , il fut toujours attaché à la secte du prince régnant. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il suit les principes de Galien & de Montanus son maître. Les meilleurs sont : I. Un *Traité de la sueur angloise*, maladie qui ne duroit qu'un jour, & qui fit périr beaucoup de monde en Angleterre en 1551. Il est intitulé : *De ephemera peste Britannica*. La meilleure édition est celle de Londres en 1721, in-8°. II. Un livre latin : *De l'antiquité de l'Université de Cambridge*. III. *De Canibus Britannicis*, Londres, 1570, in-8° ; rare. IV. *Stirpium historia*, Londres, 1570, in-12.

CALA, (Ferrand le Stocco, connu sous le nom de) natif de Cosance en Calabre, est auteur d'une *Histoire de Suabe*, fort rare. Son but dans cet ouvrage étoit de flatter la maison de Cala. Il fit naître un saint Jean de Cala, qui n'avoit jamais existé que dans son cerveau. Il persuada que quelques os de la carcasse d'un âne étoient les reliques de son saint imaginaire. Le fourbe impudent appliquoit aux prétendues reliques ce vers latin qu'un auteur moderne a cru pouvoir adresser à l'étrange multitude d'académiciens & de savans qui brillent dans ce siècle : *Felices asini quantos meruistis honores.*

L'inquisiteur de Rome fit brûler ces indignes restes, & supprima l'ouvrage.

CALABER, (Quintus) poète de Smyrne, qu'on croit avoir vécu dans le 5e. siècle,

est auteur des *Paralipomenes d'Homere*, espece de supplément à l'*Iliade*. Ce poëme grec, écrit élégamment, fut trouvé par le cardinal Bessarion dans un monastere de la terre d'Otrante en Calabre, & c'est d'où lui vient le nom de *Calaber*. La meilleure édition est celle de Jean-Corneille Pauw (Leyde, 1734, in-8°.) qui a beaucoup profité de l'édition qu'en avoit fait Claude Dausque.

CALABRE, (Edme) prêtre de l'Oratoire, savant & pieux, natif de Troyes, directeur du séminaire de Soissons, mourut en 1710. On a de lui une *Paraphrase sur le Miserere*, souvent réimprimée.

CALABROIS, (Mathias Preti, surnommé le) naquit en 1643 dans la Calabre. Lanfranc fut son maître dans la peinture. Appelé à Malte pour décorer l'église de saint Jean, il représenta dans le plafond la vie de cet apôtre, morceau admirable, qui lui mérita le titre de chevalier de grace, une commanderie & une forte pension. Il mourut à Malte en 1699. Ses principaux tableaux se voient à Modene, à Naples & à Malte. On les estime pour la vigueur du coloris, le relief des figures, la variété des inventions, l'art des ajustemens. Une touche moins dure, un dessin plus correct l'auroient mis au rang des premiers peintres.

CALAIS & ZETÈS, enfans de Borée & d'Orithie, firent le voyage de la Colchide avec les Argonautes, & chasserent les Harpies de la Thrace. Ils avoient les épaules couvertes d'écailles dorées, des ailes aux pieds, & une longue chevelure.

C A L

CALAMIS, graveur & statuaire célèbre d'Athenes. Ses ouvrages furent fort estimés; mais Cicéron le mettoit bien au-dessous de Praxitele & de Myron.

CALANUS, philosophe ou charlatan Indien qui suivit Alexandre-le-Grand dans son expédition aux Indes. Tourmenté d'une colique, après 83 ans d'une vie saine, il pria le conquérant de lui faire élever un bûcher pour y terminer ses jours. Ce prince qui n'étoit pas plus sage que son philosophe, ordonna l'appareil de cet extravagant sacrifice. Son armée eut ordre de se ranger en bataille autour du bûcher. Calanus couronné de fleurs, & magnifiquement vêtu, y monta, en disant que depuis qu'il avoit perdu la santé & vu Alexandre, la vie n'avoit plus rien qui le touchât. Le foible Calanus, qui n'avoit pas le courage de supporter une colique, trouva dans sa vanité assez de ressources pour souffrir l'action du feu sans faire aucun mouvement, & sans donner aucun signe de douleur. Quelqu'un lui ayant demandé s'il n'avoit rien à dire à Alexandre? *Non*, répondit le philosophe, *je compte le revoir bientôt à Babylone*. Le héros étant mort trois mois après dans cette ville, on crut que le brachmane avoit été prophète, & cela n'ajouta pas peu au merveilleux de son histoire.

CALANUS, (*Juvenius Coelius*) né en Dalmatie, évêque de Cinq-Eglises en Hongrie, vivoit dans le douzième siècle. Il est connu par un petit ouvrage: *Atila Rex Hunnorum*, Venise, 1502, in-folio. On le

C A L 477

trouve dans l'*Apparat Ecclésiastique* du Pere Canisius, & dans l'*Apparat à l'Histoire de Hongrie*, avec des notes de J. Tomka, Presbourg, 1736, in-folio.

CALAS, (Jean) négociant de Toulouse, de la religion prétendue-réformée, fut accusé d'avoir étranglé Marc-Antoine son fils, en haine de la Religion catholique qu'il vouloit, disoit-on, embrasser, ou qu'il professoit secrètement. Ce jeune-homme s'étoit, à ce que l'on prétend aujourd'hui, détruit lui-même. Le pere fut arrêté, condamné par le parlement de Toulouse, & rompu vif le 9 mars 1762, à l'âge de 68 ans. La veuve & les enfans de ce vieillard demanderent la révision du procès; & soit défaut de formalités, soit quelque irrégularité dans le fond même du jugement porté par le parlement de Toulouse, la sentence de cette cour fut annullée par un arrêt du Conseil du 9 mars 1765. « Respectons (a dit » à ce sujet un observateur » impartial), respectons les jugemens des magistrats qui redressent & corrigent des décisions défectueuses, soit pour le fond, soit pour la forme de la procédure; mais ne nous étonnons pas si dans cette espece de conflit de juridiction, il reste toujours dans l'esprit du peuple une espece de préjugé en faveur des premiers juges. Des gens qui examinent tout sur les lieux, qui ont sous les yeux le corps du délit, qui connoissent la vie & la conduite de l'accusé, les mœurs & la probité des témoins, qui recueillent une infinité de cir-

» constances dont l'ensemble
 » s'étend difficilement au loin,
 » & dont l'impression s'affoi-
 » blit par le tems; qui sont
 » animés du zele de la justice
 » à l'aspect d'un crime énor-
 » me, récent, commis sur un
 » citoyen connu, &c.; des juges
 » qui prononcent dans une telle
 » situation, ont certainement
 » un grand avantage sur des
 » magistrats éloignés, occupés
 » de cent autres objets qui
 » fixent leur attention & leurs
 » travaux par des vues & des
 » obligations plus directes, im-
 » portunés, sollicités par des
 » ames sensibles, &c. Il faut
 » donc dans ces sortes d'oc-
 » casions garder, autant qu'il
 » est possible, dans la censure
 » & l'éloge des arrêts respec-
 » tifs, une modération raison-
 » nable, & se défendre de ces
 » enthousiasmes véhémens, où
 » la vérité & l'équité se trou-
 » vent si rarement ».

CALASIO, (Marius de) Franciscain, professeur d'hébreu à Rome, composa une excellente Concordance des mots hébreux de la Bible, imprimée à Rome en 1621, en 4 grands volumes in-folio, & ensuite à Londres 1747, sous le même format & avec le même nombre de volumes. Cette édition, plus estimée que celle de Rome, a été donnée par Guillaume Romaine. Le fond de cet ouvrage, utile aux Hébraïsans, est pris dans la Concordance du rabbin Nathan.

CALCAGNINI, (Coelio) fils naturel d'un ecclésiastique de Ferrare, après avoir servi dans les troupes de l'empereur & de Jules II, embrassa l'état ecclésiastique. Il devint proto-

notaire apostolique, & mourut à Ferrare en 1540. On a de lui : I. *Commentatio de rebus Ægyptiacis*, Bâle, 1544, in-tol. Il y a dans cet ouvrage des choses curieuses & exactes sur l'Égypte, pour le tems auquel il a été fait. II. *De Talorum, tesserarum & calculorum ludis*, dans le tome 7 des Antiquités grecques de Gronovius. III. *De re nautica*. Ibid. tome 2. IV. *Opera aliquot*. V. *Encomium publicis*. VI. *Carmina*. Erasme dit qu'il a le style élégant, & rempli d'ornemens, mais qu'il a trop l'air de la philosophie scholastique; ce qui l'empêche de tenir un rang parmi les auteurs éloquens.

CALCAR, (Jean de) ainsi nommé, parce qu'il étoit d'une ville de ce nom dans le duché de Cleves, mourut à Naples, dans un âge peu avancé, en 1546. Le Titien & Raphaël furent ses modèles dans l'art de la peinture. Il prit tellement leur manière, que les talens de ces grands-mâtres sembloient être devenus les siens. Plusieurs connoisseurs n'ont jamais su distinguer les tableaux du disciple, d'avec ceux du Titien son maître. L'immortel Rubens voulut garder jusqu'à sa mort une Nativité de Calcar. C'est à lui, dit-on, qu'on doit les figures anatomiques du livre de Vesal, (voyez ce mot).

CALCEOLARI, (François) célèbre naturaliste de Vérone dans le 16^e. siècle. Son *Museum rerum naturalium*, Vérone, 1622, in-fol., est rare & estimé.

CALCHAS, fils de Thestor, reçut d'Apollon la science du présent, du passé & de l'avenir. L'armée des Grecs qui alloit

assiéger Troie, le prit pour son grand-prêtre & son devin. Il prédit que le siège dureroit dix ans, & que la flotte, retenue par les vents contraires au port d'Aulide, ne feroit voile qu'après qu'Agamemnon auroit sacrifié sa fille Iphigénie à Diane. Les destinées lui avoient prédit qu'il perdrait la vie, lorsqu'il trouveroit un devin plus habile que lui. Mopsus parut, & Calchas mourut à Colophon dans l'Ionie.

CALCIDIUS, voy. **CHALCIDIUS**.

CALCULUS, voyez **GUILLAUME**, surnommé *Calculus*.

CALDERINI, (Domitio) né dans le territoire de Vérone, professeur de belles-lettres à Rome sous Paul II & Sixte IV, mourut en 1477, âgé seulement de 30 ans, d'un excès de travail. Son nom étoit *Dominique*; mais voulant en avoir un qui sentît l'ancienne Rome, il se fit appeller *Domitius* & *Calderinus* de Caldero, lieu de sa naissance, à 5 milles de Vérone. Il fut un des premiers qui joignirent le secours de l'érudition à celui de la grammaire. Paul Jove dit qu'il a éclairci les poëtes avec une capacité merveilleuse. On a de lui des notes sur les *Sylves* de Stace, Rome, 1475; sur Martial, Venise, 1474, in-4°; sur Juvenal & l'*Ibis* d'Ovide, Milan, 1495, in-fol. On assure qu'il a commenté encore d'autres anciens; cependant il est apparent que ces Commentaires ne se trouvent que dans les catalogues de Tritheme & de Gesner.

CALDERON DE LA BARCA, (dom Pedro) chevalier de l'ordre de S. Jacques,

porta les armes avec distinction. Il les quitta pour l'état ecclésiastique, & il fut fait prêtre & chanoine de Tolède. Nous avons de lui des pièces de théâtre en neuf vol. in-4°, 1689, à Madrid, sans compter plusieurs autres qui n'ont point été imprimées. Calderon étoit trop fécond pour être exact & correct. Les règles de l'art dramatique sont violées dans presque tous ses ouvrages. On voit dans ses tragédies l'irrégularité de Shakespear, son élévation & sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, même fracas d'action & d'incidens. Il ne connoît presque jamais ni la vérité, ni la vraisemblance, ni le naturel. Ses comédies valent un peu mieux. Calderon composa aussi six vol. in-4°. d'*actes Sacramentaux*, qui ressembloient pour le fond aux anciennes pièces italiennes & françoises, tirées de l'Ecriture-Sainte, ou aux mystères. Ce poëte florissoit vers l'an 1640; il ne connoissoit que les vers, & il regnoit dans ses tragédies l'ignorance la plus crasse de l'histoire.

CALEB, de la tribu de Juda, fut envoyé dans la terre promise avec d'autres députés, pour reconnoître le pays. Il rassura le peuple d'Israël, épouvanté par le récit de ses compagnons de voyage. Josué & lui furent les seuls de ceux qui étoient sortis d'Egypte, qui entrèrent dans la terre de promesse. Caleb eut pour son partage les montagnes & la ville d'Hébron, dont il chassa trois géans. Othoniel son neveu s'étant rendu maître de la ville de

Débir, que l'oncle n'avoit pu prendre, Caleb lui fit épouser sa fille. Ce digne Israélite mourut à l'âge de 114 ans. Caleb & Josué sont, dans les ouvrages ascétiques, le symbole du petit nombre de chrétiens qui soutiennent avec courage, confiance & persévérance, les souffrances & les combats de cette vie, & arrivent après un pénible & laborieux voyage au lieu du repos.

CALENDARIO, (Philippe) sculpteur & architecte du quatorzième siècle, éleva à Venise les magnifiques portiques, soutenus de colonnes de marbre, qui environnent la place de St. Marc. Ces morceaux firent sa réputation & sa fortune. La république le combla de biens, & le doge l'honora de son alliance.

CALENTIUS, (Elisius) précepteur de Frédéric, fils de Ferdinand, roi de Naples, laissa des ouvrages estimables en vers & en prose. Il joignit les leçons de la philosophie aux agrémens de la poésie; mais il adopta des systèmes romanesques contraires à la loi de Dieu & à toutes les législations du monde. Il n'approuvoit pas que l'on condamnât les criminels au dernier supplice. On devoit, selon lui, obliger les voleurs à restituer ce qu'ils avoient pris, après les avoir fustigés; rendre les homicides esclaves de ceux sur la vie desquels ils avoient attenté; envoyer enfin les mal-fauteurs aux mines ou aux galères. Ce projet d'impunité, renouvelé par les philosophes modernes, & d'abord adopté par Joseph II & quelques autres souverains, n'a pu tenir long-

tems contre l'évidence des abus qui en devoient, & en sont effectivement résultés. La servitude perpétuelle est une chimère, les prisons perpétuelles en sont également une : tous les jours les criminels s'en délivrent d'une façon ou de l'autre; quand les moyens leur manquent, ils trouvent des protecteurs, leur procès est revu, ils sont absous; quelque événement glorieux ou avantageux à la nation, rompt leurs fers à la faveur de l'alégresse publique : & voilà des assassins, des monstres, des ennemis jurés de la sûreté publique, rendus à la société, contre laquelle ils déploieront de nouvelles fureurs. Enfin, tout moyen d'échapper leur manquât-il, l'espérance leur en reste; ils supposent qu'il s'en présentera tôt ou tard, & cette supposition est fondée sur un trop grand nombre de faits, pour être regardée comme téméraire. Par-là, le fondement de la législation criminelle est anéanti; car on ne sauroit trop le répéter avec S. Augustin :
 » L'esprit & le but de la loi ne
 » sont pas directement la peine
 » de mort; mais de retran-
 » cher irrévocablement de la
 » société le criminel qui la trou-
 » ble ». (*Qui morte multatur, numquid moram quâ occiditur quâ brevis est, ejus supplicium leges æstimant; aut non potiùs quod in sempiternum eum auferant de societate viventium?*)
 Or, ce retranchement absolu & éternel ne peut s'exécuter que par la mort. D'ailleurs, qu'est-ce que la servitude a de plus pénible que l'état d'un pauvre cultivateur qui passe ses jours dans le travail & l'indigence,

gence, sans espoir d'une situation plus aisée? Est-il raisonnable que des scélérats ne reçoivent d'autre punition que d'être condamnés à l'état des plus utiles citoyens? Calentius mourut vers 1503. On a donné une édition de ses ouvrages à Rome, in-fol., 1503; édition plus complète que celles qu'on a données après, & où l'on a retranché beaucoup de pièces hardies. Son poème du *Combat des rats contre les grenouilles*, imité d'Homère, a été réimprimé en 1738 à Rouen, dans un recueil in-12 des Fables choisies de la Fontaine, mises en vers latins, publié par M. l'abbé Saas. Calentius composa ce poème à 18 ans, & le fit en sept jours. Cet auteur grossit la longue liste de ceux que le penchant au libertinage a conduits à une extrême indigence. C'est l'aveu qu'il en fait lui-même dans les deux distiques suivans:

*Talia post cineres de me toto orbe
legantur,
Scriptaque sint tumulo carmina
digna meo.
Ingenium natura dedit, fortuna
Poëta
Defuit, atque inopem vivere
fecit amor.*

CALENUS, (Olenus) fameux devin Etrurien du tems de Tarquin le Superbe, se rendit célèbre à l'occasion de la tête d'un homme, trouvée en creusant les fondemens d'un temple qu'on vouloit bâtir à Jupiter. Cet homme, dit-on, s'appelloit, *Tolus: Caput Toli*, d'où est venu le nom de *Capitole*. D'autres disent qu'on y trouva une tête renfermée dans un tonneau, *caput in dolio*. Ce que Pline raconte de ce devin,

Tome II.

doit être rangé parmi les récits de la fable, ou la démonurgie du paganisme.

CALENUS, noble Romain, se signala par sa générosité dans le tems des proscriptions qui suivirent la mort de César. Malgré la défense de recevoir chez soi les pros crits, il cacha quelque tems dans sa maison le philosophe Varron, son ami, qui étoit du nombre. Antoine alloit souvent se promener dans cette maison; mais sa présence n'effraya jamais le courage d'un si généreux ami: & quoiqu'il fût témoin des supplices qu'on faisoit souffrir aux infraçteurs de la loi des Triumvirs, & des récompenses qu'on accordoit à ceux qui y obéissoient, sa fidélité ne se démentit jamais.

CALENUS ou VAN-CAELEN, (Henri) né à Béringue, petite ville de la principauté de Liege, vers 1582, ayant achevé son cours d'études à Louvain, fut nommé curé d'Asche, puis de Ste. Catherine à Bruxelles, archiprêtre du doyenné de la même ville, & chanoine de la métropole de Malines. Comme il avoit donné une magnifique approbation au trop fameux ouvrage de Jansenius, celui-ci en faisant don du manuscrit à son chapelain, le chargea de le remettre à Calenus & à Fromond pour le rendre public. L'*Augustinus* parut par leurs soins en 1640, & depuis ils furent deux des principaux conseillers de l'archevêque Boonen, dans les démêlés que ce livre occasionna. Il fut nommé par ce prélat à l'archidiaconé de Malines, & par Philippe IV à l'évêché de Ruremonde. Mais cette dernière nomination lui

H h

devint inutile à cause de son attachement à la doctrine de Jansenius, qu'il soutint être celle de S. Augustin, même après avoir signé une formule d'abjuration entre les mains de l'internonce de Bruxelles. Il mourut le 1 février 1651, après avoir publié : *Déclaration véridable de M. Calenus, nommé à l'évêché de Ruremonde*; en latin & en françois, Bruxelles, 1646, in-4°, & quelques ouvrages.

CALEPIN, (Ambroise) religieux Augustin, né à Calepio, bourg dans l'état de Venise, d'où il a tiré son nom, s'est rendu célèbre par son *Dictionnaire des Langues*, imprimé pour la première fois en 1503, & augmenté depuis par Passerat, la Cerda, Chifflet & d'autres. La meilleure édition étoit celle de ce dernier à Lyon, en 1681, en 2 vol. in-fol. avant que celle de Facciolati, professeur à Padoue, eût paru. On peut dire de cet ouvrage, ce qu'on a dit du *Moreri* : que c'est une ville nouvelle, bâtie sur l'ancien plan; mais il y a dans l'un & l'autre beaucoup de breches à réparer. Il mourut l'an 1510, très-âgé & privé de la vue.

CALIARI, (Paul) surnommé *Véronese*, parce qu'il étoit né à Vérone en 1532. Son pere étoit sculpteur, & fut son premier maître, & un de ses oncles, Antoine Badile qui étoit peintre, le prit ensuite pour son élève. Ses essais furent des coups de maître. Rival du Tintoret, s'il n'égalait point la force de son pinceau, il le surpassa par la noblesse avec laquelle il rendoit la nature. Une imagination féconde, vive, élevée,

beaucoup de majesté & de vivacité dans ses airs de tête, d'élégance dans ses figures de femmes, de fraîcheur dans son coloris, de vérité & de magnificence dans ses draperies, voilà ce qui caractérise ses tableaux. On n'y désireroit que plus de choix dans les attitudes, de finesse dans les expressions, de goût dans le dessin & le costume. Le palais de S. Marc à Venise offre plusieurs de ses chef-d'œuvres. Ses *Noces de Cana* sont admirables. Son *Repas chez Simon le Lépreux*, que Louis XIV fit demander aux Servites de Venise, & que sur leur refus la république fit enlever pour lui en faire présent, est un des plus beaux morceaux de la collection du roi. Véronese mourut à Venise en 1588, avec la réputation d'un grand peintre, d'un honnête homme, d'un bon chrétien, & d'un ami généreux. Ayant été reçu obligamment dans une campagne autour de Venise, il fit secrètement dans la maison, un tableau représentant la famille de Darius, & le laissa en s'en allant.

CALIARI, (Benoît) frere du précédent, avoit des talens semblables. On confondoit souvent leurs tableaux. Il laissoit jouir, par une modestie peu commune, son frere, de la gloire que ses ouvrages auroient pu lui acquérir, s'il s'en fût déclaré l'auteur. Il cultiva la sculpture en même tems que la peinture, & réussit dans ces deux arts. Il mourut en 1598, à 60 ans.

CALIARI, (Charles & Gabriel) tous deux fils de Paul Véronese, hériterent de ses ta-

lens. Charles, mort en 1596, à 26 ans, auroit, dit-on, surpassé son pere, si sa trop grande application ne lui avoit coûté la vie. Gabriel, mort en 1631, auroit pu aller presque aussi loin; mais le commerce fut sa principale occupation, & la peinture son délassement.

CALIGNON, (Soffrey de) naquit à S. Jean près de Voiron en Dauphiné. Il fut d'abord secrétaire de Lesdiguieres, puis chancelier de Navarre sous Henri IV, & employé par ce prince dans les négociations les plus difficiles. Il travailla avec de Thou à rédiger l'édit de Nantes. C'étoit un homme consommé dans les affaires d'état & dans l'usage du monde. Henri IV l'auroit fait chancelier de France, s'il eût été catholique. Il mourut en 1606, à 56 ans. Sa *Vie* a été écrite par Gui-Allard, avec celle du baron des Adrets & de Dupui-Montbrun, Grenoble, 1675, in-12. On lui attribue l'*Histoire des choses les plus remarquables advenues en France es années 1587, 1588 & 1589*, par S. C. (Soffrey Calignon), 1590, in-8°. Ces Mémoires, mal écrits & dictés par l'esprit de secte, renferment quelques particularités intéressantes.

CALIGULA, (Caius-César) empereur Romain, successeur de Tibere, naquit l'an 13 de Jesus-Christ à Antium, & pas à Igel, village du Luxembourg, comme l'a imaginé un critique moderne (voy. SECONDINS). Il étoit fils de Germanicus & d'Agrippine, fille de Julie & du grand Agrippa. Cet insensé s'imaginant qu'il étoit honteux pour lui d'avoir un

grand-homme, tel qu'Agrippa, au nombre de ses aïeux, faisoit sortir Agrippine sa mere d'Auguste & de Julie sa fille. Tibere l'adopta de bonne heure. Il n'avoit que 25 ans, lorsqu'il fut proclamé empereur, l'an 37 de J. C. Les commencemens de son regne, comme il n'arrive que trop souvent dans le début des tyrans, annoncerent au peuple Romain des jours fortunés. Il promit au sénat de partager avec lui le gouvernement, & de se regarder comme son fils & son élève. Il rendit la liberté aux prisonniers, rappella les exilés, brûla tous les papiers que Tibere avoit ramassés contre eux. Il réforma l'ordre des chevaliers, abolit les impôts, bannit de Rome des femmes qui avoient trouvé de nouveaux raffinemens de débauche. Rome l'appelloit d'une commune voix, le modele des princes. Mais on rétracta bientôt ces éloges précipités. Le germe des vices caché dans son cœur, se développa. Ce prince, qui pendant huit mois avoit promis tant de gloire & de félicité, se montra un tyran, un monstre, un lâche, un insensé. Son orgueil monta à son comble. Il se vantoit d'être le maître de tous les rois de la terre, & regardoit les autres princes comme de vils esclaves. Il voulut être adoré comme un dieu. Il fit ôter les têtes des statues de Jupiter & des autres divinités, pour y mettre la sienne. Il se bâtit un temple, se nomma des prêtres, & se fit offrir des sacrifices. Il s'initia lui-même dans ce college sacerdotal, y associa sa femme & son cheval. Le nouveau Jupiter,

pour mieux mériter ce titre, voulut imiter les éclairs & les foudres. Dans les orages, il faisoit un bruit semblable à celui du tonnerre, avec une machine, & lançant une pierre contre le ciel, il s'écrioit : *Tue moi, ou je te tue.* Ses extravagances ne se bornèrent pas-là. Il renversa les statues & les images des grands-hommes. Il fit ôter de toutes les bibliothèques de Rome les bustes d'Homere, de Virgile, de Tite-Live. Il enleva aux familles tous les monumens de la vertu de leurs ancêtres. Les débauches les plus infames & la cruauté la plus barbare vinrent ajouter l'horreur à toutes ces extravagances. Incestueux avec ses trois sœurs, il parut avec elles en public dans des postures les plus indécentes. Il déshonora les femmes de Rome, les enlevant à leurs maris, & jouissant d'elles en leur présence. Il établit des lieux publics de prostitution dans son palais. Il y plaça une académie de jeu, & tint lui-même école de fripponnerie. Un jour manquant d'argent, il quitta les joueurs, descendit dans sa cour, y fit tuer sur le champ plusieurs personnes distinguées, & rapporta six cent mille sesterces. L'effusion du sang humain étoit pour lui le spectacle le plus agréable, les meurtres étoient ses récréations. Deux consuls, au milieu desquels il étoit assis, le voyant éclater de rire, lui en demandèrent la raison : *Je ris*, leur répondit le scélérat, *parce que je songe qu'à l'instant même je puis vous faire égorger tous deux.* Un jour qu'il s'étoit mépris dans une exécution, un autre que le con-

damné ayant souffert la mort, il dit : *Qu'importe ? l'autre ne l'avoit pas plus méritée que lui.* Un chevalier, exposé sans sujet aux bêtes, criant qu'il étoit innocent, Caligula le fait rappeler, commande qu'on lui coupe la langue, & le renvoie pour être dévoré. Les parens étoient forcés d'assister au supplice de leurs proches & de plaisanter avec lui. Le triste plaisir de voir souffrir le flattoit tellement, qu'il s'amusoit de faire donner la question ou de mettre sur la roue des malheureux. On le vit fermer les greniers publics, & se plaire à voir la famine dans Rome. Cette ame féroce portoit la démence & la rage, jusqu'à souhaiter que le peuple Romain n'eût qu'une tête, pour la couper. Une famine, une peste, un incendie, un tremblement de terre, la perte d'une de ses armées étoient l'objet de ses vœux les plus ardens. Il ordonna qu'on nourrit d'hommes vivans les bêtes sauvages réservées aux spectacles. Il n'y eut que les brutes qui n'eurent pas à se plaindre de lui. Son cheval, nommé *Incitatus*, fut traité comme les grands-hommes l'étoient dans les pays où l'on récompense le mérite. Il le nomma pontife, & vouloit le faire consul. Il juroit par sa vie & par sa fortune, lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des couvertures de pourpre & un collier de perles. Ce cheval mangeoit à sa table. L'empereur, lui-même, lui servoit de l'orge doré, & lui présentait du vin dans une coupe d'or, où il avoit bu le premier. Sa mort mit fin à ses extravagances & aux malheurs

du peuple Romain. Il fut assassiné par un tribun des gardes prétoriennes en sortant du spectacle, la 29^e. année de son âge, après un regne de près de quatre ans, l'an 41 de Jesus-Christ. On fit porter son corps dans un jardin, où ses sœurs ne le brûlerent qu'à demi, & l'enterrent précipitamment, de peur que la populace n'outrageât son cadavre. Ainsi périt ce monstre gangrené de vices, sans aucune vertu; ce serpent qui devoit dévorer les Romains, selon l'expression de Tibere. Il souhaita que son regne fût signalé par quelque calamité publique; mais n'en étoit-ce pas une assez grande, dit un homme d'esprit, que le monde fût gouverné par cette bête féroce? On dit de lui, qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître. Il tint le glaive suspendu sur le peuple Romain. Implacable dans ses vengeances & bizarre dans ses cruautés, son nom présente l'idée du plus abominable des hommes. « Cette » multitude de monstres, dit » un observateur politique, qui » souillèrent successivement le » trône de Rome, entre lesquels on ne voit régner que » par de courts intervalles quelques hommes d'une vertu » médiocre, est un effet naturel de la corruption générale » qui rongeoit le corps de la nation; & de plus, une punition terrible où la Justice divine joignoit la sévérité à l'humiliation, en frappant ce peuple orgueilleux, avili & dégradé, de la verge de fer agitée dans les mains d'un insensé ».

CALISTENE, voyez CALISTENE.

CALISTO ou HELICÉ, fille de Lycaon, & nymphe de Diane. Jupiter ayant pris la figure de cette déesse, Calisto accoucha d'Arcas. Junon, toujours attentive aux démarches de Jupiter, & ennemie implacable de toutes celles qui pouvoient partager le cœur de son mari, métamorphosa la mere & le fils en ours. Jupiter les plaça dans le Ciel. Calisto est la grande ourse, & Arcas est la petite, ou Bootès.

CALIXTE, (George) théologien Luthérien, né à Medelbury dans le Holstein, en 1586, fut professeur de théologie à Helmstad en 1614, & mourut en 1656. On a de lui un *Traité latin contre le célibat des clercs*, 1631, in-4^o. & d'autres ouvrages fanatiques; quoiqu'en beaucoup d'endroits il soit plus raisonnable & plus réservé que la plupart des chefs des nouvelles sectes. On appelle de son nom CALIXTINS, les Luthériens qui reçoivent les Calvinistes à leur communion. On donna aussi ce nom à des sectaires de Bohême, au commencement du 15^e. siècle, parce qu'ils croyoient l'usage du calice absolument nécessaire au peuple. Un certain Jacobel, prêtre, fut l'auteur de cette doctrine. Le concile de Bâle crut les réunir à l'Eglise en leur accordant la communion sous les deux especes; Roquesane, prêtre ambitieux, empêcha, malgré cette condescendance, la réunion des sectaires avec le saint-siège. Luther les attira enfin dans son parti. Voyez l'Hist. des Var. liv. XI.

CALLIACHI, (Nicolas) Grec de Candie, y naquit en H h 3

1645. Il professa les belles-lettres & la philosophie à Padoue, où il mourut en 1707. On a de lui : *De ludis scenicis*, Padoue, 1713, in-4°, & dans le recueil de Sallengre.

CALLICLÈS, célèbre statuaire, étoit de Mégare, & fils de Thioscome qui avoit fait cette belle statue de Jupiter, que l'on admiroit à Mégare. Calliclès fit celle de Diagoras qui avoit remporté la palme au combat du ceste, & cet ouvrage attiroit l'admiration de tous ceux qui le voyoient.

CALLICRATE, sculpteur célèbre dans l'antiquité par des ouvrages d'une délicatesse surprenante. Il grava des vers d'Homère sur un grain de millet, fit un chariot d'ivoire qu'on cachoit sous l'aile d'une mouche, & des fourmis de la même matière, dont on distinguoit les membres. Ces faits qui paroissent fort suspects, n'égalent par la délicatesse des chef-d'œuvres modernes en petitesse. *Voy. ALUMNO & BOVERICK.*

CALLICRATIDAS, général Lacédémonien, remporta plusieurs victoires contre les Athéniens, & fut tué dans un combat naval l'an 405 avant J. C. Sa grandeur d'ame égaloit son courage. Son armée étant réduite à la dernière extrémité par la famine, il refusa une grosse somme pour le prix d'une grace injuste. *J'accepterois cet argent*, lui dit Cléandre, un de ses officiers, *si j'étois Callicratidas*. — *Et moi aussi*, répartit Callicratidas, *si j'étois Cléandre*. Ces sortes de propos sont des jeux d'imagination, souvent répétés, & qui n'ont peut-être jamais eu lieu. On

trouve le même dialogue dans Quinte-Curce, entre Alexandre & Parménion, à l'occasion des offres de Darius.

CALLICRETE de Cyane, fille célébrée par Anacréon, étoit savante dans la politique de ce rems-là, & se mêloit de l'enseigner.

CALLIDIUS, voyez Corneille Loos.

CALLIERES, (François de) né à Thorigni au diocèse de Bayeux, le 14 mai 1646, fut membre de l'académie françoise, & employé par Louis XIV dans des affaires importantes. Il soutint avec honneur les intérêts de la France dans le congrès de Riswick, où il étoit plénipotentiaire. Louis XIV lui donna une gratification de dix mille livres, avec une place de secrétaire du cabinet. Il mourut à Paris, en 1717, à 72 ans, après avoir légué son bien aux pauvres de l'Hôtel-Dieu. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : I. *Traité de la maniere de négocier avec les Souverains*, 2 vol. in-12, qui ne prouve pas, suivant la Baumelle, qu'il fut négociant ni écrire. La forme du livre a peut-être fait tort au fond : le style est sans élégance & sans précision. II. *De la science du monde*, in-12, où l'on trouve des réflexions utiles à l'honnête-homme & au chrétien, mais présentées avec trop peu d'agrément. III. *Panegyrique de Louis XIV*, duquel Charpentier a dit avec plus d'emphase que de vérité, que l'on pouvoit dire du héros & du panegyriste, ce que l'on avoit dit autrefois d'Alexandre & du portraict qu'en avoit fait Apelles.

que l'Alexandre de Philippe étoit invincible, & que l'Alexandre d'Apelles étoit inimitable. IV. *De la maniere de parler à la Cour.* V. *Du bel-esprit.* VI. *Des bons mots & des bons contes.* VII. *Des Poésies* fort foibles, &c. — Son frere, le chevalier de CALLIERES, gouverneur général du Canada, mourut en 1698. — Il ne faut pas les confondre avec Jean de CALLIERES, maréchal de bataille des armées du roi de France, qui écrivit l'*Histoire de Jacques de Matignon*, maréchal de France, & de ce qui s'est passé depuis la mort de François I en 1547, jusqu'à celle du maréchal en 1597. Cet ouvrage curieux, mais quelquefois inexact, fut publié à Paris en 1661, in-fol.

CALLIMAQUE, capitaine Athénien, fut choisi général dans un conseil de guerre, avant la bataille de Marathon, l'an 490 avant J. C. Après ce furieux combat contre les Perses, on le trouva debout tout percé de fleches.

CALLIMAQUE, poëte Grec, natif de Cyrene, garde de la bibliotheque de Ptolomée Philadelphie, florissoit vers l'an 280 avant J. C. L'antiquité le regardoit comme le prince des poëtes élégiaques, pour la délicatesse, l'élégance & la noblesse de son style. De tous ses poëmes il ne nous reste que quelques *Epigrammes* & quelques *Hymnes*, publiées par mademoiselle le Fèvre (depuis madame Dacier), avec des remarques, Paris, 1675, in-4°, & par Théodore Gravius, Utrecht, 1697, en 2 vol. in-8°, & 1761, 2 vol. in-8°. M. de

la Porte du Theila donné une nouvelle édition du texte grec, avec la traduction françoise, Paris, imprimerie royale, 1775, in-8°. Catulle mit en vers latins son petit poëme *de la chevelure de Bérénice*. On attribue à Callimaque un mot bien vrai & bien juste, qu'un grand livre est un grand mal. Ce siecle fournit peut-être une nouvelle preuve de cette assertion: jamais il n'y eut tant de gros volumes, tant de vastes compilations; & il n'y a ni religion, ni principes, ni mœurs.

CALLIMAQUE, architecte de Corinthe, inventeur, à ce qu'on croit, du chapiteau corinthien, vivoit l'an 540 avant Jesus-Christ. Il prit cette idée d'une plante d'acanthé qui environnoit un panier placé sur le tombeau d'une jeune Corinthienne. Ce panier étoit couvert par une tuile qui, recourbant les feuilles, leur faisoit prendre le contournement des volutes. Callimaque réussissoit encore dans la peinture & la sculpture.

CALLIMAQUE ESPERIENTÉ, voyez ce dernier mot.

CALLINIQUE, d'Helio-polis en Syrie, auteur de la découverte du feu grégeois, *ignis græcus*. L'empereur Constantin Pogonat s'en servit pour brûler la flotte des Sarrafins. L'eau qui éteint le feu ordinaire, ne pouvoit éteindre celui-ci. Il paroît que cette invention a été perdue. Du moins dans le feu grégeois, tel qu'on le compose aujourd'hui, on ne reconnoît ni l'activité, ni l'inextinguibilité de l'ancien. Callinique vivoit vers l'an 670.

CALLINUS, très-ancien poète Grec, de la ville d'Éphèse, florissoit vers l'an 776 avant Jésus-Christ. On lui attribue l'invention du vers élégiaque, dont d'autres font honneur à Mimnerme : Horace nous apprend que dès son tems on n'étoit pas d'accord là-dessus :

Qui tamen exiguos elegos emisit
author,
Grammatici certant ; et adhuc sub
judice lis est.

Il ne nous reste de lui que quelques vers de ce genre, recueillis par Stobée.

CALLIOPE, l'une des neuf Muses, présidoit à l'éloquence & à la poésie héroïque. Les poètes la représentent comme une jeune fille couronnée de laurier, ornée de guirlandes, avec un air majestueux, tenant en sa main droite une trompette, dans sa gauche un livre, & trois autres auprès d'elle, l'Iliade, l'Odyssée & l'Énéide.

CALLIRHOÉ, jeune fille de Calydon, que Corefus, grand-prêtre de Bacchus, aima éperdument. Ce pontife n'ayant pu toucher son cœur, s'adressa à Bacchus, pour se venger de cette insensibilité. Le dieu frappa les Calydoniens d'une ivresse qui les rendit furieux. Ce peuple alla consulter l'oracle qui répondit que ce mal ne finiroit qu'en immolant Callirhoé, ou quelqu'autre qui s'offriroit à la mort pour elle. Personne ne s'étant présenté, on la conduisit à l'autel ; & Corefus, le grand-sacrificateur, la voyant ornée de fleurs, & suivie de tout l'appareil d'un sacrifice, au-lieu de tourner son couteau contre elle, se perça lui-même. Callirhoé,

alors touchée de compassion, s'immola pour appaiser les mânes de Corefus.

CALLISTE, affranchi & favori de l'empereur Claude, oublia dans la prospérité son ancienne origine. On peut juger de son insolence par un trait que Sénèque rapporte, comme témoin oculaire. *J'ai vu*, dit-il, *l'ancien maître de Calliste demeurer debout à sa porte. Ce maître l'avoit vendu comme un esclave de rebut, qu'il ne vouloit point souffrir dans sa maison ; & Calliste lui rendoit le change en l'excluant de la sienne, pendant que d'autres y étoient admis.*

CALLISTHENES, fameux scélérat, mit le feu aux portes du temple de Jérusalem, le jour qu'on célébroit avec pompe la victoire que Judas Machabée avoit remportée sur Nicanor, Timothée & Bacchidès. Cet incendiaire voulut se sauver dans une maison voisine ; mais il fut pris & brûlé vif.

CALLISTHENES, natif d'Olinthe, disciple & parent d'Aristote, accompagna Alexandre dans ses expéditions. Aristote l'avoit donné à son élève, pour modérer la fougue de ses passions ; mais Callisthenes n'eut pas le bonheur de lui faire goûter la vérité. Alexandre étoit déjà trop corrompu & trop enivré de sa gloire pour écouter des leçons. Callisthenes ayant été accusé d'avoir conspiré contre la vie du conquérant, celui-ci saisit cette occasion pour faire mourir le censeur de ses vices. Callisthenes expira dans les tourmens de la question. Il avoit envoyé à Aristote des observations astronomiques faites

à Babylone, où la tour de Babel, qui a long-tems servi d'observatoire aux Chaldéens, lui présentait des facilités particulières. On trouve dans le tome huitième des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres de Paris*, des recherches curieuses sur la vie & les ouvrages de ce philosophe, par M. l'abbé Sevin.

CALLISTRATE, orateur Athénien, pour lequel Démotenes abandonna Platon, s'acquit beaucoup d'autorité dans le gouvernement de la république. Le pouvoir que lui donnoit son éloquence, faisant ombre, il fut banni à perpétuité.

CALLIXTE I, (S.) succéda au pape Zéphirin en 219, & souffrit le martyre le 14 octobre 222, selon d'autres en 223 ou 224. C'est lui qui fit construire le célèbre cimetière de la voie Appienne. Quelques martyrologes ne lui donnent que le titre de *Confesseur*; peut-être parce qu'il est difficile de croire qu'il soit mort pour la foi sous Alexandre Sévère, ami des Chrétiens; mais cette difficulté cesse dès qu'on fait attention qu'il fut tué dans une émeute populaire, & jeté dans un puits, genre de mort qui marque assez qu'il n'y eut rien de légal dans la cruauté exercée envers lui. Quoique les actes de son martyre ne soient pas authentiques, rien n'engage à les contredire sur ce point. On peut consulter *De S. Callisto Papa, ejusque Basilica S. Mariæ trans Tiberim nuncupata Disquisitiones duæ critico-historicæ*; auct. Petro Moretto, Rome, 1752, 2 vol. in-fol. S. Urbain I lui succéda.

CALLIXTE II, fils de Guil-

laume-le-Grand, comte de Bourgogne, archevêque de Vienne en 1083, succéda au pape Gélase II, & fut couronné à Vienne le 9 février 1119. Ce prélat, révérent pour ses mœurs & sa sagesse, long-tems éprouvées dans le gouvernement de son diocèse, étoit d'autant plus propre au pontificat, qu'il en connoissoit mieux la charge, & témoignoit moins d'envie de s'y voir élevé. Son premier soin fut de procurer la réunion de l'Eglise, & d'étouffer jusqu'aux principes du schisme en Allemagne. A cet effet, après avoir célébré un concile à Toulouse pour réprimer les sectateurs de Pierre de Bruis & de Henri son disciple, qui rétablissoient les dogmes & les pratiques détestables des Manichéens, sous des formes nouvelles, il tint le premier concile-général de Latran en 1123, auquel assistèrent des prélats de toutes les régions de l'occident, dont 15 archevêques, plus de 200 évêques, & une infinité tant d'abbés que d'autres ecclésiastiques constitués en dignité. On y lut les canons qu'il avoit dressés au nombre de 5 contre la simonie, les investitures faites par l'autorité séculière, les usurpations des biens ecclésiastiques, l'incontinence des clercs, & contre ceux qui laissoient leurs bénéfices par droit d'héritage, ou qui exigeoient des rétributions pour l'administration des Sacramens & pour la sépulture; & dès qu'on y eut traité avec autant de sagesse que d'éloquence, de la distinction entre la puissance de la royauté & celle du sacerdoce, Callixte II fulmina l'anathème contre l'an-

ti-pape Bourdin, qui avoit pris le nom de Grégoire, & l'envoya au monastere de Cave, pour y faire pénitence. Peu de tems après, Callixte II fut attaqué d'une maladie violente, qui l'emporta le 12 ou 13 décembre 1124, au grand regret du monde chrétien. « En moins de six années de pontificat, dit un historien véridique, il avoit pacifié l'Eglise & l'Empire, réparé les fautes ou les faiblesses de ses prédécesseurs, rétabli l'autorité du saint-siège & toute la splendeur de l'ordre hiérarchique. Il avoit trouvé le moyen de ramener l'abondance & la splendeur dans Rome. Il n'y remit pas seulement en honneur les monumens antiques ; mais il y ajouta plusieurs aqueducs pour la commodité des différens quartiers de la ville, rebâtit l'église de S. Pierre, & lui donna des ornemens magnifiques ». Il est fondateur de l'abbaye de Bonnevaux en Dauphiné. Honoré II lui succéda.

CALLIXTE III, né à Xativa, évêque de Valence en Espagne, élu pape le 8 avril 1455, après la mort de Nicolas V, mourut le 6 août 1458. Ce pontife honora sa dignité par ses vertus, sa science & son désintéressement, dont il avoit donné avant son élévation des marques éclatantes, lorsqu'étant évêque & cardinal, il ne voulut jamais accepter aucun bénéfice en commande, disant qu'il étoit content de son épouse, c'est-à-dire, de son église de Valence. Quoique dans un âge fort avancé, il n'avoit rien perdu de sa fer-

meté ni de sa vigueur. Le roi d'Aragon, au service duquel il avoit été attaché, & qui prétendoit le régir encore sur le trône pontifical, lui ayant fait demander par ses ambassadeurs comment il vouloit vivre avec lui : *Qu'il gouverne ses Etats*, répondit le pape, & *qu'il me laisse gouverner l'Eglise*. Réponse que les papes d'aujourd'hui feroient bien plus fondés encore à faire aux princes ; mais que ceux-ci, imbus des leçons d'une brusque & brute philosophie, n'ont pas l'esprit de comprendre. Son nom avant son élévation, étoit *Alfonse de Borgia* ; il étoit de cette maison illustre.

CALLOT, (Jacques) dessinateur & graveur, naquit à Nancy en 1593, d'un hérault d'armes de Lorraine. Dès l'âge de 12 ans, il quitta la maison paternelle, pour se livrer entièrement à son goût naissant. Ayant entrepris le voyage de Rome, il fut obligé de se mettre, faute d'argent, à la suite d'une troupe de Bohémiens. Revenu dans sa patrie, il s'échappa une seconde fois. De retour encore, il partit une troisième fois, du consentement de son pere qui céda enfin à l'impulsion de la nature. Callot passa de Rome à Florence, où il resta jusqu'à la mort du grand-duc Côme II, son Mécène & celui de tous les talens. A son retour à Nancy, il se fit un sort heureux auprès du duc de Lorraine, son admirateur & son bienfaiteur. Son nom s'étant répandu dans l'Europe, l'infante Isabelle, souveraine des Pays-Bas, lui fit graver le siège de Bréda. Louis XIII

l'appella à Paris, pour dessiner le siege de la Rochelle & celui de l'isle de Ré. Ce prince le pria ensuite de graver la prise de Nancy, dont il venoit de se rendre maître. « Je me cou- » perois, dit-il, plutôt le pouce, » que de rien faire contre l'hon- » neur de mon prince & de » mon pays ». Le roi charmé de ses sentimens, dit que le duc de Lorraine étoit heureux d'avoir de tels sujets. Une forte pension qu'il lui offrit, ne put l'arracher à sa patrie. Il y mourut en 1635, à 42 ans. Son Œuvre contient environ seize cents pieces. La plus grande partie & la plus estimée de ses ouvrages est à l'eau-forte. Personne n'a possédé à un plus haut degré le talent de ramasser dans un petit espace une infinité de figures, & de représenter dans deux ou trois coups de burin l'action, la démarche, le caractère particulier de chaque personnage. La variété, la naïveté, la vérité, l'esprit, la finesse caractérisent son burin. Ses *soires*, ses *supplices*, ses *miseres de la guerre*, ses *sieges*, ses *vies*, sa grande & sa petite *passion*, son *éventail*, son *parterre*, ses *tentations de S. Antoine*, sa *conversion de S. Paul* seront admirées & recherchées, tant qu'il y aura des artistes & des curieux. Il a gravé les *plans des édifices de Jérusalem*, décrits par Bernardin Amico, Franciscain de Gallipoli, Florence, 1620, in-fol.

CALLY, (Pierre) du diocèse de Seès, fut professeur d'éloquence & de philosophie à Caen. Il mourut en 1709, principal du college des arts de cette ville. On a de lui une

édition de l'ouvrage de Boëce : *De consolatione philosophiæ, ad usum Delphini*, avec un long Commentaire. Il s'est fait plus connoître par un ouvrage moins utile, mais plus singulier, intitulé : *Durand commenté, ou l'Accord de la Philosophie avec la Théologie, touchant la transsubstantiation*, 1700, in-12. Il prétendoit que s'il y a transsubstantiation dans le mystère de l'Eucharistie, il faut qu'il reste quelque chose de ce qui étoit auparavant le pain. L'évêque de Bayeux s'éleva contre ce sentiment, & Cally se rétracta.

CALMET, (Dom Augustin) né à Mesnil-la-Horgne en 1672, Bénédictin de S. Vannes en 1688, fit paroître de bonne heure de grandes dispositions pour les langues orientales. Après avoir enseigné la philosophie & la théologie à ses jeunes confreres, il fut envoyé en 1704 à l'abbaye de Munster, en qualité de souprieur. Il y forma une académie de huit ou dix religieux, uniquement occupés de l'étude des Livres Saints. C'est-là qu'il composa en partie ses Commentaires. Dom Mabilion & le célèbre abbé Duguet l'ayant déterminé à les publier en françois, plutôt qu'en latin, il suivit leur conseil; mais on peut bien dire que sa docilité fut excessive & le conseil inconsidéré. Sa congrégation récompensa ses travaux en le nommant abbé de S. Léopold de Nancy en 1718, & ensuite de Sénones en 1728. Il mourut dans cette abbaye en 1757. Benoît XIII lui avoit offert en vain un évêché *in partibus*. Ses vertus ne le cédoient point à ses lumieres. Il avoit du savoir

sans morgue, & de la piété
 sans rigorisme. Son caractère
 étoit plein de douceur & de
 bonté. L'étude ne lui fit pas né-
 gliger l'administration du tem-
 porel de son abbaye; il y fit des
 réparations & des embellisse-
 mens, & augmenta beaucoup
 la bibliothèque (*Voyez sa Vie*,
 in-8°, par Dom Fangé, son
 neveu & son successeur dans
 l'abbaye de Sénones). On a de
 lui un grand nombre d'ouvra-
 ges, dans lesquels on remarque
 une érudition vaste, sans être
 bien digérée & bien choisie.
 I. *Commentaire littéral sur tous*
les livres de l'Ancien & du Nou-
veau-Testament, en 23 vol.
 in-4°, imprimés depuis 1707 jus-
 qu'en 1716, réimprimés en 26
 vol. in-4°, & 9 in-folio, &
 abrégés en 14 vol. in-4°. On
 a donné une nouvelle édition
 de cet abrégé en 17 vol. in-4°,
 à Avignon; grand répertoire
 des philosophes modernes, où
 ils vont chercher leurs objec-
 tions contre l'Écriture-Sainte,
 qu'ils assaisonnent de mille ma-
 nieres diverses, en laissant tou-
 jours les réponses de côté.
 » C'est dans cette énorme com-
 » pilation, dit un critique, que
 » les auteurs de l'*Histoire uni-*
 » *verselle*, publiée par des An-
 » glois, ont recueilli les ref-
 » plendissantes lumieres dont
 » ils ont brillanté leur ou-
 » vrage. Mais ce plagiat ne
 » fait pas un bon fondement
 » de justification. Que cet in-
 » fatigable Bénédictin ait eu
 » l'imprudence de rassembler
 » toutes les absurdités propres
 » à affoiblir, à anéantir le res-
 » pect dû aux Livres Saints;
 » que par une imprudence plus
 » grave, il ait accumulé cette

» multitude de visions & de
 » folies, sans prendre au moins
 » régulièrement le soin de di-
 » riger, de classer les idées
 » qu'elles font naître; qu'enfin
 » par une autre imprudence il
 » ait mis en langue françoise
 » un recueil, qui sous toutes
 » les considérations possibles,
 » ne comportoit point l'usage
 » des idiômes populaires: du
 » moins son ouvrage par sa na-
 » ture & par son titre n'étoit pro-
 » prement que du ressort des
 » théologiens; il n'y avoit que
 » des personnes attachées par
 » état ou par goût à l'étude de
 » la Bible, qui pussent être
 » tentées de le lire. Mais l'*His-*
 » *toire universelle* est une lec-
 » ture destinée à tous les états,
 » à tous les âges, assorties à
 » tous les goûts: si la pédante-
 » rie ou la méchanceté vient
 » à la barbouiller de contes obf-
 » cenes ou impies, l'étendue
 » du mal que produit un tel
 » ouvrage, se mesure néces-
 » sairement sur le nombre &
 » l'incapacité des lecteurs. On
 » ne peut qu'applaudir à la sage
 » vigilance d'un illustre magis-
 » trat, qui dans une grande
 » ville des Pays-Bas fit défense
 » aux libraires de le distri-
 » buer ». II. Les Dissertations
 & les Préfaces de ses Commem-
 taires, réimprimées séparément
 à Paris en 1720, avec 19 Dissertations nouvelles, en 3 vol.
 in-4°. C'est la partie la plus
 agréable & la plus recherchée
 du *Commentaire* de Dom Cal-
 met. Il compile tout ce qu'on
 a avancé avant lui sur la ma-
 tiere qu'il traite; mais il est
 rare qu'il fasse penser. Il y a
 plus de faits que de réflexions;
 mais comme la plupart de ces

faits intéressent la curiosité des érudits, ce recueil a été très-bien accueilli. III. *L'Histoire de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, pour servir d'introduction à l'*Histoire ecclésiastique de Fleury*, en 2 & 4 vol. in-4°, & en 5 & 7 vol. in-12. L'auguste simplicité des écrivains sacrés y est conservée, & leur récit est souvent appuyé de l'autorité des histoires profanes. Il y adopte la chronologie d'Usserius. L'édition de Paris de 1725, in-12, fourmille de fautes. IV. *Dictionnaire historique, critique & chronologique de la Bible*, Paris, 1730, en 4 vol. in-fol., avec des figures & une bibliothèque sacrée à la tête. Dom Calmet y réduit par ordre alphabétique tout ce qu'il avoit répandu dans ses Commentaires. C'est un ouvrage d'un but utile & respectable, où la science théologique, celle des langues, des antiquités saintes & profanes, concourent à répandre des lumières sur les endroits obscurs de l'Écriture, & où par le moyen d'un ordre facile & connu, le lecteur est dirigé d'abord vers l'objet dont il veut s'occuper. C'est dommage que l'érudition l'emporte souvent sur l'exactitude, sur une critique exacte & sévère; que les difficultés y soient quelquefois proposées ou même aggravées, plutôt que véritablement éclaircies; & qu'on y trouve la plupart des défauts ou des inconvénients du Commentaire. L'abbé Rondet en a donné une nouvelle édition, corrigée & augmentée, en 6 vol. in-8°; Toulouse, 1783. Du reste, il ne faut pas confondre ce savant ouvrage avec le *Diction-*

naire de la Bible, par l'abbé Barral; compilation superficielle, pleine de fautes de tous les genres, qui ne donnera certainement pas une idée juste des Saints Livres. On diroit qu'on s'est attaché de préférence aux traits, qui dans un état isolé, sans nuance & sans ensemble, peuvent alimenter l'esprit de dérision & de satire. Un homme d'un sens droit & solide a nommé ce Dictionnaire *le persiflage de l'Histoire-Sainte*. V. *Histoire ecclésiastique & civile de la Lorraine*, in-fol., 3 vol. réimprimée en 5, 1745: la meilleure qu'on ait publiée de cette province. VI. *Bibliothèque des écrivains de Lorraine*, in-fol., 1751. VII. *Histoire généalogique de la maison du Châtelet, branche puînée de la maison de Lorraine*, Nancy, 1741, in-fol. VIII. *Histoire universelle, sacrée & profane*, en 15 vol. in-4°. Cet ouvrage n'est pas encore achevé. L'auteur s'est trop étendu sur l'histoire ecclésiastique & monastique. A cela près, l'ouvrage est savant & assez détaillé. Il copie un peu trop les historiens modernes, au-lieu d'aller à la source. IX. *Dissertations sur les apparitions des anges, des démons & des esprits; & sur les revenans & vampires de Hongrie*; Paris, 1746, in-12, & Einsiedlen, 1749, 2 vol. in-12. Compilation sans critique, faite par un vieillard octogénaire. X. *Commentaire littéraire, historique & moral sur la règle de S. Benoît*, 2 vol. in-4°, &c. Les citations répandues dans ces ouvrages sont souvent fausses, parce qu'il a presque toujours cité après d'autres.

CALO-JEAN ou BEAU-

JEAN ou JOANNITZ, roi des Bulgares dans le 13^e. siècle, se soumit à l'Eglise Romaine sous Innocent III, en 1202. Il fit la guerre à l'empereur Baudouin, & l'ayant pris dans une embuscade, il le tint prisonnier plus d'un an à Trinobis ou Ernoë, capitale de la Bulgarie : ensuite il le fit mourir en 1206. Il mourut lui-même peu de tems après. — Il ne faut pas le confondre avec Jean COMNENE, surnommé aussi *Calo-Jean*.

CALOVIVS, (Abraham) théologien luthérien, né en 1612 à Morungen, dans le duché de Brunswick ; fut successivement visiteur des églises & des écoles, du cercle de Samlande en Prusse, conseiller de justice, recteur du collège de Dantzick, professeur en théologie à Wittemberg. Il y témoigna beaucoup d'aigreur contre ceux qui travailloient à réunir les différentes sectes de l'Empire, dont le chef étoit George Calixte. On appella les partisans de Calovius, *Caloviens*, comme on nommoit les autres *Calixtins*. Il mourut le 20 février 1686. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, la plupart à l'occasion de ses disputes, entr'autres : I. *Historia Syncretistica*, 1682. II. *Criticus sacer Biblicus*. III. *Consideratio Arminianismi*. IV. *Socinianismus profligatus*, &c.

CALPRENEDE, (Gautier de Costes, seigneur de la) gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, natif du diocèse de Cahors, plut à la cour par la gaieté de son caractère & l'enjouement de son esprit. Il connoit plaisamment. La reine se plaignant un jour à ses femmes-

de-chambre de leur peu d'assiduité auprès de sa personne, elles lui répondirent qu'il y avoit dans la première salle de son appartement un jeune-homme, qui donnoit un tour si agréable à ses historiottes, qu'on ne pouvoit se lasser de l'écouter. Cette princesse l'ayant entendu, le gratifia d'une pension. La Calprenede mourut au grand Andely-sur-Seine, en 1663. Il s'étoit annoncé d'abord par des romans, tels que *Sylvandre*, *Cassandre*, *Cléopâtre*, *Pharamond*. Ces trois derniers qui sont chacun de 10 à 12 gros vol. in-8^o., sont tissus d'aventures contées longuement & écrites négligemment. « Cependant, il s'en » faut de beaucoup, dit l'au- » teur des *Trois Siècles*, que ces » trois romans soient sans mé- » rite; on peut dire même qu'ils » sont très-supérieurs à la plu- » part de ceux qu'on accueille à » présent. On pourroit ajouter » que nos romanciers, en les dé- » criant, les ont souvent mis à » contribution. Les Anglois les » regardent comme des sources » abondantes, capables de fé- » conder la fécheresse naturelle » de leur imagination; & leurs » auteurs, dit-on, ne man- » quent jamais de les lire, » quand ils veulent travailler » dans le même genre ». On a encore de la Calprenede plusieurs tragédies, qui ont eu le sort de ses romans : la *Mort de Mithridate*; le *Comte d'Essex*; la *Mort des enfans d'Hérode*; *Edouard*. Le cardinal de Richelieu en ayant entendu lire une, dit que la pièce n'étoit pas mauvaise, mais que les vers étoient lâches. *Comment lâches!* s'écria le rimeur gascon : *Cadedis*, il

C A L

n'y a rien de lâche dans la maison de la Calprenede. Despréaux dit de lui :

Tout a l'umeur gasconne en un auteur gascon,
Calprenede et Juba parlent du même ton.

CALPURNIE, femme de Jules-César & fille de Pison, rêva, dit-on, que l'on assassinait son mari entre ses bras, la veille de la mort de ce dictateur. On ajoute même qu'en s'éveillant, la porte de la chambre où ils couchoient, s'ouvrit d'elle-même avec un grand bruit. Elle ne put obtenir de César, ni par ses larmes, ni par ses prières, qu'il ne sortiroit point. Ce héros ayant cédé aux instances de Brutus, qui lui dit qu'il étoit honteux de se régler sur les rêves d'une femme, se rendit au sénat & y fut poignardé.

CALPURNIUS, Sicilien, poète bucolique du 3^e. siècle, contemporain de Nemesien, poète bucolique comme lui, a laissé sept Eglogues, traduites élégamment par Mairault, in-12. On les trouve dans les *Poeta rei venaticæ*, Leyde, 1728, in-4^o, & dans les *Poeta latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4^o. Le langage des bergers de Calpurnius est moins pur & moins naturel que celui des bergers de Virgile, ce poète de la nature & de la raison. Calpurnius offre quelques morceaux où la vie champêtre est peinte avec grace, & le sentiment rendu avec vérité; mais dans tout le reste on reconnoît le poète du 3^e. siècle.

CALVART, (Denis) peintre, né à Anvers en 1552, ouvrit une école à Bologne en

C A L 405

Italie, d'où sortirent le Guide, l'Albane, le Dominiquin, & plusieurs autres grands maîtres dignes d'être ses disciples. Calvart possédoit toutes les sciences nécessaires ou même utiles à la peinture : l'architecture, la perspective, l'anatomie. Ses ouvrages les plus remarquables sont à Bologne, à Rome, à Reggio. On les estime pour la disposition, l'ordonnance, la noblesse, le coloris. Calvart mourut à Bologne en 1619.

CALVERT, (George) né à Kypling, dans la province d'Yorck, en 1579, secrétaire d'état en 1618, se démit de cette charge en 1624, & obtint de Charles I une permission pour lui & ses descendants, d'établir des colonies dans le Mariland. Il fut fait lord Baltimor en 1625. La douceur & l'humanité furent les seules armes qu'il employa contre les Indiens. Il mourut à Londres en 1632, à 52 ans, estimé des Protestans & regretté des Catholiques.

CALVI, (Lazare) fameux peintre de Genes, né en 1502, & mort en 1605, dans la 103^e. année de son âge. Ses principaux ouvrages sont dans sa patrie.

CALVIN, (Jean) naquit à Noyon en 1509, d'un tonnelier qui devint notaire & procureur fiscal de l'évêché. Jean fut pourvu dès l'âge de 12 ans, d'une chapellenie dans l'église de Noyon, & ensuite de la cure de Pont-l'Évêque, auprès de cette ville, quoiqu'il n'ait jamais été élevé au sacerdoce. Après avoir étudié le droit à Orléans, il alla prendre des leçons à Bourges, où il connut le Luthérien Wolmar qui lui

apprit la langue grecque, en même tems qu'il lui donnoit du goût pour la liberté de penser. Il passa de là à Paris, où il se fit connoître, en 1532, par son Commentaire sur les deux livres de Sénèque de la *Clémence*. Ayant mis à la tête de cet ouvrage le nom de *Calvinus*, on l'a depuis appelé Calvin, quoique son véritable nom fût Cauvin. Ses liaisons avec les partisans de la nouvelle doctrine, & son ardeur à la soutenir, l'obligerent de quitter Paris. Retiré à Angoulême, il y enseigna le grec & y prêcha ses erreurs. Il courut ensuite à Poitiers, à Nérac, de Nérac à Paris: mais craignant toujours qu'on ne l'arrêtât, il se rendit à Bâle. C'est dans cette ville qu'il publia son livre de l'*Institution chrétienne* en latin, dont la meilleure édition est celle de Robert Etienne, 1553, in-fol. Il composa cet ouvrage fameux pour servir d'apologie à ses disciples condamnés à mort par François I. C'est l'abrégé de toute sa doctrine. Ce fut le catéchisme de tous ses disciples. Il embrassa la plupart des sentimens de Luther; mais il enchérit beaucoup au-dessus. La présence réelle, la prédestination absolue aux peines de l'enfer, sont les deux points principaux sur lesquels il ne s'accorde pas avec lui. A travers les expressions fortes dont il se sert en parlant de la présence du corps & du sang de J. C. dans l'Eucharistie, on voit qu'il pense que le corps du Sauveur n'est réellement & substantiellement que dans le ciel. En blâmant les erreurs répandues dans cet ouvrage, on doit louer la pureté & l'éle-

gance du style, soit en latin, soit en françois; car le nouvel apôtre le composa dans ces deux langues. On y découvre un esprit subtil & pénétrant, un homme instruit dans l'étude de l'Ecriture & des Peres; mais toutes ces qualités sont ternies par le peu de discernement dans le choix des opinions, par des décisions téméraires & des déclamations emportées. Les principales erreurs répandues dans cet ouvrage & dans celui de la *Cene*, sont que le libre arbitre a été éteint entièrement par le péché, & que Dieu a créé les hommes pour être le partage des démons; non qu'ils l'aient mérité par leurs crimes, mais parce qu'il lui plaît ainsi. Les vœux, si l'on en excepte ceux du baptême, sont une tyrannie. Il ne veut ni culte extérieur, ni invocation des Saints, ni chef visible de l'Eglise, ni évêques, ni prêtres, ni fêtes, ni croix, ni bénédictions; ni aucune de ces cérémonies sacrées, que la Religion reconnoît être si utiles au culte de Dieu, & la philosophie être si nécessaires à des hommes matériels & grossiers, qui ne s'élèvent, pour ainsi dire, que par les sens à l'adoration de l'Être-Suprême. Il n'admet que deux sacremens, le baptême & la cene. Il anéantit les indulgences, le purgatoire, la messe, &c. Le patriarche de la nouvelle réforme, après différentes courses en Suisse & en Italie, vint s'établir à Geneve, où il fut fait prédicateur & professeur en théologie. Une dispute sur la manière de célébrer la cene l'en fit chasser au bout de 2 ans, en 1538. Rappelé après trois

ans

ans de séjour à Strasbourg, il y fut reçu comme le pape de la nouvelle église. Geneve devint dès-lors le théâtre du Calvinisme. Il y établit une discipline sévère; fonda des consistoires, des colloques, des synodes, des anciens, des diacres, des surveillans. Il régla la forme des prières & des prêches, la manière de célébrer la cène, de baptiser, d'enterrer les morts. Il dressa, de concert avec les magistrats, un recueil de loix civiles & ecclésiastiques, approuvé alors par le peuple, & regardé encore aujourd'hui comme le code fondamental de la république. Il fit plus; il établit une espece d'inquisition, une chambre consistoriale avec droit de censure & d'excommunication. Cette religion, qu'on a cru être plus favorable à cette liberté qui est l'essence des républiques, eut pour auteur un homme dur jusqu'à la tyrannie. « Calvin, dit un auteur moderne, avoit tout l'orgueil du génie qui croit sentir sa supériorité, & qui s'indigne qu'on la lui dispute. Quel homme fut jamais plus tranchant, plus impérieux, plus décisif, plus divinement infaillible à son gré? La moindre opposition, la moindre objection qu'on osoit lui faire, étoit toujours une œuvre de satan, un crime digne du feu ». Le médecin Michel Servet lui ayant écrit quelques lettres sur le mystère de la Trinité, Calvin s'en servit pour le faire brûler vif, ne pensant plus à ce qu'il avoit écrit lui-même contre les persécuteurs des hérétiques. D'autres tems, d'autres sentimens.

Tome II.

Poursuivi en France, il écrivit contre les intolérans; maître à Geneve, il soutint qu'il falloit condamner aux flammes ceux qui ne pensoient pas comme lui, & cet homme qui comptoit pour rien l'autorité de l'Eglise universelle, vouloit être l'arbitre de toute croyance. Valentin-Gentilis, autre arien, commençant à faire du bruit, le patriarche de Geneve le fait arrêter, le condamne à faire amende-honorable, & l'oblige de se sauver à Lyon. Gentilis & Servet avoient tort sans doute; mais dans les principes de Calvin, il leur étoit aisé de se justifier: leur droit d'interpréter l'Ecriture, égalait à tous égards celui du patriarche de la réforme (*voyez LENTULUS Scipion, SERVET*). Son parti fut regardé par tous les autres Protestans, comme le plus fier, le plus inquiet & le plus séditieux qui eût encore paru. Le chef traita ses adversaires avec un emportement indigne, non-seulement d'un théologien, mais d'un honnête-homme. Les épithètes de *pourceau*, d'*âne*, de *chien*, de *cheval*, de *taureau*, d'*ivrogne*, d'*enragé*, étoient ses complimens ordinaires. Cette grossièreté brutale n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de sectateurs. Ce culte nu & dépouillé de tout, qu'il avoit introduit, fut un appât pour les esprits vains, qui croyoient par ce moyen s'élever au-dessus des sens, & se distinguer du vulgaire. Calvin mourut à Geneve l'an 1564, dans le désespoir, & d'une maladie horrible, si l'on en croit un de ses disciples, témoin oculaire, *Calvinus in desperatione finiens vi-*

tam, obiit, turpissimo & foedissimo morbo, quem Deus rebellibus & maledictis comminatus est, prius excruciatum & consumptum. Quod ego verissimè attestari audeo, qui funestum & tragicum illius exitum & exitium his meis oculis præsens aspexi (Joan. Haren apud Petr. Cutsemium). On a toujours regardé Calvin, comme le second chef du protestantisme ; & l'abbé Berault en a parlé de la manière suivante : « Calvin, » dit-il, moins voluptueux » que Luther, ou plutôt plus » gêné par la faiblesse de sa » complexion, puisqu'il ne » laissa pas de s'attendrir pour » Idelette, sa chère anabaptiste ; moins emporté, moins » arrogant, moins sujet à la » jactance, étoit d'autant plus » orgueilleux, qu'il se piquoit » davantage d'être modeste, » que sa modestie même faisoit » la matière de son ostentation ; » infiniment plus artificieux, » d'une malignité & d'une » amertume tranquilles, mille » fois plus odieuses que tous » les emportemens de son pré- » curseur. Orgueil qui perçoit » tous les voiles dont il s'étoit » enveloppé ; qui malgré la bassesse de sa figure & » de sa physionomie, se retra- »çoit sur son front sourcilieux, » dans ses regards altiers, & » la rudesse de ses manières, » dans tout son commerce & » sa familiarité même, où abandonné à son humeur chagrine & hargneuse, il traitoit » les ministres, ses collègues, » avec toute la dureté d'un despote entouré de ses esclaves. » Mais sur quoi fondé, ce réformateur s'est-il arrogé sa » mission ? Sur le dépit conçu

» de ce qu'on avoit conféré au » neveu des connétables de » France, le bénéfice que l'orgueil extravagant de ce petit-fils de batelier briguoit pour lui-même. On peut se souvenir qu'avant ce refus il avoit déclaré que, s'il l'effuyoit, il en tireroit une vengeance dont il seroit parlé dans l'Eglise pendant plus de cinq cents ans : aussi-tôt qu'il l'eut effuyé, il mit la main à l'œuvre blissement de sa réforme. Les ouvrages de cet hérésiarque ont été imprimés à Amsterdam en 1667, quoique le titre porte 1671, en 9 vol. in-fol. Ses Commentaires sur l'Ecriture en font la partie la plus considérable. L'auteur, très-médiocre hébraïsant, les a remplis, suivant l'abbé de Longueville, de sermons, d'invectives, & de sens étrangers. On voit briller dans la plupart de ses autres écrits du savoir & de la pénétration. Rien ne le flattoit davantage que la gloire de bien écrire. Westphale, luthérien, l'ayant traité de déclamateur : « Il a beau faire, répondit Calvin, jamais il ne le persuadera à personne ; l'univers fait avec quelle force je presse un argument, avec quelle précision je fais écrire. Et pour prouver qu'il n'est pas déclamateur, il dit à son critique : *Ton école n'est qu'une puante étable à pourceaux. . . . m'entends-tu, chien ? m'entends-tu bien, frénétique ? m'entends-tu bien, grosse bête ?* Quels mots dans la bouche d'un réformateur ! « Quel homme, dit J. J. Rousseau, fut jamais plus tranchant, plus impérieux, plus décisif, plus divinement infallible à son gré ? La moin-

» dre opposition, la moindre
 » objection qu'on osoit lui
 » faire, étoit toujours une œu-
 » vre de satan, un crime digne
 » du feu ». Les curieux re-
 cherchent un Traité singulier
 de Calvin, intitulé : *Psycopan-*
nichie, ou Traité de Jean Cal-
vin, par lequel il veut prouver
que les ames veillent, & vivent
après qu'elles sont sorties des
corps; contre les erreurs de quel-
ques ignorans qui pensent qu'elles
dorment jusqu'au dernier juge-
ment; Paris, 1558, in 8°. Com-
 me Calvin nioit l'existence du
 purgatoire, il eût été plus con-
 séquent de laisser dormir les
 ames, que de les éveiller pour
 ne savoir où les mettre; au
 moins celles qui n'étoient ni
 assez pures pour aller au ciel,
 ni assez coupables pour aller en
 enfer. Théodore de Beze, son
 disciple, a écrit sa *Vie*. On en
 a une autre sous le nom de Pa-
 pire Masson, Paris, 1611, in-
 4°. que l'on croit être de Jac-
 ques Gillot. Quant à l'esprit
 de sa secte, voyez COLIGNI,
 MORNAY, LOUIS XIV, SO-
 LIMAN II, SOULIER. On peut
 en prendre aussi une idée juste
 dans les Lettres même de Cal-
 vin, & dans les maximes qu'il
 prêchoit à ses disciples. « Les
 » peuples accourent de toutes
 » parts (dit-il dans une de ses
 Lettres, écrite à M. du Poët,
 qu'il traitoit de *Monseigneur &*
de Général de la Religion en Dau-
phiné) « pour recevoir le joug
 » des missions... Grand fruit,
 » maintes richesses... Et si les
 » papistes disputent la vérité
 » de notre religion, ne pour-
 » ront lui disputer la richesse.
 » Vous seul travaillez sans re-
 » lâche & sans intérêt. Ne né-

» gligez nullement l'agrandis-
 » sement de vos moyens; vien-
 » dra un tems où vous seul
 » n'aurez rien acquis; en ces
 » nouveaux changemens il faut
 » que chacun songe à son in-
 » térêt. Moi seul ai négligé le
 » mien, dont j'ai grande re-
 » pentance. Ains ceux à qui ai
 » occasionné d'en acquérir,
 » prendront souci de la mienne
 » vieillesse, qui est sans suite.
 » Vous au contraire, Monsei-
 » gneur, qui laissez vaillante
 » lignée, bien disposée à sou-
 » tenir le petit troupeau, ne
 » les laissez sans moyens grands
 » & puissans, sans lesquels bon-
 » ne volonté seroit inutile ». —
 « Que le roi (dit-il dans une
 autre Lettre, écrite au même
 du Poët) « fasse ses processions
 » tant qu'il voudra, il ne pour-
 » ra empêcher les progrès de
 » notre foi; ses harangues en
 » public ne feront aucun fruit
 » que émouvoir peuples déjà
 » trop portés au soulèvement...
 » Ne faites faute de défaire le
 » pays de ces zélés faquins qui
 » exhortent les peuples par
 » leurs discours à se roidir con-
 » tre nous, noircissent notre
 » conduite, & veulent faire
 » passer pour rêverie notre
 » croyance. Pareils monstres
 » doivent être étouffés, comme
 » fis ici en l'exécution de Mi-
 » chel Servet, espagnol. A l'a-
 » venir ne pense pas que per-
 » sonne s'avise de faire chose
 » semblable ».

CALVISIUS, (Sethus) né
 en 1556 à Grosseleben, dans la
 Thuringe, mort à Leipsick en
 1617. Le principal de ses ou-
 vrages est son *Opus Chronologi-*
cum, réimprimé à Francfort en
 1685, in-fol. Cette Chronolo-

gie augmentée à différentes reprises, va jusqu'à l'année de son impression, 1685. Les calculs astronomiques sont l'appui de sa Chronologie. Scaliger & plusieurs autres savans ont fait l'éloge de cet ouvrage. Les autres sont: I. Une *Critique du Calendrier Grégorien* en latin, Heidelberg, 1612, in-4°. II. *Enodatio duarum quæstionum circa annum nativitatis & ministerii J. C.*, Oxford, 1610, in-4°. III. Un *Pseautier* en vers allemands, Leipfick, 1618, in-8°.

CALVUS, (*Caius Licinius*) orateur & poète célèbre, contemporain de Cicéron. Il réussissoit si bien en poésie, que les anciens n'ont pas fait difficulté de l'égalier à Catulle. On trouve des vers de lui dans le *Corpus Poëtarum*. Moins éloquent & plus sec que Cicéron, il s'exprimoit cependant avec tant de force, qu'un jour Vatinius, contre lequel il plaidoit, craignant d'être condamné, l'interrompit avant la fin de son plaidoyer, en disant aux juges: *Eh quoi! serai-je condamné comme coupable, parce que mon accusateur est éloquent?*.. Licinius mourut à l'âge de 30 ans, après avoir donné de grandes espérances. Il ne nous reste aucune harangue de cet orateur; Quintilien les loue beaucoup. On croit qu'il étoit auteur des *Annales* citées par Denys d'Halicarnasse, & que nous n'avons plus. Il vivoit l'an 65 avant Jésus-Christ. Catulle, Ovide, Tibulle & Horace font mention de lui.

CALYPSO, nymphe, fille du Jour, selon quelques-uns; ou de l'Océan & de Téthys, selon d'autres. Elle habitoit l'isle d'Ogygie, où elle reçut favo-

ramment Ulysse, qu'une tempête y avoit jeté. Elle l'aima, & vécut sept ans avec lui; mais ce héros préféra sa patrie & Pénélope à cette déesse, qui lui avoit cependant promis l'immortalité, s'il eût voulu demeurer avec elle.

CAMALDULE, voyez **AMBROISE** le Camaldule.

CAMARGO, (Marie-Anne Cupi de) l'une des plus célèbres danseuses de ce siècle, naquit à Bruxelles en 1710. Réfléchissant sur le danger & la frivolité de sa profession, elle se retira du théâtre en 1751, avec une pension de la cour; & depuis sa retraite jusqu'au 28 avril 1770, elle se fit estimer par une conduite modeste, raisonnable & chrétienne.

CAMBDEN, (Guillaume) surnommé le *Strabon*, le *Varron* & le *Pausanias* d'Angleterre, naquit à Londres en 1551 d'un peintre. La recherche des antiquités de la Grande-Bretagne l'occupa une partie de sa vie. Il la parcourut en entier, & c'est d'après ses propres observations, qu'il publia sa *Britannia*, la meilleure description qu'on eût encore des isles Britanniques. La reine Elisabeth le récompensa par l'office de roi-d'armes du royaume. Il mourut en 1623, après avoir fondé une chaire d'histoire dans l'université d'Oxford. On a de lui plusieurs ouvrages: I. Son excellente *Description de l'Angleterre*, réimprimée plusieurs fois sous le titre de *Britannia*, vainement attaquée par un nommé Brooke, & bien accueillie dans tous les tems. La meilleure édition en latin est celle de 1607, & en anglois de 1732. Cet ou-

vrage a été réimprimé à Londres en 1772, 2 vol. in-fol., fig. Cette Description comprend l'Ecosse & l'Irlande; mais comme il est moins exact, que lorsqu'il décrit l'Angleterre qu'il connoissoit mieux, on fit ce distique :

Pertusas Anglos oculis, Cambdene, duobus,

Uno oculo Scotos, cæcis Hibernigenas.

Il a été rendu en vers françois de la maniere suivante :

Cambden avec deux yeux, observe des Anglois

Le caractere et le génie;

Quand il décrit l'Ecosse, il ressemble à Coclès;

Enfin il est aveugle, en peignant l'Hibernie.

Vitellius a donné un abrégé du *Britannia* (voy. VITELLIUS).

II. Un *Recueil des Historiens d'Angleterre*, en 1602, in-fol., qui fut reçu avec le même applaudissement que sa Description.

III. Des *Annales d'Angleterre sous le regne d'Elisabeth*, 1615 & 1617, en 2 vol. in-fol., & Oxford, 1717, 3 vol. in-8°: ouvrage exact, & aussi

vrai qu'on pouvoit l'attendre d'un homme qui écrivoit la vie de sa bienfaitrice.

IV. Un *Recueil de Lettres*, Londres, 1691, in-4°. pleines d'anecdotes sur l'histoire civile & littéraire.

V. *Justitia Britannica*, Londres, 1584, in-8°. Il y soutient, contre la vérité la plus manifeste, que lors du schisme & de la fatale séparation d'avec l'Eglise

Catholique, on n'a fait mourir personne pour cause de religion dans ce royaume, mais que ceux qui y ont été mis à mort, l'ont été comme sédi-

tieux. VI. *Adio in Henricum Garnetum*, Londres, 1607, in-4°. Il y veut rendre Henri Gar-

net complice de la conspiration des poudres, mais bien mal-à-propos (voyez là-dessus l'article JACQUES VI, GARNET).

VII. *Reges, Reginae, &c., in Ecclesia Westmonasterii sepulti, &c.*, Londres, 1606, in-folio.

VIII. *Œuvres posthumes concernant la Grande-Bretagne, son langage, &c.*, Londres, 1637, in-4°. en anglois. Voyez sa Vie par Smith, à la tête du Recueil de ses Lettres; & son article dans le vingt-troisième volume des *Mémoires du P. Niceron*.

CAMBERT, musicien François, fut d'abord surintendant de la musique de la reine-mere Anne d'Autriche. Il donna le premier des opéra en France conjointement avec l'abbé Perrin, qui l'associa au privilege que le roi lui avoit donné pour ce spectacle. Lulli l'ayant éclipsé, & ayant obtenu en 1672 le privilege, Cambert passa en Angleterre. Charles II le fit surintendant de la musique, charge qu'il exerça jusqu'en 1677, année de sa mort. Il n'avoit pas le génie de Lulli; mais ses mœurs étoient mieux réglées, & son caractere moins satyrique. On a de lui quelques Opéra, quelques divertissemens, & de petits morceaux de musique. Le talent de toucher l'orgue l'avoit d'abord fait connoître.

CAMBIASI, peintre, voyez CANGIAGE.

CAMBYSE, fils & successeur de Cyrus, l'an 529 avant J. C., porta la guerre en Egypte pour la punir de sa révolte. Ne pouvant s'en ouvrir l'entrée qu'en se rendant maître de Pé-

luse, il plaça dans un assaut au premier rang, des chats, des chiens, des brebis & d'autres animaux, que les Egyptiens révéroient comme sacrés. Les assiégés n'osant tirer sur leurs dieux, ce stratagème ouvrit la place aux assiégeans. Cambyse, vainqueur de l'Egypte par une bataille qui décida du sort de ce royaume, tourna ses armes contre les Ammoniens. Il détacha 50 mille hommes pour ravager le pays, & détruire le fameux temple de Jupiter Ammon. La faim, la soif, le vent du midi, le sable détruisirent cette troupe de brigands. Cambyse ne fut pas plus heureux dans son expédition contre les Ethiopiens: une cruelle famine qui les réduisit à se manger les uns les autres, le contraignit de retourner sur ses pas. Il vint à Thebes, où il pilla & brûla tous les temples. De là il se rendit à Memphis, fit massacrer les prêtres du dieu Apis, & le tua lui-même d'un coup de poignard, indigné qu'un veau fût l'objet du culte de ce peuple. Il quitta l'Egypte, pour retourner en Perse, où le faux Smerdis s'étoit fait proclamer roi. Il mourut peu de tems après, d'une blessure à la cuisse, que lui fit son épée en montant à cheval, l'an 522 avant J. C. Tous les historiens le représentent comme un tyran emporté. Les meurtres étoient des jeux pour lui. Il ordonna, dans un de ses repas, au fils de Prexaspe, son grand-échançon, de se tenir au bout de la salle la main gauche sur la tête. Prenant alors son arc, il déclara qu'il en vouloit à son cœur, & le perça d'un coup de fleche.

Puis lui ayant fait ouvrir le côté: *Voilà*, dit-il à Prexaspe, *le cœur de votre fils: ai-je la main sûre?* Le pere infortuné lui répondit par une flatterie indigne: *Apollon lui-même ne tireroit pas plus juste.* Ce prince sanguinaire tua son frere dans un accès de frénésie, & d'un coup de pied dans le ventre, Méroé sa sœur, devenue sa femme & pour lors enceinte,

CAMDEN, voy. CAMBDEN.

CAMERARIUS, (Joachim) né à Bamberg en 1500, mort en 1574, se fit un nom célèbre par l'étendue de ses connoissances. Il possédoit les langues, l'histoire, les mathématiques, la médecine, la politique & l'éloquence. Charles V, Maximilien II, & quelques autres princes l'honorèrent de leur estime. On a de lui des essais de traduction de Démosthenes, de Xénophon, d'Homere, de Lucien, de Galien, &c., & des ouvrages historiques, entr'autres: I. *Historica narratio de fratribus orthodoxorum Ecclesiis in Bohemia, Moravia & Polonia*, Francfort, 1625, in-8°. : ouvrage où le fiel ne coule pas comme dans les ouvrages de la plupart des Luthériens de son tems; il blâmoit même, au rapport de Bossuet, les guerres entreprises par les Protestans d'Allemagne. II. *Historia rei nummaria*, & *Hippocomicus, seu de curandis equis*, dans les Antiquités grecques de Gronovius. III. *Historia Smalckaldici belli*, dans la Collection des Historiens de l'Allemagne, de Freher; de même que *Adnotatio rerum præcipuarum ab anno 1550 ad 1561*, qu'il faut lire avec défiance. IV. *De rebus Tur-*

cicis, Francfort, 1598, in-fol. Beze dit, en parlant de lui, que » le sentiment général des hommes » mes doctes est que l'Alle- » magne n'en a point eu de plus » habile en grec, qu'elle n'en » a eu que très-peu en latin de » plus élégans, ni aucun de » plus exact ». M. Huet (*de claris Interpretibus*) témoigne » que son style est pur & châ- » tié, qu'il y a plaisir de le » confronter avec le grec qu'il » traduit, pour voir la fidélité » qu'il a gardée à ses auteurs ». Enfin, on estime généralement ceux de ses ouvrages où il n'a point inséré les erreurs du luthéranisme.

CAMERARIUS, (Joachim) fils du précédent, & plus profond que son pere dans la connoissance de la médecine & de l'histoire naturelle, naquit à Nuremberg en 1534. Il se refusa à plusieurs princes qui voulurent l'avoir auprès d'eux, pour se livrer entièrement à la chimie & à la botanique. On a de lui plusieurs ouvrages dans ce dernier genre: I. *Hortus medicus*, Nuremberg, 1654, in-4°. II. *De plantis*, 1586, in-4°. III. *Epistolæ; Electa Georgica, sive Opuscula de re rusticâ*, Nuremberg, 1596, in-8°. Ce dernier livre est recherché. L'auteur mourut en 1598 avec la réputation d'habile médecin.

CAMERARIUS, (Philippe) frere du précédent, mort en 1624, à l'âge de 87 ans, est connu par *Horarum subcisivarum centuriæ tres*, souvent imprimées, dont la plus ample des éditions est de Francfort, 1624, 3 vol. in-4°.

CAMERARIUS, (Guillaume) noble Ecossois, de jé-

suite devenu oratorien, prit la plume contre ses anciens confreres. Il vivoit vers le milieu du 17e. siecle. On a de Camerarius des écrits de philosophie, de théologie; un recueil de quelques traités des Peres, qui n'avoient pas encore vu le jour; & quelques autres ouvrages.

CAMERON, (Jean) professeur de grec à Glasgow en Ecosse, sa patrie, passa en France, enseigna à Bergerac, à Sedan, à Saumur & à Montauban. C'étoit un protestant modéré. S'étant opposé en 1625 à la fureur des huguenots révoltés contre Louis XIII, il les irrita tellement, qu'un d'entr'eux faillit le faire expirer sous le bâton. Il mourut de chagrin peu de mois après, à Montauban, à 46 ans. Il étoit persuadé qu'on pouvoit se sauver dans l'Eglise Romaine; & il en suivit, à quelque chose près, la doctrine sur la Grace (*Voyez sa Defensio de Gratia*, Saumur, 1624, in-8°.) Sa modération le fit détester par les fanatiques de son parti; mais elle lui mérita l'estime des gens impartiaux. Il se l'étoit déjà acquise par ses talens, son érudition, & son caractère aimable; il ne lui manquoit que d'ouvrir entièrement les yeux à la vérité. Parmi ses ouvrages on distingue son *Myrothecium Evangelicum*, Saumur, 1677, 3 vol. in-4°, qu'on a inséré dans les *Critiques d'Angleterre*; il est plein de remarques, où son savoir brille autant que son jugement. On loue encore ses *Leçons de Théologie*, Saumur, 1626 & 1628, 3 vol. in-4°, & Geneve, 1659, in-fol., écrites d'un style un peu diffus, mais

net. — Il ne faut pas le confondre avec Archibald CAMÉRON, ministre presbytérien en Ecosse, homme d'un caractère singulier, & chef de la secte des Caméroniens, qui non contents d'avoir fait schisme avec les autres presbytériens, poussèrent le fanatisme jusqu'à déclarer Charles II déchu de la couronne, & se révolterent. En 1690, sous le regne de Guillaume III, ils se réunirent aux autres presbytériens. Mais en 1706, s'étant rassemblés en grand nombre, ils recommencerent à exciter de nouveaux troubles en Ecosse, & prirent les armes près d'Edimbourg. Des troupes réglées qu'on envoya contre eux, les dispersèrent bientôt. A cette dangereuse bizarrerie de système & de conduite, il est aisé de reconnoître le génie caractéristique des sectes de tous les siècles.

CAMHI, voyez KANG-HI.

CAMILLA, (La Signora) sœur du pape Sixte V, vint à Rome après l'élection de son frère en 1585. Les cardinaux de Médicis, d'Est & Alexandrin, firent habiller cette paysanne en princesse, pour faire leur cour au pape, qui ne voulut pas la reconnoître sous ces habits magnifiques. Le lendemain, Camilla étant retournée au Vatican, vêtue avec plus de simplicité; Sixte V lui dit en l'embrassant : *Vous êtes à présent ma sœur, & je ne prétends pas qu'un autre que moi vous donne la qualité de princesse.* Camilla lui demanda pour toute grace, d'accorder des indulgences à une confrairie dont on l'avoit faite la protectrice. Sixte la logea au palais de Sainte-Marie ma-

jeure, & lui donna une pension.

CAMILLE, fille de Métabe, roi des Volscques, fut consacrée à Diane par son pere, qui se trouvoit dans un péril presque certain de la perdre. Cette héroïne soutint long-tems en personne l'armée de Turnus contre Enée. Personne ne la surpassoit à la course, ni à faire des armes. Elle fut tuée en trahison par Arnus, qui la perça d'un coup de javelot.

CAMILLE, (Marcus-Furius) illustre par ses vertus militaires & civiles, fut créé dictateur, & termina glorieusement le siege de Veies, qui depuis dix ans occupoit les principales forces des Romains. Après avoir triomphé des Volscques, il porta ses armes contre les Falisques, l'an 396 avant Jesus-Christ. Leur ville capitale se rendit à sa générosité, comme Veies s'étoit rendue à son courage. Un maître d'école lui ayant amené la jeunesse dont il étoit chargé, Camille frémit d'horreur en voyant cette perfidie. » Apprends, traître, lui dit-il, » que si nous ayons les armes » à la main, ce n'est pas pour » nous en servir contre un âge » qu'on épargne, même dans » le saccagement des villes ». Aussi-tôt il fit dépouiller ce perfide, en ordonnant à ses élèves de le remener à la ville à coups de verges. Les Falisques, touchés de sa grandeur d'ame, se donnerent de bon cœur à la république. De si grands services méritoient une reconnoissance signalée; mais Rome fut ingrate. Un Romain ayant osé l'accuser d'avoir détourné une partie du butin fait à Veies, il s'exila volontairement, & il fut con-

damné à l'amende par contumace. Ce grand-homme quittant sa patrie, demanda, dit-on, aux dieux, que s'il étoit innocent, ils réduisissent bientôt les Romains à la nécessité de le regretter. Ses vœux ne tardèrent pas d'être accomplis. Les Gaulois s'étant présentés devant Rome, le sénat sentant le besoin qu'il avoit d'un homme, qui seul valoit une armée, cassa l'acte de sa condamnation, & le créa dictateur pour la seconde fois. Le tribun Sulpitius étoit déjà convenu avec le général Gaulois, d'une somme, moyennant laquelle il devoit se retirer. Camille, survenu dans le moment, dit au barbare : *Rome ne traite point avec ses ennemis, lorsqu'ils sont sur ses terres; ce sera le fer & non l'or qui nous rachetara* : & tout de suite il lui livre bataille, le met en fuite & le chasse des états de la république. La dictature de ce grand-homme ayant été prolongée, il calma les factions des tribuns du peuple qui vouloit s'établir à Veies, l'engagea à demeurer à Rome & à rebâtir la ville, qui se releva bientôt de ses ruines. Camille, créé dictateur pour la troisième fois, soumit les Eques, les Volsques, les Etrusques, les Latins, les Herniques, en un mot, tous les ennemis de la république. Il triompha pour la troisième fois. On consacra dans le temple de Junon trois coupes d'or inscrites de son nom. On lui donna le nom de Romulus, de pere de la patrie, de nouveau fondateur de Rome. On lui décerna la dictature pour la cinquième fois. Une nouvelle armée de Gaulois s'étant présentée, ce

héros, ce bon citoyen, quoiqu'agé de près de 80 ans, les chassa des terres de la république. Il mourut de la peste l'an 365 avant J. C., après avoir apaisé une nouvelle sédition, & avoir retenu sa patrie sur le bord du précipice, où le choc des divers intérêts, l'orgueil & l'emportement alloient l'entraîner. Aussi lui éleva-t-on une statue équestre dans le marché de Rome.

CAMILLE DE LELLIS, voy. LELLIS.

CAMILLO, (François) originaire de Florence, naquit à Madrid, s'y distingua dans la peinture, & y mourut en 1671. On estime l'Histoire de Sainte Marie Egyptienne, que l'on voit dans l'église des Capucins à Alcalá de Henarès.

CAMMA, dame de Galatie, n'est connue que par le trait suivant. Sinorix, amoureux de Camma, assassina, pour la posséder, Sinatus son époux. La vengeance que la veuve tira du meurtrier, a immortalisé son amour & son audace. Après avoir résisté aux présens & aux prières de Sinorix, elle craignit qu'il n'y ajoutât bientôt la violence, & feignit de consentir à l'épouser. Elle le fit venir dans le temple de Diane, dont elle étoit prêtresse, comme pour rendre leur union plus solennelle. C'étoit la coutume que l'époux & l'épouse bûssent ensemble dans la même coupe. Camma, après avoir prononcé les paroles consacrées, & fait le serment ordinaire, prit la première le vase qu'elle avoit rempli de poison, & après avoir bu, le présenta à Sinorix, qui ne soupçonnant aucun artifice,

avala sans défiance la coupe fatale. Alors Camma, transportée de joie, s'écria qu'elle mouroit contente, puisque son époux étoit vengé. Ils expirèrent bientôt l'un & l'autre. Ce trait historique a fourni à Thomas Corneille le sujet d'une de ses pièces.

CAMOENS, (Louis de) d'une ancienne famille de Portugal, originaire d'Espagne, naquit à Lisbonne en 1517. Une imagination vive, beaucoup d'ardeur pour la gloire & la poésie, annoncèrent de bonne heure ce qu'il pouvoit devenir. Il parut à la cour, & s'y attira des disgrâces. Exilé à Santarém dans l'Estramadure, il chanta son exil comme Ovide, & se garda bien de l'attribuer à ses satyres trop emportées & à ses galanteries peu discrètes. Ayant obtenu la permission de servir dans l'armée navale qui alloit secourir Ceuta en Afrique, il perdit un œil dans un combat. De retour dans sa patrie, & obligé de la quitter de nouveau, il s'embarqua pour Goa en 1553. Son esprit & ses agréments lui firent bientôt des amis, que son humeur satyrique lui fit perdre. Le vice-roi l'exila sur les frontières de la Chine. Il fit naufrage en y allant, & se sauva à la nage, tenant son poème de la *Lusiade* de la main droite, & nageant de la gauche. Cinq ans après il revint à Goa, d'où il repassa en Europe, avec son poème, le seul trésor qui lui restoit. La publication de cet ouvrage, recherché avec ardeur & applaudi avec transport, lui attira de grands éloges, & rien de plus. Le roi Sébastien lui accorda une pension d'environ vingt écus, qui ne le tira

pas de la misère. Obligé de se montrer à la cour, il y paroissoit le jour comme un poète indigent, & le soir il envoyoit son esclave mendier de porte en porte. Cet esclave, plus sensible que les courtisans & les compatriotes du poète, l'avoit suivi des Indes & ne le quitta qu'à la mort. Le chagrin & l'indigence hâtèrent celle de Camoëns : elle arriva en 1579. Il étoit âgé d'environ 62 ans, (*Voyez* le trente-septième volume des *Mémoires du P. Nicéron*). On s'empressa à charger son tombeau d'épithètes. L'Espagne & le Portugal le comblèrent d'éloges, & il faut avouer qu'il les méritoit à certains égards. Sans marcher sur les pas d'Homère & de Virgile, l'auteur de la *Lusiade* a plu & plaît encore. Son poème ne sera, si l'on veut, que la relation d'un voyageur poète, & l'histoire de la découverte des Indes-Orientales par les Portugais ; mais cette relation est ornée de fictions hardies & neuves. Son épisode d'Inès de Castro est d'une beauté touchante. La description du géant Adamastor, gardien du cap des Tourmentes, est un morceau égal à tout ce que l'imagination des plus grands poètes a pu produire. En général il y a de la vérité & de la chaleur dans ses descriptions. Les lieux, les mœurs, les caractères y sont bien peints, les images variées, les passions bien rendues, les récits charmans. Le poète passe avec une facilité surprenante, du sublime au gracieux, & du gracieux au simple. Mais ces beautés n'empêchent pas qu'on ne reproche avec raison à Camoëns le peu

de liaison qui regne dans son ouvrage, le ridicule mêlé souvent avec le beau, & sur-tout le mélange monstrueux des dieux du Paganisme avec les Saints de la Religion chrétienne. Mars s'y trouve à côté de J. C., & Bacchus avec la Ste. Vierge. Vénus, aidée des conseils du Pere Eternel, & secondée des fleches de Cupidon, rend les Néréides amoureuses des Portugais dans une isle enchantée, dont Camoëns fait une description très-licencieuse. La *Lusiade* fut imprimée à Lisbonne en 1572, in-fol., & réimprimée à Paris en 1759, en 3 vol. in-12. Malgré ces défauts, elle a été traduite en plusieurs langues. La meilleure version que nous eussions en France, étoit celle de du Perron de Castéra, 1735, 3 vol. in-12, avec des notes & une Vie de l'auteur. M. de la Harpe en a publié une autre en 1776, en 2 vol. in-8°. On a encore de Camoëns un *Recueil de Poësies* moins connues que sa *Lusiade*.

CAMOUX, (Annibal) célèbre centenaire du dix-huitième siècle, naquit à Nice le 19 mai 1638, & mourut à Marseille le 18 août 1759, âgé de 121 ans & 5 mois. On a publié sa *Vie* in-12. Voyez ROWIN.

CAMPANELLA, (Thomas) Dominicain Calabrois, né dans un petit bourg nommé Stillo, en 1568, s'attira des disgrâces par son humeur turbulente & par son esprit inquiet & dangereux. Il fut mis en prison, accusé d'avoir voulu livrer la ville de Naples aux ennemis de l'état, & d'avoir des sentimens erronés. La suite vérifia mieux cette dernière accusation que la première. Campanella fut 27 ans

en prison. Il y essuya jusqu'à sept fois la question pendant 24 heures de suite; & n'en sortit qu'à la sollicitation du pape Urbain VIII. Il vint à Paris en 1624, y fut protégé par le cardinal de Richelieu, & y mourut en 1639, à 71 ans, pour avoir pris de l'antimoine. On a de lui des écrits de philosophie & de théologie, dans lesquels il se montre plus singulier que judicieux. Il avoit de l'esprit, mais peu de jugement; & il fut encore un de ces écrivains qui se plaignent toujours des autres, & n'ont à se plaindre que d'eux-mêmes. Celui de tous ses ouvrages qui a fait le plus de bruit est son *Atheismus triumphatus*, Rome, in-fol. 1631; Paris, 1636, in-4°. Quoique les bibliographes rangent ordinairement cet ouvrage parmi les apologistes de la Religion, on prétend qu'il seroit mieux placé parmi ses adversaires. En faisant semblant d'y combattre les Athées, Campanella semble les favoriser, en répondant très-foiblement aux argumens qu'il leur prête: d'où vient qu'on a dit qu'il auroit dû l'intituler *Atheismus triumphans*. C'est la seule raison qui peut le faire rechercher, quoiqu'il ne mérite pas d'être lu. Sa *Monarchia Messia*, 1633, in-4°, est encore au nombre de ces livres qu'on recherche & qu'on méprise. Voyez le 7e. vol. des *Mémoires du P. Niceron*.

CAMPANI, (Matthieu) né dans le diocèse de Spolette, curé à Rome, apprit dans un écrit estimé des savans, la manière de bien tailler les verres des lunettes. On lui doit aussi les pendules muettes, & cette lan-

terne employée depuis dans la lanterne-magique, par le moyen de laquelle les heures paroissent pendant la nuit peintes distinctement sur un drap. Les autres inventions dont on lui est redevable, répandirent son nom dans l'Europe. Joseph CAMPANI, son cadet & son élève, exécutoit avec beaucoup de justesse ce que son frere imaginoit. Ces deux artistes ingénieux vivoient encore en 1678.

CAMPANUS, savant mathématicien de Lombardie dans le onzième siècle, dont on a *Euclidis data*, Venise, 1582, in-fol. *Elementa*, Bâle, 1546, in-fol.

CAMPANUS, (Jean-Antoine) naquit en 1427, suivant Nicéron & Cavello, dans la Campagne de Rome, & suivant d'autres, près de Capoue, d'une paysanne qui accoucha de lui sous un laurier. De berger, devenu valet d'un curé, il apprit assez de latin sous son nouveau maître, pour être précepteur à Naples. Ses talens lui ayant acquis de la réputation, Pie II le nomma évêque de Crotone & ensuite de Teramo. Paul II & Sixte IV l'employèrent dans des affaires très-difficiles. Ce dernier pontife le soupçonnant d'être entré dans une conspiration tramée contre lui, le bannit de toutes les terres de l'Eglise. Campanus, consumé par la maladie & le chagrin, mourut à Sienne en 1477. Il avoit signalé plusieurs fois son éloquence en public, entr'autres à la diète de Ratisbonne. Parmi ses illustres amis, on distinguoit le cardinal Bessarion. Campanus fit un jour vingt vers à la louange de ce cardinal,

qu'il fit chanter en carnaval par des musiciens masqués. Ils plurent si fort à Bessarion, qu'il donna aux musiciens autant de ducats qu'il y avoit de vers; & comme Campani feignoit d'en ignorer l'auteur, Bessarion lui dit, en lui prenant la main: *Où sont ces doigts, Campani, qui ont écrit tant de mensonges de moi?* & lui mit au doigt une bague de 60 ducats. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages écrits quelquefois avec licence, mais presque toujours avec politesse & avec esprit. On peut dire de son style, *sapit antiquitatem*, du moins dans les endroits qu'il s'est donné la peine de limer. Ses principales productions sont: I. *Epistolæ & Poëmata*, Leipzig, 1707, in-8°, édition donnée par Jean-Murhard Menckenius, avec la Vie de l'auteur. La gaieté regne dans toutes ces Lettres. II. *Andrea Brachii Vita*, qui a été traduite en italien par Piccinini III. Une édition de *Tite-Live*, corrigée sur plusieurs manuscrits, Rome, 3 vol. in-folio. IV. *Vita Pii II*, dans la Collection de Muratori. V. *Opera varia*, in-fol. Rome, 1495; rare. Voyez son éloge dans le deuxième volume des *Mémoires de Nicéron*.

CAMPBELL, (Jean) né à Edimbourg, le 8 mars 1708, consacra toute sa vie aux travaux du cabinet. Quoique d'une complexion délicate, sa sobriété fit qu'il jouit d'une assez bonne santé, & vécut jusqu'à l'âge de 67 ans, étant mort le 28 décembre 1775. On lui doit grand nombre d'ouvrages, entr'autres: I. *Histoire militaire du Prince Eugene & du Duc de Marlebourough*, 1736, 2 vol.

in-fol., avec des plans & des cartes, en anglois. II. *Vies des Amiraux & des autres Officiers de la Marine Angloise, qui se sont rendus célèbres*, Londres, 1742, 2 vol. in-8°. On y trouve beaucoup de particularités touchant les colonies & le commerce d'Angleterre. Il avoit été fait agent de la Colonie de Géorgie en 1765, ce qui lui procura beaucoup de renseignements. III. *Voyages & aventures d'Edouard Brown*, in-8°. IV. *Mémoires du Duc de Ripperda*, 1740, in-8°. V. *Histoire abrégée de l'Amérique Espagnole*, 1741, in-8°. VI. *Collection de Voyages*, 2 vol. in-fol. : elle peut servir de suite à celle de Jean Harris. VII. *Biographia Britannica*, 1745-1748, 2 vol. in-fol. VIII. *L'art de prolonger la vie & la vigueur de l'Esprit*, 1749, in-8°. Il est fait sur le modèle du *Hygiasticon* de Lessius, si ce n'en est pas la traduction. Il a travaillé en société à la partie de l'histoire moderne de l'*Histoire universelle*, par une société d'Anglois qui semblent avoir pris à tâche de défigurer tous les monumens historiques (voyez CALMET). On a encore de Campbell une *Dissertation sur les Miracles*, Paris, 1767, où il réfute l'*Essai sur les Miracles*, &c., de David Hume. — Il ne faut pas le confondre avec CAMPBELL qui a fait les explications des 200 planches qui composent le *Vitruvius Britannicus*, Londres, 1715, 3 vol. in-fol.

CAMPEGGE, (Laurent) Bolonois, cardinal de la création de Léon X, avoit été marié avant que d'entrer dans l'état ecclésiastique. Clément VII l'envoya en 1524 en Alle-

magne avec la qualité de légat pour assister à une nouvelle diète convoquée à Nuremberg; mais il ne put rien obtenir de cette assemblée. Quatre ans après, en 1528, on l'envoya à Londres pour être adjoint de Volsei dans le jugement sur le divorce de Henri VIII avec Catherine d'Arragon. Il dit à l'un & l'autre ce qu'ils devoient attendre d'un légat sage & pacifique. Il alléqua au roi le tort qu'il faisoit à sa réputation, le mécontentement des Anglois, le désespoir d'une princesse pleine de vertu & de raison. N'ayant pu rien obtenir de l'opiniâtreté de Henri, il voulut, dit-on, persuader à la reine de se laisser séparer d'un époux, dont elle n'avoit ni le cœur ni la confiance; de sacrifier ses droits au repos de l'Europe, menacée de la guerre & d'un schisme: mais cette proposition ne peut s'entendre que d'une simple séparation, & point de la dissolution d'un mariage reconnu valide, & que nulle autorité ne pouvoit rompre. Il est reconnu que chez les catholiques, aucune cause, pas même celle d'adultère (qui d'ailleurs n'étoit pas le prétexte allégué par Henri), ne peut délier le nœud du mariage; on fait encore que l'opinion contraire a été rejetée au concile de Trente, & combien de désordres elle a occasionnés chez les protestans, où elle a introduit une véritable polygamie. Campegge n'ayant rien pu conclure, revint à Rome, & y mourut en 1539. On trouve plusieurs de ses Lettres, importantes pour l'histoire de son tems, dans le recueil intitulé: *Epistolarum mis-*

cellaneorum libri x, Bâle, 1550, in-folio. Sigonius a donné la *Vie* de ce cardinal, qui a été traduite en françois par Maucroix, Paris, 1677, in-12.

CAMPEN, (Jean van den) naquit dans l'Over-Yssel aux environs de la ville de Campen, vers l'an 1490; fit de grands progrès dans l'étude des langues grecque, latine & hébraïque, & fut professeur de l'hébreu à Louvain, pendant plusieurs années. Delà il voyagea dans une grande partie de l'Europe: la peste l'enleva à Fribourg le 7 septembre 1538. Nous avons de lui: I. Une *Grammaire hébraïque* en latin, imprimée sous différens titres à Paris, 1520 & 1533; Louvain 1528. Elle est fort méthodique, & dégagée des ennuyeuses minuties dont on a farci la plupart de celles qui ont paru depuis. II. *Paraphrase & interprétation des Pseaumes selon la vérité hébraïque* en latin, dont il y a eu un très-grand nombre d'éditions dans le seizième siècle à Nuremberg, à Lyon, à Paris, à Anvers, à Strasbourg, à Bâle. Elle a été traduite en françois, en allemand, en flamand & en anglois; on a joint à quelques-unes de ces éditions une *Paraphrase* sur l'Ecclésiaste du même Campen. Cet auteur a fort bien saisi le sens littéral de la plupart des Pseaumes, & expliqué heureusement une partie des difficultés qui s'y rencontrent.

CAMPEN, (Jacques van) architecte, né à Harlem, se perfectionna dans son art en Italie. A son retour il bâtit l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, un des plus beaux bâtimens de la

Hollande, & mourut en 1638.

CAMPI ou CAMPO, (Pierre-Marie) prêtre de Plaisance dans le dix-septième siècle, est compté par les Italiens pour un des bons historiens de cet état. Son *Histoire Ecclésiastique de Plaisance*, écrite en italien, fut imprimée à Plaisance même en 1661-1662, en 3 vol. in-fol. Elle passe pour exacte. On a encore de lui la *Vie du Pape Grégoire X*, Rome, 1655, in-4°, en latin.

CAMPI, (Bernardin) peintre de Crémone, né en 1522, connu par ses tableaux estimés, & par un ouvrage en italien sur la peinture, imprimé à Crémone en 1580, in-4°, sous ce titre: *Parere sopra la Pittura*. Les peintres & les amateurs y trouvent à s'instruire.

CAMPI, (Antoine) voyez CAMPO.

CAMPIAN, (Edmond) né à Londres en 1540, étudia à Oxford, où il fit de grands progrès dans les belles-lettres, & prit le diaconat selon le rit de la religion anglicane. Il embrassa ensuite la Religion catholique, & entra dans la compagnie de Jesus à Rome, en 1573. Il s'y distingua bientôt par sa piété & par son savoir. Après divers voyages, Grégoire XIII l'envoya en Angleterre, où il mourut pour la foi catholique le 28 novembre 1581, sous le regne d'Elisabeth. Le jésuite Paul Bombino a donné l'histoire de la vie & du martyre de son confrère. On a de Campian une *Chronique universelle*, une *Histoire d'Irlande*, Dublin, 1633, in-fol.; un *Traité* contre les Protestans d'Angleterre; une *Histoire du divorce de Henri VIII*, dans l'*Histoire*

Écclésiastique d'Angleterre, par Harpsfeld, Douay, 1622, in-folio; & d'autres ouvrages qui l'ont moins fait connoître que son martyre, quoiqu'ils prouvent qu'il étoit versé dans les belles-lettres & dans la théologie. Voyez PARSONS.

CAMPION, (Hyacinthe) né à Bude en 1725, prit de bonne heure l'habit de S. François, professa avec beaucoup de distinction la philosophie & la théologie dans son ordre, & mérita d'en être nommé provincial. Pendant qu'il remplissoit cette charge, il mourut subitement à Esbeck en Esclavonie, le 7 août 1767. On a de lui : I. *Animadversiones physico-historico-morales de Baptismo non natis, abortivis & pro-jectis conferendo*, Bude, 1761, in-8°; ouvrage où les savans peuvent rencontrer des réflexions utiles; mais où les personnes d'un caractère timoré & scrupuleux ne trouveront guere de quoi se rassurer (Voyez CANGIAMILA & DINOUART). II. *Vindicia pro suo ordine adversus quosdam scriptores novissimè opellam posthumam Guillelmi Frederici Damiani, sacerdotis Petri*; Bude, 1766, in-8°. Il y prouve que les Fratricelles, les Begghards & les Béguins ne sont pas sortis de l'ordre des Freres Mineurs. III. *Vindicia denuò vindicata adversus apologiam Josephi Antonii Transylvani*, &c; Bude, la même année, & dans le même genre que le précédent. On doit regretter que le Pere Campion, homme d'ailleurs d'un mérite & d'un savoir peu communs, ait employé presque tout son tems à traiter avec tant de cha-

leur, une matiere assez inutile. Comme si, en supposant que l'opinion qu'il combattoit, fût vraie, l'ordre de S. François cessoit pour cela d'être ce qu'il est, un ordre saint & vraiment respectable. Il auroit dû se rappeler que les Apôtres de J. C. n'ont point été avilis par la défection traîtreuse & criminelle d'un de leurs membres; il se feroit épargné par-là bien des peines, & auroit rendu plus de service aux lettres.

CAMPISTRON, (Jean Gualbert) né à Toulouse en 1656, avec des dispositions heureuses, qu'une bonne éducation fit fructifier. Son goût pour la poésie & pour les belles-lettres l'amena à Paris. Racine fut son guide dans la carrière dramatique. « Poète tragique, dit » M. Sabatier, inférieur à ceux » qui tiennent le premier rang » parmi nous, mais supérieur » à beaucoup d'autres qui prétendent en occuper un sur » notre théâtre. Ses Tragédies » ne valent pas l'*Alzire*, la » *Mérope*, &c., de Voltaire; » il n'en a aucune de comparable à la *Didon* de M. le Franc. Mais elles sont préférables à celles des Marmon- » tel, des Lemiere, des la » Harpe, &c ». Le duc de Vendôme le fit nommer chevalier de l'ordre militaire de Saint Jacques en Espagne, commandeur de Chimene, & marquis de Penange en Italie, &c. Le poète suivit le duc en différens pays, & se retira dans sa patrie quelque tems après. Il y épousa mademoiselle de Maniban, sœur de l'évêque de Mirepoix, depuis archevêque de Bourdeaux, & y mourut d'apoplexie en

1723. Il étoit mainteneur de l'académie des Jeux-Floraux depuis 1694, & membre de l'académie françoise depuis 1701. On a donné son *Théâtre* ; 1750, 3 vol. in-12.

CAMPISTRON, (Louis de) frere du précédent, cultiva comme lui la poésie françoise. Jésuite dès l'âge de 15 ans, il se forma dans cette société l'esprit & le goût. Le duc de Vendôme le retint auprès de lui dans ses campagnes d'Italie. Les deux freres étoient les oracles des officiers dans toutes les matieres de bel-esprit & de littérature. On a de lui des Poésies répandues dans le recueil des Jeux-Floraux, une *Ode sur le jugement dernier*, & les *Oraisons funebres de Louis XIV & du Dauphin*. Il mourut en 1733, à 77 ans. Ses vers, comme ceux de son frere, manquent de nerf & de coloris : on trouve le même défaut dans sa prose.

CAMPO, (Antonio) auteur Italien, né à Crémone au 15^e. siecle, est regardé de ses compatriotes comme un des bons historiens de cette ville du duché de Milan. Son Histoire est en italien. La meilleure édition est celle de 1585, Crémone, in-fol. On l'estime moins pour les recherches qu'elle renferme, que pour les planches au burin d'Augustin Carache. Elle est rare & recherchée ; mais l'édition de Milan, in-4°, 1645, est d'un prix très-inférieur.

CAMPO, voyez CAMPI.

CAMPRA, (André) musicien célèbre, né à Aix en 1660, mort à Versailles en 1744, se fit d'abord connoître par des mo-

tets exécutés dans des églises, & des concerts particuliers. Ces petites productions lui procurèrent la place de maître de musique de la maison professe des Jésuites à Paris, & ensuite la maîtrise de la métropole. Il s'exerça depuis sur les opéra, marcha sur les pas de Lulli, & l'atteignit de fort près. On admira la variété, les graces, la vivacité de sa musique, & surtout cet art si rare d'exprimer avec justesse le sens des paroles.

CAMPS, (François de) naquit à Amiens en 1643, d'un clinquaillier. Ferroni, évêque de Mende, le tira du couvent des Dominicains du fauxbourg S. Germain, où il servoit les messes, se chargea de ses études, & le fit son secrétaire. Ce prélat lui donna le prieuré de Flore, obtint pour lui l'abbaye de S. Marcel, la coadjutorerie de Glandeves, & enfin l'évêché de Pamiers. Mais n'ayant pu obtenir ses bulles, à cause de sa mauvaise conduite, il eut en dédommagement l'abbaye de Signy. On a de lui plusieurs Dissertations sur les médailles, sur l'histoire de France, sur le titre de *Très-Chrétien* donné aux rois de France, sur la garde des mêmes princes, sur les filles de la maison de France données en mariage à des princes hérétiques ou païens, sur la noblesse de la race royale, sur l'hérédité des grands fiefs, sur l'origine des armoiries, sur les dignités héréditaires attachées aux terres titrées, &c. « Genre » de travail devenu inutile, » dit un auteur très-moderne, » depuis la révolution opérée » dans ce royaume, à la fa-
» veur

» veur de laquelle l'assemblée
 » nationale a non-seulement
 » aboli les titres honorifiques
 » & distinctions quelconques;
 » mais s'est encore arrogé tous
 » les pouvoirs, ceux même
 » attachés exclusivement à la
 » personne du roi, & dont la
 » plupart, fondés sur les titres
 » les plus légitimes, & sur une
 » possession immémoriale, sem-
 » bloient ne devoir jamais être
 » envahis». Son cabinet étoit
 riche en médailles. Le célèbre
 Vaillant a publié les plus cu-
 rieuses avec des explications.
 L'abbé de Camps mourut à Pa-
 ris en 1723. Il étoit savant, la-
 borieux; & ses recherches ont
 servi aux historiens qui sont
 venus après lui. Ses mœurs, qui
 avoient été peu réglées dans le
 feu de l'âge & des passions, de-
 vinrent plus décentes dans sa
 vieillesse.

CAMPSON-GAURI, sul-
 tan d'Egypte, d'abord esclave,
 ensuite honoré de divers em-
 plois, fut élevé à cette dignité
 par les Mamelucs vers l'an
 1504 de J. C. Il gouverna avec
 prudence, & balança quelque-
 tems la puissance de deux grands
 monarques, Ismaël, roi de
 Perse, & Sélim, empereur des
 Turcs. Il fut opprimé par ce
 dernier, & trahi par un de ses
 sujets nommé Cayerbeï, gou-
 verneur d'Alep & de Coma-
 gene. Sélim feignant de marcher
 contre Ismaël, tourna contre
 Campson. Les armées se ren-
 contrèrent dans la Comagene,
 au même lieu où deux ans au-
 paravant les Turcs avoient dé-
 fait les Perses. Cayerbeï s'ac-
 quittant de la promesse qu'il
 avoit faite à Sélim, se rangea
 de son parti. Campson âgé de
 Tome II,

plus de 70 ans, chargé d'em-
 bonpoint, & incommodé d'une
 hernie, tomba de son cheval,
 & fut écrasé l'an 1516 de J. C.

CAMUEL, troisieme fils de
 Nachor, qui a donné son nom
 aux Camiletes, peuples de
 Syrie, au couchant de l'Eup-
 hrate. Il y a un autre Camuel,
 fils de Sephthan, de la tribu
 d'Ephraïm, qui fut un des dé-
 putés pour faire le partage de
 la terre promise aux autres tri-
 bus.

CAMUS, (Jean-Pierre) né
 à Paris en 1582, nommé à l'é-
 vêché de Belley dès l'âge de
 26 ans, fut sacré dans sa cathé-
 drale par S. François de Sales.
 Il gagna l'amitié de ce prélat,
 par ses talens & par l'ardeur de
 son zele, que le saint évêque
 trouvoit néanmoins être quel-
 quefois excessif ou déplacé. On
 ne peut disconvenir que la
 guerre qu'il déclara aux moines
 mendiants, ne le couvrit de ri-
 dicule aux yeux des gens mo-
 dérés. On vit paroître succes-
 sivement plusieurs ouvrages
 contre eux; le *Directeur désin-
 téréssé*, la *Désappropriation claus-
 trale*, le *Rabat-joie du triomphe
 monacal*, les *Deux Hermites*,
 le *Reclus* & l'*Instable*; l'*Anti-
 moine bien préparé*, 1632 in-8°. rare;
 l'*Antimonie*, &c. Le car-
 dinal de Richelieu, s'intéres-
 sant à la réputation de ce prélat
 lui fit des remontrances ami-
 cales sur cette multitude d'ou-
 vrages injurieux, dont les titres
 même annonçoient le zele
 amer, ainsi que le mauvais goût
 de l'auteur. « Je ne vous con-
 » nois, lui dit cette éminence,
 » d'autre défaut, que cet achar-
 » nement contre les moines;
 » & sans cela, je vous cano-
 K k

» miserois. — Plût à Dieu ! lui
 » répondit avec vivacité Ca-
 » mus, nous aurions l'un &
 » l'autre ce que nous souhai-
 » tons : vous seriez pape, &
 » moi saint ». Ce n'étoit pas
 répondre au reproche que lui
 faisoit le cardinal. Après vingt
 ans de travaux, il se démit de
 son évêché, & se retira à l'hô-
 pital des Incurables à Paris,
 où il mourut en 1652. Il avoit
 refusé deux évêchés considé-
 rables, Arras & Amiens. *La*
petite femme que j'ai épousée,
disoit-il, par un jeu de mots ri-
dicule, est assez belle pour un
Camus. Ce prélat avoit beau-
 coup d'imagination, & cette
 imagination perce dans ses ou-
 vrages, écrits avec une faci-
 lité singulière, mais d'un style
 moitié moral, moitié burlesque,
 semé de métaphores singulières
 & d'images gigantesques, d'ail-
 leurs lâche, diffus & incorrect.
 Outre les ouvrages cités plus
 haut, on a de lui : I. Plusieurs
 volumes d'*Homélies*. II. Dix
 volumes de *Diversités*. III. Des
 romans pieux, *Dorothee, Al-*
cime, Daphnide, Hyacinthe,
Carpie, Spiridion, Alexis. C'est
 tout ce que l'on peut lire de
 plus ennuyeux. On auroit tort
 de juger trop sévèrement des
 expressions ou des descriptions
 qui semblent ne remplir pas le
 but de l'auteur, mais qui n'é-
 roient sans doute pas destinées
 à le contrarier. On a plus de
 deux cents volumes de cet écri-
 vain infatigable. Les seuls qu'on
 trouve à présent dans les bi-
 bliothèques choisies, sont : l'*Es-*
prit de S. François de Sales,
 en six volumes in-8°, réduits
 en un seul par un docteur de
 Sorbonne ; ouvrage où la phi-

losophie est aimable, autant que
 la Religion s'y fait respecter ;
Vie de S. Norbert, Caen, 1640,
 in-8°, & l'*Avoisinement des Pro-*
testans vers l'Eglise Romaine,
 publié par Richard Simon en
 1703, avec des remarques, sous
 ce titre : *Moyens de réunir les*
Protestans avec l'Eglise Romaine.
L'Apocalypse de Meliton, 1668,
 in-12, que Voltaire lui attribue
 faussement, est d'un Minime
 apostat, nommé *Claude Pitois,*
 mort à Sedan en 1676. Il est
 vrai cependant que cet apostat
 a puisé son libelle dans les écrits
 de Camus contre les moines.
 L'auteur du *Projet de Bourg-*
fontaine (voyez FILLEAU) le
 met entre les six personnages
 qui dans cette assemblée fa-
 meuse, délibérèrent sur les
 moyens de détruire le christia-
 nisme. Accusation étrange, à
 laquelle il n'est pas permis d'ad-
 hérer légèrement. Il est remar-
 quable néanmoins que la tâche
 échue à celui dont les lettres
 initiales étoient P. C., savoir
 celle de décrier les religieux,
 ait été précisément remplie par
 Pierre Camus. « L'évêque ro-
 » mancier, dit un auteur mo-
 » derne, que ses productions
 » bouffonnes, obscures & mor-
 » dantes, ont fait surnommer
 » le *Lucien de l'épiscopat,* qui
 » accouplait dans ses rapsodies
 » le texte des Livres-Saints à
 » ceux de l'*Amadis, & l'Art*
 » *d'aimer d'Ovide ;* ce diffamateur des ministres de la
 » pénitence, & principalement
 » des réguliers distingués par
 » leur attachement au Saint-
 » Siège, peut faire sentir toute
 » l'ardeur de la faction à exé-
 » cuter son projet en ce point ».
 CAMUS, (Etienne le) né

à Paris en 1632, d'une ancienne famille de robe, docteur de Sorbonne en 1650, évêque de Grenoble en 1671, revêtu de la pourpre romaine par Innocent XI, ne dut cette dignité qu'à sa vertu. Il avoit été aumônier du roi avant d'être évêque. Entraîné par le torrent de la cour, il aima le monde & en fut aimé. Quoiqu'il eût été fort dissipé dans ce poste, il disoit depuis : « Qu'on avoit dit » de lui plus de mal qu'il n'en » avoit fait; que depuis son » changement, on disoit plus » de bien qu'il n'en faisoit : & » que c'étoit une espece de » compensation ». Il joignit les austérités d'un pénitent aux travaux d'un évêque. Il fonda deux séminaires. Il visita tous les ans son diocèse. Il l'instruisit par ses sermons & ses exemples. Il répandit d'abondantes aumônes. Les pauvres furent ses héritiers à sa mort, arrivée en 1707. C'est sous ses auspices qu'a paru la *Théologie morale de Grenoble*, composée par Genet, depuis évêque de Vaison (voyez ce mot). On a encore de lui : I. Plusieurs Lettres à ses curés. II. Des Ordonnances synodales, pleines de sagesse. III. Une Dissertation contre un auteur qui avoit nié la virginité de la sainte Vierge, &c.

CAMUS, (Charles-Etienne-Louis le) de l'académie royale des sciences de Paris, de la société royale de Londres, examinateur des ingénieurs & du corps royal de l'artillerie de France, professeur & secrétaire perpétuel de l'académie royale d'architecture, honoraire de l'académie de marine, mort le 4 mai 1768, âgé de 58 ans, est

principalement connu par son *Cours de Mathématiques*, en 4 vol. in-8°, à l'usage des ingénieurs. On a encore de lui des *Elémens de Méchanique*, des *Elémens d'Arithmétique*, & d'autres ouvrages qui ont eu du cours sans être du premier mérite.

CAMUS, (Antoine le) né à Paris en 1722, mort dans la même ville en 1772, y exerça la médecine avec succès, & écrivit sur la science qu'il cultivoit. Nous avons de lui : I. *La Médecine de l'esprit*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. La physique & la morale ont également dicté cet ouvrage, qui est écrit avec facilité & avec chaleur. Les raisonnemens de l'auteur ne sont pas toujours justes; mais en général ses conjectures sont ingénieuses, & peuvent être très-utiles. II. *Abdeker, ou l'Art de conserver la beauté*, 1756, 4 vol. petit in-12 : roman dans lequel l'auteur a fait entrer beaucoup de recettes & de préceptes, dont les dames ont profité. III. *Mémoires sur divers sujets de médecine*, 1760, in-8°. IV. *Mémoire sur l'état actuel de la pharmacie*, 1765, in-12. V. *Projet d'aneantir la petite vérole*, 1767, in-12. VI. *Médecine pratique*, 3 vol. in-12, ou 1 vol. in-4°, 1768 & 1772. VII. Il a travaillé au *Journal économique*, depuis le mois de janvier 1753, jusqu'en 1765. On a encore de lui un poème intitulé : *Amphitheatrum medicum*, 1745, in-4°, & une traduction des *Amours pastorales* de Longus, 1757, in-4°, qui avoient déjà été traduites par Amyot, & dont le Camus auroit pu facilement se dispenser de s'occuper : il auroit rendu service aux mœurs. Il avoit

du feu, de l'imagination, de la gaieté, des connoissances variées, & sa société étoit agréable. — Son frere Nicolas le CAMUS, né à Paris en 1721, mort le 25 juillet 1779, s'est distingué par son application à l'architecture, & a laissé au public des fruits de cette application, tels que : I. *Essai sur les bois de charpente*. II. *Génie de l'Architecture*. III. *Traité de la force des bois*, 1781, in-8°.

CAMUSAT, (Jean) imprimeur distingué, fut celui de l'académie françoise qui lui fit faire un service à sa mort, arrivée en 1639. C'étoit un homme de goût; il n'imprimoit que de bons ouvrages, & sa presse passoit pour le sceau des livres estimables.

CAMUSAT, (Nicolas) né à Troyes en 1575, chanoine de cette ville, y mourut en 1655. C'étoit un homme d'étude & de piété. Il tourna ses lectures & ses recherches du côté de l'histoire. Ayant fouillé toutes les bibliothèques, il a laissé des ouvrages savans : I. *Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinæ diœcesis*, 1610, in-8° : recueil utile à ceux qui veulent suivre les différentes variations de l'ancienne discipline en France. II. *Historia Albigensum*, 1615, in-8°, recueillie sur les meilleurs manuscrits. III. *Mélanges historiques, ou Recueil de plusieurs actes, traités & lettres missives, depuis 1390 jusqu'en 1590*, 1619, in-8°; curieux & recherché, &c. Camusat étoit un homme respectable, qui partageoit son tems entre les fonctions de son église & l'étude. Négligé dans son extérieur, & vivant d'une manière

fort simple, il n'avoit de l'argent que pour soulager les pauvres dont il étoit le pere.

CAMUSAT, (Denis-François) petit-neveu du précédent, né à Besançon en 1697, mourut à Amsterdam en 1732, dans un état qui n'étoit guere au-dessus de l'indigence. Deux fautes faites successivement manquèrent de l'y jeter. Il étoit bibliothécaire du maréchal d'Estrées, & il quitta ce poste; il n'avoit point de fortune, & il se maria. On a de lui : I. *L'Histoire des Journaux*, imprimée en France, 2 vol. in-12, où l'érudition est répandue avec peu d'agrément. Le style a une certaine vivacité; mais il s'écarte trop souvent des regles de la bienséance: il tombe dans le trivial & le bas. II. Les deux premiers volumes de la *Bibliothèque des Livres nouveaux*; journal mort en naissant, qu'il tâcha de ressusciter, en le publiant sous le titre de *Bibliothèque françoise, ou Histoire littéraire de la France*: ruses si souvent employées de nos jours, & qui ne réussirent pas à le faire accueillir beaucoup plus favorablement, quoiqu'on l'ait poussé jusqu'au 34e. volume. » Il importe peu, dit un auteur, » qu'un livre ait un frontispice » imposant, quand il ne remplit pas l'idée qu'on en a conçue ». III. *Des Mélanges de Littérature*, tirés des Lettres manuscrites du pere de la Pucelle, de Jean Chapelain, &c., avec des remarques, in-12.

CANACÉE, fille d'Eole, épousa secrètement son frere. Elle mit au monde un fils qui fut exposé par sa nourrice, & qui découvrit sa naissance par

ses cris à son aïeul. Eole, indigné de cet inceste, en fit manger le fruit par les chiens, & envoya un poignard à sa fille pour se punir elle-même; Macarée, son frere & son mari, se sauva à Delphes, où il se fit prêtre d'Apollon.

CANALES, (Jean) né à Ferrare vers le milieu du 15^e. siècle, entra dans l'ordre des Freres Mineurs, & composa des ouvrages de piété, tels que les *Traité de la vie céleste; de la nature de l'ame, & de son immortalité*, & quelques autres qui furent imprimés ensemble, Venise, 1494.

CANAYE, (Philippe, sieur du Fresne) naquit à Paris en 1551. Après s'être distingué dans le barreau, il devint conseiller d'état sous Henri III, ambassadeur en Angleterre, en Allemagne, à Venise sous Henri IV, & contribua beaucoup à pacifier les querelles de cette république avec Paul V, qui lui en marqua sa reconnaissance. Ses Ambassades ont été imprimées en 1635, 3 vol. in-fol. avec sa Vie à la tête. Le troisième est le plus intéressant. C'est une histoire du différend de Paul V & des Vénitiens, très-capable de rassasier la curiosité du lecteur. Canayemourut en 1610, avec la réputation d'un ministre sage, integre & désintéressé. Il avoit été calviniste, & même l'un des plus illustres défenseurs du parti; c'est ce qui le fit choisir pour l'un des arbitres dans la conférence de Fontainebleau en 1600, entre du Perron & du Plessis-Mornai; mais il ne put résister à la force de la vérité, & abjura ses erreurs.

CANDAULE, roi de Lydie, eut l'imprudence de faire voir sa femme dans les bains à Gygès, son favori, pour qu'il admirât ses charmes. La reine ayant apperçu cet officier, l'engagea, soit par amour, soit par vengeance, d'ôter la vie à son époux. Gygès, devenu roi de Lydie par ce meurtre, eut la femme & la couronne de son prince, vers l'an 716 avant J.C. Le témoignage d'Hérodote & de Justin n'ont pas empêché les critiques de révoquer en doute cette aventure de Gygès, & sans doute qu'ils s'en rapporteroient bien moins à celui de Platon, qui la raconte d'une maniere bien moins croyable encore (voyez GYGÈS). Ce qui peut paroître plus certain, c'est que Candaule fut remplacé par Gygès, & que le trône de Lydie passa ainsi de la famille des Héraclides dans celle des Mermnades: mais quand on songe que toute l'histoire des rois de Lydie appartient aux tems fabuleux, il est difficile de rien dire sur cette succession (voyez CRÆSUS). Du reste, quant à ce qui tient au moral dans cette aventure, en même tems qu'on ne peut assez blâmer la vengeance de cette princesse, on ne sauroit que respecter son amour pour la pudeur. Hérodote dit que chez les Lydiens, & presque chez tous les barbares, c'est une honte & une infamie même à un homme de paroître nu. Cicéron dit que chez les Romains, un fils en âge de puberté, ne se trouvoit jamais aux bains avec son pere, ni un gendre avec son beau-pere; & qu'ils regardoient cette loi de modestie & de retenue, comme inspirée par

la nature même, dont le violement étoit un crime. « Il est » étonnant, dit un historien » célèbre, que parmi nous la » police n'empêche point ce » désordre, dans les tems des » bains, désordre si visiblement » contraire aux regles de l'honneur, si dangereux pour les » personnes de l'un & de l'autre sexe, & si fortement » condamné par le paganisme » même ».

CANDIAC, (Jean-Louis-Elisabeth de Montcalm de) génie prématuré, naquit à Candiac, dans le diocèse de Nîmes en 1719. Il étoit frere du célèbre marquis de Montcalm. On a parlé avec beaucoup d'inexactitude & d'exagération des connoissances précoces de cet enfant qui ne vécut que 7 ans, & mourut à Paris le 8 octobre 1726. Son savoir étoit purement machinal, & dès qu'on s'écartoit de ce qu'il avoit arrangé dans sa mémoire, on n'en tiroit plus rien de raisonnable. Voy. BARATIER, HEINECKEN, Chrétien.

CANDISH ou CAVENDISH, (Thomas) gentilhomme Anglois de la province de Suffolk; après s'être signalé dans divers combats en Europe, & avoir parcouru une partie de l'Amérique en navigateur habile & intelligent, il entreprit en 1586 un voyage autour du monde. De cette course qu'il fit avec trois galions, & accompagné de cent vingt soldats, il rapporta des lumieres nouvelles & des richesses considérables. Il rentra en septembre 1588 dans le port de Plimouth, d'où il étoit sorti en juillet 1586. Trois ans après

il retourna au détroit de Magellan avec cinq navires; mais la tempête le jeta sur les côtes du Brésil, où il périt à la fleur de son âge, victime de sa curiosité, & peut-être aussi de son avidité. Laët raconte ses voyages dans son *Histoire du nouveau Monde*.

CANGE, (Charles du Fresne du) trésorier de France à Amiens sa patrie, naquit en 1610. Après avoir fréquenté quelque tems le barreau de Paris, il retourna à Amiens, & se livra entièrement à l'étude de l'histoire sacrée & profane, grecque & romaine, ancienne & moderne. En 1668, il vint habiter la capitale, & s'y fit autant estimer par ses talens que par sa douceur, sa politesse & sa modestie. Quoiqu'il eût embrassé la partie la plus dégoûtante de la littérature, & que, suivant ses expressions, il ne se fût arrêté qu'à la recherche des vieux mots, il sortoit de la poussière de ses livres avec l'air le plus affable: *C'est pour mon plaisir*, disoit-il à ceux qui craignoient de le détourner, *que j'étudie, & non pour être à charge à moi-même ou aux autres*. Sa carrière littéraire s'ouvrit par l'*Histoire de l'empire de Constantinople sous les Empereurs François*, en 1657: ouvrage plein d'érudition & de critique. Les autres livres qui le suivirent, sont: I. Son *Glossaire de la basse latinité*, en 3 vol. in-fol. réimprimé en six en 1733, par les soins des Bénédictins de S. Maur, & augmenté de quatre nouveaux volumes par l'abbé Carpentier, de l'ordre de Cluni (voyez CARPENTIER). On n'ignore point combien ce Dic-

tionnaire demandoit de recherches. Il n'y avoit que du Cange qui pût assaisonner une matiere si seche, de tant de choses savantes & curieuses. On rapporte, au sujet de ce livre, une anecdote fort singuliere. L'auteur fit venir un jour quelques libraires dans son cabinet, & leur montrant un vieux coffre qui étoit placé dans un coin, il leur dit qu'ils y pourroient trouver de quoi faire un livre, & que s'ils vouloient l'imprimer, il étoit prêt à traiter avec eux. Ils accepterent l'offre avec joie; mais s'étant mis à chercher le manuscrit, ils ne trouverent qu'un tas de petits morceaux de papier qui n'étoient pas plus grands que le doigt, & qui paroissoient avoir été déchirés comme n'étant plus d'aucun usage. Du Cange rit de leur embarras, & les assura de nouveau que son manuscrit étoit dans le coffre. Enfin l'un d'eux ayant considéré plus attentivement quelques-uns de ces petits lambeaux, y trouva des remarques qu'il reconnut être le travail de du Cange. Il s'aperçut même qu'il ne lui seroit pas impossible de les mettre en ordre, parce que commençant tous par le mot que l'auteur entreprenoit d'expliquer, il n'étoit question que de les ranger suivant l'ordre alphabétique. Avec cette clef, & sur la connoissance qu'il avoit de l'érudition de du Cange, il ne balança point à faire marché pour le coffre, & pour les richesses qui étoient dedans. Ce traité fut conclu sans autre explication; & telle est, dit-on, l'origine du Glossaire latin. II. *Glossaire de la Langue Grecque du*

moyen âge, Lyon, 1688, 2 vol. in-fol. en grec & en latin. Ce n'est pas celui de ses ouvrages où il y ait le moins d'érudition. III. Des éditions de l'*Histoire de S. Louis*, par Joinville, in-fol. IV. Les *Annales de Zonare*, Paris, 1686, 2 vol. in-fol. V. L'*Histoire de Jean & Manuel Comnene*, par Jean Cinnamès, Paris, 1670, in-fol. VI. *Historia Byzantina commentario illustrata*, Paris, 1680, in-fol., ouvrage très-curieux & plein de recherches. VII. *Illyricum vetus & novum*, Presbourg, 1746, in-fol. C'est une histoire de la Dalmatie, Croatie, Esclavonie, &c., l'éditeur & le continuateur de ce savant ouvrage est M. le comte de Keglevich de Buzin. VIII. La *Chronique paschale d'Alexandrie*, in-fol., enrichie de notes & de dissertations. C'est pendant l'impression de ce dernier ouvrage que du Cange mourut en 1688, à 78 ans, laissant beaucoup d'ouvrages manuscrits, dont on peut voir la liste dans un Mémoire sur sa Vie & ses écrits, imprimé en 1752. Louis XIV donna une pension de 2000 liv. à ses enfans, en reconnaissance des travaux du pere. Le grand Colbert lui fit proposer de rassembler en un corps tous les écrivains de l'histoire de France. Il en donna un essai; mais ce projet n'ayant pas été goûté, il l'abandonna. Nous n'avons pas parlé d'un traité rare & curieux, intitulé : *Traité historique du chef de S. Jean-Baptiste*, Paris, 1665, in-4°. Voyez les *Hommes illustres de Perrault*, & le tome 8e des *Mémoires du P. Nicéron*.

CANGIAMILA, (Fran-
K k 4

çois-Emmanuel) Sicilien, docteur en théologie & en droit, s'est rendu célèbre par un savant ouvrage, intitulé : *Sacra Embryologia sive de officio sacerdotum, medicorum & aliorum circa æternam parvulorum in utero existentium salutem, libri IV*, 1745, in-fol. Il a paru depuis sous la forme d'un grand in-4°, & en trois vol. in-8°. L'auteur y a rassemblé ce que les physiciens, les médecins, les saints Peres, les théologiens ont écrit sur la formation de l'homme dans le sein de la mere, sa naissance, l'indispensable nécessité du baptême pour être régénéré dans la grace & la lumière de Dieu. Il y traite des obligations des curés à l'égard d'un objet qui tient si essentiellement à leur ministère, des vues que la police & le gouvernement doivent porter sur le même objet. Quelques critiques ont trouvé que l'ouvrage étoit surchargé de détails, & que l'auteur se fendoit sur des vues incertaines. » Le tems où l'ame » s'unit au corps, dit un naturaliste théologien, ne peut se » déterminer exactement, vu » sur-tout que sa présence n'est » point nécessaire au commencement ni même aux premiers » progrès de la végétation ou » de l'accroissement. On peut » croire que l'époque en est plus » reculée qu'on ne pense ordinairement. Le parti le plus sage, dit S. Augustin, est de ne rien prononcer là-dessus, & de consentir à ignorer l'époque que précise où dans le sein » de la femme l'homme commence à vivre de cette vie » qui ne doit plus finir. *Quæri » igitur ac disputari potest, quod*

» *utrùm ab homine inveniri possit, ignoro, quando incipiat » homo in utero vivere* (Enchir. c. 26) ». Dans la pratique cependant l'on ne sauroit trop exactement suivre les avis de Cangiamila. L'administration des Sacremens, & sur-tout celle du Baptême, ne devant se régler que d'après les principes les mieux affranchis des inconvéniens des systèmes. La dernière partie contient des réflexions bien propres à inspirer le plus touchant intérêt envers ces tendres rejetons de notre espèce, si précieux aux yeux d'une Religion qui prodigue à ses enfans ses soins & ses secours, depuis le premier instant de vie, jusqu'à leur rentrée dans le sein général de la mortalité. Ce vaste ouvrage a été abrégé par un théologien judicieux d'Ypres, 1778, 1 vol. in-8°. Nous en avons aussi un Abrégé en françois par l'abbé Dinouart, Paris, 1774, in-12. Nous ignorons l'année de la mort de Cangiamila.

CANGIAGE ou CAMBIASI, (Lucas) né à Moneglia dans les états de Genes, en 1527, reçut les premières leçons de l'art de la peinture dans la maison paternelle. Son pere ne l'habilloit qu'à moitié, afin que gardant la maison, il fût plus assidu au travail. Dès l'âge de 15 ans, il fit des tableaux qui reçurent beaucoup d'éloges, & à 17 on l'employoit dans les grands ouvrages publics. Peu de peintres ont eu plus de facilité. Il peignoit des deux mains. Tout ce qui reste de lui a de la vivacité, des graces, de la légèreté; on n'y desireroit que plus de choix. Ses dessins sont

estimables; & on en conserve encore un grand nombre, quoique sa femme & sa servante s'en servissent pour allumer le feu. Devenu veuf, il présenta en vain au pape Grégoire XIII un placet accompagné de deux tableaux, pour obtenir la dispense de pouvoir épouser sa belle-sœur. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant appelé à sa cour, il s'y rendit dans le dessein d'avoir sa recommandation auprès du pape. Mais comme on lui dit que sa demande déplairoit à ce prince, il tomba dans une espece de délire, & mourut peu de tems après, à l'Escurial, en 1585.

CANINI, (Jean-Ange & Marc-Antoine) freres, Romains, connus par leur goût pour l'antiquité. Jean-Ange Canini, disciple du Dominiquin, joignit à ce goût plusieurs autres talens. Il excelloit à desfiner les pierres gravées, qu'il touchoit avec esprit & avec légèreté. Il avoit sur-tout l'art de conserver la finesse des airs de tête. Il vint en France à la suite du cardinal Chigi, légat du saint-siege, à qui son frere étoit aussi attaché; & il eut l'honneur de connoître le grand Colbert, le plus ardent protecteur des lettres & des beaux-arts. Canini lui communiqua le dessein d'un ouvrage qu'il avoit déjà ébauché. C'est une suite des *Images des héros & des grands-hommes de l'antiquité, desfinées sur les médailles, les pierres antiques & les autres anciens monumens*. Le ministre applaudit au dessein, & pour animer Canini, il l'engagea à offrir son ouvrage à Louis XIV. Canini, revenu à Rome, pensa

tout de bon à remplir son engagement; mais la mort l'enleva peu de tems après. Marc-Antoine Canini son frere, habile sculpteur, se chargea de ce qui restoit à faire, & publia ce recueil en italien, en 1669, in-fol. On l'a réimprimé à Amsterdam, 1731, in-4°, traduit en françois par M. de Chevrieres. Les figures de l'édition de 1669 furent gravées par Etienne Piccard le Romain, & Guillaume Valet, deux des plus habiles maîtres du siècle passé, qui se trouverent à Rome, lorsque Canini entreprit de publier son livre. Ces figures sont accompagnées d'une explication curieuse, & qui fait connoître la capacité des deux freres Canini dans l'histoire & la mythologie.

CANISIUS, (Pierre) né à Nimegue le 8 mai 1521, se fit Jésuite, prêcha avec un grand succès dans les principales villes d'Allemagne, sur-tout à Vienne, où il fut prédicateur de l'empereur Ferdinand. Il travailla à la conversion des hérétiques, fut le premier provincial de sa compagnie en Allemagne, & nonce du saint-siege, nommé par le pape Pie IV. Il mourut à Fribourg en Suisse l'an 1597. Canisius possédoit toutes les vertus qui font un apôtre; c'est le jugement qu'en ont porté les personnes les plus illustres de son tems, en particulier les papes Pie IV, Pie V & Grégoire XIII. Les hérétiques dont il fut constamment le fléau, l'appelloient par allusion à son nom, *le chien d'Autriche*. Nous avons de lui: I. *S. Cyrilli, patriarchæ Alexandrini, opera*; Cologne, 1546, 2 vol. in-fol. II. *D. Leo-*

nis Magni papæ sermones & homiliae, Louvain, 1566, in-12. III. *D. Hieronymi epistola*, Cologne, 1674. IV. *Commentaria de verbi Dei corruptelis*, Ingolstadt, 1583, 2 vol. in-fol. Canisius y réfute les fables inventées par les Centuriateurs de Magdebourg. V. Des Sommaires & des Notes sur les Epîtres & Evangiles, Anvers, 1606, in-12. VI. *Manuale catholicorum*, Anvers, 1599. VII. *Notæ in Evangelicas Lectiones*, Fribourg, 1591, 2 vol. in-4°. VIII. *Summa Doctrinæ Christianæ*. Ce Catéchisme est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au P. Canisius; mais qui n'en est pas moins en butte aux gens de la petite église, qui cherchent à lui substituer, ainsi qu'aux autres catéchismes catholiques, ceux qui sont infectés des nouvelles erreurs. La première édition parut en 1554, munie d'un édit de Ferdinand I, roi des Romains. En 1567, il en parut une autre à Paris avec des corrections, un nouvel édit de l'empereur Ferdinand, & un petit Poème qui est un abrégé du Catéchisme. Les marges de cette édition sont chargées de citations. Le P. Busée en a donné une édition in-folio, où l'on trouve tout au long les passages qui servent de preuves. Il y a peu de livres qui aient été si souvent imprimés, & traduits en tant de langues différentes. La meilleure version françoise est celle du P. Verjus. Canisius donna par ordre de l'empereur Ferdinand un Abrégé de ce Catéchisme. La meilleure édition de cet Abrégé, est celle d'Ausbourg, 1762, par les soins du P. Windehofer. Enfin on a donné un Abrégé

de l'Abrégé; & c'est celui-ci qui étoit en usage dans tous les collèges; petit ouvrage excellent, & d'un genre réellement inimitable, qui présente le sommaire de la foi chrétienne avec autant de clarté, d'ordre, de précision quant aux choses, que d'élégance & de dignité quant au langage. La Vie du P. Canisius a été écrite en latin par Raderus, Sacchinus, Nieremberg; en italien par Fuligatti, & en françois par le P. Dornigny.

CANISIUS, (Henri) neveu du précédent, selon Valerè-André; cousin-germain, selon le P. Possevin; né à Nîmegue vers le milieu du 16e. siècle, enseigna pendant 21 ans le droit canon à Ingolstadt. On ignore la date de sa mort; mais on fait qu'il étoit encore en vie en 1609. On a de lui : I. *Summa juris canonici*, Ingolstadt, 1615; & d'autres ouvrages sur le droit, qui ont été recueillis par Valerè-André, Louvain, 1649, in-4°. II. *Victoris, Episcopi Tunnunensis Chronicon*, avec la suite de Jean de Biclare : c'est la première édition de cette *Chronique*, Ingolstadt, 1600, in-4°. III. *Historia miscella*, avec des notes, Ingolstadt, 1623, in-12. Cette Histoire est de Paul, diacre d'Aquilée. IV. *Antiquæ Lectiones*, Ingolstadt, 1601, en 6 vol. in-4°. Plusieurs savans, entr'autres Marc & Antoine Velfer, George Lautherius, Albert Hunger, les PP. Possevin, Jacques Gretzer & André Schot lui fournirent diverses pièces pour cet ouvrage. Il a été réimprimé par les soins de Jacques Basnage, sous ce titre : *Thesaurus Monumentorum ec-*

clefasticorum & historicorum, seu Lectiones antiquæ, cum notis variorum, a Jacobo Basnage, in-fol. 7 tomes en 4 vol., Amsterdam, 1725. Le savant éditeur les a ornées de doctes préfaces & de remarques utiles & curieuses, avec quelques notes & variantes de Capperonnier. Ce recueil renferme diverses pièces importantes sur l'histoire du moyen âge, & sur la chronologie. L'auteur étoit un homme d'une érudition vaste, & ce qui est plus rare, sage & modeste.

CANITZ, (le baron de) célèbre poète allemand, d'une famille ancienne & illustre de Brandebourg, naquit à Berlin en 1564, cinq mois après la mort de son pere. Après ses premières études, il se mit à voyager en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut chargé de négociations importantes par Frédéric II, électeur de Brandebourg. Frédéric III, son successeur, s'en servit aussi utilement. Il mourut à Berlin en 1609, à 45 ans, conseiller-privé-d'état. Il réunit les qualités d'homme-d'état & de poète; & au talent de la poésie, beaucoup d'autres connoissances, & l'étude des langues mortes & vivantes. Ses Poésies allemandes ont été publiées pour la dixième fois en 1750, in-8°. Il prit Horace pour modèle, & l'égalait quelquefois. Son style est aussi pur que délicat. C'est le Pope de l'Allemagne. Le baron de Canitz ne se contentoit pas de cultiver les beaux-arts: il les protégeoit, non en amateur fastueux, superficiel, inutile; mais en amateur éclairé, solide, vrai & généreux. Sa mere étoit une

femme singulière. Ayant épuisé la France en modes nouvelles, elle voulut faire venir un mari de Paris. Son correspondant lui envoya un aventurier d'environ 50 ans, nommé de Binbrock, d'un tempérament foible & valétudinaire. Il arrive; Mde. de Canitz le voit & l'épouse. Les dégoûts que lui procura ce mariage, empêcherent les veuves de Berlin d'adopter cette mode. *Voy. les Mémoires de Brandebourg, art. Des Mœurs, &c.*

CANO, voyez CANUS.

CANOPE, divinité égyptienne, dont les prêtres passoient pour des magiciens. On l'adoroit sous la figure d'un grand vase surmonté d'une tête humaine, & couvert de caractères hiéroglyphiques. Les Chaldéens, adorateurs du feu, défioient les dieux de toutes les autres nations, comme n'étant que d'or, d'argent, de pierre ou de bois, de pouvoir résister au leur. Un prêtre du dieu Canope accepta le défi, & l'on mit les deux dieux aux prises ensemble. On alluma un grand feu, au milieu duquel on plaça la statue de Canopé, de laquelle il sortit une grande quantité d'eau qui éteignit entièrement le feu. Le dieu Canope demeura ainsi vainqueur, & fut regardé comme le plus puissant des dieux; mais il ne dut cet avantage qu'à la ruse. Un des prêtres de ce dieu, ayant percé le vase de plusieurs petits trous, & les ayant ensuite exactement fermés avec de la cire, l'avoit rempli d'eau, que la chaleur du feu fit bientôt sortir, après avoir fondu la cire.

CANTACUZENE, voyez JEAN & MATTHIEU.

CANTA-GALLINA, (Remi) graveur, peintre Italien, fut le maître du célèbre Callot, & mourut à Florence en 1624. Il a gravé d'après ses propres dessins & d'après ceux d'autres maîtres, des vues, des paysages & des fêtes.

CANTARINI, (Simon) surnommé *le Pézarese*, parce qu'il étoit de Pézaro, né en 1612, disciple & ami du Guide, se perfectionna en l'imitant. On confondit quelquefois les ouvrages du maître avec ceux de l'élève. Ce peintre célèbre mourut à la fleur de son âge à Véronne, en 1648.

CANTEL, (Pierre-Joseph) né au pays de Caux en 1645, entra dans la compagnie de Jésus & s'y distingua. Il mourut à Paris en 1684. Son ardeur pour l'étude abrégé ses jours. Nous avons de lui : I. Un traité de *Romana Republica*, in-12, Utrecht, 1707. C'est un excellent abrégé des antiquités romaines. Les meilleures éditions sont celles d'Utrecht, avec des figures. II. *Metropolitanarum urbium Historiæ civilis & ecclesiasticæ, tomus primus*. C'est le seul qui ait paru. Il donna le *Justin ad usum Delphini*, Paris, 1677, in-4°, & le *Valere Maxime*, aussi ad usum, &c., Paris, 1679. Ces éditions sont estimées.

CANTEMIR, (Demetrius) né en 1673, d'une famille illustre de la Tartarie. Son pere, de gouverneur de trois cantons de Moldavie, devint prince de cette province en 1664. Demetrius, envoyé de bonne heure à Constantinople, se flattoit de lui succéder ; mais il fut supplanté à la Porte par un con-

current. Le ministre Ottoman l'ayant envoyé en 1710 dans la Moldavie pour la défendre contre le czar Pierre, il la livra à celui contre qui on l'avoit envoyé combattre. Demetrius suivit son nouveau maître dans ses conquêtes. Il eut, en dédommagement de ce qu'il avoit perdu, le titre de prince avec des terres, des domaines, & une autorité entière sur les Moldaviens qui quitterent leur patrie pour s'attacher à son sort. Il mourut en 1723, dans ses terres de l'Ukraine, aimé & estimé. On a de lui plusieurs ouvrages : I. *L'Histoire & l'origine de la décadence de l'Empire Ottoman*, traduite du latin en françois par l'abbé de Jonquieres, 1743, en 4 volumes in-12 ; & en un in-4° & en allemand, Hambourg, 1775. II. *Système de la Religion Mahométane* ; Pétersbourg, 1722, in-fol. ; ouvrage écrit & imprimé en langue russe, par ordre de Pierre-le-Grand, à qui il est dédié. III. *Etat présent de la Moldavie*, en latin, avec une grande carte du pays, &c. Il a encore laissé plusieurs autres ouvrages, tels que *l'Histoire ancienne & moderne de la Dacie*, qui n'a pas été publiée ; une *Théologie physique* ; un *Recueil de Chansons Turques*, mises en musique, in-4° ; une *Introduction à la Musique Turque*, écrite en langue russe, in-4°, &c. Ce prince possédoit presque toutes les langues vivantes & mortes, dans un degré égal.

CANTEMIR, (Antiochus) dernier fils du précédent, & l'objet des complaisances de son pere, s'adonna comme lui à l'étude, aux sciences & aux

arts. Il fut successivement ambassadeur à Londres & à Paris. De retour en Russie, il se conduisit avec beaucoup de prudence dans les différentes révolutions qui agiterent cette contrée, & mourut en 1744. Les Russes connoissoient avant lui quelques chansons rimées; mais il est le premier qui ait introduit chez eux des poésies d'une certaine étendue. Outre une traduction d'Anacréon & des Epîtres d'Horace, il donna en langue russe, des Satyres, des Fables, des Odes, &c. Il a encore fait connoître à ses compatriotes plusieurs ouvrages étrangers, dont il n'y avoit guere de fruits à espérer pour la sagesse & les mœurs, tels que les *Lettres persanes*, &c. L'abbé de Guaſco, traducteur de ses Satyres, in-12, a écrit la Vie de ce prince en admirateur panegyriste.

CANTERUS, (Guillaume) né à Utrecht le 24 juillet 1541, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, & lia amitié avec un grand nombre de savans. Il se fixa ensuite à Louvain, y vécut dans la retraite, se livrant avec passion à l'étude; la matinée étoit consacrée à la lecture, & l'après-dinée à écrire. Il fut constamment attaché à la Religion de ses peres, & mourut dans de grands sentimens de piété le 18 mai 1575. Juste-Lipse en fait l'éloge dans sa premiere Epître à Corneille Valere. Il laissa beaucoup d'ouvrages. I. Huit livres de corrections, d'explications & de fragmens de divers auteurs, en latin, réimprimés dans le *Treſor de Gruſer*. II. *Syntagma de ratione emendandi Græcos auc-*

tores, l'Anvers, 1571, in-8°. III. Des éditions & des traductions de quelques écrivains grecs & latins. IV. Des Poésies latines, &c. Voyez Niceron, tome 29, page 344.

CANTERUS, (Théodore) frere du précédent, exerça la magistrature, & cultiva les sciences à Utrecht sa patrie. L'an 1611, il fut dépouillé de ses biens & exilé, sous prétexte qu'il favorisoit les Catholiques. Il se retira à Anvers, & de là à Leuvarde, où il mourut en 1617, âgé de 71 ans. On a de lui: I. *Varia Lectiones*, Anvers, 1574. II. Des notes sur le Livre d'Arnoſte contre les Gentils, 1582, in-8°.

CANTON, (Jean) né à Stroud en Glocestershire, le 31 juillet 1718, s'appliqua avec beaucoup de succès à la physique & à l'astronomie, & réussit à faire des expériences nouvelles & utiles. En 1750, il présenta à la société royale de Londres une *Méthode de faire des aimans artificiels, supérieurs à tous les autres*; ce qui lui procura la même année une place dans cette académie, qu'il continua d'enrichir de ses découvertes jusqu'à sa mort, arrivée le 22 mars 1772. Plusieurs ont jugé que cette *Méthode* avoit été effacée, presque aussitôt qu'elle vit le jour, par un *Traité* sur la même matiere, composé en anglois par M. Michell, & traduit élégamment en françois par le P. Rivoire, jésuite; Paris, 1752, in-12. Canton a encore publié des traités sur l'*Electricité*, la *Tourmaline*, la *Lumière de la mer*, la *Variation de l'aiguille aimantée*, la *Compressibilité de l'eau*: l'on doute

avec raison qu'il ait démontré la compressibilité de cet élément.

CANTWEL, (André) médecin, du comté de Typperary en Irlande, de la société royale de Londres, mort le 11 juillet 1764. Il se distingua par divers ouvrages estimés. Les plus connus sont : I. *Dissertations latines sur la médecine, sur les fièvres, sur les sécrétions*. II. *Nouvelles Expériences sur les remèdes de Mlle. Stephens*. III. *Histoire d'un remède pour la faiblesse des yeux*. IV. *Tableau de la petite vérole*, 1758, in-12. V. *Dissertations sur l'inoculation*; pratique devenue un nouveau moyen d'affaiblir & de diminuer la vie humaine. Les gens sensés qui se dirigent sur des notions simples & justes, sont convaincus que la meilleure, que la seule méthode de préserver un pays des ravages de la petite vérole, est de veiller avec la plus grande attention à empêcher toute communication avec la maladie. Il est certain que l'inoculation loin d'arrêter le mal dans ses progrès, ne fait que l'étendre & le rendre infiniment plus meurtrier. Un inoculateur (M. Menuret de Chambaud) n'a pu se le dissimuler ni s'empêcher de faire lui-même un aveu, bien propre à guérir les personnes passionnées pour ce système destructeur. « On a cru s'apercevoir, dit-il, que depuis l'établissement de l'inoculation, le nombre des victimes que la petite vérole immoloit, étoit devenu plus considérable, & l'on a décidé que son admission, peut-être avantageuse à quelques individus, causoit un dommage évident

» à la société. Mrs. de Haën, » Rast, &c., ont présenté en » divers tems des calculs spécieux, fondés sur les tables » nécrologiques de Londres, » où l'on note l'espèce de maladie qui conduit au tombeau. Il paroît en effet que la petite vérole, qui dans les années antérieures à l'établissement de cette méthode, emportoit environ la 16^e partie des morts, en immoloit à-peu-près un 9^e dans les années qui suivirent l'établissement & la pratique de l'inoculation.... Il est hors de doute que l'inoculation, perpétuant les épidémies de petite vérole, rendant ainsi cette maladie plus générale & plus continue, il a pu mourir un plus grand nombre de personnes sur un beaucoup plus grand nombre qui en étoient affectées ». Voyez CONDAMINE, AARON d'Alexandrie.

CANULEIUS, tribun du peuple Romain, se fit aimer des Républicains par son opposition aux nobles. Il souleva le peuple vers l'an 445 avant J. C., & il obtint que les Plébéiens pourroient s'allier avec les Patriciens.

CANUS ou CANO, (Melchior) Dominicain Espagnol, né à Tarançon, dans le diocèse de Tolède, en 1523, professeur de théologie à Salamanque, fut envoyé au concile de Trente sous Paul III; & nommé évêque des Isles Canaries en 1552. Il n'en prit point possession. Il mourut à Tolède en 1560, provincial de Castille. Ce religieux n'avoit pas voulu pendant long-tems être évêque; peut-être pour ne

pas s'éloigner de Philippe II, dont il avoit gagné l'affection. Tous les théologiens ont donné des éloges à son traité, intitulé : *Locorum theologicorum Lib. XII*, Padoue, 1727, in-4^o, tant pour les excellentes choses qu'il renferme, que pour la manière élégante de les exprimer. On lui reproche seulement d'avoir trop affecté d'imiter les ouvrages de rhétorique d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, & des autres auteurs profanes; & de fatiguer son lecteur par de longues digressions & par une foule de questions étrangères à son sujet. Les lieux théologiques d'où il tira ses argumens, sont l'Écriture-Sainte, les Traditions Apostoliques; les Peres, les Conciles, &c. Il condamnoit avec raison ces questions vaines & absurdes, par lesquelles on a long-tems défigurée la simplicité & la majesté de la science de la Religion; mais on ne peut s'empêcher de convenir qu'il montrait trop d'aigreur contre les scholastiques. « Nous savons, » dit un illustre prélat, que » la scholastique n'est point » d'une indispensable nécessité » pour conserver intact le dépôt de la foi, les promesses » de *I. C.* sont à la vérité » son principal appui: mais ces » promesses n'excluent pas les » moyens humains que la prudence suggère & varie selon » les conjonctures. L'Eglise a » eu des motifs très-pressans » pour mettre en œuvre ceux » que lui fournissoit la scholastique; car cette forme d'enseignement lui a fait remporter des avantages précieux sur les sectaires, qui n'en ont jamais condamné

» l'usage, que parce qu'ils n'en pouvoient soutenir la force; » & les sarcasmes qu'ils ont » lancés contre cette pratique, » doivent être une raison de » plus pour la conserver (voyez » S. ANSELME, DUNS, HAN- » GEST, GRAVINA Jean-Vincent, S. THOMAS). Canus n'étoit pas plus ami des Jésuites, & ne craignoit pas de les regarder comme des *précurseurs de l'Antechrist*, sans que ni la bulle de Paul III qui confirmoit leur institut, ni une lettre circulaire du général de son ordre, qui défendoit à ses religieux de mal parler des Jésuites, pussent lui faire changer de sentiment, ni même l'empêcher de déclamer contre eux en chaire: Jean Penna, son confrere, docteur de Salamanque, publia en leur faveur un manifeste apologétique. Si on juge du caractère de Canus par un trait que rapporte le P. Bouhours au 5^e liv. de la *Vie* de S. Ignace, on ne pourra s'empêcher d'en concevoir des idées sinistres. On lui attribue encore *Prælectiones de Pœnitentia*.

CANUS ou CANO, (Sébastien) Biscalien, compagnon de l'illustre Magellan dans ses courses maritimes, passa avec lui vers l'an 1520 le détroit, auquel ce célèbre voyageur donna son nom. Après la mort de Magellan, il gagna les îles de la Sonde, d'où il alla doubler le cap de Bonne-Espérance. Il rentra dans Séville en 1522, ayant le premier fait le tour du monde par l'Orient, en trois ans & quatre semaines. Charles-Quint lui donna pour devise un globe terrestre avec ces paroles : *Primus me circumdediti*. CANUT, dit le grand, roi

de Danemarck, voyez EDMOND II.

CANUT IV, (Saint) roi de Danemarck, frere & successeur de Hérold, monta sur le trône en 1080, & fut tué dans l'église de S. Alban, de la ville d'Odensée, située dans l'isle de Funen, l'an 1086, selon la plus vraisemblable opinion. Son zele pour la Religion, qui fut la cause de sa mort, lui mérita le nom de *Martyr*. « Son zele, dit un » auteur moderne, pour la pro- » pagation de la foi chrétienne, » le soin qu'il prit de bâtir & de » réparer plusieurs églises, son » application à rendre la jus- » tice, une pratique conti- » nue des vertus chrétiennes; le bon ordre qu'il s'efforça d'établir dans le royaume, après avoir donné lui-même l'exemple par le règlement de son domestique: tout cela parloit d'un fonds de religion, & en fit un grand saint, comme ses autres qualités le rendirent grand prince. Car il délivra le Danemarck des incursions des Sembes, des Esthons & des habitans de la Courlande; il rétablit la sûreté de la navigation, en punissant les pirates du dernier supplice; il ne pardonnoit pas plus aux étrangers, qu'à ses propres sujets, s'il en trouvoit quelqu'un coupable de vol ou de meurtre; il rétablit la peine du talion, *œil pour œil, dent pour dent*; il avoit pris des mesures pour recouvrer le royaume d'Angleterre, dessein que la trahison de son frere Olais fit échouer. Enfin jamais la justice n'avoit été exercée avec plus d'exactitude & plus de vigueur dans

le Danemarck » (*Hist. du Danem. par des Roches*, tom. 2, pag. 249). Ælnothus a écrit sa *Vie*, Copenhague, 1657, in-4°. Il y a eu quelques autres princes de ce nom; entr'autres, un fils d'Eric le bon, roi de Danemarck, assassiné le 7 janvier 1130, & mis aussi au nombre des martyrs.

CANUTI; (Dominique) peintre, né à Bologne en 1673, fut un des meilleurs élèves du Guide. On remarque sur-tout dans ses tableaux une belle ordonnance, & un pinceau léger & facile. Il a aussi gravé quelques estampes à l'eau-forte. Il mourut en 1684.

CAOURSIN, (Guillaume) né à Douay vers 1430, étoit originaire de Rhodes, & fut attaché à l'ordre de ce nom en qualité de secrétaire & de vice-chancelier, sans y être reçu. Il étoit marié, & mourut en 1501. Ses ouvrages, qui concernent l'ordre de Rhodes & le siege de cette ville en 1480, imprimés à Ulm en 1496, in-fol., sont assez rares. Ils ont été traduits en allemand par Jean Adelphus, ou Jean Bruder, médecin de Strasbourg au seizieme siecle.

CAPACCIO, (Jules-César) né à Capagna dans le royaume de Naples, fut gentilhomme du duc d'Urbin, & secrétaire de la ville de Naples. Il mourut en 1631. On a de lui une *Histoire de Naples*, imprimée dans cette ville en 1607, in-4°, qui est au nombre des livres rares; quelques critiques prétendent que Capaccio n'en est que le traducteur, & que l'ouvrage est de Fabio Gordiani. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage se trouve dans la collection de Grævius, avec les

C A P

les *Antiquitates & Historia Campaniae felicitis*, du même Capaccio. On a encore de lui *Puteolana Historia & de Balneis liber*, Naples, 1604, in-4° ; ouvrage curieux & savant : les *Triumphes de S. François de Paule*, en italien, traduits en français par Granjon, Paris, 1634, in-4° ; & des *Apologues* en vers italiens, 1619, in-4°, avec figures.

CAPANÉE, l'un des commandans de l'armée des Argiens, se distingua pendant la guerre de Thebes par sa force & son courage. Ce fut le premier qui escalada les murailles de cette ville ; il mourut sur le haut du rempart, accablé de fleches & de pierres. C'étoit un impie qui avoit coutume de dire, qu'il ne faisoit pas plus de cas des foudres de Jupiter, que de la chaleur du midi, & qu'il prendroit Thebes malgré son tonnerre. Les poëtes ont feint que ce dieu l'avoit foudroyé.

CAPECE, (Scipion) Napolitain, poëte latin du seizieme siecle, tâcha d'imiter Lucrece dans son poëme *Des principes des choses*, Francfort, 1631, in-8°, & y réussit assez bien. Le cardinal Bembo & Manuce mettoient cet ouvrage à côté de son modele. On en a donné une édition avec la traduction italienne, Venise, 1754, in-8°. On a encore de lui des *Élégies*, des *Épigrammes*, & un poëme de *Vate maximo*, que Gesner, sans doute ami du poëte, égaloit aux productions de l'antiquité.

CAPEL, (Arthur) baron d'Hamdam, étoit gouverneur de Gloucester pour le roi, lorsque Fairfax, chef des parlementaires, vint assiéger cette place en 1645. Ce général se servit

Tome II.

C A P 529

d'une ruse singuliere pour tâcher d'emporter la place. Il fit venir Arthur, fils de Capel, étudiant alors à Londres, pour engager son pere à lui conserver la vie, en s'accommodant avec le parlement. Quoique le jeune homme n'eût que dix-sept ans, il répondit toujours que son pere étoit trop sage pour avoir besoin des avis d'un enfant. Fairfax furieux fit mettre le jeune Arthur, nu jusqu'à la ceinture, au milieu d'une troupe de soldats qui avoient les épées tirées contre lui. Pendant qu'il regardoit ce triste spectacle, il entendit un des officiers de Fairfax, qui lui dit : *Préparez-vous à vous rendre, ou à voir répandre le sang de votre fils*. Capel, pour toute réponse, cria à son fils avec fermeté : *Mon fils, souvenez-vous de ce que vous devez à Dieu & au roi* : paroles qu'il répéta trois fois. Il rentra ensuite dans la place, & exhorta les officiers à demeurer fermes, non pour venger son fils, mais pour venger leur roi. Ce bon citoyen ayant été forcé de capituler, périt en 1649 par le même supplice que celui de Charles I, & fut condamné par les mêmes juges.

CAPELLA, (Marcianus Mineus Felix) poëte latin, vivoit vers l'an 490 de J. C. On croit qu'il étoit africain & proconsul. On a de lui un poëme intitulé : *De nuptiis Philologiae & Mercurii, & de septem Artibus liberalibus*. Grotius donna une bonne édition de cette production médiocre en 1599, in-8°, avec des notes & des corrections.

CAPET, voyez HUGUES-CAPET.

CAPILUPI, (Camille) natif

L I

de Mantoue, s'est rendu fameux par son libelle intitulé : *Les stratagèmes de Charles IX contre les huguenots*, en italien, Rome, 1572, in-4°, traduits en françois, 1574, in-8°. Il y décrit le massacre de la S. Barthélemi. Il rapporte des choses fort singulieres sur les motifs & les suites de cette violence ; mais ce libelle est rempli d'idées fausses & de faits calomnieux. C'est cependant à de telles sources que les philosophes de nos jours vont puiser les preuves dont ils ont besoin, pour impugner les faits les plus avérés & les plus évidens en faveur des catholiques. La haine implacable qu'ils leur ont vouée, se nourrit de calomnies & de mensonges, & leur fait adopter sans examen tout ce qui peut porter quelqu'atteinte à la sainteté de la Religion, dans les événemens même qui lui sont le plus étrangers, sur lesquels elle n'a pas eu la moindre influence, ou qui l'ont elle-même combattue & défolée. « Il est » prouvé, par des monumens » incontestables, dit un auteur » célèbre, que la religion ne » fut point le motif de ce massacre, & que les ecclésiastiques n'y eurent aucune part. » L'entreprise formée par les » calvinistes d'enlever deux » rois, plusieurs villes souf- » traites à l'obéissance, des » sieges soutenus, des troupes » étrangères introduites dans » le royaume, quatre batailles » rangées livrées au souverain, » n'étoient-elles pas des raisons » assez puissantes pour irriter » Charles IX (voyez ce mot), » sans les motifs de la religion, » & pour lui faire envisager

» les calvinistes comme des su- » jets rebelles & dignes de » mort » ? (voyez la fin de l'art. CALVIN). Capilupi est aussi compté entre les poètes latins. Il avoit trois freres, dont l'un nommé Hyppolyte, fut évêque de Fano, les autres sont Lelio & Jules dont on va parler.

CAPILUPI, (Lelio) frere du précédent, poète latin, né à Mantoue comme Virgile, employoit si heureusement les vers de son compatriote, & réussissoit si bien à leur donner des sens divers, qu'il surpassa en ce genre Aufone, Proba Falconia, & les autres qui se sont exercés sur le même sujet. Il a chanté dans cette sorte de vers l'origine des moines, leurs regles, leurs vies ; les cérémonies de l'Eglise ; l'histoire du mal de Naples, &c. Deux de ses freres, Hyppolyte & Jules, avoient le même talent de décomposer & de recoudre Virgile. Outre leurs *Centons*, on a des vers de ces poètes, dont les pensées & les expressions ne sont qu'à eux. On a réuni leurs Poésies, in-4°, Rome, 1590. Une petite partie des Poésies de Lelio se trouve aussi dans les *Deliciae Poëtarum Italarum*. Cet auteur célèbre mourut en 1560, à 62 ans. On a imprimé séparément son *Centon ex Virgilio de vita Monachorum*, Venise, 1550, in-8°, & son *Centon contre les Femmes*, Venise, 1550, in-8°. Ce poète donna occasion au distique suivant, qu'on fit sur la ville de Mantoue, sa patrie :

Quis neget hoc mirum, reliquis
ex urbibus unum
Nullam, Virgilios te genuisse
duos ?

CAPISTRAN, (S. Jean de) disciple de Bernardin de Sienne, & Frere-Mineur comme lui, marcha sur les traces de son maître. Il tiroit son nom de Capistran. dans l'Abruzze, où il étoit né en 1385 d'un gentil-homme Angevin. Il signala son zele & son éloquence dans le concile de Florence pour la réunion de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Romaine; dans la Bohême, contre les hérétiques; dans la Hongrie, contre les Turcs. Il se mit à la tête d'une croisade contre les Hussites, & en convertit plusieurs. Lorsque Huniade entra en vainqueur dans Belgrade, Capistran, prédicateur de l'armée, regardé comme un homme inspiré, s'y distingua tellement, qu'il parut incertain à qui on devoit d'avantage, ou à la valeur du héros, ou aux sermons du missionnaire. » Quelques écrivains, dit l'abbé Berault, ont osé accuser de » vanité la relation de l'affaire » de Belgrade, qu'il fit passer » au pape & à l'empereur, & » qui n'attribue point à Huniade toute la part que le » général paroïsoit avoir eue » au succès. Le seul nom d'un » saint reconnu par l'Eglise, ne » devoit-il pas le mettre à » couvert du soupçon infamant d'une basse jalousie? » Ne sont-ce pas ses légers » censeurs au contraire, qui » méritent le reproche, non » seulement de témérité, mais » de peu d'intelligence dans les » choses de Dieu? Si ces vues » supérieures & indispensables, » quand on veut peser les » œuvres des saints, avoient » dirigé leur jugement, n'auroient-ils pas compris qu'un

» homme tout apostolique, en » attribuant le succès même » des armes à la ferveur de la » priere, & à cette foi qui » transporte les montagnes, en » rapportoit véritablement la » gloire au premier Auteur de » ces prodiges? Il mourut trois mois après cette grande victoire, en 1456. C'est mal-à-propos qu'on lui a reproché les peines infligées aux Hussites rebelles & obstinés; elles étoient décernées par la puissance séculière; le zélé missionnaire n'y eût aucune part. On a de lui un grand nombre d'écrits: un *Traité de l'autorité du Pape & du Concile*; un *Traité de l'excommunication*; un autre *sur le mariage*; quelques-uns *sur le droit civil, l'usure & les contrats*; l'*Apologie du tiers-ordre de saint François*; le *Miroir des clercs*, &c. Alexandre VIII le canonisa en 1690.

CAPISUCCI, (Blaise) marquis de Monterio, capitaine célèbre par son intelligence dans l'art militaire. Les Protestans ayant mis le siege devant Poitiers en 1569, jeterent un pont sur la riviere pour donner l'assaut. Capisucchi, Romain, & héritier du courage de ses anciens compatriotes, se jeta dans l'eau avec deux autres, & coupa les cables du pont qui fut bientôt entraîné par les eaux. Il ne signala pas moins sa valeur sous le duc de Parme. Le pape lui donna ensuite le commandement de ses troupes à Avignon & dans le comtat-Venaissin.

CAPISUCCHI, (Paul) chanoine du Vatican, auditeur de Rote, évêque de Neocastro & vice-légat de Hongrie, s'acquitta avec honneur de plusieurs

négociations, dont Clément VII & Paul III le chargerent. Ce dernier pontife l'ayant envoyé à Avignon, alors déchiré par mille factions, il calma tout par sa prudence. Il mourut à Rome en 1539, à 60 ans. Il y a eu plusieurs autres personnes de mérite du même nom; Camille CAPISUCCHI, frere de Blaise, & aussi bon guerrier que lui, commandant des troupes du pape en Hongrie. Le P. Annibal Adami, Jésuite, a donné un Eloge historique de ces deux freres, Rome, 1685, in-4°, en italien. Raimond de la même famille, de dominicain devenu cardinal, mort en 1691, auteur de plusieurs ouvrages de théologie.

CAPITOLINUS, (Julius) historien latin du 3^e siecle, auteur de plusieurs vies d'empereurs. Il n'écrivoit ni avec pureté, ni avec exactitude. On trouve son ouvrage dans le recueil intitulé : *Scriptores Historiæ Romanæ Latini veteres*, Heidelberg, 1742, en 3 vol. in-fol.

CAPITON, (Wolfgang) théologien luthérien, ami d'Æcolampade & de Bucer, naquit à Haguenau en 1478, & mourut de la peste en 1542. Sa première femme étoit veuve d'Æcolampade. Sa seconde se piquoit de bel-esprit, & s'avisait même de prêcher, lorsque son mari étoit malade. On a de Capiton plusieurs ouvrages, entr'autres une *Grammaire Hébraïque*, & la *Vie de Jean Æcolampade*.

CAPNION, voyez REUCHLIN.

CAPORALI, (César) natif de Pérouse, fut gouverneur d'Atri, au royaume de Naples,

& mourut à Castiglione, près de Pérouse, en 1601. Il s'est fait connoître par des *Poésies burlesques*, imprimées en 1656, in-12. Il a donné aussi la comédie du *Fou*, & celle de la *Berceuse*.

CAPPEL, (Louis) né à Sedan en 1585, ministre protestant & professeur d'hébreu à Saumur, effaça la gloire des autres Hébraïsans, par une critique sûre & une érudition consommée. Ces deux qualités brillent dans tous ses ouvrages, justement estimés des savans. Les principaux sont : I. *Arcanum punctuationis revelatum*, Leyde, 1624, in-4°; dans lequel il montre invinciblement la nouveauté des points voyelles du texte hébreu, contre les deux Buxtorf. Cet ouvrage, la terreur des théologiens de Genève attachés aux Buxtorf, souleva contre lui leur parti composé de presque tous les Protestans. Il n'en a pas été moins recherché par les amateurs de la critique sacrée. Le célèbre Grotius disoit qu'il n'y avoit que des entêtés qui pussent contester les preuves de Cappel. II. *Critica sacra*, imprimée à Paris en 1650, in-fol., qui fit encore plus de bruit que l'ouvrage précédent. Ce savant ouvrage qui mettoit en poudre l'infailibilité massorétique, & qui répandoit des incertitudes sans nombre sur le texte hébreu moderne, unique fondement de la foi des Protestans, déplut si étrangement aux Calvinistes, qu'ils en empêcherent pendant dix ans l'impression. Ce fut Jacques Cappel son fils aîné qui, s'étant fait catholique, obtint par les entremises des PP. Pe-

tau, Morin & Mersenne, un privilege pour l'imprimer à Paris du vivant de son pere. Arnold Boot, Jacques Usserius, & Jean Buxtorf le fils, attaquèrent cet ouvrage, mais sans lui faire grand mal: Louis Cappel répondit par deux Lettres savantes imprimées à Saumur, 1651 & 1652, in-4°; força les Protestans ses confreres à respecter les anciennes versions, auparavant méprisées chez eux, & les mit dans la nécessité, ou de se soumettre avec les Catholiques à l'autorité de la Tradition, pour s'assurer du sens des Livres Sacrés, ou de recourir à la chimere de l'esprit particulier qui ne peut contenter que des fanatiques. III. Des *Commentaires sur l'Ancien-Testament*, publiés avec l'*Arcanum*, Amsterdam, 1689, in-fol. (voyez ELÉAZAR, GOROPH, MASCLEF, MORIN). IV. *Chronologia sacra*, Paris, 1655, in-4°. Elle est assez succincte, quoiqu'elle contienne des observations utiles & bien digérées. V. *Historia Apostolica, ex actibus apostolicis & epistolis Paulinis desumpta*, Saumur, 1683, in-4°. Cappel mourut à Saumur en 1658, à 73 ans. Voyez le Catalogue des Ouvrages de Cappel dans le tome 22e. des *Mémoires du P. Nicéron*, qui a accordé un article à un autre Louis CAPPEL, zélé calviniste mort à Sedan le 6 janvier 1586, & oncle de celui que nous avons fait connoître.

CAPPELLI, (Marc-Antoine) Cordelier, né à Este, écrivit d'abord en faveur de Venise, dans son différend avec Paul V. *Parere delle controversie*, &c., 1606, in-4°; puis s'étant

rétracté, il employa sa plume contre les ennemis de l'autorité du pape: *De summo Pontificatu B. Petri*, 1621, in-4°; *De Cæna Christi suprema*, 1625, in-4°. Il passa par les charges de son ordre, & mourut à Rome en 1625.

CAPPERONNIER, (Claude) né à Mont-Didier en Picardie l'an 1671, fut destiné d'abord à la tannerie par ses parens. Il apprit de lui-même les élémens de la langue latine, dans les momens qu'il pouvoit dérober à son travail. Un de ses oncles, Bénédictin de l'abbaye de Corbie, l'ayant fait étudier, ses progrès furent tels, que ses heureuses dispositions l'avoient promis. Il vint à Paris en 1688, & se livra avec tant d'ardeur à l'étude du grec, qu'on le mit à côté de ceux de son siècle qui connoissoient le mieux cette langue. Il ne sépara jamais l'étude de la langue grecque, de celle de la langue latine; pensant, avec raison, que la première le conduiroit à une parfaite intelligence de la seconde. L'université de Bâle, instruite de son mérite, lui offrit une chaire de professeur extraordinaire en grec, avec des honoraires considérables pour toute sa vie, & une entière liberté de conscience, sans laquelle ces honoraires n'auroient été que peu de chose. Son mérite ne fut pas moins connu dans sa patrie, que chez l'étranger. Il fut nommé en 1722 à la place de professeur en grec au college royal, & soutint dans ce poste la réputation qu'il s'étoit acquise. Il mourut en 1744 chez M. Crozat, dont il avoit élevé les fils. On a de lui plusieurs

ouvrages : I. Une édition de Quintilien, in-fol., 1725, avec des corrections & des notes. Le roi, à qui il la dédia, récompensa son travail par une pension de 800 livres. II. Une édition des anciens rhéteurs latins, publiée à Strasbourg en 1756, in-4°. III. *Observations philologiques* (en manuscrit), qui réunies feroient plusieurs volumes in-4°. L'auteur redresse une infinité de passages des anciens auteurs grecs & latins, & relève beaucoup de fautes commises par les traducteurs modernes. IV. *Traité de l'ancienne prononciation de la Langue Grecque*, dont on a fait espérer l'impression, sans que jusqu'ici on l'ait vu paroître, &c. Des mœurs douces & simples, une piété éclairée & sincère, un caractère communicatif & officieux, le firent regretter de tous ceux qui font cas de la probité réunie au savoir. Sa mémoire étoit prodigieuse, & elle lui tenoit lieu de recueil.

CAPPERONNIER, (Jean) né à Mont-Didier en Picardie, de l'académie des inscriptions & belles-lettres, garde de la bibliothèque du roi, succéda dans la chaire de professeur en grec au college royal, à Claude Capperonnier, son parent, dont nous venons de parler, & mourut à Paris en 1774, à 59 ans. On lui doit : I. Une édition des Commentaires de César, 1755, 2 vol. in-12. II. — des Poésies d'Anacréon, traduites du grec en françois par Gacon, 1754, in-12. III. — des Comédies de Plaute, 1759, 3 vol. in-12. IV. — de l'Histoire de S. Louis par Joinville,

avec Melot & Sallier, 1761, in-fol. C'étoit un de ces savans, qui à beaucoup de lumieres & de connoissances, ajoutoit une facilité & une aisance à les communiquer, qui ne fait pas moins l'éloge de son cœur que de son esprit.

(APPONI, (Pierre) magistrat de Florence, s'est fait un nom par son intrépidité. Lorsque Charles VIII, roi de France, partit pour son expédition de Naples, il exigea dans sa marche que les Florentins lui fournissent de l'argent, & qu'ils lui accordassent une sorte de juridiction dans leur république. Capponi, un de leurs députés, se trouva un jour avec ses collègues, en présence de Charles, à une conférence où un secrétaire de ce prince lisoit les conditions qu'on vouloit prescrire. Il arracha brusquement le papier des mains du secrétaire, le déchira avec emportement, & élevant la voix : *Eh bien, dit-il, faites battre le tambour ; & nous, nous sonnerons nos cloches : voilà ma réponse à vos propositions*. Il sortit en même tems de la chambre. Ce discours hardi fit imaginer qu'il n'auroit jamais eu cette audace, s'il ne se fût senti en état de la soutenir. Il fut rappelé ; on lui accorda des conditions modérées.

CAPPONI, (Séraphin) pieux & savant Dominicain, né en 1536, dans le Boulonnois, professa la philosophie & la théologie dans plusieurs villes d'Italie avec beaucoup de succès, & édifia ses disciples par ses vertus. Il mourut à Bologne le 2 janvier 1614. Le P. Jean-Michel Pio a donné la *Vie*,

1615, in-4°. Les ouvrages du P. Capponi sont : I. *Veritates aureæ super totam legem veterem*, Venise, 1590, in-fol. II. *Des Commentaires sur S. Matthieu, & sur S. Jean*, Venise, 1602-1604, 2 vol. in-4°. III. *La Théologie de S. Thomas en abrégé*, 1597. IV. *Elucidationes in Summam S. Thomæ*, 1588, 5 vol. in-4°. 1612, 6 vol. in-fol. V. *Commentaria in Psalmos*, Bologne, 1692, in-fol.

CAPPONI, (Jean-Baptiste) médecin, poète, astronome de Bologne, mort en 1676, est connu par plusieurs ouvrages, entr'autres : I. *Lectiones physicae morales*. II. *De erroribus clarorum virorum latinorum*, lib. XII. III. *Parallele de la république d'Athènes & de celle de Florence*. IV. *Critique des écrivains de Florence*. Ces deux écrits sont en Italien.

CAPRARA, (Enée, comte de) seigneur de Siklos, chevalier de la toison d'or, & général des armées impériales, étoit de Bologne en Italie, & neveu du fameux général Piccolomini. Il porta les armes de bonne heure, & ne les quitta que fort tard. Il fit quarante-quatre campagnes. Il se signala sur-tout dans celle de 1685, lorsque, sous le commandement du duc de Lorraine, il prit d'assaut sur les Turcs la ville de Neuhausel. Ce succès & quelques autres firent oublier qu'il avoit été battu auparavant par Turenne. Depuis, il commanda souvent en chef l'armée de l'empereur. Il mourut à Vienne en 1701, à 70 ans, aussi bon politique qu'excellent capitaine. Il avoit été envoyé, en 1682 & 1683, ambassadeur à la Porte,

où il ménagea les intérêts de l'empereur en homme habile.

CAPRÉOLE, (Jean) Dominicain, professeur de théologie à Paris, laissa des *Commentaires sur le Maître des Sentences*, 1588, in-folio, & une *Défense de S. Thomas*. Il florissoit vers le milieu du 15e. siècle.

CAPRÉOLE, (Elie) mort en 1516, auteur d'une *Histoire de Bresse*, sa patrie, en 14 livres, qu'on trouve dans le tome 9e. de la Collection des Historiens d'Italie, de Grævius.

CAPRIATA, (Pierre-Jean) Génois, écrivit l'*Histoire des guerres d'Italie*, depuis 1613 jusqu'en 1634, Genève, 1638-1663, 3 vol. in-4°. L'auteur se flatte avec raison d'avoir tenu la balance entre les puissances, sans aucune partialité ni pour les uns ni pour les autres. Il expose les faits avec netteté, & en développe les motifs, les causes & les suites avec candeur. Il vivoit dans le 17e. siècle.

CAPTAL DE BUCH, voyez GRAILLY.

CARA-MUSTAPHA, neveu du grand-visir Coprogli. Son oncle le fit élever parmi les ichoglans, ou jeunes-gens du ferrail. Il se fit aimer des eunuques, & en moins de dix ans, il fut mis au nombre des officiers de la chambre du trésor. Un jour la sultane Validé y étant allée avec l'empereur Mahomet IV, fut charmée de l'air & de la bonne mine du jeune Mustapha, en fit son amant, & lui accorda ses bonnes grâces. Ce fut par la protection de cette princesse qu'il fut élevé de dignités en dignités jusqu'à la place de grand-visir. Le sultan ajouta à ces honneurs.

celui de lui faire épouser sa fille. Son ministère auroit été aussi heureux que brillant, s'il fût moins entré dans les intrigues du ferrail. Amoureux de la princesse Basch-Cari, sœur de Mahomet, il mit tout en œuvre pour la posséder; mais inutilement. La sultane Validé, indignée du mépris de Mustapha, qu'elle avoit seule élevé, fit avorter tous les desseins de ce ministre. Mustapha, pour se venger, fit ôter à la sultane Validé la part qu'elle avoit au gouvernement de l'empire. Il n'en fallut pas davantage pour l'exposer à l'indignation de cette princesse. Elle appuya auprès du grand-seigneur les murmures qu'excitoient sa mauvaise conduite dans la guerre de Hongrie, & sa lâcheté au siège de Vienne, qu'il leva honteusement en 1683, après y avoir fait périr les meilleures troupes de l'empire Ottoman. Elle se servit enfin de la perte de Gran, pour animer les Janissaires à la révolte, & pour obliger par ce moyen le grand-seigneur à le sacrifier à la haine publique. Mahomet eut d'abord de la peine à y consentir; mais s'y voyant contraint, il lui envoya son arrêt de mort par deux agas des Janissaires, qui l'étranglèrent à Belgrade le 25 décembre 1683.

CARABANTES, (Joseph de) né en 1628, prit l'habit de capucin dans la province d'Aragon. Sa charité & son zèle pour la propagation de la foi, l'engagerent à porter la connaissance du vrai Dieu chez les nations sauvages de l'Amérique, où il souffrit en véritable apôtre, de nombreux & pénibles

travaux. Il mourut en 1694, après avoir écrit : I. *Ars ad discendi atque docendi idiomata pro missionariis ad conversionem Indorum abeuntibus*. II. *Lexicon seu vocabularium verborum, adverbiorum, conjunctionum & interjectionum ad meliorem intelligentiam significationemque Indorum*. III. *Practica de misiones, remedio de peccadores, sacado de la divina escritura y de la ensennanza apostolica*, &c., 2 vol. in-4°; le premier imprimé à Léon, 1674; le second à Madrid, 1678. IV. *Platicas dominicales, y lecciones doctrinales de las cosas mas esenciales sobre los evangelios*, &c., 2 vol. in-4°, Madrid, 1686 & 1687. Michel de Fuentes, évêque de Lugo en Galice, trouva ce dernier ouvrage si recommandable, qu'il en ordonna une lecture publique dans toutes les paroisses de son diocèse. Diego Gonzalez de Quiroga a donné la *Vie* de ce zélé missionnaire, Madrid, 1705, in 4°, en espagnol.

CARACALLA, (Marc-Aurele-Antonin) naquit à Lyon l'an 188, de Septime Sévère & de Julie. Le jour même de la mort de son pere, ses soldats le proclamèrent empereur avec Geta son frere. L'antipathie qui étoit entre ces deux princes augmentant tous les jours, Caracalla fit poignarder Geta entre les bras de Julie sa mere, qui fut teinte de son sang. Le fratricide, resté seul empereur, gagna les soldats en augmentant leur paie de moitié. Cette libéralité aveugla ces misérables : ils approuverent son crime, & déclarerent Geta ennemi du bien public. Il rentra

ensuite dans Rome avec tous ses soldats en armes, criant que Geta avoit eu envie de le tuer lui-même, & que Romulus s'étoit défait de son frere avant lui. Pour diminuer l'horreur de son crime, il fit mettre Geta au rang des dieux, se mettant fort peu en peine qu'il fût dans le ciel, pourvu qu'il ne régnât pas sur la terre : *Sit divus, dum non sit vivus*. Il chercha par-tout des apologistes de ce meurtre. Papinien fut mis à mort, pour n'avoir pas voulu, à l'exemple de Sénèque, colorer un tel forfait. *Il n'est pas si aisé*, répondit-il, *d'excuser un parricide, que de le commettre*. Le scélérat, déchiré par des remords continuels, fit un voyage dans les Gaules. Il troubla les peuples, viola les droits des villes, & ne s'en retira qu'après avoir inspiré une haine universelle. Ses impôts & ses exactions épuiserent toutes ses provinces. Sa mere lui reprochant ses profusions, le tyran ne lui répondit que ces mots : *Sachez que tant que je porterai cela* (en lui montrant une épée nue), *j'aurai tout ce que je voudrai*. Cette épée ne défendit pas son empire contre les barbares. Les Quades, les Allemands & d'autres peuples de la Germanie lui ayant déclaré la guerre, il acheta la paix à prix d'argent. Sa lâcheté ne l'empêcha pas de prendre le nom de *Germanique*, de *Parthique* & d'*Arabique*. Il contrefit Alexandre & Achille, & ordonna à tout le monde de l'appeller *Alexandre* ou *Antonin le Grand*. Ne pouvant imiter la valeur du héros Macédonien, il en copia les manieres, marchant comme lui la tête pen-

chée sur une épaule, & tâchant de réduire ses traits à la figure de ce conquérant. Etant allé à Alexandrie, il donna ordre à ses soldats de faire main-basse sur le peuple, pour le punir de quelques railleries lâchées au sujet de la mort de Geta. Le carnage fut, dit-on, si horrible, que toute la plaine étoit couverte de sang. La mer, le Nil, les rivages voisins en furent teints pendant plusieurs jours. Ce barbare finit par interdire les assemblées des savans & par faire murer tous les quartiers de la ville. La terre fut bientôt délivrée de ce monstre. Un centenier des Prétoriens le tua peu de tems après, l'an 217. Voyez PLAUTIEN, & la fin de l'art. CALIGULA.

CARACCIO, (Antoine) baron Romain du 17^e siecle, se fit un nom par ses Poésies italiennes. Parmi ses Tragédies, on distingue *il Corradino*, imprimée à Rome en 1694. Un ouvrage plus important l'occupait; c'est son *Imperio vendicato*, poëme épique en quarante chants, imprimé à Rome en 1690, in-4°. Les Italiens le placent immédiatement après l'Arioste & le Tasse; mais les gens de goût, en admirant la facilité & l'abondance de l'auteur, mettent son poëme beaucoup au-dessous du *Roland furieux* & de la *Jérusalem délivrée*.

CARACCIOLI, (Jean-Antoine) natif de Melphe, d'une famille illustre, fut le dernier abbé régulier de S. Victor de Paris en 1543. Il tyrannisa ses confreres, & se vit obligé de permuter son abbaye en 1551 avec l'évêché de Troyes. Il s'étoit fait connoître d'abord

avantageusement par son *Miroir de la vraie Religion*, Paris, 1544, in-16; mais il ternit ensuite sa réputation par son attachement aux nouvelles opinions. Il prêcha le calvinisme à ses diocésains, & les scandalisa en se mariant. Il mourut en 1569, à Château-Neuf sur Loire, méprisé des deux partis.

CARACCIOLI, (César Eugenio) de la même famille que le précédent, florissoit dans le 17^e siècle, & se fit connoître par quelques ouvrages. Le plus considérable est une *Histoire Ecclesiastique de Naples*, en italien, 1654, 1 vol. in-4°. Charles Lellis y fit un vol. in-4° d'augmentations. Cette Histoire est peu commune en Italie. On estime aussi sa *Description du royaume de Naples*, 1661, in-4°, en italien.

CARAFFA, (Charles) fondateur de la congrégation des Ouvriers-Pieux, étoit de l'illustre maison de Caraffa. Né en 1561, il se fit Jésuite; mais de fréquentes maladies l'obligèrent de sortir de la société cinq ans après son entrée. Il prit alors le parti des armes, & se distingua par sa bravoure. Agé de 34 ans, il ressentit un grand dégoût du siècle, & embrassa l'état ecclésiastique en 1599. Depuis ce tems, il mena une vie très-austère, & se livra entièrement aux exercices de la charité & de l'apostolat. Lorsque les malades ne l'occupoient point dans les hôpitaux, il instruisoit le peuple dans les places publiques, & travailloit à la conversion des pécheurs. Il établit à Naples plusieurs maisons de repentins à l'imitation de celle que S. Ignace avoit établie à Rome.

Il fut fait supérieur des Cathécumènes & du séminaire de Naples qu'il réforma, & fonda une congrégation pour les missions. Le pape Grégoire XV approuva ce nouvel institut sous le titre de *Congrégation des Ouvriers-Pieux*. Quelque tems avant sa mort, il se retira dans une solitude, pour ne vaquer qu'à son propre salut, & il y mourut le 8 septembre 1633. Ces *Ouvriers* ne font point de vœux, leur vie est très-austère; cette congrégation n'est pas nombreuse.

CARAFFE, (Antoine) de l'illustre maison de ce nom, aussi distingué par ses lumières que par son rang, partagea la disgrâce de sa famille sous Paul IV, & alla chercher un asyle à Padoue; le pape Pie V le rappella, & le fit cardinal en 1568, & quelque tems après il fut mis par Sixte V à la tête des éditeurs de la *Bible des Septante*. Elle fut publiée par ses soins, avec la Préface & les Scholies de Pierre Morin, à Rome, 1587, in-folio. Cette Bible fut traduite en latin, & parut à Rome en 1588, in-fol. L'une & l'autre sont rares. Le P. Morin en a donné une nouvelle édition à Paris en 1628, 3 vol. in folio. Il y a joint le nouveau Testament en grec & en latin. Ce savant cardinal traduisit, de grec en latin: *Catena veterum Patrum, in Cantica Veteris & Novi Testamenti. Commentaria Theodoretii in Psal. S. Gregorii Nazianzeni Orationes*.

CARAFFE, voyez l'article PIE IV.

CARAGLIO, (Jean-Jacques) graveur en pierres fines, originaire de Vérone, se fit éga-

lement connoître par ses rampes, ses gravures & ses médailles. Sigismond I, roi de Pologne, l'appella à sa cour, employa ses talens & les récompensa.

CARAMUEL DE LOBKOWITS, (Jean) cistercien, né à Madrid en 1606, d'un pere Flamand & d'une mere Allemande, fut envoyé aux Pays-Bas avec le titre d'abbé & comte de Melrose en Ecosse, & celui de vicaire-général de l'abbé de Cîteaux dans les isles Britanniques. En 1638, il fut reçu docteur en théologie à Louvain. Il fut l'un des premiers qui se déclarerent contre l'*Augustinus* de Janfenius, & qui reçurent avec respect les décrets d'Urbain VIII qui le condamnoient. Il eut beaucoup à souffrir à cette occasion, selon ce qu'il rapporte lui-même. Quelque tems après il fut fait abbé de St.-Disibode ou Dissembourg dans le Bas-Palatinat. Ses premiers soins furent d'y réparer les désordres que l'hérésie y avoit causés; il y travailla avec un zele infatigable & un succès éclatant à la conversion des hérétiques. L'archevêque de Mayence le prit pour son suffragant, & il fut décoré du titre d'évêque de la Mysie. Il fut ensuite vicaire-général de l'archevêque de Prague. Cette ville étant assiégée par les Suédois en 1648, il crut que sa qualité de Religieux ne devoit pas l'empêcher de prendre les armes pour la défendre contre des hérétiques. Il se distingua tellement à la tête d'une compagnie d'ecclésiastiques, qu'il reçut en récompense un collier d'or de l'empereur. Caramuel avoit

déjà signalé son courage & son industrie à l'ouvain en 1635, & à Frankental dans le Palatinat, où il avoit fait le rôle d'ingénieur & mis à profit les connoissances qu'il avoit dans les mathématiques. La tranquillité étant rendue à la Bohême, il travailla à la conversion des Protestans, & suivant le témoignage du cardinal de Harrach, archevêque de Prague, il en convertit jusqu'à vingt-cinq mille. Son zele & ses succès lui procurerent l'évêché de Koenigsgratz en Bohême; mais il n'en eut que le titre, les revenus étant entre les mains des Luthériens. Alexandre VII lui donna l'évêché de Campagna dans le royaume de Naples en 1657. Il s'y fixa jusqu'en 1673; vers la fin de cette année il fut pourvu de celui de Vigevano entre Milan & Pavie; c'est là qu'il finit ses jours le 8 septembre 1682. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on voit le catalogue dans le tome 29e. des *Mémoires du P. Nicéron*; on distingue sa *Trithemii Steganographia vindicata*, Nuremberg, 1721, in-4°, & sa *Théologie*, 7 vol. in-fol., &c. On trouve ses décisions morales trop peu sévères; & ce n'est pas sans raison qu'il tient un des premiers rangs parmi les casuistes relâchés. Il étoit un des plus ardens défenseurs du probabilisme, pour lequel il publia une *Apologie*. Voyez PASCAL, BUSEMBAUM, ESCOBAR.

CARANUS, premier roi de Macédoine, & le septieme des Héraclides depuis Hercule, selon la fable, chassa Midas, fonda sa monarchie vers l'an

894 avant J. C. Depuis lui, jusqu'à Alexandre-le-Grand, on compte ordinairement 23 rois.

CARAVAGE, (Michel-Ange de) dont le nom étoit Amerigi, naquit dans le château de Caravage dans le Milanès, en 1569. Il commença d'abord par porter le mortier aux peintres qui peignoient à fresque, & finit par être un des plus grands artistes d'Italie. Il dut tout à la nature, ses talens & ses progrès; mais il reçut d'elle en même tems une humeur querelleuse & satyrique, qui remplit sa vie d'amertume. Ayant appelé en duel le Jospin, & celui-ci refusant de se battre, il alla à Malte pour se faire recevoir chevalier servant. Les faveurs de cet ordre ne purent contenir son caractère. Il insulta un chevalier de distinction, & fut mis en prison. S'étant sauvé à Rome, où il avoit déjà tué un jeune-homme, il eut encore quelques affaires fâcheuses, & mourut sans secours sur un grand chemin en 1609, à l'âge de 40 ans. Ce peintre n'avoit point d'autre guide que son imagination souvent déréglée. Delà le goût bizarre & irrégulier qui regne dans ses ouvrages. Il vouloit être singulier, & n'avoit pas de peine à y réussir. Il eut d'abord le pinceau suave & gracieux du Giorgion, qu'il changea pour un coloris dur & vigoureux. S'il avoit un héros ou un saint à représenter, il le copioit sur quelque paysan. Il imita la nature, à la vérité; mais non pas, dans ce qu'elle a de gracieux & d'aimable.

CARAUSIUS, tyran en An-

gleterre dans le troisieme siecle, étoit né en Flandre d'une famille obscure. De grands talens pour la guerre de terre & de mer le firent distinguer dans celle que Maximilien Hercule fit aux Bagaudes. Cet empereur lui confia le commandement d'une flotte, chargée de défendre les côtes de la Gaule Belgique & de la Bretagne. Mais ayant appris qu'il se menageoit un parti chez les peuples voisins, il ordonna de le faire mourir. Carausius, en secret averti de cet ordre, passa avec sa flotte en Angleterre en 287, & s'y fit reconnoître empereur. Il gagna le cœur de ces insulaires, & les forma aux armes & à la discipline. En vain Maximilien, deux ans après, vint l'attaquer avec une flotte formidable, il fut battu, & obligé de lui laisser, par un traité, la Grande-Bretagne, pour la défendre contre les barbares. Il associa ensuite l'usurpateur à la puissance souveraine, en lui confirmant le titre d'Auguste. Carausius n'en jouit pas long-tems. Un de ses officiers, nommé Allactus, l'assassina en 294, & se revêtit de la pourpre impériale, quoiqu'il n'eût pas ses talens. Carausius joignoit à une imagination vive, à un caractère ferme, le génie d'un grand politique & le courage d'un héros. Il fit rétablir, pendant la paix qu'il s'étoit procurée, la muraille de Septime Sévere. Il avoit environ 50 ans lorsqu'il fut assassiné. Génébrier a donné l'Histoire de cet empereur, Paris, 1740, in-4°.

CARAZZOLE, (Joannin) natif d'Ombrie en Italie, d'une famille fort médiocre, fut un

triste exemple des caprices de la fortune. Devenu secrétaire de Jeanne II, reine de Naples, au commencement du quinzième siècle, il plut, ainsi que beaucoup d'autres, à cette princesse, qui l'aima passionnément. Elle lui donna, comme en dot, le duché de Meli, & la charge de grand-connétable du royaume; mais une si haute élévation eut une fin des plus tragiques. Cette reine le dépouilla de tous ses biens & de tous ses honneurs, & le fit mourir avec autant de cruauté, qu'elle avoit eu d'amour pour lui. Pogge assure que ce fut Carazzole qui se chargea d'assassiner Jean Caraccioli, grand-général du royaume de Naples, qui avoit profité de la passion de la reine à son égard, pour augmenter ses biens & dominer dans l'état.

CARCAVI, (Pierre de) conseiller au parlement de Toulouse, puis conseiller au grand-conseil à Paris, & garde de la bibliothèque du roi, naquit à Lyon, & mourut à Paris en 1684. Il fut ami de Fermat, de Pascal & de Roberval. On trouve plusieurs de ses lettres dans le *Recueil* de celles de Descartes, avec lequel il s'étoit brouillé, après une liaison fort étroite. Carcavi étoit bon mathématicien.

CARDAN, (Jerôme) naquit à Pavie en 1501, d'une mere qui l'ayant eu hors du mariage, tenta vainement de perdre son fruit par des breuvages. Il vint au monde avec des cheveux noirs & frisés. La nature lui accorda un esprit pénétrant, accompagné d'un caractère beaucoup moins heureux. Bizarre, inconstant, opiniâtre,

il se piquoit, comme Socrate, d'avoir un démon familier; & son démon, s'il en eut un, fut moins sage encore que celui du philosophe Grec. Abandonné à sa mobile raison & à son humeur, il ne fit que grossir la liste des prétendus sages qui ont cru pouvoir se passer des leçons religieuses & de l'éternelle sanction des vertus. Après avoir signalé sa folie, autant que son savoir dans la médecine & les mathématiques, à Padoue, à Milan, à Pavie, à Bologne, il se fit mettre en prison dans cette dernière ville. Dès qu'il eut sa liberté, il courut à Rome, obtint une pension du pape, & s'y laissa mourir de faim en 1576, pour accomplir son horoscope. Il avoit promis de ne pas vivre jusqu'à 75 ans, il voulut tenir parole. Ses *Œuvres*, recueillies en 1663 par Charles Spon, en 10 vol. in-fol., sont une immense compilation de rêveries & d'absurdités. Son principal ouvrage est le *Traité de la subtilité*, attaqué par Jules Scaliger dans ses *Exercitations*, souvent avec justesse, & quelquefois sans raison. L'édition la plus rare de ce *Traité* est celle de Nuremberg en 1550, in-fol. Richard-le-Blanc le traduisit en françois, 1556, in-4°. Son *traité De rerum varietate*, Bâle, 1557, in-folio, présente également des vérités intéressantes & des faussetés révoltantes. Cardan étoit un géometre très-médiocre. Il perfectionna la théorie des problèmes du troisième degré, grace aux lumieres de Tartalea, célèbre mathématicien, dont il s'attribua les découvertes en vrai plagiaire. La manie de l'astrologie judiciaire

éclate dans tous ses traités astronomiques. Il attribuoit à son étoile ses impiétés, ses méchancetés, ses dérèglements, son amour pour les femmes, sa passion pour le jeu, &c. Le P. Kircher, dans son *Mundus subterraneus*, le représente comme un homme épris de la démonomanie, & sacrifiant aux curiosités sacrilèges de la magie; esprit foible, inquiet, & sujet aux plus étranges écarts. Bayle n'en donne pas une idée plus avantageuse. « Cardan, dit-il, étoit » d'une humeur très-inconf- » tante; mais on connoitra bien » mieux les bizarreries de son » esprit, si nous examinons ce » qu'il nous apprend lui-même » de ses bizarreries & de ses » mauvaises qualités. Cette » seule ingénuité nous apprend » que son ame fut frappée à un » coin tout particulier. Il nous » apprend qu'il a voulu quel- » quefois se tuer lui-même, qu'il » se plaisoit à rôder toutes les » nuits dans les rues; qu'il n'alloit pas jusqu'à l'excès dans les plaisirs de l'amour; mais » que s'il en prenoit au-delà du » (prétendu) nécessaire, cela » ne l'incommodoit pas beaucoup; que rien ne lui étoit » plus agréable que de tenir des » discours qui chagrinaient la » compagnie; qu'il débitoit à » propos & hors de propos tout » ce qu'il savoit; qu'il aimoit » les jeux de hasard jusqu'à y » passer les journées entières, » au grand dommage de sa famille & de sa réputation; car » il jouoit même les meubles » & les bijoux de sa femme. Il » raconte toutes ces choses & » plusieurs autres avec la dernière naïveté. Je ne doute

» pas néanmoins que si nous » avions sa vie faite par un » autre, nous n'y trouvassions » beaucoup plus de choses ignominieuses qu'on n'en trouve » dans celle-ci ».

CARDAN, (Jean-Baptiste) fils aîné du précédent, docteur en médecine comme lui, eut la tête tranchée à 26 ans, en 1560, pour avoir empoisonné sa femme, jeune personne sans biens, dont il s'étoit dégoûté peu de tems après le mariage. C'est à cette occasion que son pere fit son traité: *De utilitate ex adversis capienda*; De l'utilité que l'on doit retirer des adversités. On a du fils un traité *De fulgure*, & un autre *De abstinentia ciborum foetidorum*, imprimés avec les ouvrages de son pere. Voyez le 14e. volume des *Mémoires du P. Nicéron*, page 249.

CARDI, peintre, voy. CIVOLI.

CARDINAL, (Pierre) prêtre & poète Provençal, natif d'Argence, près de Beaucaire, se chargea de l'éducation de la jeunesse de Tarascon. Charles II, roi de Naples & de Sicile, exempta cette ville de tout subside pendant dix ans, à condition qu'elle entretiendrait l'homme de lettres qui faisoit fleurir leur pays par ses soins & ses talens. Cardinal réussissoit dans tous les genres de littérature. On a de lui: *Las Lauzours de la Dama d'Argensa*.

CARDONE, (Jean-Baptiste) évêque de Tortose, mort en 1590, publia quatre *Traitéshistoriques & critiques*, Tarragone, 1587, in-4°: le premier est un avis au roi Philippe II, pour bien dresser sa bibliothé-

C A R

que de l'Eſcurial ; le ſecond eſt un traité de la Bibliothèque du Vatican ; le 3e. concerne les ouvrages des hérétiques ; le 4e. traite des dyptiques. Ils ſont rares.

CARDONNAY, voy. VACQUETTE.

CARDONNE, (Dominique) paſſa une partie de ſa vie dans le Levant. De retour en France, il fut fait ſecrétaire interprète du roi, garde des manſcrits de ſa bibliothèque, cenſeur & profeſſeur royal pour les langues turque & perſanne. Il mourut à Paris le 25 décembre 1783. Ses ouvrages ſont : I. *Mélanges de Littérature orientale, traduits de différens manſcrits turcs, arabes & perſans*, Paris, 1772, 2 vol. in-12. Ouvrage d'un but vraiment louable. Tandis que quelques philoſophes repréſentent les Aſiatiques comme beaucoup plus vertueux que nous, d'autres aſſurent que la vertu eſt un être fantaſtique qui ne ſe trouve nulle part. Dans cette collection on prouve que les hommes que nous croyons barbares, & qui le ſont effectivement à bien des égards, ſont ſuſceptibles de tout ce qu'on admire chez les peuples policés ; que le crime eſt haï chez eux comme chez les autres nations ; & que ſur la ſurface de la terre tout ſe rapporte à deux points, l'horreur du vice, & l'éloge de la vertu. « Peu im- » porte, dit un auteur, que » l'on ſe trompe quelquefois » dans la recherche & la fuite » de ces deux êtres ſi oppoſés, » par des apparences illuſoires » & des préjugés nationaux ; » c'eſt toujours la vertu que » l'on cherche, & le vice que

C A R 543

» l'on fuit ». II. *Histoire de l'Afrique & de l'Eſpagne, ſous la domination des Arabes, compoſée ſur différens manſcrits arabes*, Paris, 1765, 3 volum. in-12. Cet ouvrage réellement traduit des auteurs arabes, eſt un morceau neuf & intéreſſant, ſur-tout pour l'histoire d'Eſpagne. III. *Contes & Fables Indiennes*, un vol., que l'on joint à deux autres compoſés par Petits de La Croix.

CARDUCHO, (Vincent) gentilhomme Florentin, ſe fit un nom par ſon talent dans la peinture. Il fut appellé en Eſpagne, où il peignit les galeries du château de Pardo, & mourut à Madrid en 1638, à 70 ans, après avoir été honoré du titre de peintre de Philippe III & de Philippe IV.

CAREL, (Jacques) plus connu ſous le nom de Lerac, qui eſt l'anagramme de ſon nom, naquit à Rouen. Son poème intitulé : *Les Sarraſins chaffés de France*, dont le héros eſt Childebrand, fit naître ces quatre vers de Boileau :

O le plaſant projet d'un poète ignorant,
Qui de tant de héros va choiſir Childebrand !
D'un ſeul nom quelquefois le ſon dur et bizarre
Rend un poème entier ou burleſque, ou barbare.

L'abbé Carel fit des efforts de génie, pour juſtifier le choix de ſon héros contre le ſatyrique. Il voulut prouver que le nom de Childebrand avoit quelque conformité avec celui d'Achille ; ce qui fit rire beaucoup ſans ceſſer d'être vrai. Car d'abord la principale ſyllabe qui fixe, pour ainſi dire, le ſon du mot,

s'y trouve, & si les oreilles étoient aussi accoutumées au son du héros françois, qu'à celui du grec, elles ne le trouveroient pas plus *bizarre*. Le caustique Boileau prenoit quelquefois un sarcasme pour de la critique.

CAREW, (Richard) d'une famille distinguée, né en 1555, fit ses études à Oxford, voyagea en France, & fut fait à son retour schériff de la province de Cornouailles, dont il donna une savante *Description*. L'estime qu'on en fait lui a mérité une nouvelle édition à Londres, 1769, in-4°. Il étoit proche parent de Georges CAREW, célèbre vice-roi d'Irlande, qui se distingua dans les guerres qui agiterent ce royaume depuis l'an 1599 jusqu'en 1602, & dont on a publié l'*Histoire* en anglois, sous le titre de *l'Irlande pacifiée*, Londres, 1633, in-folio, que quelques lexicographes lui attribuent mal-à-propos, puisqu'elle a pour auteur Thomas Stafford.

CARIBERT ou CHEREBERT, roi de Paris, succéda à son pere Clotaire I en 561, & mourut à Paris en 567. Ami des belles-lettres, il parloit le latin comme sa langue naturelle. Zélé pour l'observation des loix, il ne s'occupoit que du bonheur & de la tranquillité de ses sujets. Roi pacifique, mais jaloux de son autorité, il savoit la soutenir avec autant de dignité que de fermeté. —

Il ne faut pas le confondre avec CARIBERT ou Charibert, roi d'Aquitaine, frere de Dagobert I, qui mourut au château de Blaye en 630, & dont Chilperic, son fils aîné, fut mis à

mort par ordre de son oncle. Ce prince laissa encore deux enfans qui lui survécurent. Le premier, appelé Bogges, a été la tige d'une longue suite de princes, dont la postérité s'est perpétuée jusqu'à Louis d'Armagnac, duc de Nemours, tué à la bataille de Cérignoles en 1503.

CARIGNAN, voy. SAVOIE.

CARIN, (Marc-Aurele) fils de l'empereur Carus, qui le nomma César en 282 & l'envoya dans les Gaules. Carin s'y souilla de crimes & de débauches, & s'opposa à Dioclétien; mais après plusieurs combats, il fut tué en Mœsie l'an 285, par un tribun dont il avoit séduit la femme. C'étoit un prince d'un esprit foible & d'un cœur corrompu. Il porta le déshonneur dans la plupart des familles des Gaules, & accabla les peuples d'impôts. Sans égards pour les hommes respectables que son pere lui avoit donnés pour conseil, il les chassa de sa cour, & mit à leur place les vils compagnons de ses plaisirs & les ministres de ses exactions. Il ôta la vie au préfet du prétoire, & donna sa dignité à un homme de la lie du peuple. Un simple notaire, qui le servoit dans ses débauches, fut élevé au consulat. Ce prince, se faisant un jeu des liens sacrés de l'hymen, avoit épousé neuf femmes, qu'il répudioit à mesure qu'il s'en dégoûtoit, & même pendant le tems de leur grossesse.

CARLE, (le général) né dans un village des Cévennes, passa dans les pays étrangers après la révocation de l'édit de Nantes. Il servit le roi Guillaume,

C A R

laume, la reine Anne, le roi de Portugal, les Etats-Généraux. Il prit Alcantara, conduisit le siege de Salamanque, défendit Barcelone contre Philippe V, & fit cette retraite de l'Andalousie, que le maréchal de Berwick mettoit au nombre des plus belles.

CARLENCAS, voyez JUVENAL.

CARLETON, (Dudley) Anglois, né le 10 mars 1573, fut ambassadeur à Venise, à Turin, en France, & dans les Provinces-Unies. Après avoir rempli avec célébrité les fonctions de ministre, il mourut le 15 février 1632. Le lord Royston a publié : *La Correspondance de Carleton pendant son ambassade en Hollande, depuis 1616 jusqu'en 1620*, Londres, 1757, in-4°. On en a donné une traduction en françois, 3 vol. in-12. On y trouve une relation détaillée des troubles que les querelles des Arminiens & des Gomaristes occasionnerent en Hollande. Ce recueil de lettres fournit aussi des éclaircissements sur la guerre de Bohême en 1620.

CARLIER, (Jean - Guillaume) peintre, né à Liege en 1640, fut disciple de Bertholet Flémale, & égala presque son maître en peu de tems. Il mourut à l'âge de 35 ans, l'an 1675. Les tableaux que l'on a de lui, entr'autres le Martyre de saint Denis, représenté dans le plafond de la collégiale de ce nom, à Liege, montrent qu'il auroit été un des premiers peintres de l'Europe, si la mort ne l'avoit moissonné dans un âge si peu avancé.

Tome II.

C A R 545

CARLOMADERNO, voy. MADERNO.

CARLOMAN, fils aîné de Charles Martel, & frere de Pepin le Bref, gouverna avec sagesse, & restitua à l'Eglise tout ce que son pere lui avoit enlevé. Il quitta le sceptre pour se faire moine du Mont-Cassin. Il s'étoit fait un nom dans le monde par sa valeur & ses vertus : il s'en fit un dans le cloître par sa vie humble & pénitente. Il mourut à Vienne en Dauphiné en 755. Son corps fut porté au Mont-Cassin, où il a été trouvé en 1628.

CARLOMAN, fils de Pepin le Bref, & frere de Charlemagne, fut roi d'Austrasie, de Bourgogne, & d'une partie de l'Aquitaine, en 768. Par sa mort arrivée en 771, Charlemagne devint maître de toute la monarchie françoise.

CARLOMAN, fils de Louis le Begue, & frere de Louis III, eut l'Aquitaine & la Bourgogne en partage, en 879. Ces deux princes, unis de cœur & d'intérêts, battirent souvent les Normands. Louis III étant mort en 882, Carloman devint seul roi de France, & mourut lui-même d'une blessure qu'un sanglier lui fit à la chasse en 884.

CARLOMAN, fils de Louis le Germanique, partagea le royaume de Baviere avec ses freres Louis & Charles. Il fut encore roi d'Italie & empereur. Il mourut en 880, sans laisser d'enfans de son épouse légitime.

CARLONE, (Jean) peintre Génois, né en 1590, mort à Milan en 1630, peignoit parfaitement le raccourci. Tout ce qui sortoit de son pinceau avoit

M m

la grandeur, de la force & de la correction. Le plafond de l'Annonciade de Genes, sur lequel il a représenté l'histoire de la Vierge, est un très-beau morceau. Jean-Baptiste, son frere, finit les ouvrages qu'il avoit laissés imparfaits. Celui-ci mourut en 1659. Cette famille a produit plusieurs autres peintres & sculpteurs.

CARLOS, (Don) fils de Philippe II, roi d'Espagne, parut dès son bas-âge violent dans toutes ses passions. Son aïeul Charles-Quint se rendant à sa solitude de S. Juste, le vit un moment à Valladolid, en fut très-mécontent, & n'en augura rien de bon. Il déplut également à son pere par son caractère indocile, faux, hautain, & des vices qui annoncerent dès-lors des suites funestes. Il traita avec les rebelles de Hollande, & leur promit de partir dans quelque tems pour se mettre à leur tête. Il fit mettre dans la ruelle de son lit un coffre rempli d'armes à feu. Il se fit faire de petits pistolets d'invention nouvelle, pour porter toujours sur lui, sans qu'on les pût voir; & il commanda à un fameux ouvrier François de lui faire, pour sa chambre, une serrure à secret qui ne se pût ouvrir que par dedans. Philippe, instruit & alarmé des précautions qu'il prenoit, résolut de s'assurer de sa personne. L'ouvrier de cette serrure extraordinaire, trouva le moyen de l'ouvrir. Le roi entra pendant la nuit dans la chambre de Don Carlos. Le malheureux prince dormoit si profondément, que le comte de Lerme put ôter, sans l'éveiller, les pistolets qu'il re-

noit sous son chevet. Il alla s'asseoir ensuite sur le coffre où étoient les armes à feu. Le prince, ayant été éveillé avec peine, s'écria qu'il étoit mort: le roi lui dit, *que tout ce qu'on faisoit étoit pour son bien*. Mais Don Carlos, voyant qu'il se faisoit d'une cassette pleine de papiers qui étoit sous son lit, & qui contenoit des choses étranges, entra dans un désespoir si furieux, qu'il se jeta tout nud dans un brasier, que ses gens avoient laissé allumé dans la cheminée, à cause du froid extrême qu'il faisoit alors. Il fallut l'en tirer de force, & il parut inconsolable de n'avoir pas eu le tems de s'y étouffer. On démeubla d'abord sa chambre, & pour tout meuble on n'y laissa qu'un méchant matelas à terre. Aucun de ses officiers ne parut depuis en sa présence. On lui fit prendre un habit de deuil; il ne fut plus servi que par des hommes vêtus de même. Le roi ayant vu ses desseins & ses intelligences par les papiers dont il s'étoit saisi, lui fit faire son procès, & il fut condamné à mort. On prétend qu'il se fit ouvrir les veines dans un bain; d'autres disent qu'il fut empoisonné ou étranglé. On place sa mort le 24 juillet 1568. On a observé que cette année, ainsi que la nature du crime attribué à Don Carlos, sont exprimés dans ce vers d'Ovide au 1er livre des Métamorphoses :

FILIUS ANTE DIEM PATRIOS
INQUIRIT IN ANNOS.

Quelques auteurs ont cru que Philippe s'étoit porté à cette dure extrémité par la décou-

verte la plus accablante pour un roi, un mari & un pere. On dit qu'il découvrit que le prince aimoit & étoit aimé de la reine Elisabeth : ce qu'il y a de certain, c'est que cette princesse mourut peu de tems après. M. de Thou, en parlant de la mort de Don Carlos, observe que « Philippe n'y donna les » mains, que lorsqu'il se fut » convaincu qu'il ne lui restoit » plus aucun moyen de corri- » ger son fils & de sauver l'é- » tat; & que malgré tout cela » il lui eût conservé la vie, si » le malheureux prince devenu » furieux par la découverte de » ses crimes, ne se fût efforcé » en différentes manieres de se » tuer soi-même; que Philippe, » avant la mort de l'infant, » rendit compte au grand & » saint pontife Pie V, des cir- » constances accablantes où il » se trouvoit & de la conduite » qu'il croyoit devoir y tenir, » &c.; que le pape fit le plus » grand éloge du monarque, » &c ». On trouve tout cela écrit d'une maniere intéressante & bien détaillée, qui porte l'empreinte & qui inspire la confiance de la vérité, dans le 43^e livre de l'Histoire de ce célèbre président, tome II, page 506 & suiv., édition de Geneve, 1620. L'abbé Nonotte observe que les détracteurs de Philippe ont bêtement marché à la suite de quelques poètes & chansonniers, & n'ont consulté ni les faits connus, ni des historiens dignes de quelque croyance; observation qu'il prouve particulièrement par les fables répandues sur la mort de Don Carlos. « Le premier au- » teur François, dit-il, qui en

» ait parlé, est un poète qui » fit un millier de vers sur » ce sujet, & qui les adressa à » Henri III, pour l'engager à » venger la mort de la reine sa » sœur, qu'il supposoit avoir » été empoisonnée après la » mort de Don Carlos. Son » imagination a été le flambeau » à la lueur duquel ont marché » nos faiseurs de nouvelles, & » ensuite nos historiens » (voyez PHILIPPE II). L'abbé de St-Réal a donné l'*Histoire de Don Carlos*; roman calomnieux, où l'auteur avance les faits les plus manifestement faux, pour dénigrer la mémoire de Charles-Quint & de Philippe; comme le remarque Bayle lui-même, article *Charles-Quint*, note R.

CARLOSTAD ou CAROLSTAD, (André-Rodolphe) dont le véritable nom étoit *Bodens-tein*, chanoine, archidiacre & professeur de théologie à Wittenberg, donna le bonnet de docteur à Martin Luther, & lia amitié avec lui. Un jour qu'ils étoient à table, il paria, le verre à la main, qu'il renouvellerait les opinions de Béren-ger contre la présence réelle. Il tint parole, il écrivit : mais il donna dans la plus grande des absurdités, en disant que ces paroles de Jesus-Christ dans la Cene : *Ceci est mon corps*, ne se rapportoient pas à ce qu'il donnoit; mais qu'il vouloit seulement se montrer assis à table. C'étoit un fanatique bouillant & singulier. Il se livroit à tout le monde, & personne ne le vouloit. Il erra long-tems de ville en ville, persuadant aux écoliers de mépriser les sciences, de ne s'attacher qu'à la

Bible, de brûler tous leurs livres & d'apprendre quelque métier. Il leur en donna l'exemple, en se faisant laboureur. Il fut le premier ecclésiastique d'Allemagne qui se maria publiquement. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de profanation. Ses disciples firent des oraisons propres pour ce mariage, & les chanterent à la Messe. La première commençoit ainsi : *O Dieu qui, après l'extrême aveuglement de vos prêtres, avez daigné faire la grace au bienheureux Carlostad d'être le premier qui ait osé prendre femme, sans avoir égard aux loix du Papisme; nous prions, &c.* Il se retira à Bâle après avoir vu Zuingle, & y mourut dans la misère en 1541. On a de lui beaucoup d'ouvrages de controverse, méprisés des Catholiques & peu estimés des Protestans.

CARMAGNOLE, (Francois) fut ainsi appelé du lieu de sa naissance; d'abord réduit à garder les pourceaux, il parvint, de cette profession ignoble, à la dignité de général de Philippe Visconti, duc de Milan. Il soumit à l'obéissance de ce prince, Parme, Crémone, Bresse, Bergame, &c. Son mérite lui avoit acquis le commandement; l'envie l'en dépouilla. Carmagnole retiré chez les Vénitiens, & devenu général de leur armée, marcha contre son prince, & l'obligea à demander la paix. Ses services ne l'empêcherent point d'être traité comme un perfide. Ayant été battu dans un combat naval, on l'accusa de quelque intelligence avec l'ennemi; & sur cette accusation très-peu

fondée, on lui coupa la tête en 1422. Son véritable crime étoit d'avoir traité les grands, d'orgueilleux dans la paix, & de lâches dans la guerre.

CARNÉADES, de Cyrene, fondateur de la troisième académie, apôtre du pyrrhonisme comme Arcefilas, mais d'un pyrrhonisme plus raisonnable. Il admettoit des vérités constantes, inaltérables, fondées sur l'essence même de Dieu, mais obscurcies par tant de ténèbres, que l'homme ne pouvoit démêler la vérité parmi les faussetés dont elle étoit entourée. Il consentoit que la vraisemblance nous déterminât à agir, pourvu qu'on ne prononçât sur rien d'une manière affirmative. Les Stoïciens, & surtout Chrysippe, eurent en lui un adversaire redoutable; mais il les réfuta avec beaucoup de retenue, disposant son esprit à les combattre par une prise d'ellébore, & avouant que sans Chrysippe il n'auroit pas été ce qu'il étoit. Par une vaine envie de se faire remarquer, commune à tous ces vieux sages, il négligeoit le soin de son corps, & laissoit croître ses cheveux & ses ongles. Il faisoit semblant d'oublier de manger, & il falloit que sa servante lui mît les morceaux à la main, & souvent à la bouche. La morale lui parut préférable à la physique: aussi s'y appliqua-t-il davantage. Il avoit souvent à la bouche cette maxime, remarquable dans un païen, quoique très-inférieure à celles que l'Evangile établit sur l'amour de nos ennemis: *Si l'on savoit, disoit-il, qu'un ennemi vînt s'asseoir sur de l'herbe qui cacheroit un*

aspic, on agiroit en mal-honnête homme si l'on ne l'en avertissoit pas, quand même notre silence ne pourroit pas être repris publiquement. Ayant su qu'Antipater, son antagoniste, s'étoit détruit par le poison : Qu'on m'en donne aussi ! s'écria-t-il. — Et quoi ? lui dit-on. — Du vin miellé, répondit-il, ayant bientôt réprimé cette saillie de courage. Carnéades étoit surtout fort éloquent. Les Athéniens ayant été condamnés à payer cinq cents talens pour avoir pillé la ville d'Orope, ce philosophe député à Rome parla avec tant de force, que Caton, se défiant des charmes de ses discours : Renvoyez, dit-il, ce Grec ; il semble que les Athéniens, en le chargeant de leurs affaires, aient voulu triompher de leurs vainqueurs. Carnéades mourut âgé de 85 ans, la quatrième année de la CLXII^e olympiade, la 129^e avant J.C., regrettant fortement la vie. Il y eut à sa mort une éclipse de lune : Comme si le plus bel astre après le soleil (dit froidement le plat historien Diogene Laërce) eût pris part à cette perte.

CARNEIRO, (Antoine) Portugais, né à Fronteira, dans le diocèse d'Elvas, chevalier & procureur de l'ordre de Calatrava, fut trésorier de l'armée de Philippe II en Flandre, en 1585. Il est auteur de *l'Histoire des guerres de Flandre depuis l'an 1559 jusqu'à l'an 1609*, Bruxelles, 1625, in-fol. en espagnol.

CARO, (Annibal) né à Citranova en Istrie en 1507, fut successivement secrétaire de plusieurs prélats, puis du duc de Parme, & enfin de Pierre-

Louis Farnese. Ce prince le députa vers Charles V, pour une commission importante. Caro, aussi bon négociateur que grand poète, s'en acquitta avec succès. Peu de tems après son retour en Italie, son maître ayant été tué par les Plaisantins ses nouveaux sujets ; les cardinaux Alexandre & Ranuce, & le duc Octave Farnese, se disputèrent Caro. Canonicats, prieurés, abbayes, commanderies même de l'ordre de Malte, tout lui fut prodigué. Il étoit trop heureux ; l'envie l'attaqua : mais son principal ennemi, ayant été convaincu d'erreurs capitales, fut condamné comme hérétique par le saint-office, & échappa difficilement aux peines qu'il méritoit. Caro, accablé d'infirmités & dégoûté du métier de courtisan, quitta ses protecteurs, & finit sa vie dans l'étude & la retraite en 1566. Sa mémoire est encore chère aux gens-de-lettres d'Italie, par les excellentes productions dont il les a enrichis. Les principales sont : I. Une traduction de *l'Enéide de Virgile*, en vers italiens, que la pureté & l'élégance du style, la fidélité & le choix des expressions ont fait mettre à la tête des ouvrages qui font le plus d'honneur à leur langue. L'édition la plus rare est celle de Venise, 1581, in-4°. Il y en a eu plusieurs autres : une des meilleures est celle de Paris, 1765, 2 vol. in-8. II. Un recueil de ses Poésies, imprimé à Venise en 1584, in-4°. La langue Toscane s'y montre dans toute sa beauté. Les grands seigneurs, les gens-de-lettres firent sur-tout un accueil favorable à ses sonnets.

On le compara à Pétrarque & à Bembo, & il soutint quelquefois le parallèle. III. Des traductions de quelques auteurs sacrés & profanes, des Oraisons de S. Grégoire de Nazianze & de S. Cyprien, de la Rhétorique d'Aristote, des *Pastorales* de Longus, imprimées pour la première fois à Parme en 1786, in-4°, par les soins de M. le marquis de Breme, ambassadeur du roi de Sardaigne à Naples, qui étoit le possesseur du manuscrit: on a déjà remarqué que les mœurs n'ont point gagné à la publication de cette traduction, &c. IV. Deux volumes de Lettres, regardées par les Italiens comme des modèles en ce genre. Elle furent imprimées à Venise, en 1582, in-4°; & elles ont reparu à Padoue en 1749, en 3 vol. in-8°, avec la Vie de l'auteur.

CARON, (Pierre) l'un des premiers imprimeurs de France, & connu des bibliographes pour avoir publié le premier ouvrage imprimé en français; c'est une traduction de l'*Aiguillon de l'Amour divin*, de saint Bonaventure, Paris, 1474. L'art de l'imprimerie étoit cependant connu à Paris dès l'an 1469; mais le peu de livres, publiés pendant cet intervalle, ou étoient écrits en latin, ou sont restés inconnus. Cet imprimeur demouroit, rue Quincampoix, & avoit pour enseigne & devise, un petit bois avec ces mots: *Au franc Bois*.

CAROUGE, voyez GRIS.

CARPENTIER, (Jean le) voyez CHARPENTIER.

CARPENTIER, (Pierre) prieur de Doncheri, né à Charleville en 1697, entra de bonne heure dans la congrégation de

S. Maur. Des mécontentemens l'obligerent de passer dans l'ordre de Cluni. Il vécut à Paris sans être attaché à aucune maison, cultivant les lettres, & fouillant dans les archives & dans les bibliothèques. Il mourut au mois de décembre 1767. Il est auteur en partie de l'édition du *Glossaire de du Cange*, 6 vol. in-fol. & en entier du *Supplément à ce Glossaire*, 4 vol. in-fol., 1766: ouvrage plein de recherches & d'érudition. On a encore de lui: *Alphabetum Tironianum*, in-fol., 1747. Ce sont d'anciens monumens écrits en notes ou caractères d'abréviation, que ce savant a publiés avec des remarques sur ces caractères, dont Tiron, affranchi de Cicéron, passe pour être l'inventeur.

CARPI, (Jacques) tira son nom de Carpi dans le Modenois. Il s'appelloit Béranger, & florissoit vers l'an 1522. Il fut un des restaurateurs de l'anatomie. On l'accusa d'avoir disséqué deux Espagnols en vie, pour approfondir davantage cette science. On avoit imputé le même crime à Erasistrate & à Hérophile. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'est réalisé dans ce siècle, & que tous les moyens employés pour rendre ces horreurs invraisemblables ou douteuses, n'ont fait que les constater davantage; mais c'est un siècle de philosophie: celui de Carpi ne l'étoit pas. Quoi qu'il en soit, Carpi fit plusieurs découvertes anatomiques, & fut un des premiers qui guérissent le mal vénérien par les frictions mercurielles. Ce secret lui acquit des richesses considérables. Nous avons de lui des

Commentaires sur l'Anatomie de Mundinus, imprimés en 1521, in-4°. Il est mort en 1550.

CARPOCRATE, hérétique du second siècle, contemporain de Basilide, étoit d'Alexandrie. Il enseignoit que J. C. n'étoit qu'un pur homme, fils de Joseph; que son ame n'avoit, au-dessus de celles des autres hommes, qu'un peu plus de force & de vertu; & que cette surabondance de graces lui avoit été accordée de Dieu, pour vaincre les démons qui avoient créé le monde. Il rejetoit l'Ancien-Testament, nioit la résurrection des morts, & soutenoit qu'il n'y a aucun mal dans la nature, & que tout dépendoit de l'opinion. Il laissa un fils, nommé Epiphane, qui fut héritier de ses erreurs. Les Adamites furent sectateurs de ses rêveries. Il eut plusieurs autres disciples, dont quelques-uns portoient des marques à l'oreille. Ils avoient des images de Jesus-Christ, qu'ils plaçoient à côté de celles de Pythagore, de Platon, d'Aristote, &c.

CARPZOVIUS ou CARPZOV; nom de plusieurs juriconsultes & théologiens, dont les principaux sont les articles suivans.

CARPZOVIUS, (Benoît) naquit dans le marquisat de Brandebourg, en 1565. Il se rendit habile dans la jurisprudence, fut professeur en droit à Wittemberg, puis conseiller de l'électeur de Saxe. Il mourut en 1624, laissant quatre fils: Conrad, professeur en droit dans l'université de Wittemberg, & trois autres dont il est parlé dans les articles suivans.

CARPZOVIUS, (Benoît)

né en 1595, & mort en 1666, passa pour celui qui a le mieux écrit sur la pratique d'Allemagne. Il professa avec distinction dans l'université de Wittemberg. Retiré à Leipfick sur la fin de ses jours, il abandonna la jurisprudence, pour s'appliquer entièrement à l'étude de l'Ecriture-Sainte.

CARPZOVIUS, (David-Benoît) frere du précédent, & ministre luthérien. On a de lui une *Dissertation sur les vêtements sacrés des Hébreux*, 1655, in-4°. Elle offre beaucoup de recherches.

CARPZOVIUS, (Jean-Benoît) frere des deux précédens, & ministre luthérien. Il a laissé quelques ouvrages de controverse, & une dissertation de *Ninivitarum pœnitentiâ*, imprimée à Leipfick, 1640, in-4°. Il mourut en 1657 à Leipfick, où il avoit été professeur en théologie. Il laissa plusieurs enfans, entr'autres deux fils.

CARPZOVIUS, (Jean-Benoît) fils du précédent, naquit à Leipfick en 1639, & y mourut en 1699. Il s'est fait un nom par la version latine de plusieurs livres des Rabbins, & par beaucoup de Dissertations singulieres sur l'Ecriture-Sainte. On peut en voir la liste dans la *Bibliothèque sacrée du Pere le Long*.

CARPZOVIUS, (Frédéric-Benoît) conseiller de la ville de Leipfick sa patrie, fut utile à plusieurs savans d'Allemagne, & sur-tout aux auteurs des *Acta eruditorum*, commencés en 1682 par Othon Menke. Ses correspondances servirent beaucoup à enrichir ce journal. Il mourut en 1699, à 50 ans.

CARRACHE, (Louis) peintre célèbre, né à Bologne en 1555, ne montra pas d'abord tout ce qu'il fut dans la suite. Cet homme, qui surpassa tous les peintres de son tems, auroit abandonné la peinture, s'il eût suivi les conseils de son maître. Les chef-d'œuvres d'Italie réveillèrent peu-à-peu son génie. Ils s'attacha sur-tout à la maniere du Corregge, joignant les beautés de l'antiquité à la fraîcheur des ouvrages modernes, & opposant les graces de la nature aux afféteries du goût dominant. Ce fut par ses conseils qu'on établit à Bologne une académie de peinture, dont il fut le chef & le modele. Il pouvoit l'être, par son goût grand & noble, par sa touche délicate, par sa simplicité gracieuse. L'histoire de S. Benoît & celle de Ste. Cécile, qu'il peignit dans le cloître de S. Michel *in Bosco* à Bologne, forment une des plus belles suites qui soient sorties de la main des hommes. Ce grand peintre mourut à Bologne en 1619.

CARRACHE, (Augustin) cousin du précédent, Bolonois comme lui, né en 1557, excella dans la peinture & la gravure. Il partagea son esprit entre les arts & les lettres, éclairant les uns par les autres. Son habileté dans le dessin lui faisoit réformer souvent les défauts des tableaux qu'il copioit. Ce qui reste de lui est d'une touche libre & spirituelle, sans manquer de correction. Ses figures sont belles & nobles, mais ses têtes sont moins fieres que celles d'Annibal son frere. Il mourut à Parme en 1602, à 43 ans. Il

laissa un fils naturel, mort à 35 ans. Carrache a gravé très-agréablement & très-correctement plusieurs morceaux au burin, d'après le Corregge, le Tintoret, & d'autres grands peintres.

CARRACHE, (Annibal) frere du précédent, né en 1560. Ces deux peintres ne pouvoient vivre ensemble, ni séparément. La jalousie les éloignoit l'un de l'autre; le sang & l'habitude les réunissoient. Annibal, le plus illustre, faisoit dans l'infant la figure d'une personne. Ayant été volé dans un grand chemin avec son pere, il alla porter sa plainte chez le juge, qui fit arrêter les voleurs sur les portraits qu'il en dessina. Il n'avoit pas moins de talent pour les caricatures; c'est-à-dire, pour ces portraits qu'on charge de mille ridicules, en conservant pourtant la ressemblance de la personne dont on veut se venger. Le Corregge, le Titien, Michel-Ange, Raphaël, le Parmesan furent ses modeles. C'est dans leur école qu'il apprit à donner à ses ouvrages cette noblesse, cette force, cette vigueur de coloris, ces grands coups de dessin qui le rendirent si célèbre. Sa galerie du cardinal Farnese, chef-d'œuvre de l'art, & chef-d'œuvre trop peu récompensé, est un des plus beaux morceaux de Rome. Le cardinal Farnese crut bien payer cet ouvrage, achevé à peine en huit ans, en lui donnant cinq cents écus d'or. Annibal en tomba malade de chagrin; & cette tristesse, jointe aux maladies que lui avoient laissées ses débauches, l'emporta en 1609, à 49 ans. Ses

tableaux principaux sont à Bologne, à Parme, à Rome, à Paris, chez le roi & le duc d'Orléans. Ce grand maître laissa plusieurs élèves dignes de lui, entr'autres le Guerchin, l'Albane, le Guide, le Dominiquin, le Bolognese, &c.

CARRANZA, (Barthélemi) né en 1503, à la Mirande dans la Navarre, entra chez les Dominicains, & y professa la théologie avec éclat. On l'envoya au concile de Trente, en 1545. Il y soutint, avec beaucoup de force & d'éloquence, que la résidence des évêques étoit de droit divin. En 1554, Philippe II, roi d'Espagne, ayant épousé la reine Marie d'Angleterre, mena avec lui Carranza, qui travailla de toutes ses forces à rétablir la Religion catholique, & à extirper la protestante. Ce prince le nomma bientôt à l'archevêché de Tolède. Charles V, alors dans sa retraite de S. Just, le fit appeler pour l'avoir auprès de lui dans ses derniers momens. Quelque tems après, Carranza, accusé de penser comme Luther, fut arrêté par ordre du saint-office en 1559. Il dit aux deux évêques qui l'accompagnoient, lorsqu'il fut conduit à l'inquisition: *Je vais en prison au milieu de mon meilleur ami, & de mon plus cruel ennemi.* Ce propos ayant donné aux deux prélats de l'émotion: *Messieurs*, ajouta-t-il, *vous ne m'entendez pas; mon grand ami, c'est mon innocence; mon grand ennemi, c'est l'archevêché de Tolède.* Après huit ans de prison, il fut conduit à Rome, où sa captivité fut encore plus longue. On le jugea enfin en 1576, & on lui lut sa sentence.

Elle portoit en substance, que quoiqu'il n'y eût point de preuves de son hérésie, il ne laisseroit pas de faire une abjuration solennelle des erreurs qu'on lui avoit imputées. Carranza se soumit à ce décret. Il mourut la même année au couvent de la Minerve, après avoir protesté, les larmes aux yeux, & prêt à recevoir son Dieu, qu'il ne l'avoit jamais offensé mortellement en matière de foi; & que néanmoins il reconnoissoit pour juste la sentence rendue sur ce qui avoit été allégué, & prouvé contre lui. Le peuple méprisa les oppresseurs, & rendit justice à l'opprimé. Le jour de ses funérailles, toutes les boutiques furent fermées comme dans une grande fête. Son corps fut honoré comme celui d'un saint. Grégoire XIII fit mettre sur son tombeau une épitaphe, dans laquelle on parloit de lui, comme d'un homme également illustre par son savoir & par ses mœurs, modeste dans la prospérité, & patient dans l'adversité. Les principaux ouvrages de Carranza, sont: I. *La Somme des Conciles, & des Papes depuis S. Pierre jusqu'à Jules III*, en latin, 1681, in-4°. ouvrage qui peut servir d'introduction à l'histoire ecclésiastique. II. *Traité de la résidence des Evêques & des autres Pasteurs*, imprimé à Venise en 1547, in-4°. III. *Un Catéchisme espagnol*, 1558, in-fol. approuvé d'abord par l'inquisition, censuré ensuite, & absous de toute censure par le concile de Trente en 1563. On lui attribue encore un *Traité de la patience*. Un homme qui avoit été si long-tems dans les prisons, pouvoit connoître cette

vertu. Voyez les principaux traits de sa vie dans le 4e. volume des *Mémoires du P. Nicéron*.

CARRANZA, (Jerôme) natif de Séville, & chevalier de l'ordre du Christ en Espagne, étoit gouverneur de la province de Honduras en Amérique en 1589. Il a donné un livre de la pratique des armes, sous le titre de *Filosofia de las Armas*, St.-Lucar, 1582, in-4°, qui est recherché, parce qu'il est rare.

CARRARE, (François) d'une famille illustre d'Italie, qui s'étoit emparée de la souveraineté de Padoue, & qui en avoit été dépouillée par Mastin de l'Éscale, seigneur de Vérone. Les Vénitiens la lui firent rendre en 1338. La reconnaissance devoit attacher pour toujours les Carrare à la république : cependant François Carrare, un des rejetons de cette famille, prit le parti du roi de Hongrie contre les Vénitiens ; & ce prince le contraignit de s'accommoder avec les républicains, dès qu'il put se passer de son secours. En 1370, il lui fit faire une trêve, & en 1374, une paix désavantageuse. Il avoit attenté inutilement à la vie du doge & des principaux sénateurs : ses émissaires avoient été découverts & punis. Compromis peu sur le roi de Hongrie, il chercha d'autres alliés pour satisfaire la malignité de son cœur. Secondé du duc d'Autriche, du patriarche d'Aquilée & des Génois, il déclara la guerre aux Vénitiens, & s'empara de Chiozza après une vigoureuse résistance. Pour se venger de la perte qu'il avoit

faite devant cette place, il fit passer par la main du bourreau deux des officiers qui s'étoient le plus distingués à la défense de la ville. Il reçut enfin la peine due à sa perfidie : enfermé dans Vicence, il fut obligé de se rendre prisonnier, & finit ses jours dans le château de Côme. Son fils François eut le bonheur de s'évader, rentra dans Padoue en 1390, & se réconcilia avec les Vénitiens, auxquels il jura une amitié éternelle, qu'il ne tarda pas à rompre. Les Vénitiens eurent le dessus. Son fils Jacques fut fait prisonnier dans Vérone. Lui-même fut obligé de se rendre à Galéas, général des Vénitiens, à cause du soulèvement des Padouans contre lui. Ils furent amenés tous deux à Venise, avec un autre de ses fils, nommé François, qui avoit aussi été fait prisonnier. Les Vénitiens les firent condamner à mort, & décapiter dans la prison en 1405. Les deux François moururent dans le plus grand désespoir, & les bourreaux furent obligés de les assommer pour se défendre de leurs fureurs. Jacques mourut dans de grands sentimens de piété.

CARRÉ, (Louis) né en 1663, à Clofontaine dans la Brie, d'un bon laboureur, fut disciple du P. Malbranche qui se l'attacha, lui apprit les mathématiques & les principes de la métaphysique. L'académie des sciences se l'associa en 1697. Il mourut en 1711, avec toute la fermeté que donnent la philosophie & la Religion. On a de lui : I. Un ouvrage sur le calcul intégral, sous ce titre : *Méthode pour la mesure des sur-*

faces, la dimension des solides, &c., 1700, in-4°. II. Plusieurs Mémoires dans le recueil de l'académie. *Voyez* son éloge dans ceux de Fontenelle, & un extrait de cet éloge dans le 14^e vol. des *Mémoires du P. Nicéron*.

CARRELET, (l'abbé) docteur en théologie, & curé de la première paroisse de Dijon, joignit le zèle à la science, & s'acquitt à juste titre l'estime des honnêtes gens. Il mourut en 1766. On a de lui des *Œuvres spirituelles & pastorales*, 1767, 6 vol. in-12, qui sont recherchées.

CARRERA, (Pierre) prêtre Sicilien, fort habile aux échecs, a donné un *Traité italien sur ce jeu*, 1617, in-4°, recherché des curieux. On a encore de lui : I. Une savante *Histoire de Catane*, en italien, 1639-1641, 2 vol. in-folio. II. *Descriptio Ætnæ*, lib. III. III. *Monumentorum historicorum urbis Catanae*, lib. IV. IV. *Dissertations sur des Médailles antiques*, en latin. Ces trois derniers ouvrages se trouvent dans la collection de Muratori. Il mourut à Messine en 1687, à 76 ans.

CARRIERA, (Rosalba) célèbre par son talent pour la peinture dans l'école de Venise, née en 1672, morte en 1761, & selon d'Argenville, en 1757, réussit supérieurement dans le portrait. Ses pastels sont connus de toute l'Europe : elle a traité la miniature dans un goût nouveau, qui lui donne une expression singulière.

CARRIÈRES, (Louis de) né à Angers, entra dans la congrégation des Peres de l'Oratoire, où il remplit di-

vers emplois. Il mourut à Paris en 1717, dans un âge avancé, avec la réputation d'un homme savant & modeste. L'Écriture-Sainte fut sa principale étude ; nous avons de lui un *Commentaire littéral, inséré dans la traduction françoise, avec le texte latin à la marge*, en 24 vol. in-12, imprimé à Paris depuis 1701 jusqu'en 1716. On en donna une nouvelle édition in-4°, en 6 vol. avec des cartes & des figures, en 1750 ; & une autre en 10 vol. in-12, Toulouse, 1788. Ce Commentaire ne consiste presque que dans plusieurs mots adaptés au texte, pour le rendre plus clair & plus intelligible. Ces courtes phrases sont distinguées du texte par le caractère italique. Il s'est servi de la traduction de M. de Sacy. Il a eu beaucoup de succès, & il est d'une utilité journalière. *Voyez* VENCE.

CARRION, (Louis) savant & laborieux littérateur flamand, né à Bruges vers 1547, enseigna le droit à Bourges & à Louvain, où il fut chanoine & président du college des bacheliers en droit, & mourut le 23 juin 1595. Il donna des éditions de Valerius Flaccus, de Salluste, de Censorin, d'Aulugelle, &c. On a encore de lui : I. *Antiquarum lectionum commentarii, in quibus varia scriptorum veterum loca suppleuntur & corriguntur*, Anvers, 1576. II. *Emendationum & observationum libri duo*, Paris, 1583, in-4° ; idem dans le *Lampas critica* de Gruterus, tome 3^e.

CARSILLIER, (Jean-Baptiste) de Mante, avocat au parlement de Paris, mort en 1760, se distingua dans le bar-

reau & sur le Parnasse. On a de lui : I. Quelques Mémoires sur des affaires particulières. II. Des pièces de vers en latin & en françois : la plus connue est la *Requête au Roi pour le Curé d'Antoin, contre le Curé de Fontenoi*, 1745, in-12. III. *Etreennes des Auteurs*, en vers, 1744, in-12. Sa poésie est foible.

CARSUGHI, (Rainier) Jésuite, né en 1647 à Citerna, petite ville de la Toscane, laissa de bonnes Epigrammes, & un poème latin sur l'*Art de bien écrire*, recommandable par les graces du style & par la justesse des regles. Cet ouvrage, publié à Rome in-8°, 1709, peut tenir lieu d'une rhétorique. Carsughi mourut en 1709, provincial de la province Romaine.

CARTALO, Carthaginois, fut envoyé à Tyr pour y offrir des dépouilles à Hercule, dont il étoit grand-prêtre. A son retour, il trouva Carthage assiégée par son pere Masée, qui en avoit été banni injustement. Il passa au travers de son camp, mais sans le saluer. Masée, piqué de cette marque de mépris, le fit attacher sur une croix, où il expira.

CARTE, (Thomas) né à Clifton le 23 août 1686, épousa le parti de la maison de Stuart, & ne put voir d'un œil tranquille la maison de Brunswick monter sur le trône. Pour éviter les tracasseries qu'on auroit pu lui susciter, il passa en France, & se fit connoître à Paris, sous le nom de *Philips*. La reine Caroline qui favorisoit les gens-de-lettres, ayant vu son projet de l'édition de l'*Hif-*

toire de M. de Thou, ménagea son retour en Angleterre ; & pour favoriser l'exécution de cet ouvrage, on le déchargea de toutes les impositions qui se levent en Angleterre sur le papier & l'imprimerie, tant on avoit à cœur l'impression de cet ouvrage qui est si favorable aux erreurs de ce tems ; l'édition parut en 1733, 7 vol. in-fol. Carte mourut à Caldecotthoufe, le 2 avril 1754. Outre l'édition de de Thou, il est auteur des ouvrages suivans : I. *Histoire générale d'Angleterre, depuis l'an 1216 jusqu'en 1654*, Londres, 1747-1755, 4 vol. in-folio, en anglois. Il y relève beaucoup de fautes échappées à Rymer, & à Rapin de Thoyras. II. *Vie de Jacques, duc d'Ormond*, Londres, 1735, 3 vol. in-fol., en anglois. On y trouve un recueil de Lettres écrites par les rois Charles I & Charles II, le duc d'Ormond, & d'autres personnes distinguées durant les troubles de la Grande-Bretagne. Il a donné ces Lettres à part, Londres, 1738, 2 vol. in-8°.

CARTEIL, (Christophe) capitaine Anglois, natif du pays de Cornouaille, porta les armes dès l'âge de 22 ans, en 1572. Il s'acquit beaucoup de réputation dans ce métier, & fut fort estimé de l'illustre Boisot, grand-amiral des Provinces-Unies. En 1582, le prince d'Orange & les états des Provinces-Unies lui donnerent la conduite de la flotte qu'ils envoyèrent en Moscovie. Lorsque Carteil fut repassé en Angleterre, la reine Elisabeth l'envoya avec François Drack dans les Indes-Occidentales, où ils prirent les villes de St-Jacques, de

Carthagene & de St-Augustin. Les ennemis même y admirèrent la prudence & la conduite de Carteil, & ils avouerent qu'ils n'avoient jamais vu la discipline militaire si bien observée, que dans les troupes qu'il commandoit. Après beaucoup d'heureux succès, il vint mourir à Londres en 1593.

CARTELETTI, (François-Sébastien) précéda le Tasse dans la carrière périlleuse de l'Épopée, par un *Poème* en italien, sur le martyre de sainte Cécile. Quelques louanges que lui ait données le Tasse lui-même dans un Sonnet, les gens de goût placent cet ouvrage au rang des plus médiocres. Il a été imprimé plusieurs fois; mais l'édition la plus estimée est celle de Rome, augmentée & corrigée, en 1598, in-12.

CARTENI, (Pierre de) Carme du couvent de Valenciennes, a publié des ouvrages mystiques, remarquables par leur singularité, & qui peuvent fort bien servir de pendant à ceux du Dominicain Pierre Doré, son contemporain. Tels sont: I. *Les voyages du Chevalier errant de la Grace, qui divise sa narration en 3 parties*. A la première, il récite la vie qu'il a menée, en suivant Folie & Volupté; à la seconde, comme il fut conduit au château de Pénitence, & au palais de Vertu; dans la troisième, se lisent les beaux sermons que lui fit le bon hermite, Entendement. II. *Les quatre Novissimes, ou Fins dernières de l'Homme, &c.*, Anvers, 1573. Il y a eu plusieurs éditions de cet ouvrage, postérieures à celle-ci, dont quelques-unes accompagnées de très-belles

gravures. On trouve à la fin de tout, *la querelle de l'ame damnée avec son corps, &c.* Elle a été fort estimée en son tems.

CARTER, (François) membre de la société des Antiquaires de Londres, s'est fait connoître par un *Voyage de Malaga à Gibraltar*, en anglois, 1776, 2 vol. in-8°, réimprimé en 1778, avec un recueil séparé de planches. Il est mort le 1 août 1783.

CARTIER ou QUARTIER, (Jacques) de St-Malo, découvrit en 1554 une grande partie du Canada. Il fit son voyage sous les auspices de François I, qui disoit plaisamment: « Quoi! » le roi d'Espagne & celui de » Portugal partagent tranquil- » lement entr'eux le nouveau » Monde sans m'en faire part! » Je voudrois bien voir l'ar- » ticle du testament d'Adam, » qui leur lègue l'Amérique ». Le baron de Lévi, dès l'an 1518, avoit découvert une partie du Canada. Cartier fit plus que de découvrir; il visita tout le pays avec beaucoup de soin, & laissa une *Description* exacte des isles, des côtes, des ports, des détroits, des golfes, des rivières, des caps qu'il reconnut, donnée au public sous ce titre: *Discours du voyage fait par le capitaine J. Cartier aux terres neuves de Canada, ou Nouvelle France*, Rouen, 1598, in-8°. Nos marins se servent encore aujourd'hui de la plupart des noms qu'ils donna à ces différens endroits.

CARTIER, (Dom Gall) Bénédictin de l'abbaye d'Ettenmunster, natif de Strasbourg, mort le 17 avril 1777, est auteur de plusieurs ouvrages, par-

mi lesquels on distingue sa *Philosophia eclectica*, Ausbourg, 1756. Voyez l'art. BOUGEANT.

CARTISMANDA, reine de Brigantes en Angleterre, sous l'empire de Claude, embrassa avec ardeur le parti des Romains, vers l'an de J. C. 43. Elle quitta Venusius, son premier mari, pour épouser son grand-écuyer. Ce mariage mit la division dans le royaume; les uns étoient pour le mari chassé, & les autres pour la reine. Venusius rassembla une puissante armée, chassa à son tour cette princesse, & l'eût prise, sans l'aide des Romains, qui, sous prétexte de la secourir, se rendirent maîtres de son état.

CARTOUCHE, voyez l'article **MANDRIN**, où nous parlons en passant de ce scélérat.

CARTWRIGHT, (Christophe) ministre Anglican, né à Yorck en 1602, mort en 1658, laissa des ouvrages estimés des hébraïsans. Les principaux sont: *Electa Targumico Rabbinica in Genesim*, Londres, 1648, in-8°, & *in Exodum*, 1653, in-8°.

CARTWRIGHT, (Thomas) pasteur à Anvers & à Midelbourg, ensuite curé de Warwick, mort en 1603, est auteur, I. d'une *Harmonie évangélique*; II. d'un *Commentaire sur les Proverbes de Salomon*, Leyde, 1617, in-4°, & *sur l'Ecclésiaste*, Londres, 1604, in-4°. Il a fait quelques autres ouvrages estimés. Avant d'être curé de Warwick, il avoit été professeur de théologie à Cambridge; mais il fut destitué de la chaire, & ensuite mis en prison, à cause de ses emportemens & des séditions qu'il occasionnoit

en faveur du presbytéranisme. Cette correction le rendit plus circonspect dans la suite.

CARTWRIGHT, (Guillaume) né à Northway en Glocesterschire en 1611, sous-chantre de l'église de Salisbury, se fit un nom par son talent pour la chaire, qu'il fut allier avec son goût pour le théâtre, ce qui n'est pas rare chez les prédicans. Il mourut en 1643. Outre des *Sermons* qu'il a publiés, il a fait des poésies grecques, latines, angloises, parmi lesquelles se trouvent des comédies & des tragi-comédies, Londres, 1651, in-8°.

CARVAJAL, (Jean de) évêque de Placentia, d'une famille illustre d'Espagne, s'acquît une très-grande réputation par son habileté & par ses succès dans vingt-deux légations. Il fut honoré du chapeau de cardinal, & mourut à Rome en 1469, à 70 ans.

CARVAJAL, (Bernardin de) fut successivement évêque d'Astorga, de Badajoz, de Carthagene, de Siguenza & de Placentia. Alexandre VI le fit cardinal en 1493. Il fut envoyé en Espagne & en Allemagne, & mourut évêque d'Ostie & doyen du sacré college, en 1522, à 67 ans.

CARVAJAL, (Laurent de) conseiller du roi Ferdinand & de la reine Isabelle, mort du tems de Charles-Quint, a laissé des *Mémoires de la vie de Ferdinand & d'Isabelle*, en espagnol. Quoiqu'ils ne soient pas toujours exacts, ils sont bien préférables pour la vérité des faits & la sagesse des réflexions, à la Vie de Ferdinand, donnée par l'abbé Mignot.

C A R

CARVALHO D'ACOSTA, (Antoine) naquit à Lisbonne en 1650, avec les dispositions les plus heureuses. S'étant adonné à l'étude des mathématiques, à l'astronomie & à l'hydrographie, il entreprit la *Description topographique de sa patrie*. Il visita tout le Portugal avec un très-grand soin, suivant le cours des rivières, traversant les montagnes, & examinant tout de ses propres yeux. Cet ouvrage, le meilleur qu'on ait sur cette matière, est en 3 vol. in-fol., qui parurent depuis 1706 jusqu'en 1712. On y trouve l'histoire des lieux principaux, les hommes illustres qui y ont pris naissance, les généalogies des principales familles, les curiosités naturelles, &c. On a encore de cet auteur un *Abrégé de Géographie*, & une *Méthode d'Astronomie*. Le Portugal le perdit en 1715. Il mourut si pauvre, qu'on fut obligé de payer les frais de son enterrement.

CARVALHO, voyez POMBAL.

CARVILIUS MAXIMUS, (Spurius) capitaine Romain, célèbre par ses vertus & sa bravoure, fut consul avec Papius Cursor, l'an 293 avant J. C. Il prit Amiterne, tua 2800 hommes, fit 4000 prisonniers, & se rendit maître de Cominium, Palumbi, Herculanium, & d'autres places. De retour à Rome, il eut les honneurs du triomphe.

CARVILIUS, fils du précédent, aussi consul, passe pour le premier Romain qui répudia sa femme, vers l'an 231 avant J. C. D'autres attribuent cette innovation à Carvilius Ruga.

C A R

559

CARUS, (Marcus-Aurelius) né à Narbonne, d'une famille originaire de Rome, vers l'an 230, s'éleva par son mérite aux premières dignités militaires, & fut élu empereur à la mort de Probus, en 282. Il défit les Sarmates & les Perses, & nomma Césars ses deux fils Carin & Numérien. Il mourut frappé de la foudre à Ctésiphonte, en 283, après seize mois de règne. Les grandes qualités qu'il montra, n'étant encore que particulier, & les belles actions qu'il fit étant empereur, lui ont acquis une place honorable dans l'histoire. Il avoit cultivé les belles-lettres & la politique. Son premier soin, en montant sur le trône, fut de venger la mort de son prédécesseur. Il fit punir ses assassins & veilla à la sûreté publique. Ses conquêtes en Perse lui méritèrent le titre de *Perifique*. Après sa mort, les Romains le mirent au rang de leurs dieux.

CARUSIUS ou **CARUSO**, (Jean-Baptiste) savant historiographe de Palerme, consacra toutes ses veilles à la recherche des monumens historiques de la Sicile, & s'acquies un droit à la reconnaissance de ses concitoyens. Il publia d'abord : *Historia Saraceno-Siculæ varia monumenta*, qui trouverent place dans la collection de Muratori; il donna ensuite plus d'étendue à cet essai, & publia : *Bibliotheca historica regni Siculi*; Palerme, 1720-1723, 3 vol. in-folio; cet ouvrage avoit été commencé par Antoine Amici & Michel de Giudice. Il donna ensuite ce même ouvrage refondu & augmenté en italien sous le titre

de *Memorie Istoriche dioi Sicilia*, Palerme, 1745, 3 vol. in-fol. Ce laborieux compilateur mourut vers 1750.

CARY, (Félix) de l'académie de Marseille, sa patrie, naquit en 1699 d'un libraire distingué dans sa profession, & mourut le 15 décembre 1754. Ses *Dissertations sur la fondation de la ville de Marseille*; sur l'*Histoire des Rois du Bosphore Cimmerien*, & sur *Lesbonax*, philosophe de Mytilene, Paris, 1744, in-12, & son *Histoire des Rois de Thrace & du Bosphore par les médailles*, Paris, 1752, in-4°, sont dignes d'un savant. L'auteur étoit homme d'esprit & d'érudition. Il a fait beaucoup plus d'honneur à l'académie de Marseille, que certains versificateurs froids, qui ont eu cependant plus de réputation que lui.

CARY, voyez FALKLAND.

CARYBDE & SCYLLA, sont deux noms célèbres dans la mythologie & la géographie. On dit que Carybde étoit une femme adonnée à la rapine. Ayant volé des bœufs à Hercule, elle fut foudroyée par Jupiter, & précipitée dans la mer de Sicile, où on dit qu'elle retient sa première rapacité. SCYLLA, fille de Phorcus, ayant abusé de son talent dans l'art de préparer des poisons, fut changée en rocher, & les mugissemens des flots qui y viennent se briser, fit feindre aux poètes qu'elle étoit entourée de chiens furieux & de loups hurlans sans cesse. Ces deux écueils sont fort voisins, & à l'opposite l'un de l'autre, dans le détroit de Sicile; de sorte qu'il est très-difficile de les éviter tous deux à la fois,

ce qui est exprimé par ce vers:
Incidit in Scyllam, cupiens vitare Charybdin.

Voyez en une belle description dans le 3^e livre, Vers 420^e de l'*Enéide* de Virgile. On applique quelquefois à des dilemmes, dont l'alternative est également embarrassante :

*Dextrum Scylla latus, laevum
implacata Charybdis
Obtinet.*

CASA, (Jean de la) voyez CASE.

CASALANZE, voyez JOSEPH CALASANCE.

CASALIUS, (Jean-Baptiste) savant antiquaire de Rome, du dix-septième siècle, publia beaucoup de dissertations, toutes plus savantes les unes que les autres: I. *De ritibus veterum Aegyptiorum*, Rome, 1644, in-4°; Francfort, 1681: cet ouvrage, quoique peu volumineux, renferme des choses curieuses. II. *De ritu Nuptiarum veterum*. III. *De Tragædia & Comædia*. IV. *De tricliniis, conviviiis & tesseriis veterum*. V. *De Thermis*. VI. *De insignibus*, &c., dans les *Antiquités Grecques* de Gronovius. Mais l'ouvrage qui a sur-tout établi sa réputation, est intitulé: *De Urbis & Romani olim imperii splendore*, Rome, 1650, in-fol.

CASANATE, (Jerôme) né à Naples en 1620, & mort le 3 mars 1700, fut créé cardinal par le pape Clément X en 1673. Innocent XII qui connoissoit sa science & son amour pour les lettres, le nomma bibliothécaire du Vatican. L'abbé Zacagni donna sous sa direction un *Recueil d'ouvrages anciens manuscrits*, Rome, 1698. Casanate

fanate laissa par son testament sa bibliotheque au couvent de la Minerve des Dominicains à Rome, à condition qu'elle seroit publique, avec 4000 écus romains de revenu pour l'entretien de cette bibliotheque. On y voit sa statue en marbre.

CASANATE, (Marc-Antoine-Alegre de) carme d'Aragon, mort en 1658, est auteur de plusieurs ouvrages; le plus considérable est le *Paradis de la gloire du Carmel*, Lyon, 1639, in-folio; c'est une bibliotheque des auteurs carmes. On lui reproche d'y avoir fait entrer des écrivains étrangers à son ordre, pour grossir son histoire d'un plus grand nombre d'hommes illustres.

CASA-NOVA, (Marc-Antoine) poëte latin de Rome, mort en 1527, s'est distingué dans le genre épigrammatique, auquel le portoit son humeur satyrique & plaisante. Il se forma sur Martial, & en prit le style vif & mordant. Catulle fut son modele dans les vers qu'il composa pour les hommes illustres de l'ancienne Rome. Ses éloges firent honneur également à son esprit & à son caractère. On trouve ses poésies dans les *Deliciæ Poëtarum Itolorum*.

CASAS, (Barthélemi de las) né à Sévillè en 1474, suivit dès l'âge de 19 ans Antoine de las Casas son pere, qui passoit dans les Indes avec Christophe Colomb en 1493. De retour en Espagne, il fut ecclésiastique & curé. Il quitta sa cure & sa patrie, pour aller travailler au salut des Indiens. Il revint quelque tems après en Europe pour porter les plaintes des Indiens

Tome II.

contre les Espagnols aux pieds de Charles V. L'affaire fut discutée dans le conseil, & fut suivie de plusieurs réglemens favorables aux Indiens. Le docteur Sepulveda ayant entrepris de justifier les Espagnols, Las Casas, devenu évêque de Chiapa, lui opposa son traité intitulé : *La destruction des Indes*, plein de détails qui font frémir l'humanité, mais où l'on apperçoit par-tout l'esprit exagérateur; aussi cet ouvrage ne termina-t-il pas son différend avec Sepulveda. Dominique Soto, confesseur de l'empereur, en fut nommé pour examiner cette affaire. Las Casas mit toutes ses raisons par écrit, pour être envoyées à Charles V; mais ce prince ayant balancé les différens rapports, ne décida rien. L'évêque de Chiapa revint en Espagne en 1551, après s'être signalé pendant 50 ans en Amérique, par son zèle & par les vertus épiscopales. Robertson, dans son *Histoire de l'Amérique*, le représente comme un homme inquiet & mécontent. Le P. Charlevoix, qui dans l'*Histoire de Saint-Domingue* en fait le plus grand éloge, remarque qu'il avoit l'imagination trop vive, & qu'il s'en laissoit trop dominer (L. 5, ann. 1515). Il faut convenir, dit-il ailleurs, qu'il regne dans son ouvrage un air de vivacité & d'exagération qui prévient contre lui. Il n'a pas su dégager la vérité, des couleurs que la prévention, la haine, l'intérêt, l'amitié, l'engagement, un zèle ou trop amer ou trop ardent peuvent lui donner (L. 6, ann. 1547). Marmontel voulant en faire le héros de son poëme des *Incas*, en fait un homme

N n

ridiculement vain, un imbécille ; mais cette mal-adresse ne déshonore que le romancier. Des écrivains plus judicieux ont observé que sa charité n'étoit pas toujours conséquente, & que tandis qu'il travailloit avec une ardeur qui tenoit de l'enthousiasme, à la liberté des Indiens, il employoit tout son crédit à asservir les negres. Il mourut à Madrid en 1566, âgé de 92 ans. Il s'étoit démis de son évêché entre les mains du pape, peu de tems auparavant. L'ordre de S. Dominique, dans lequel il étoit entré en 1522, lui doit plusieurs établissemens dans le Pérou. Outre son *Traité de la destruction des Indes*, on en a plusieurs autres contre Sepulveda. L'édition espagnole de Séville, 1551, 5 parties en 1 vol. in-4°, caractere gothique, est plus estimée que les éditions suivantes en caractere ordinaire. Voici le jugement que les Encyclopédistes, qu'on peut bien citer quand ils parlent en faveur des Espagnols, portent de cet ouvrage. « On seroit tenté de » croire que l'auteur a voulu » pallier les crimes de ses com- » patriotes en les rendant ab- » solument incroyables, ... c'est » une exagération grossière, » & voici pourquoi ce Las Ca- » sas a tant exagéré : il vouloit » établir en Amérique un ordre » sémi-militaire, sémi-ecclésiast- » rique, ensuite il vouloit être » grand-maitre de cet ordre, » & faire payer aux Améri- » cains un tribut prodigieux en » argent : pour convaincre la » cour de l'utilité de ce projet, » qui n'eût été utile qu'à lui » seul, il portoit le nombre des » Indiens égorgés à des sommes

» innombrables ». On ne doit point oublier un ouvrage latin aussi curieux que rare, sur cette question : « Si les rois ou les » princes peuvent en con- » science, par quelque droit, » ou en vertu de quelque titre, » aliéner de la couronne leurs » citoyens & leurs sujets, & » les soumettre à la domination » de quelque seigneur parti- » culier » ; Tubinge, 1625, in-4°. L'auteur y discute plusieurs points très-déliés & très-intéressans, touchant les droits des souverains & des peuples. Il examine si les rois peuvent aliéner des provinces & des villes, faire des cessions, des échanges, &c., & soutient la négative. Mais outre que la destinée générale des nations a prescrit contre cette opinion ; la contraire, fût-elle fautive, concourt à remplir le plan éternel des révolutions successives qui doivent agiter tous les empires de la terre, les changer, les réformer, en faire la matière d'une vicissitude & d'une inconsistance bien digne de fixer les regards & les réflexions profondes d'une philosophie chrétienne. « Souvenez-vous, » disoit le célèbre Bossuet à » son auguste élève, que ce » long enchainement de causes » particulieres qui font & dé- » font les empires, dépend des » ordres secrets de la divine » Providence ; Dieu tient du » haut des cieux les rênes de » tous les cœurs en sa main : » tantôt il retient les passions, » tantôt il leur lâche la bride, & » par-là il remue tout le genre » humain... C'est lui qui pré- » pare les effets dans les causes » les plus éloignées, & qui

» frappe ces grands coups ,
 » dont le contre-coup porte si
 » loin. Quand il veut lâcher
 » le dernier , & renverser les
 » empires , tout est foible &
 » irrégulier dans les conseils.
 » L'Egypte autrefois si sage ,
 » marche enivrée , étourdie &
 » chancelante , parce que le
 » Seigneur a répandu l'esprit de
 » vertige dans ses conseils ; elle
 » ne fait plus ce qu'elle fait ,
 » elle est perdue. ... Par-là se
 » vérifie ce que dit l'Apôtre ,
 » que Dieu est heureux & le seul
 » puissant Roi des rois , & Sei-
 » gneur des seigneurs. Heureux ,
 » dont le repos est inaltérable ,
 » qui voit tout changer sans
 » changer lui-même ; & qui
 » fait tous les changemens par
 » un conseil immuable ; qui
 » donne , & qui ôte la puis-
 » sance : qui la transporte d'un
 » homme à un autre , d'un peu-
 » ple à un autre , pour montrer
 » qu'ils ne l'ont tous que par
 » emprunt , & qu'il est le seul
 » en qui elle réside naturelle-
 » ment ». La *Relation de la*
destruction des Indes a été tra-
 duite en françois en 1697 , par
 l'abbé de Bellegarde. On en
 a aussi une traduction latine à
 Francfort , 1598 , in-4°.

CASAS, (Christophe de las)
 Espagnol , mort l'an 1576 , est
 auteur d'un Dictionnaire italien-
 espagnol , intitulé : *Vocabula-*
rio de las dos Linguas Toscana
y Castellana , Séville , 1583 ,
 in-4°. Jules Camille , Italien , en
 a donné une édition augmentée.

CASATI, (Paul) né à Plai-
 sance en 1617 , entra jeune
 chez les Jésuites. Après avoir
 enseigné à Rome les mathé-
 matiques & la théologie , il fut
 envoyé en Suede à la reine

Christine , qu'il acheva de dé-
 terminer à embrasser la Religion
 catholique. Il mourut à Parme ,
 en 1707 , à l'âge de 91 ans ,
 laissant plusieurs ouvrages en
 latin & en italien. Les princi-
 paux sont : I. *Vacuum proscriptum* ,
 Genes , 1649. II. *Terra machinis*
mora , Rome , 1668 ,
 in-4°. III. *Mechanicorum libri*
octo , Lyon , 1684 , in-4°. IV. *De*
igne Dissertationes , 1686 &
 1695 , 2 part. in-4° ; la première
 à Venise , & la deuxième à
 Parme ; estimées. V. *De Ange-*
lis disputatio theologica , Plai-
 sance , 1703. VI. *Hydrostaticæ*
Dissertationes , Parme , 1695.
 VII. *Opticæ disputationes* , Par-
 me , 1705. Ce qu'il y a de sin-
 gulier , c'est qu'il fit ce traité
 d'optique à 88 ans , étant déjà
 aveugle. Sa mort causa des re-
 grets aux savans & aux gens de
 bien. On voit dans ses ouvrages
 de physique beaucoup de re-
 cherches & d'expériences , &
 plusieurs bonnes vues.

CASAUBON, (Isaac) né à
 Geneve en 1559 , d'un ministre
 protestant , professa d'abord les
 belles-lettres dans sa patrie , &
 ensuite la langue grecque à Pa-
 ris. Henri IV lui confia la garde
 de sa bibliothèque en 1603. Jac-
 ques I , roi d'Angleterre , l'ap-
 pella après la mort de ce prince ,
 & le reçut d'une manière dis-
 tinguée. Il mourut en 1614 , &
 fut enterré à l'abbaye de West-
 minster. Il affecta toujours de
 montrer un esprit de paix dans
 les querelles de la religion , mais
 pour avoir voulu plaire aux
 Catholiques & aux huguenots ,
 il ne fut agréable ni aux uns ni
 aux autres. Un de ses fils s'étant
 fait capucin , alla lui demander
 sa bénédiction : Je te la donne

de bon cœur, lui dit son pere. *Je ne te condamne point ; ne me condamne pas non plus : nous paroîtrons tous deux au tribunal de Jesus-Christ.* Ce propos tomboit à faux, les Catholiques ne condamnent personne : mais ils croient à l'Evangile qui ne veut qu'une foi & qu'une Eglise. Etant allé en Sorbonne, on lui dit : *Voilà une salle où l'on dispute depuis quatre cents ans.*

— *Qu'y a-t-on décidé ?* demanda-t-il sur le champ. On voit par ces réponses que Casaubon étoit plutôt porté à l'indifférence pour toutes les religions, qu'il ne penchoit pour le Calvinisme ; indifférence qui est l'effet naturel de l'abandon de la vraie Religion, dans des gens qui ont le sens assez droit pour apprécier les sectes. On a de lui : I. Des Commentaires sur plusieurs auteurs, Théophraste, Athénée, Strabon, Polybe, Polien, &c. On remarque dans tous une littérature immense, des vues nouvelles sur plusieurs passages mal-entendus. II. *De Libertate Ecclesiastica*, 1607, in-8°, imprimé jusqu'à la page 264, parce que le différend avec Venise ayant été accordé, Henri IV en fit discontinuer l'impression. Ce fragment se trouve avec ses *Lettres*, Rotterdam, 1709, in-fol. III. Des *Exercitations sur les Annales de Baronius*, Londres, 1614, in-fol., qui sont très-mauvaises. Il ne pousse son examen que jusqu'aux trente-quatre premières années, & on a dit avec raison, qu'il n'avoit attaqué l'édifice du cardinal que par les girouettes. Le Clerc le blâme d'avoir écrit sur des matières qu'il n'entendoit pas assez,

& qu'il n'étoit plus tems d'étudier dans ses vieux jours. IV. Des *Lettres* déjà citées. Elles sont intéressantes par bien des particularités, & sur-tout par la modestie & la candeur qui y regnent : ces deux vertus formoient le caractère de l'auteur ; on voit dans plus d'un endroit, que dans la disposition de son cœur il n'étoit pas éloigné de la Religion de ses peres. V. *Casauboniana*, 1710, in-4°.

CASAUBON, (Méric) fils du précédent, né à Geneve en 1599, élevé à Oxford, & ensuite chanoine de Cantorbéry, refusa une pension que lui offroit Olivier Cromwel pour écrire l'histoire de son tems. Il mourut en 1671, après avoir publié plusieurs ouvrages aussi recherchés pour l'érudition, que dégoûtans par la dureté du style. Les principaux sont des Commentaires sur Optar, sur Diogene Laërce, sur Hiéroclès, sur Epictète, &c. Ses *Lettres* ont été imprimées avec celles de son pere.

CASAUX, (Charles de) consul de Marseille dans le tems de l'avènement de Henri IV à la couronne, aima mieux traiter avec le roi d'Espagne qu'avec son souverain. Il avoit déjà envoyé ses confidens à Madrid, & devoit bientôt livrer la ville à l'ennemi, lorsqu'un bourgeois, nommé *Siberat*, Corse d'origine, introduisit le duc de Guise par une porte qu'on lui avoit confiée, & tua Casaux de sa propre main, en 1596.

CASCELLIUS, savant jurisconsulte, principalement en matière d'héritages ou de fonds de terre, dont Cicéron & Plin

font une mention honorable. Ce dernier nous apprend que Cascellius avoit eu pour maître Volcatius. Il étoit contemporain d'Offilius; égal à lui dans le droit, ainsi qu'à Trebatius; il surpassa l'un & l'autre en éloquence. Il vécut jusqu'aux tems d'Auguste. Quintilien admire dans ses écrits l'étude de l'antiquité. Il ne restoit plus, au siècle de Pomponius, que son livre des *Belles Sentences*. C'étoient les réponses que son génie vif & subtil lui faisoit donner sur le champ à ceux qui le consultoient. Malgré le cas que l'on faisoit des ouvrages de ce jurisconsulte dans le siècle où il vivoit, & de ce jurisconsulte lui-même, on ne voit pas qu'il ait été élevé à aucune dignité au-dessus de la Questure.

CASE, (Jean de la) archevêque de Bénévent, né d'une famille originaire de Mugello dans l'état de Florence, en 1503, mourut à Rome en 1556, tandis que Paul IV lui destinoit la pourpre romaine: il étoit secrétaire de ce pontife, & avoit été nonce de Paul III à Venise. Il fut regretté des savans, dont il étoit l'ami & le protecteur; & laissa plusieurs ouvrages italiens en vers & en prose, écrits avec autant d'agrément que de délicatesse. Sa *Galatée*, ou *la manière de vivre dans le monde*, traduite en françois, 1680, mérite sur-tout cet éloge. La Case avoit dans sa jeunesse, & longtemps avant que d'avoir embrassé l'état ecclésiastique, composé quelques poésies licencieuses, appelées en italien, *Capitoli*. Trois de ces *Capitoli* (*del Forno, degli Baci, & sopra il nome di Giovani*) étoient si

obscènes, qu'on les a supprimées dans les éditions des Œuvres de la Case, données depuis 1700; mais on les trouve, avec quelques autres pièces semblables de Berni, de Mauro & d'autres, dans un recueil imprimé à Venise en 1538, in-8°. Le *Capitolo del Forno* est, sans doute, un ouvrage très-indécent; l'auteur s'y propose de décrire, sous l'allégorie d'un four, les plaisirs de l'amour. Mais quoiqu'il se borne, à ce qu'il prétend, à la volupté conforme aux loix de la nature, on a dit qu'il vouloit peindre des infamies qui y sont entièrement opposées. Vergerio fit à cette occasion contre lui une satire bien mortifiante. Il y fit une réponse en vers latins, où il se justifia aussi-bien qu'on peut le faire, lorsqu'avec des torts bien réels on croit n'avoir pas tous ceux qu'on nous reproche. Voyez les *Observations choisies de Gundlingius*, Leipsick, 1707, in-8°, dans lesquelles il a inséré le *Capitolo del Forno*, avec le *Poème apologétique de la Case*. Malgré cette apologie, beaucoup d'écrivains protestans adopterent les calomnies de Vergerio. Ils transformerent même le *Capitolo del Forno*, en un livre latin: *De laudibus Sodomiae*, qui n'a jamais existé que dans leur imagination. Les mœurs de la Case ne méritoient point cet outrage; quoique sa liberté d'écrire ne puisse être justifiée. Il n'en avoit d'ailleurs abusé que dans un âge, où l'on ne connoît pas toujours le prix de la vertu; la conduite qu'il tint ensuite & l'intégrité de ses mœurs, auroient dû faire oublier & supprimer ce travers

de jeunesse. Tous les ouvrages de cet auteur ont été recueillis à Florence, 1707, en 3 vol. in-4°; à Venise, 1728 & 1729, en 5 vol. in-4°; & à Naples en 1703, 6 vol. in-4°. Cette dernière édition est jolie. Parmi les auteurs qui ont justifié la Case, consultez les *Fragmens d'histoire & de littérature*, La Haye, 1706, pages 116 & suivantes.

CASEARIUS, (Jean) missionnaire de Cochin, a fait la *Description des plantes de l'Hortus Malabaricus*, 1678 & suiv., 12 vol. in-fol., auxquels il faut joindre l'*Index de Commelin*, 1696.

CASEL, (Jean) né à Gottinghen en 1533, professa la philosophie & l'éloquence à Rostoc & à Helmstat. Il faisoit grand cas des Peres Grecs, & mourut dans cette dernière ville en 1613, à 80 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, & un recueil de Lettres latines, 1604, in-8°.

CASENEUVE, (Pierre de) Toulousain, prébendier de l'église de St. Etienne, mort en 1652, à 61 ans, est auteur des *Origines ou Etymologies Françaises*, insérées depuis à la suite du *Dictionnaire étymologique de Ménage*. On a encore de lui : I. *L'Origine des Jeux-Floraux de Toulouse*, où l'on trouve des recherches curieuses; Toulouse, 1669, in-4°, avec la *Vie* de l'auteur par Bernard Medon. II. *Le Franc-Alleu de Languedoc*, Toulouse, 1645, in-fol. III. *La Catalogne Française*, 1644, in-4°. Il y traite des droits qu'a le roi de France sur les comtés de Barcelone & de Roussillon, &c. IV. *La Ca-*

ritée, roman, Toulouse, 1644, in-8°. V. *Vie de S. Edmond*, in-8°. Caseneuve étoit un homme de bonnes mœurs & modeste. Il ne voulut jamais désigner quel successeur il désiroit qu'on lui donnât dans son bénéfice, & refusa qu'on tirât son portrait. Il étoit très-versé dans le droit public.

CASES, voyez CAZES.

CASIMIR I, roi de Pologne, passa *incognito* en France sous le nom de Charles, entra dans l'ordre de Cluni, & prit le diaconat. Sept ans après, les Polonois livrés aux troubles & aux divisions depuis sa retraite, obtinrent de Benoît IX en 1041, que leur roi remonteroit sur le trône & se marieroit. De retour en Pologne, Casimir épousa une fille du duc de Russie, & en eut plusieurs enfans. Il civilisa les Polonois, fit renaitre le commerce, l'abondance, l'amour du bien public, l'autorité des loix. Il régla parfaitement bien le dedans, & ne négligea point le dehors. Il défit Maslas, grand-duc de Moscovie, enleva la Silésie aux Bohémiens, & établit un siège épiscopal à Breslau. Il mourut en 1058, après un règne de 18 ans.

CASIMIR III, le grand, né en 1309, roi de Pologne en 1333, enleva plusieurs places à Jean, roi de Bohême, & conquit la Russie. Il joignit aux talens de la guerre les vertus d'un grand roi, maintint la paix, fonda & dota des églises & des hôpitaux, & éleva un grand nombre de forteresses. On ne lui reproche que sa passion pour les femmes. L'évêque de Cracovie l'ayant excommunié, après l'avoir repris inuti-

lement de ses fautes, Casimir fit jeter dans la riviere le prêtre qui lui signifia la censure. Il répara ses fautes par une sincere pénitence. Il mourut en 1370, d'une chute de cheval, après avoir régné 37 ans.

CASIMIR V, (Jean) fils de Sigismond III, roi de Pologne, d'abord jésuite & cardinal, disputa le trône après la mort de Ladislas-Sigismond son frere. Ayant été élu, il renvoya son chapeau, & prit la couronne. Le pape lui donna la dispense pour épouser Louise-Marie de Gonzague, veuve de son frere. Il fut d'abord défait par Charles Gustave, roi de Suede; mais il eut le bonheur de le repousser ensuite, & de conclure un traité de paix avec son successeur, en 1660. L'année d'après, son armée remporta une victoire sur les Moscovites en Lithuanie. Une sédition élevée contre lui, qu'il appaisa, lui inspira du dégoût pour le gouvernement. Il descendit du trône, & alla se retirer à Paris dans l'abbaye de St. Germain-des-Prés, que Louis XIV lui donna, avec une pension convenable à un prince de son rang. Les plaisirs de la société, & les charmes des belles-lettres, lui firent bientôt oublier les embarras brillans de la royauté. Il ne voulut jamais qu'on lui donnât à Paris le nom de majesté, titre qui lui rappelloit sa gloire & ses chaînes. Peu de tems avant son abdication du trône de Pologne en 1668, en conseillant à ses sujets d'élire un roi durant sa vie, il leur adressa dans un discours ces paroles remarquables. « Plût » à Dieu que je fusse faux- » prophete ! mais il est certain

» que sans cette élection, la » république va tomber en pil- » lage & devenir la proie des » nations voisines. Le Mos- » covite & le Russe préten- » dront avoir droit sur les pro- » vinces qui parlent leur langue » & s'empareront du grand du- » ché de Lithuanie. Les fron- » tieres de la grande Pologne » seront ouvertes au Brande- » bourg ; & cette puissance » s'accordera avec la Suede au » sujet de la Prusse Royale, où » elles en feront le théâtre de » la guerre, pour y discuter » leurs prétentions. La maison » d'Autriche, quelque pures » que fussent ses intentions, » ne manquera pas de profiter » de ce dépouillement, & pen- » sera à ses intérêts, en s'em- » parant de Cracovie ; car » chacun aimera mieux pos- » séder une partie de la Po- » logne par le droit du plus » fort & à titre de conquête, » que de régner sur la totalité » du royaume, assuré par ses » anciens privilèges contre le » pouvoir de ses souverains ». Cette maniere de voir dans un avenir encore éloigné ne s'est que trop malheureusement trou- vée vraie au bout d'un siecle. Le roi Stanislas, duc de Lorraine & de Bar, prévoyoit les mêmes événemens, il y a un demi-siecle (voyez son article). Il mourut à Nevers en 1672. Son corps fut transporté à Cracovie, & son cœur déposé à l'abbaye de St. Germain-des-Prés.

CASIMIR SARBIEVIUS, voyez SARBIEWSKI.

CASIMIR, (Saint) fils de Casimir IV, roi de Pologne, & grand-duc de Lithuanie, mourut le 4 mars 1483, à l'âge de

24 ans, respecté pour ses vertus & l'innocence de ses mœurs. On fait avec quelle constance ce prince se refusa aux pressantes invitations que lui firent les Hongrois d'accepter la couronne de Hongrie, malgré les sollicitations & les ordres réitérés de son pere. « Ce fut le desir » d'établir le regne de Dieu » dans son ame, dit un historien, qui lui inspira le courage de mépriser les royaumes de la terre, & qui le conduisit à ce parfait détachement de toutes les créatures, sans lequel il ne fût jamais parvenu à une sainteté si éminente ». On a dit qu'il avoit préféré la mort à un péché d'incontinence qu'on lui avoit suggéré comme un moyen de sauver sa vie. Cela peut être; mais le vertueux prince en rejetant le prétendu remède, pouvoit avec raison le regarder comme une charlatanerie, ou tout au moins comme une spéculation très-incertaine dans ses effets. Rien d'ailleurs ne l'empêchoit de contracter un mariage légitime, & si ç'avoit été-là un moyen sûr de conserver la vie, n'eût-il pas été obligé de l'employer? « Ce » conte tant de fois répété, » dit Voltaire, & rapporté de » tant de princes, est démenti » par la médecine & par la » raison ». Observation qui ne prouve pas la fausseté de ces histoires, mais seulement la sagesse de ceux qui dans ces circonstances ont plus cru à la vertu qu'aux médecins. « Nous » n'examinerons pas, dit un » physicien-théologue, ce que » la médecine dit ici : l'on fait » que les célibataires vivent

» en général plus sains, plus » forts & plus vieux (voyez » les art. HASECH & LEONICENUS), & que tout ce qu'on » débite pour affoiblir cette » grande preuve expérimentale, n'est effectivement qu'un » conte; mais le cas supposé, » comme on a sans doute pu » le faire dans les siècles de la » médecine arabe, est-il » permis à une personne qui » n'a aucun engagement contraire, de sacrifier sa vie à » la continence? Le précepte » naturel & divin de conserver ses jours par tous les » moyens licites, n'est-il pas » général & indépendant des » dispositions particulières que » la piété & l'amour de la continence peuvent inspirer à » des âmes pures? Voilà ce que » peut-être l'on n'a pas assez » examiné. Préférer la mort au » péché, c'est un devoir pour le » Chrétien. Si ç'a été le cas de » S. Casimir (comme ç'a été » sans doute celui de Louis VIII » marié à la reine Blanche, & » celui d'un grand-maître Teutonique, lié par des vœux solennels), n'expliquons, ne » modifions pas nos éloges, » ils ne peuvent être trop étendus, ni trop énergiques. » Mais si on proposoit à ces » malades une alliance légitime, pouvoient-ils la refuser? Non, sans doute. Et » delà il faut conclure que ce » n'étoit pas une telle alliance » qu'on leur proposoit... Il » est certainement toujours » permis, & de plus, honorable » & méritoire de mourir pour » la vertu; mais pour une vertu » qu'on ne peut abandonner » sans tomber dans le vice

» contraire, & non pour une
 » vertu qu'on peut changer
 » contre une autre vertu, ou
 » contre un état honnête &
 » autorisé par les loix natu-
 » relle, divine & humaine.
 » Jusqu'à ce qu'on ait de plus
 » grandes lumieres là-dessus,
 » tenons-nous à l'idée qu'on a
 » toujours eue de ces chastes
 » & pieux personnages; & ad-
 » mirons une sagesse qui a mis
 » plus de confiance dans la
 » vertu, dans la privation des
 » jouissances sensuelles, que
 » dans les spéculations tou-
 » jours incertaines, souvent
 » fausses & illusoires de la mé-
 » decine». S. Casimir est patron
 de la Pologne, & on le propose
 ordinairement comme un excel-
 lent modele à la jeunesse chré-
 tienne. Sa Vie a été publiée en
 latin à Vilna, 1604, in-4°.

CASIN D'AREZZO, (Fran-
 çois-Marie) né à Arezzo, en
 Toscane, s'étant fait capucin
 & ayant passé par différens
 grades de son ordre, obtint,
 sous le pontificat d'Innocent
 XII, l'emploi de prédicateur
 apostolique, & sous celui de
 Clément XI, le chapeau de car-
 dinal. Il a écrit, outre une
 traduction des *Conseils de la*
sagesse du françois en italien,
 I. *Padegyes de diversis Sanctis*,
 Massa, 1677, in-12; Venise,
 1679. II. *Ætas hominis*, Flo-
 rence, 1682, in-8°. III. *Con-*
çiones habitæ in Palatio Aposto-
lico, &c., Rome, 3 vol. in-fol.

CASLON, (Guillaume)
 Anglois, né en 1692, dans la
 province de Schrewsbury,
 exerça avec un talent supérieur
 l'art de la fonderie en caracte-
 res. Ses caracteres arabes sont
 sur-tout d'une beauté extraor-

dinaire, & ont pris le nom d'*A-*
rabe Anglois. Il se fit une grande
 fortune, & vécut retiré sur la
 fin de ses jours. Il mourut le 23
 janvier 1766.

CASSAGNES, (Jacques)
 garde de la bibliotheque du roi,
 membre de l'académie françoise
 & de celle des inscriptions, na-
 quit à Nîmes en 1634, & y
 fut élevé dans le sein d'une
 famille opulente. Il vint de
 bonne heure à Paris, & s'y fit
 connoître par des ouvrages bien
 differens, des *Sermons* & des
Poésies. Les uns & les autres
 étoient bons pour le tems. Il
 étoit sur le point de prêcher
 à la cour, lorsque Despréaux
 lança contre lui un trait de sa-
 tyre, qui effaça toute sa gloire.
 L'abbé Cassagnes, trop sen-
 sible, crut regagner l'estime du
 public, en enfantant ouvrages
 sur ouvrages. Le travail & la
 mélancolie lui firent bientôt
 perdre la tête. On le mit à St.-
 Lazare, où il mourut en 1679.
 Peut-on soutenir après cela que
 des satyres de la nature de
 celles de Boileau, sont com-
 patibles avec l'esprit de l'Evan-
 gile & la charité chrétienne,
 ou même avec les droits de la
 société humaine? L'abbé de
 Brienne, condamné à la même
 retraite que Cassagnes, assure
 qu'il mourut sage & chrétien.
 La *Préface* des *Œuvres* de Bal-
 zac composée par Cassagnes,
 sa *Traduction de Salluste*, Paris,
 1675, in-12, & quelques-unes
 de ses *Poésies*, prouvent que
 cet auteur auroit pu faire quel-
 que chose sans l'affoiblissement
 de son cerveau. Voyez l'*His-*
toire de l'Académie Françoise,
 par M. l'abbé d'Olivet.

CASSAN, empereur des

Mogols dans la Perse, abjura le Christianisme pour monter sur le trône en 1294. Il subjuga la Syrie, vainquit le sultan d'Egypte, & mourut en 1304, après être retourné à sa première religion.

CASSANDRE, fille du roi Priam, avoit le don de prophétie. Apollon, de qui elle l'avoit reçu, irrité des dédains que son amour essuyoit, décréda ses prédictions, ne pouvant lui ôter le don d'en faire. Elle annonça inutilement à sa patrie ses malheurs : on ne la crut qu'après l'événement. Cassandre, réfugiée dans le temple de Pallas dans le tems de l'incendie de Troie, fut violée brutalement par Ajax le Loricien, différent de celui qui disputa les armes d'Achille. Agamemnon, touché de son mérite & de sa beauté, l'emmena en Grece pour la garder dans son palais. Clytemnestre, sa femme, fit assassiner l'amant & la maîtresse.

CASSANDRE, roi de Macédoine, après Alexandre-le-Grand, obligea les Athéniens de se mettre de nouveau sous sa protection, & confia le gouvernement de la république à l'orateur Demetrius de Phalere. Les Athéniens ayant refusé de le recevoir dans la ville, il fondit tout-à-coup sur Athenes, s'empara du Musée & s'en fit une forteresse. Ce coup imprévu intimida les Athéniens, & fit ouvrir leurs portes. Olympias, mere d'Alexandre, ayant fait mourir par des supplices recherchés, la femme, les freres & les principaux partisans de Cassandre, il s'en vengea en assiégeant Pydne. Olympias,

obligée de se rendre, fut condamnée à la mort par le vainqueur. Il fit périr en même tems Roxane, femme d'Alexandre-le-Grand, & Alexandre, fils de ce conquérant. Parvenu au trône par des meurtres, il s'y soutint, en se liguant avec Seleucus & Lyfimachus contre Antigonus & Demetrius. Il les défit l'un & l'autre, & mourut hydropique trois ans après sa victoire, l'an 304 avant J. C. Le philosophe Théophraste donna des leçons de politique à ce souverain : il eût dû plutôt lui en donner de modération & de sagesse.

CASSANDRE, (George) naquit en 1513, dans l'isle de Cassand, près de Bruges, d'où il a tiré son nom. Après s'être distingué dans l'étude des langues, du droit, des belles-lettres & de la théologie, il se livra à la conversion des hérétiques, & mourut en 1566, âgé de 53 ans. Tous ses ouvrages ont été publiés à Paris, in-fol. en 1616. Les principaux sont : *Le Traité du devoir de l'homme pieux dans les différends de religion*, contre lequel Calvin écrivit vainement; & son livre des *Liturgies*. On convient qu'il est le premier qui ait écrit sur cette matière avec choix, & avec quelque connoissance des vrais principes. L'empereur Ferdinand l'ayant chargé de travailler à pacifier les esprits, il entreprit d'expliquer les articles controversés de la confession d'Ausbourg, & publia une *Consultation* qu'on a trouvée un peu trop accommodante; & c'est avec raison que Dupin, dans la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du 16e. siècle*, & le conti-

auateur de l'*Histoire Ecclesiastique* de Fleury (témoin très-peu suspect) lui ont reproché d'avoir trop favorisé les protestans. Cassandre ne connoissoit pas assez l'esprit de secte; il croyoit gagner beaucoup en accordant beaucoup; il ne savoit pas que les prétentions des novateurs se mesurent toujours sur la foiblesse des opposans. On croit d'ailleurs voir dans cette *Consultation* un homme flottant & incertain entre la vérité & le mensonge, entre l'erreur & l'orthodoxie, entre l'apostasie & la foi, un froid & dangereux médiateur, réunissant la triste mobilité de l'opinion à la suffisance d'un négociateur, se croyant propre à la conciliation, parce qu'il n'étoit d'aucun parti (comme si la vraie Religion en étoit un, ou que l'on pût n'être point de ce parti-là). Cassandre reconnut ses torts avant de mourir par une profession de foi aussi complète que sincère (voyez le *Journ. hist. & litt.* 15 octob. 1787, p. 289. — 1 mars 1788, p. 334). On a encore de ce savant un *Recueil d'Hymnes* avec des notes curieuses.

CASSANDRE, (François) mort en 1695, s'attacha avec succès à l'étude des langues grecque & latine, & il fit quelques vers françois qui n'étoient pas sans mérite. Son humeur atrabilaire & son caractère orgueilleusement philosophique, ternirent ses talens, & empoisonnerent sa vie. Il vécut & mourut dans l'obscurité & l'indigence. Sa misanthropie le suivit jusqu'au tombeau; & il eut autant de peine de se mettre bien avec Dieu, qu'il en avoit eu de vivre avec les hommes.

Son confesseur l'excitant à l'amour divin par la vue des bienfaits qu'il avoit reçus de Dieu: *Ah oui! s'écria Cassandre d'un ton chagrin, il m'a fait jouer un joli personnage! Vous savez comme il m'a fait vivre. Voyez, ajouta-t-il en montrant son grabat, comme il me fait mourir.* On a de lui: I. *La Traduction de la Rhétorique d'Aristote*, Paris, 1675, La Haye, 1718, in-12; la meilleure que nous ayons de l'ouvrage du philosophe Grec. II. *Les Paralleles historiques*, in-12, Paris, 1680. Ce livre, dont l'idée étoit bonne, est très-mal exécuté. Le style est dur, lourd, incorrect. III. *La Traduction* des derniers volumes du président de Thou, que du Ryer n'avoit pas achevée.

CASSANDRE, (Fidele) savante Vénitienne, qui s'appliqua avec succès aux langues grecque & latine, à l'histoire, à la philosophie & à la théologie. Jules II, Léon X, François I, Ferdinand d'Aragon lui donnèrent des preuves non équivoques de leur estime. Les savans ne l'admirèrent pas moins que les princes, & plusieurs même vinrent la voir à Venise, comme l'honneur de son sexe. Elle soutint à Padoue, dit Moréri, des theses de philosophie pour un chanoine de Concordia son parent; mais ce fait est faux. Philippe Thomassin a publié le recueil de ses *Lettres* & de ses *Discours*, & l'a enrichi de sa *Vie*. Cette femme illustre mourut âgée de 102 ans, en 1567.

CASSARD, (Jacques) né à Nantes en 1672, d'un armateur qui le laissa en bas-âge; sa mere l'envoya à St.-Malo,

pour y apprendre un art qui pût lui donner de quoi vivre. Il suivit M. de Pointis à son expédition de Carthagene en 1697. Son intrépidité lui fit un nom. En 1703, on lui donna la commission de nettoyer la Manche des corsaires qui l'infestoient, & de réprimer les Anglois dans la Méditerranée. Ses succès lui firent donner en 1712, le commandement de la flotte qui devoit attaquer les colonies Portugaises. Il prit Ribera-Grande, capitale des isles du Cap-Verd, & y fit un butin immense. Montserrat, Antigoa, Surinam, Curaçao, appartenans aux Anglois ou aux Hollandois, éprouverent les effets de sa bravoure, & quelques-uns payerent de riches rançons. En arrivant à la Martinique, il reçut l'ordre de joindre son escadre à celle d'un officier d'un grade supérieur; il eut peine à lui être subordonné; il alla même jusqu'à s'en séparer pour courir sus à une flotte angloise dont il prit deux vaisseaux. A son arrivée à Toulon, il fut disgracié de la cour pour cette insubordination. La paix rendit ses talens inutiles. Son air rustre & sa fierté lui firent des ennemis. Ayant fatigué le ministère de lettres & d'injures au sujet d'un armement fait pour la ville de Marseille, dont on ne vouloit pas lui tenir compte, il fut enfermé dans le château de Ham, où il mourut en 1710.

CASSE, voyez DUCASSE.

CASSEM, frere d'Ali-Ben-Hamid, troisieme calife des Arabes musulmans en Espagne, fut placé sur le trône après la mort de son frere. Hairam, un des principaux seigneurs Ara-

bes, se souleva contre lui, & fit proclamer un autre calife nommé Mortadha, qui étoit du sang royal. La ville de Grenade ne voulant point le reconnoître, Mortadha se vit obligé de l'assiéger, & fut tué sur les murailles. Cassem ne laissoit pas cependant d'être reconnu dans Séville, lorsque la ville de Cordoue presta hommage à Jahia, fils d'Ali-Ben-Hamid, son neveu; mais le regne de Jahia ne fut pas long. Les Cordouans, s'étant dégoûtés de lui, rappellerent Cassem qu'ils avoient chassé. Ce prince ne fut pas plutôt rétabli sur le trône, qu'il fit venir des troupes d'Afrique pour s'y affermir; mais cette entreprise souleva de nouveau cette ville mutine, en sorte qu'il se vit encore une fois chassé, sans espérance de retour. Jahia son neveu, ayant repris sa place, se saisit de sa personne, & l'enferma dans une maison où il finit ses jours.

CASSIANUS BASSUS, savant jurisconsulte de Constantinople, florissoit dans le 10e. siecle; il est auteur, suivant plusieurs savans, du livre intitulé: *Geoponica, sive de re Rustica*, attribué par d'autres à Constantin Porphyrogenete; Bassus le lui avoit dédié, & c'est ce qui peut l'avoir fait attribuer à cet empereur par des gens qui entendoient peu la langue grecque.

CASSIEN, (Jules) fameux hérésiarque du 2e. siecle, vivoit vers l'an 174. Il étoit comme le chef des Docetes, hérétiques, qui s'imaginoient que Jesus-Christ n'avoit qu'un corps fantastique, ou qu'une apparence de corps. Cassien avoit composé des *Commentaires* & un

Traité sur la continence. Ces deux ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. S. Clément d'Alexandrie les cite dans ses *Stromates*.

CASSIEN, (Jean) scythe, ou plutôt Gaulois de nation, selon l'*Histoire Littéraire de France*, sortit d'une famille illustre & chrétienne. Ayant été élevé parmi les solitaires de la Palestine & de l'Egypte, il se proposa de bonne heure leur exemple à suivre. Il s'enfonça, avec Germain son ami, son parent & son compatriote, dans les solitudes les plus reculées de la Thébaïde. Après avoir admiré & étudié les hommes merveilleux de ces déserts, il vint à Constantinople, & y fut fait diacre par S. Chrysostome qui lui avoit servi de maître; de là il passa à Marseille, où il fut vraisemblablement ordonné prêtre. Il y fonda un monastère d'hommes, & un autre de filles, leur donna une règle, & eut sous lui jusqu'à cinq mille moines. Il mourut vers l'an 433, plein de jours & de vertus. On a de lui : I. Douze livres d'*Institutions monastiques*, & vingt-quatre *Conférences des Peres du Désert*, qu'il composa à la prière de S. Castor, évêque d'Apt en Provence. Elles furent traduites en 2 vol. in-8°, 1663, par Nicolas Fontaine. II. Un *Traité de l'Incarnation contre Nestorius*, fait à la prière du pape S. Célestin. Le style des livres de Cassien, écrits en latin, répond aux choses qu'il traite. Il est tantôt net & facile, tantôt pathétique; mais il n'a rien d'élevé ni de grand. S. Benoît recommandoit fort à ses religieux la lecture de ses *Con-*

sérences. Il y a dans la XIIIe, des propositions qui ne paroissent pas exactement conformes à la doctrine de l'Eglise sur la grace; Cassien n'avoit jamais pu goûter celle de S. Augustin: il pensoit qu'elle avoit des conséquences fâcheuses contre la bonté de Dieu & la liberté de l'homme; mais en voulant éviter une extrémité, il ne s'éloigna pas assez de l'autre. S. Prosper, disciple & défenseur de S. Augustin, écrivit son ouvrage intitulé : *Contra Collatorem*, pour le réfuter : " Mais » du tems de Cassien, dit un » critique, l'Eglise n'avoit pas » encore prononcé sur ce point; » il ne fut décidé qu'au concile d'Orange en 529 : conséquemment la méprise de » Cassien n'a pas empêché que » sa mémoire ne fût en vénération ». La dernière édition des *Œuvres* de ce saint solitaire est de Leipzick, 1722, in-fol., avec des commentaires & des notes. Il y en a aussi une édition de Paris, 1642, in-fol. On les trouve dans la *Bibliothèque des Peres*.

CASSIEN, (S.) maître d'école à Imola, enseignoit à lire & à écrire aux enfans de cette ville, lorsqu'une violente persécution s'étant excitée contre l'Eglise, sous Dece ou Valerien, & selon d'autres sous Julien, il fut arrêté comme chrétien, & interrogé par le gouverneur de la province. Sur son refus constant de sacrifier aux idoles, le juge eut la barbarie d'ordonner que ses propres écoliers le piqueroient avec leurs stylets (instrument dont on se servoit alors pour former les lettres sur des tablettes de plomb, de

bois, de cire, &c.) pour rendre sa mort d'autant plus cruelle, que le supplice étoit plus lent. Prudence fait mention de ce saint martyr dans ses Hymnes.

CASSINI, (Jean-Dominique) né à Périnaldo, dans le comté de Nice, en 1625, s'appliqua d'abord à l'astrologie judiciaire; mais en ayant bientôt apperçu l'absurdité, il passa à l'astronomie, dont la solidité devoit avoir plus de charmes pour un esprit vrai. Ses découvertes & ses succès répandirent bientôt son nom dans toute l'Europe. Le sénat de Bologne le choisit pour remplacer le Pere Cavalléri dans la chaire d'astronomie. C'est dans cette ville qu'il traça une nouvelle Méridienne, plus utile & plus exacte que toutes celles que l'on avoit tracées jusqu'alors. Ce grand ouvrage étant fini, Cassini régla les différends que les inondations fréquentes du Pô, son cours incertain & irrégulier occasionnoient entre Ferrare & Bologne. Cette dernière ville lui donna, pour récompenser ses soins, la surintendance des eaux. Colbert envia cet homme célèbre à l'Italie. Louis XIV le fit demander à Clément IX & au sénat de Bologne, seulement pour quelques années, pour l'obtenir plus facilement. On le lui accorda. Le roi le reçut comme César avoit reçu Sosigène: il eut une pension proportionnée aux sacrifices qu'il avoit faits. Le pape & Bologne le redemandèrent en vain quelques années après. L'académie des sciences, dont il étoit correspondant, lui ouvrit bientôt ses portes: il se montra digne d'elle

par plusieurs Mémoires. Il mourut en 1712, à 88 ans. Il perdit la vue, comme Galilée, dans les dernières années de sa vie. Ce malheur ne lui ôta rien de sa gaieté. Sa vie fut aussi unie que son caractère, plein de modestie, de candeur & de simplicité. Il ne connut les cieus, que pour adorer plus profondément le Créateur dont ils racontent la gloire. On a de lui un *Traité touchant la Comete* qui parut en 1652-53-64; un *Traité de la Méridienne de St. Pétrone*, 1656, in-folio; plusieurs *Traités sur les Planetes*, & des Mémoires estimés. Ce fut lui qui découvrit, en 1671, le troisième & le cinquième satellites de Jupiter; il découvrit les deux premiers en 1684. Il inventa la méthode de représenter les éclipses de soleil, pour tous les habitans de la terre. La méridienne de l'Observatoire de Paris, commencée par Picard, fut continuée par notre astronome & par La Hire. Voyez son éloge dans ceux de M. de Fontenelle.

CASSINI, (Jacques) fils du précédent, né à Paris le 10 février 1677, & son successeur à l'académie des sciences, hérita des talens de son pere. Il manquoit à la méridienne de France une perpendiculaire: il la décrivit en 1733 depuis Paris jusqu'à St-Malo; & la prolongea en 1734 depuis Paris jusqu'au Rhin, près de Strasbourg. Il mourut en 1756, à 84 ans, dans sa terre de Thury, près de Clermont en Beauvaisis. Il étoit maître-des-comptes. Les Mémoires de l'Académie sont ornés de plusieurs de ses observations. Il est compté parmi les

astronomes qui connoissoient le mieux le ciel. On a de lui deux ouvrages très-estimés : I. *Des Elémens d'Astronomie*, avec les tables astronomiques, 1740, 2 vol. in-4°. II. *Grandeur & figure de la Terre*, 1720, in-4°.

CASSINI DE THURY, (César-François) fils du précédent, maître-des-comptes, directeur de l'observatoire, astronome de l'académie des sciences, & membre de plusieurs sociétés scientifiques, naquit à Paris le 17 juin 1714. Il fut employé à faire la description géométrique de la France, se livra à ce travail avec toute l'activité de son âge, & y consacra une grande partie de son loisir jusqu'à sa mort. Il publia une *Nouvelle Carte* de ce royaume, Paris, 1744, en une grande feuille. Cette carte s'appelle la *Carte des Triangles*. Les cartes particulières, levées géométriquement sous sa direction & celle de Camus & de Montigny, doivent être au nombre de 175. Il a eu la consolation de voir terminer presque entièrement un travail si long & si pénible, qui lui fait honneur malgré les défauts inséparables d'un si grand ouvrage. Il mourut de la petite vérole le 4 septembre 1784. On trouve de lui plusieurs Mémoires intéressans dans ceux de l'Académie. Il a fait des Additions aux tables astronomiques de son pere, a donné une *Relation de deux Voyages faits en Allemagne*, 1763, in-4°; des *Opuscules astronomiques*, 1771, in-8°.

CASSIODORE, (Magnus-Aurelius) Calabrois, d'une famille illustre, principal ministre du roi Théodoric, consul en 514, préfet du prétoire sous

Athalaric, Déodat & Vitige, quitta le monde après la chute de ce dernier prince, vers l'an 540. Il bâtit un monastere près de sa patrie, & s'y retira à l'âge de 70 ans, ne s'occupant que de son salut. Sa solitude offroit toutes sortes de commodités, des réservoirs pour le poisson, des fontaines, des bains, des horloges au soleil & à l'eau, une bibliothèque aussi riche que bien choisie. C'est dans cette retraite qu'il mit au jour son *Commentaire sur les Pseaumes*, ses *Institutions des divines Ecritures*, recueil de regles pour ses moines sur la maniere de les étudier. Il indique les principaux auteurs de la science ecclésiastique, théologiens, historiens ascétiques. Il leur propose pour travail manuel de transcrire des livres, approuvant l'agriculture & le jardinage, pour ceux de ses solitaires peu propres aux lettres. Il leur cite les livres qui traitent de cette matiere. Outre ces ouvrages, on a encore de lui une *Chronique : De Gestis Gothorum & Romanorum*, & des *Traité philosophiques*. Celui de l'ame est un des meilleurs. Le style de Cassiodore est assez pur pour son tems, & assez simple, quoique plein de sentences & de pensées morales. Il avoit coutume de dire : » Qu'on verroit plutôt la nature errer dans ses opérations, qu'un souverain qui ne donne pas à sa nation un caractère semblable au sien ». *Facilius errare naturam, quam principem formare rempublicam dissimilem sibi*. Il mourut saintement en 562, âgé de plus de 93 ans. Le P. de Ste.-Marthe, mort supérieur-général de la

congrégation de S. Maur, a écrit la *Vie* de cet auteur, & l'a accompagnée de savantes notes, Paris, 1694, in-12. Le P. Garet, son confrere, avoit publié une bonne édition de ses *Œuvres* en 1679, à Rouen, 2 vol. in-fol. Le marquis Maffei fit imprimer en 1721, à Vérone, un ouvrage qui n'avoit pas encore vu le jour. Il est intitulé: *Cassiodori complexiones in Epistolas, Acta Apostolorum & Apocalypsim*, in-8°. On le réimprima à Londres l'année suivante.

CASSIOPÉE, femme de Céphée, roi d'Éthiopie, & mere d'Andromede, fut assez vaine pour prétendre surpasser en beauté les Néréides. Neptune vengea ces Nymphes, en suscitant un monstre marin qui désola le pays. Pour appaiser ce dieu, Andromede fut exposée sur un rocher. Le monstre s'élançoit pour la dévorer, lorsque Persée, monté sur Pégase, le terrassa & le tua. Cassiopée fut placée avec sa famille au nombre des Constellations.

CASSIUS VISCCELLINUS, (Spurius) se distingua contre les Sabins, fut trois fois consul, une fois général de la cavalerie, & obtint l'honneur du triomphe deux fois. Son humeur remuante lui fit des ennemis. On l'accusa d'aspirer à la royauté, & il fut précipité du mont Tarpeien vers l'an 485 avant J. C.

CASSIUS LONGINUS, (Lucius) préteur Romain, dont le tribunal redoutable étoit appelé l'*Ecueil des accusés*. On lui attribua la maxime *Cui bono*, dont le sens est, que tout coupable de quelque crime que ce

soit, le commet par intérêt. Il vivoit l'an 113 avant J. C.

CASSIUS LONGINUS, (Caius) d'abord questeur sous Crassus, se signala ensuite contre les Parthes, & les chassa de Syrie. Etant entré dans le parti de Pompée, il fut défait comme lui à la bataille de Pharsale. César lui donna la vie; mais cet ardent républicain ne s'en servit que pour conspirer contre celle de son bienfaiteur. Ses menées furent long-tems cachées. César les ayant découvertes, répondit à ses amis qui lui conseilloient de se défier d'Antoine & de Dolabella: "Ce ne sont pas ces beaux garçons, ces hommes parfumés, que je dois appréhender; mais plutôt ces hommes pâles & maigres qui se piquent d'austérité". Un jour il fit mettre au bas d'une statue, élevée à l'honneur de Brutus, l'auteur de la liberté de sa patrie: *Utinam viveres!* "Plût à Dieu que tu véusses encore!" Une autre fois il répandit un billet avec ces mots: *Tu n'es pas sans doute le vrai Brutus, car tu dors*. Ces trames sourdes étoient employées, pour que Brutus donnât le premier signal de la perte du tyran. César fut massacré. Un des conjurés ne sachant comment porter ses coups: *Frappe*, dit Cassius, *quand ce devroit être à travers mon corps*. Octave & Antoine se réunirent bientôt contre les conspirateurs. Ils les atteignirent à Philippes; Cassius y fut défait par Antoine, tandis que Brutus remportoit une victoire complete sur Octave. Cassius, s'imaginant que tout étoit désespéré, se retira dans une tente, &

& se fit donner la mort par un de ses affranchis, l'an 42 avant Jesus-Christ. C'est à lui que Brutus donna l'éloge de *dernier des Romains*. Velleius Paterculus a dit, en faisant le parallèle de Brutus & de Cassius, que celui-ci étoit meilleur capitaine, & que l'autre étoit plus honnête homme; de façon qu'on devoit préférer d'avoir Brutus pour ami, & craindre davantage d'avoir Cassius pour ennemi. Cassius étoit savant, il aimoit & protégeoit les lettres. Ce fut contre son avis qu'on livra la bataille de Philippes. Il vouloit, avec raison, laisser détruire par la disette l'armée ennemie, qui manquoit de tout.

CASSIUS, (Avidius) célèbre capitaine Romain, se distingua par sa valeur & par sa conduite sous les empereurs Marc-Aurele & Lucius Verus. Après la mort de celui-ci, arrivée l'an 169 de Jesus-Christ, Cassius ayant été salué empereur en Syrie, fut tué par trahison trois mois après, & sa tête envoyée à Marc-Aurele, l'an 175.

CASSIUS SCÆVA, soldat de Jules-César, se signala en plusieurs occasions sur terre & sur mer. Etant assiégé par un lieutenant de Pompée dans un château près de Dyrrachium, ville d'Albanie, où il commandoit, il soutint tous les efforts des ennemis avec un courage invincible. Un présent de deux mille écus fut la récompense de sa bravoure. Elle n'éclata pas moins sur mer, lorsque César rendit la Grande-Bretagne tributaire. Cassius Scæva s'étant embarqué avec quatre de ses compagnons dans une chaloupe, & l'ayant atta-

Tome II.

chée à un rocher proche de l'isle, bordée d'un grand nombre d'ennemis, ceux-ci vinrent fondre sur lui. Cassius ne perdit point courage, quoique ses compagnons l'eussent lâchement abandonné. Il se défendit seul contre tous, jusqu'à ce qu'étant blessé en plusieurs endroits, il se jeta dans la mer & se sauva à la nage. César vint le recevoir au bord, & louant sa valeur en présence de l'armée, il le fit centurion.

CASSIUS, (Barthélemy) Jésuite Dalmatien, né en 1575, missionnaire en Turquie, pénitencier de St. Pierre à Rome sous le pape Urbain VIII, a donné au public : *Institutiones Linguae Sclavonicae*, Rome, 1604, in-8°; une *Histoire de Lorette*, Rome, 1607, in-8°. Il a traduit le Rituel Romain d'Urbain VIII en langue esclavone, 1670, in-4°; de même que les Evangiles & les Epîtres du Missel, 1641, in-fol. Il a encore traduit plusieurs Vies des Saints, & fait quelques ouvrages de piété en cette langue. Il mourut en 1660.

CASTAGNO, (André del) fut le premier peintre de Toscane qui connut la manière de peindre à l'huile (voyez BRUGES, Jean de). Dominique de Venise, qui l'avoit appris d'Antoine de Messine, étant venu à Florence, André del Castagno rechercha son amitié, & tira de lui ce beau secret. Il conçut ensuite une si cruelle jalousie contre Dominique, son ami & son bienfaiteur, que sans avoir égard aux obligations qu'il lui avoit, il l'assassina un soir. Dominique n'ayant point reconnu son meurtrier, se fit porter chez

O o

ce cruel ami dont il ignoroit la perfidie, & mourut entre ses bras. Castagno étant au lit de la mort, déclara cet assassinat dont on n'avoit pu découvrir l'auteur. Il fut enterré avec la haine & l'indignation publique. Dès qu'il eut appris le secret de Dominique, il fit plusieurs ouvrages dans Florence, qui furent admirés. Ce fut lui qui travailla, en 1478, au tableau que la république fit faire, où étoit représentée l'exécution des conjurés qui avoient conspiré contre les Médicis.

CASTAING, (N.) savant ingénieur, inventa vers 1680 la machine à marquer sur tranche, qui fut mise en œuvre dans toutes les monnoies sous le regne de Louis XIV. Ce monarque récompensa magnifiquement l'inventeur, qui mourut à Paris au commencement du dix-huitième siècle.

CASTALDI, (Corneille) naquit à Feltri, d'une famille ancienne, en 1480. Il s'adonna en même tems au barreau & à la poésie, égayant la sécheresse de la jurisprudence par les charmes des vers. Sa patrie l'ayant chargé de ses intérêts auprès des Vénitiens, il obtint tout ce qu'elle demandoit. Les grands & les gens-de-lettres le regretterent également. Padoue, où il se fixa par le mariage, lui doit l'établissement d'un college. Il finit ses jours en 1537. Ses *Poésies*, long-tems ignorées, ont été publiées pour la première fois par les soins de Conti, Vénitien, 1757, in-4°. On y trouve des pièces italiennes & des pièces latines : les premières offrent beaucoup de facilité, & une grande abon-

dance d'images : les secondes respirent le goût de l'antiquité. La *Vie* de l'auteur, écrite avec une élégante simplicité par un praticien de Venise, est à la tête de ce recueil estimable.

CASTALION, CASTILION, CASTILLON ou CHATEILLON qui étoit son vrai nom, (Sébastien) naquit en 1515 dans les montagnes du Dauphiné. L'étude des langues savantes, & sur-tout de l'hébraïque & de la grecque, lui acquit l'estime & l'amitié de Calvin. Ce patriarche des Réformés lui procura une chaire au college de Geneve; mais s'étant brouillé avec lui, comme il arrive toujours parmi les gens de faction & de secte, il alla enseigner le grec à Bâle. Il mourut en 1563. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : 1. Une *Version latine & françoise de l'Ecriture*, Bâle, 1556, in-fol. La *Version françoise*, imprimée à Bâle en 1555, in-fol., est très-rare. Dans ces deux versions il ne garde pas le caractère d'un interprete des Livres-Saints : il leur donne un tour entièrement profane. Son style affecté, efféminé, surchargé d'ornemens, est indigne du sujet, & fait disparoitre cette simplicité noble, ce ton de candeur & de force que l'on remarque dans les originaux : aussi ne sont-elles lues de personne. Il manque, d'ailleurs, d'exactitude & de fidélité ; & dans la version latine il ne parle pas toujours bien la langue, quoiqu'il coure après les termes polis & élégans. La version françoise essuya beaucoup de contradiction de la part des Catholiques & des Protestans. Il. Quatre livres de *Collo-*

quia sacra, Bâle, 1565, in-8°. Ce sont des dialogues sur les principales histoires de la Bible: petit ouvrage écrit purement en latin, mais qui n'est pas exempt d'erreurs. III. Une *Version latine des vers sibyllins*, avec des remarques. IV. Une *Traduction latine des Dialogues de Bernardin Ochino*, dont il avoit embrassé, dit-on, les sentimens sur la polygamie. V. Une édition de *l'Imitation de J. C.*, étrangement défigurée, non-seulement quant au style, mais quant au fond des choses. Voy. KEMPIS.

CASTEEL, (Gerard) né à Cologne en 1667, fut chanoine régulier de Ste. Croix, & mourut prieur de la maison de son ordre à Duisbourg, en 1733. On a de lui *Controversiæ ecclesiastico-historicæ*, Cologne, 1734 & 1757, in-4°. Ces dissertations sont au nombre de 45, & roulent sur les principaux points controversés de l'histoire ecclésiastique. L'auteur ne prend point de parti sur la plupart de ces questions. Il se contente de rapporter les motifs qu'on allègue de part & d'autre, & il s'en acquitte assez fidèlement. Il copie souvent Noël-Alexandre.

CASTEL, (Edmond) né à Halléy, dans le Cambridgeshire, en 1606, chanoine de Cantorbéry, savant dans les langues orientales, professa l'arabe à Londres avec beaucoup de distinction. La Bible polyglotte de cette ville est due principalement à ses soins. On lui est encore redevable du *Lexicon heptaglotton*, Londres, 1686, 2 vol. in-fol.; dictionnaire en sept langues, qui affoiblit ses yeux & ruina sa fortune, en lui acqué-

rant un nom célèbre. Il mourut en 1685, accablé de dettes & regretté des savans.

CASTEL, (Pierre) de Messine, professeur de médecine à Rome, & directeur du jardin botanique de sa patrie, a publié; I. *Hortus Messanenensis*, 1640, in-4°, fig. II. *De Smilace sâpera*, 1652, in-4°.

CASTEL, (Fr. Perard) de Vire en Normandie, avocat au grand conseil, banquier expéditionnaire en cour de Rome, mourut en 1687. Il laissa plusieurs ouvrages, où la théorie & la pratique des matieres de bénéfices sont exposées savamment. Les plus recherchés sont: I. *Ses Questions notables sur les matieres bénéficiales*, Paris, 1689, 2 vol. in-fol., II. *Définitions du Droit Canon*, Paris, 1700, in-fol., avec les remarques de Du Noyer. III. *Regles de la Chancellerie Romaine*, 1685, in-folio.

CASTEL, (Louis-Bertrand) géometre & philosophe, né à Montpellier en 1688, jésuite en 1703, se fit connoître à Fontenelle & au P. de Tournemine, par des ébauches qui annonçoient de plus grands succès. Le jeune-homme étoit alors en province; ils l'appellerent à la capitale. Castel passa de Toulouse à Paris, à la fin de 1720. Il soutint l'idée que ses essais avoient donnée de lui. Le premier ouvrage qu'il mit au jour, fut son *Traité de la pesanteur universelle*, en 2 vol. in-12, 1724. Tout dépendoit, selon lui, de deux principes, de la gravité des corps, & de l'action des esprits; l'une qui les faisoit tendre sans cesse au repos, l'autre qui rétablissoit les

mouvemens. Cette doctrine, la clef du système de l'univers, à ce qu'il prétendoit, ne parut point telle à l'abbé de Saint-Pierre. Quoiqu'ami du mathématicien, il l'attaqua; le Jésuite répondit. Les écrits de part & d'autre supposoient beaucoup d'esprit dans les combattans, mais un esprit singulier. Le second ouvrage du P. Castel fut son *Plan d'une Mathématique abrégée*, Paris, 1727, in-4°, qui fut suivi bientôt d'une *Mathématique universelle*, 1728, in-4°. L'Angleterre & la France applaudirent à cet ouvrage. La société royale de Londres ouvrit ses portes à l'auteur. Son *Clavecin oculaire* acheva de faire connoître son genre d'esprit naturellement facile, fécond & inventeur. Il fut entraîné par la vivacité de son imagination. Ses systèmes n'étoient d'abord que des hypothèses; mais peu-à-peu il croyoit venir à bout de les réaliser. En qualité de géometre, il pouvoit démontrer l'analogie des sons & des couleurs; mais il n'y avoit qu'un radoteur millionnaire, qui pût tenter de fabriquer une machine aussi coûteuse que celle de son *Clavecin*, & dont l'exécution étoit impossible. Il faut avouer pourtant que cette chimère a produit des découvertes utiles. *Le vrai système de Physique générale de Newton*, 1743, in-4°, lui fit plus d'honneur dans l'esprit de quelques savans; mais il déplut à d'autres. Il respectoit le philosophe Anglois, sans que sa doctrine lui parût propre à dévoiler le vrai système du monde. « Newton & Descartes », disoit-il, se valent bien pour l'invention; mais

» celui-ci avoit plus de facilité
 » & d'élévation; l'autre, avec
 » moins de facilité, étoit plus
 » profond. Tel est, à-peu-
 » près, le caractère des deux
 » nations. Le génie françois
 » bâtit en hauteur, & le génie
 » anglois en profondeur. Tous
 » deux eurent l'ambition de
 » faire un monde, comme
 » Alexandre eut celle de le conquérir, & tous deux pensèrent en grand sur la nature ». On a encore du P. Castel un traité intitulé : *Optique des Couleurs*, Paris, 1740, in-12, & d'autres ouvrages. Les autres productions de cet auteur sont moins importantes : ce sont des brochures, ou des extraits répandus dans les *Mémoires de Trévoux*, auxquels il travailla long-tems (voyez ce Journal, au 2e. vol. d'avril 1757). Le style de Castel se ressentoit du feu de son esprit & des écarts de son imagination. Un jour qu'on parloit, devant Fontenelle, du caractère d'originalité que portent les ouvrages de ce Pere, quelqu'un dit : « Mais il est fou. — Je le fais bien, » répondit Fontenelle, & j'en suis fâché, car c'est grand dommage. Mais je l'aime encore mieux original & un peu fou, que s'il étoit sage sans être original ». Castel mourut en 1757, à l'âge de 69 ans. Il s'étoit retiré du grand monde quelque tems avant sa mort. Il y avoit été d'abord très-répandu, & avoit plu par ses faillies & sa vivacité. Les gens-de-lettres qui le consultoient, trouvoient en lui de la complaisance & des lumieres. Il avoit avec eux la simplicité que donne l'étude aux vrais savans.

On le trouvoit au milieu de ses livres, de ses écrits, de son atelier pour le clavecin oculaire, & d'un nombre infini de pieces ramassées confusément dans le même réduit. M. l'abbé de la Porte a publié en 1763, in-12, un recueil curieux, à Paris, sous le titre d'*Amsterdam*. Il est intitulé : *Esprit, saillies & singularités du P. Castet*. Ce livre contient un grand nombre de sujets. L'auteur n'en approfondit aucun; cependant il pense beaucoup, & souvent très-bien.

CASTELLANUS, (Pierre) voyez CHATEL (Pierre du).

CASTELLI, (Bernard) peintre Génois, né en 1557, excellent coloriste, réussissoit dans le portrait. Il peignit les grands poètes de son tems, & fut chanté par eux. Il grava les figures de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, son ami intime. On remarque du génie dans ses ouvrages, mais trop peu de naturel. Il mourut à Genes en 1629, laissant plusieurs tableaux à sa patrie, à Rome, à Turin, &c.

CASTELLI, (Valerio) fils de Bernard, né à Genes en 1625, perdit trop jeune son pere pour pouvoir profiter de ses leçons, mais son application suppléa à ce qu'il auroit pu apprendre sous un tel maître. Il excella dans les batailles. Ses ouvrages sont recommandables par le génie & le goût, le coloris & le dessin. Il mourut en 1659.

CASTELNAU, (Michel de) seigneur de Mauvissiere, guerrier, homme de lettres, & négociateur aussi sincere que prudent, naquit en 1520, à la Mau-

vissiere en Touraine. Ayant reçu de ses parens une aussi bonne éducation qu'on pouvoit la donner, il alla faire en Italie son apprentissage dans le métier des armes, sous le maréchal de Brissac qui y commandoit. Castelnau se distingua en Piémont, en Toscane & dans l'isle de Corse. François de Lorraine, grand-prieur de France, qui avoit entrevu son mérite naissant, se l'attacha, le mena à Malte avec lui, & à son retour en France, le produisit à la cour, & lui procura la bienveillance de la maison de Guise. Il dut le développement de sa réputation à un événement singulier. Jean de Montluc, évêque de Valence, l'un des plus célèbres prédicateurs de ce tems, avoit prêché le jour de Pâques devant le roi; le cardinal de Lorraine témoignoit son regret de n'avoir pu l'entendre en présence de Castelnau, qui ayant été présent, s'offrit de répéter le sermon, & d'y joindre les graces de l'orateur. L'offre fut acceptée par le cardinal qui promit le plus beau cheval de son écurie, si Castelnau réussissoit; & il eut le bonheur de réussir. Il jouit dès-lors d'une considération particuliere, & la méritoit à d'autres égards. Charles IX & Henri III l'employèrent dans plusieurs négociations aussi importantes que difficiles. Il mourut en 1592, après avoir été cinq fois ambassadeur en Angleterre. Les *Mémoires* de ses négociations, publiés par le Laboureur, 1659, 2 vol. in-fol., réimprimés à Bruxelles en 1731, 3 vol. in-fol., & tout récemment insérés dans la *Collection universelle des Mémoires parti-*

culiers, relatifs à l'Histoire de France, sont au nombre des monumens curieux qui nous restent de l'histoire de son tems. Castelnau avoit donné aussi, en 1559, une traduction françoise de l'ouvrage de Ramus, intitulé : *Liber de moribus veterum Gallorum*, in-8°. L'original est bon, mais la traduction lui est fort inférieure.

CASTELNAU, (Jacques, marquis de) maréchal de France, petit fils du précédent, se signala en plusieurs sieges & combats. Il eut le commandement de l'aîle gauche à la bataille des Dunes, le 14 juin 1658, & fut blessé deux jours après au siege de Dunkerque. Il mourut de ses blessures à Calais, le 15 juillet suivant, à 38 ans. M. Osmont lui attribue mal-à-propos les *Mémoires* de Michel de Castelnau.

CASTELNAU, (Henriette-Julie de) comtesse de Murat, une des muses françoises, mourut en 1716, à 45 ans. Elle a laissé des Chançons, & d'autres petites Pièces de Poésie, répandues dans différens recueils. On a encore d'elle : I. *Les Lutins de Kernost*, roman en 2 part. in-12. II. *Des Contes de Fées*, en 2 vol. III. *Le Voyage de campagne*, 2 vol. in-12. La réputation brillante que ces ouvrages lui acquirent d'abord, ne s'est pas soutenue. C'est assez le sort des auteurs qui s'attachent à des productions frivoles, & qui n'ont que les ressources de l'esprit pour se garantir de l'oubli.

CASTELVETRO, (Louis de) né à Modene en 1503, prévint favorablement le public par ses talens. Il auroit pu

être heureux dans sa patrie ; mais la fureur de critiquer troubla son bonheur, & lui fit des ennemis de ses meilleurs amis. Il se vit obligé de quitter l'Italie pour l'Allemagne. De retour à Modene, après dix ans d'absence, il fut accusé d'avoir traduit en italien un livre de Mélancthon, & fut poursuivi par le saint-office. Comme l'affaire prenoit un mauvais tour, il se sauva à Bâle. On a de lui des *Eclaircissmens sur la Poétique d'Aristote*, pleins d'esprit ; mais d'une subtilité qui dégénere souvent en chicane. Le feu ayant pris à la maison qu'il habitoit à Lyon, il se mit à crier : *Sauvez ma Poétique !* C'étoit en effet le meilleur de ses ouvrages, & quant à tous les autres, on pouvoit bien les laisser brûler. La premiere édition de sa *Poétique*, qui parut à Vienne en Autriche, en 1570, in-4°, est recherchée. On fait cas aussi de celle de Bâle en 1576, in-4°. On a encore de lui : *Opere critiche*, 1727, in-4°. Il mourut à Chiavenna en 1571, à 66 ans. C'étoit un homme sobre & uniquement occupé de ses livres. Il ne voulut point se marier, de peur que le soin du ménage ne le détournât de l'étude. Nullement attaché aux richesses, il abandonna à un de ses freres tout ce qu'il possédoit.

CASTIGLIONE, voyez BE-NEDETTE (le).

CASTIGLIONE, (Joseph) poète & critique, natif d'Ancone, se maria à Rome en 1582, devint gouverneur de Corneto en 1598, & mourut vers 1616. Il s'occupoit à faire des vers latins sur les divers événemens de son tems. Il a fait aussi quel-

ques ouvrages de critique, contenus dans un livre imprimé sous le titre de *Variae lectiones & opuscula*, Rome, 1594, in-4°.

CASTIGLIONI ou CASTELION, (Balthasar) poète né à Casatico, dans le duché de Mantoue, en 1478, ambassadeur du duc d'Urbain, auprès de Henri VIII, roi d'Angleterre, reçut de ce prince l'ordre de la Jarretière. Il épousa ensuite Hippolyte Torella, femme d'une grande beauté & d'un génie au-dessus de sa beauté. Cette union, formée par l'amour & par la conformité des goûts, ne dura que quatre ans. Léon X, pour le consoler de la mort de sa femme, avoit résolu de lui donner le chapeau de cardinal. Clément VII, neveu de ce pontife, eut pour Castiglioni la même considération que son oncle : il l'envoya auprès de Charles-Quint, traiter des affaires du saint-siège, de l'Eglise & du pape. Castiglioni gagna entièrement les bonnes grâces de ce prince. L'empereur le nomma à l'évêché d'Avila. Ce prélat illustre mourut à Tolède, en 1529, à l'âge de 50 ans, pleuré par le pape & par l'empereur. Ses ouvrages, en vers & en prose, lui acquirent la réputation de grand poète & d'écrivain délicat. Son *Courtisan*, appelé par les Italiens un livre d'or, est une production toujours nouvelle, malgré les changemens des mœurs. Qui pouvoit mieux donner des préceptes aux courtisans, que celui qui avoit également plu dans tant de cours différentes, à Paris, à Londres & à Madrid ? Cet ouvrage a été traduit en françois ; mais quelque bien

qu'on le rende, la version sera toujours au-dessous de l'original. La première édition, donnée en 1528, in-fol., à Venise, est peu commune. Les *Poésies latines* de Castiglioni réunissent, si l'on en croit Scaliger, l'élévation des pensées de Lucain, & l'élégance du style de Virgile. La délicatesse, la netteté, l'agrément caractérisent ses *Elégies*. Ses *Pieces italiennes* sont aussi estimables que les latines, & on peut compter leur auteur parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à son siècle. On trouve quelques-unes de ses Poésies dans les *Deliciae Poëtarum Italorum*.

CASTILLE, (Jean de) habile médecin en l'université de Lima, capitale du Pérou, joignit aux connoissances de son art, une piété solide qui lui gagna l'estime & la considération des honnêtes gens. C'est à ses lumières qu'eut recours l'archevêque de Lima, pour l'examen de l'esprit & de la conduite de Ste-Rose, qui paroissoient si extraordinaires. Castille s'acquitta de cette commission avec prudence, approuva l'esprit qui conduisoit cette servante de Dieu ; & sa déposition fut bien reçue de la sacrée congrégation. Il composa ensuite un livre de théologie mystique, approuvé par Urbain VIII. Enfin accablé d'années & de mortifications volontaires, il tomba malade : ce qui ne l'empêcha pas de demander l'habit de S. Dominique, qui lui fut accordé, mais qu'il ne porta pas long-tems, étant mort peu après, le 19 septembre 1635, en réputation de sainteté.

CASTILLO - Y - SAABEDRA, (Antoine del) peintre, né à Cordoue en Espagne, mort dans la même ville en 1667, âgé de 64 ans. Après la mort de son pere Augustin Castillo, dont il fut disciple, il se rendit à Séville pour se perfectionner dans l'école de François Zurbaran. De retour dans sa patrie, il mérita l'estime de ses compatriotes par ses ouvrages. Sa réputation s'y est même tellement conservée, que l'on ne passe pas pour un homme de goût, si l'on ne possède quelque morceau de cet artiste. Il a traité avec un égal succès l'histoire, le paysage & le portrait. Son dessin est excellent; mais son coloris manque de grace & de bon goût. On dit qu'étant retourné à Séville, il fut saisi d'une si grande jalousie, à la vue des tableaux du jeune Murillo, dont la fraîcheur & le coloris l'emportoient de beaucoup sur les siens, qu'il en mourut de chagrin, peu de tems après son retour à Cordoue.

CASTILLO, (Matthieu de) né à Palerme en 1664, entra dans l'ordre de S. Dominique en 1679, enseigna la théologie avec beaucoup de succès, & fut regardé comme un excellent prédicateur. Ce religieux mourut vers l'an 1720. On a de lui l'*Eloge funebre du P. Ange-Marie*, religieux de l'observance de S. François; un abrégé de la *Vie de S. Vincent Ferrier*; sept *Dialogues* en vers, & une *Histoire des Réguliers nés à Palerme, qui se sont rendus célèbres par leur sainteté & leur doctrine*.

CASTOR & POLLUX, freres

d'Hélène, & fils de Jupiter & de Leda, s'aimoient tellement, qu'ils ne se quittoient jamais, ni dans leurs voyages, ni dans leurs autres expéditions. Ils suivirent Jason dans la Colchide, & eurent beaucoup de part à la conquête de la toison d'or. Jupiter ayant donné l'immortalité à Pollux, celui-ci sollicita son pere de lui permettre de la partager avec Castor. Le dieu y consentit. Les deux freres furent métamorphosés en astres & placés dans le zodiaque, sous le nom de la constellation des *Jumeaux*.

CASTOR, officier juif, se fit un nom pendant le siege de Jérusalem par son intrépidité & sa perfidie. La garde de la seconde tour lui avoit été confiée. Ne pouvant plus tenir, il fit semblant de vouloir parler à Tite ou à Enée. Cet Enée étoit un juif retiré dans le camp des Romains. Dès qu'il fut au pied de la muraille, Castor roula sur lui une grosse pierre. Enée l'évita; mais un soldat qui l'accompagnait fut blessé. Alors Tite fit redoubler le jeu des machines contre la tour. Castor y mit le feu, & se jeta à travers les flammes, où il périt.

CASTORIE, (l'évêque de) voyez **NEERCASSEL**.

CASTRICIUS, (Marcus) magistrat de Plaisance, l'an 85 avant Jesus - Christ. Refusant des otages au consul Cneius Carbo qui vouloit engager cette ville dans le parti de Marius contre Sylla, Carbo lui dit, pour l'intimider, qu'il avoit beaucoup d'épées: *Et moi beaucoup d'années*, repartit Castricius, voulant signifier par-là le peu qu'il risquoit, étant si avancé

en âge. — Il ne faut pas le confondre avec TITUS CASTRICIUS, célèbre rhéteur Romain au 2^e. siècle.

CASTRIOT, voyez SCANDERBEG.

CASTRO, (Jean de) fils de D. Alvarez de Castro, gouverneur de la chambre civile de Lisbonne, naquit en cette ville le 27 février 1500. Il se distingua par ses connoissances & son courage, accompagna l'infant D. Louis, frère de Jean roi de Portugal, dans l'expédition de Charles-Quint contre Tunis, & fut envoyé aux Indes avec D. Garzias Norogna. Il fit un *Journal* de son voyage depuis Lisbonne jusqu'à Goa; & ensuite une *Description* fort détaillée de toute la côte depuis Goa jusqu'à Diu, qu'il dédia à Don Louis, & que l'on conserve dans l'université d'Evora. Devenu gouverneur des Indes, il s'illustra par des victoires qu'il remporta en diverses occasions sur les Mahométans & les Indiens qui venoient attaquer les possessions des Portugais, & usa de ses victoires avec humanité. Il mourut entre les bras de S. François Xavier, le 6 juin 1548, *qui eut la consolation*, dit l'auteur de sa *Vie*, *de voir mourir un grand du monde avec les sentimens d'un saint religieux*. Outre le *Journal* & la *Description* dont nous avons parlé, on conserve encore à Lisbonne une Collection de Lettres qu'il a écrites au roi de Portugal, qui montrent qu'il étoit aussi bon politique que bon général. « Ce » grand capitaine, dit Maffée, » (*Hist. Ind. lib. 13*) ne rou- » gissoit pas, lors même qu'il

» étoit environné de nobles, » & d'une cour nombreuse, de » se mettre à genoux quand il » rencontroit une croix plantée par les missionnaires en » signe des conquêtes qu'ils faisoient à J. C. & de l'adorer ». C'est à cette piété que l'on attribuoit les fréquentes victoires qu'il remportoit avec des poignées d'hommes sur des armées nombreuses d'ennemis du nom Chrétien & de la Croix. Hyacinthe d'Andrada a donné sa *Vie*, Lisbonne, 1651, in-fol. en portugais.

CASTRO, (François-Alphonse de) Franciscain, né à Zamora en Espagne, prédicateur & confesseur de Charles-Quint, fut nommé à l'archevêché de Compostelle, & mourut à Bruxelles, avant d'en avoir pris possession, en 1558, à 63 ans. Le P. Feuardent publia ses ouvrages à Paris, en 1578, avec la *Vie* de l'auteur, 2 vol. in-fol. Le principal est son *Traité contre les hérésies*, Paris, 1534, in-fol., disposé selon l'ordre alphabétique des erreurs. L'auteur écrit passablement. Il avoit lu, mais sans beaucoup de choix. La réfutation des nouvelles hérésies occupe plus de place chez lui, que l'histoire des anciennes, & la controverse que l'histoire.

CASTRO, (Léon de) chanoine de Valladolid, mort en 1580, professeur de théologie à Salamanque, soutint que le texte de la Vulgate & celui des Septante sont préférables au texte hébreu; ce qui est très-vrai en l'entendant de ce texte tel que nous l'avons aujourd'hui. Cet ouvrage est inti-

culé : *Apologeticus pro vulgata translatione & LXX*, Salamanque, 1585, in-fol.

CASTRO, (Paul de) professeur de droit à Florence, à Boulogne, à Sienne, à Padoue, faisoit dire de lui : *Si Bartholus non esset, esset Paulus*. On a de lui plusieurs ouvrages souvent réimprimés, en 8 vol. in-fol. Il mourut l'an 1437.

CASTRUCCIO-CAS-TRACANI, fameux brigand Italien, dont on ignore l'origine & le lieu de naissance, quoique communément on le croie né dans un village nommé Castruccio, vers l'an 1281. Ayant perdu ses parens à l'âge de 20 ans, & ne trouvant pas de secours chez les Gibelins, dont ses parens avoient défendu le parti aux dépens de ce qu'ils possédoient, il passa en Angleterre, & jouit quelque tems des bonnes grâces du roi Edouard ; mais sa mauvaise conduite les lui fit perdre. Ayant assassiné un seigneur qui avoit payé ses impertinences d'un soufflet, il fut obligé de fuir pour échapper au bourreau. Arrivé en Flandre, il s'engagea dans les armées de Philippe le Bel ; mais s'étant attiré de nouvelles affaires, il retourna en Italie en 1313, s'arrêta à Pise, où les Gibelins faisoient le parti dominant, & s'empara de Lucques. S'étant ligué avec Louis de Bavière, il exerça sur les pays soumis au Pape des ravages atroces, entra avec Louis à Rome, l'y fit couronner, & s'y signala par tant d'excès, qu'enfin le légat du pontife se vit obligé de l'excommunier. Il mourut peu de tems après, en 1328. Machia-

vel qui crut trouver dans ce brigand toutes les qualités qui selon lui font les héros, la méchanceté, la fourberie & l'audace, en a fait une Histoire, qui n'est qu'un panégyrique romanesque, traduite en françois par G. Guillet, Paris, 1671. L'abbé Sallier l'a bien réfutée dans son *Examen critique de la Vie de Castruccio*. Alde-Manuce le jeune en a donné une Histoire plus exacte à Lucques, 1590, in-4^e.

CAT, (Claude-Nicolas le) naquit à Blerancourt, bourg de Picardie, en 1700. Son pere, élève du célèbre Maréchal, premier chirurgien du roi, lui fit faire de très-bonnes études à Soissons & à Paris. Après avoir porté l'habit ecclésiastique pendant dix ans, il le quitta pour étudier en médecine & en chirurgie. Il commença en 1724 à se faire connoître dans la république des lettres par une Dissertation sur le balancement des arcs-boutans de l'église de Saint-Nicaise de Rheims, phénomène de physique fort curieux. Il composa en 1725 une Lettre sur la fameuse Aurore boréale qui parut cette année, & qui étant la première qu'on eût observée en France, effraya beaucoup le vulgaire. En 1731, il obtint au concours la survivance de la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il s'établit dans cette ville en 1733, & il y forma en 1736 une école publique d'anatomie & de chirurgie. Il rassembla ensuite les savans & les amateurs de la ville, & fit éclore une société littéraire, qui depuis a été érigée en académie. Il en a été le secrétaire perpé-

rue pour les sciences. Il étoit correspondant de l'académie de Paris, doyen des associés regnicoles de celle de chirurgie de Paris, &c. Le roi, instruit de son mérite, lui accorda en 1759 une pension de 2000 livres, & en 1766 des lettres de noblesse, que le parlement & la chambre des comptes de Normandie enregistrerent *gratis*. Il mourut le 21 août 1768, âgé de 68 ans. On a de lui : I. *Dissertations* couronnées à l'académie de chirurgie depuis 1732, première année de ces prix, jusqu'en 1738. C'étoit un athlète redoutable, & plusieurs académies furent obligées de le prier de ne plus se présenter au concours. II. *Traité des sens*, 2 vol. in-8°, Paris, 1767 ; ouvrage lumineux, plein d'idées profondes. Il y montre que l'homme est une machine qui rassemble tout ce que la mécanique, tout ce que l'hydraulique, tout ce que les diverses parties de la physique ont de plus beau & de plus profond ; mais qui les surpasse infiniment par l'accord de ce mécanisme, avec un principe moteur, doué de sentiment, & capable d'une action spontanée. Ses longues méditations sur les dispositions merveilleuses de tant d'organes, ont été pour lui une démonstration convaincante qu'ils ne sont que la moindre partie de l'homme, & que si ce corps qui fait en soi un chef-d'œuvre de mécanique, atteste l'existence du suprême Architecte de tout ce qui existe, la substance qui anime ce chef-d'œuvre, prouve encore mieux qu'elle ne peut avoir d'autre source que l'Être souverainement parfait, le créa-

teur & le moteur de toutes choses. III. *Lettres concernant l'opération de la taille*. IV. *Recueil de pieces sur la taille*. V. *Dissertation sur l'existence & la nature du fluide des nerfs*, qui a remporté le prix à Berlin en 1753. VI. *Mémoire* qui a remporté le prix de l'académie de chirurgie en 1755. VII. *La Théorie de l'ouïe*, 1758, in-8°. VIII. *Mémoire* qui a remporté le prix à Toulouse en 1757. IX. *Eloge de M. de Fontenelle*. Il y a quelques particularités qui ne se trouvent point ailleurs. X. *Traité de l'existence du fluide des nerfs*, 1765, in-8°. XI. *Traité de la couleur de la peau humaine*, 1765, in-8°. XII. *Lettres sur les avantages de la réunion du titre de Docteur en médecine, avec celui de Maître en chirurgie*. XIII. *Nouveau système sur la cause de l'évacuation périodique du sexe*, 1765, in-8°. XIV. *Cours abrégé d'ostéologie*, 1767, in-8°. Les ouvrages que Cat a publiés sur la chirurgie sont assez généralement estimés des gens de l'art, qui le regardent comme un des plus habiles physiologistes qui aient paru en France. Mais on lui reproche avec raison de s'être trop facilement livré au goût des paradoxes, & d'avoir employé les ressources de la satire, pour enlever au frere Cosme une célébrité justement acquise, & qui par-là même sembloit porter ombrage à sa jalousie, & peut-être à sa vanité.

CATANÉE, (Jean-Marie) né à Novare au commencement du seizième siècle, embrassa l'état ecclésiastique, & se devoua entièrement à l'étude des langues. On lui doit l'édition des

Épîtres de Pline le jeune, qu'il publia avec des Commentaires, Milan, 1506. Une Traduction des quatre Dialogues de Lucien; un poëme sur la ville de Genes, & un autre sur la prise de Jérusalem, par Godefroi de Bouillon, sous le titre de *Solymis*. Ses ouvrages en prose lui firent plus de réputation que ses poésies. Il mourut en 1529.

CATANOISE, (la) voyez CABANE.

CATEL, (Guillaume) conseiller au parlement de Toulouse, né en 1569, mort en 1626, étoit un savant profond & un bon magistrat. Il a laissé: I. Une *Histoire des Comtes de Toulouse*, 1623, in-folio; elle commence en l'an 710 & finit en 1271, lorsque le comté de Toulouse fut réuni à la couronne de France. II. Des *Mémoires du Languedoc*, Toulouse, 1633, in-fol., inférieurs à l'*Histoire* de cette province par Dom Vaissette, & où ce Bénédictin a beaucoup puisé. Catel est le premier qui ait joint à l'histoire les preuves des faits avancés; mais il n'auroit pas dû mettre ces preuves dans le corps de l'ouvrage. Il paroît avoir assez de discernement, & il écarte les faits faux ou exagérés.

CATELLAN, (Jean de) conseiller au parlement de Toulouse, mort en 1700, à 82 ans, fut un magistrat recommandable par son équité & ses lumières. On a de lui le *Recueil des Arrêts remarquables du parlement de Toulouse*, 1723, 2 vol. in-4°, sur lequel Védel a fait des *Observations*, 1733, in-4°. Sa famille, une des plus anciennes de cette ville, a produit

un grand nombre d'évêques & de magistrats, également distingués.

CATELLAN, (Marie-Claire-Priscille-Marguerite de) de la même famille que le précédent, naquit à Narbonne en 1662. Son goût pour les lettres l'obligea de fixer sa demeure à Toulouse en 1697. Les mêmes études & les mêmes talens, joints aux liens du sang, l'unirent d'une étroite amitié avec le chevalier de Catellan, secrétaire perpétuel de l'académie des Jeux-Floraux. Cette compagnie couronna plus d'une fois les essais poétiques de Mlle. de Catellan. Son ouvrage le plus applaudi fut une *Ode* à la louange de Clémence Isaure: cette *Ode* mérita le prix; & elle obtint peu de tems après des lettres de maîtresse des Jeux-Floraux. Cette moderne Corine mourut dans le château de la Masquere, près de Toulouse, en 1745, dans la 84e. année de son âge. L'affabilité, la politesse, la discrétion, la décence, la bonne opinion d'autrui étoient ses qualités distinctives; & ces vertus étoient embellies par une taille avantageuse, par une figure agréable, par les graces de l'imagination & la délicatesse de l'esprit.

CATESBY, (Marc) de la société royale de Londres, a publié l'*Histoire naturelle de la Caroline & de la Floride*, 1731 & 1743, 2 vol. in-fol., figures enluminées. Les explications sont en anglois & en françois.

CATHALAN, (Jacques) jésuite, de Rouen, professa, prêcha & dirigea avec succès. Ses talens dans ces trois genres firent honneur à sa société. Il

étoit né en 1671, & il mourut en 1757. On a de lui : I. *L'Oraison funebre de la Duchesse d'Orléans*, 1723, in-4°. II. *Celle de Monseigneur, fils de Louis XIV*, in-4°. III. *Celle de l'Electeur de Treves*, in-4°. Ces pieces offrent quelques bonnes tirades.

CATHARINUS, (Ambroise) né en 1487 à Sienne, appelé avant d'entrer en religion, *Lancelot Politi*, enseigna le droit, se fit dominicain en 1517, & se distingua au concile de Trente. Il eut l'évêché de Minori en 1547, & l'archevêché de Conza en 1551, & mourut en 1553. On a de lui plusieurs ouvrages mal écrits & sans méthode, mais pleins de choses savantes & singulieres, sur beaucoup de points de théologie. On en a une édition de Lyon, 1542, in-8°, & on les trouve à la suite de ses *Enarrationes in Genesim*, Rome, 1552, in-fol. Il soutient que J. C. seroit venu, quand même le premier homme n'auroit pas péché. Il prétend encore que la chute des mauvais Anges vint de ce qu'ils ne voulurent pas reconnaître le décret de l'Incarnation, ni se résoudre à adorer le Verbe uni à la nature humaine. Il avance, dans un traité de la *Résurrection*, que les enfans morts sans baptême, sont non-seulement exempts de peines, mais qu'ils jouissent même d'une félicité convenable à leur état. Catharinus pouffoit la liberté de penser jusqu'à la hardiesse, & ne se piquoit guere de suivre S. Augustin, S. Thomas, & les autres théologiens. Une de ses opinions qui parut d'abord une des plus libres, qui depuis a toujours été suivie en Sor-

bonne, est celle sur l'intention extérieure du ministre des sacremens. Il soutint au concile de Trente, qu'il n'étoit pas nécessaire que le ministre eût une intention intérieure de faire une chose sacrée ; mais qu'il suffisoit qu'il voulût administrer extérieurement le sacrement de l'Eglise, dans les circonstances & avec la maniere qui supposent & expriment une volonté sérieuse, quoiqu'il s'en moquât intérieurement. M. Bossuet & d'autres illustres théologiens ont depuis embrassé ce sentiment comme le plus propre à tranquilliser les esprits, en leur persuadant que l'efficace des sacremens est indépendante de la méchanceté ou de la négligence des hommes. Catharinus a fait encore un Commentaire sur les Epîtres de S. Paul, & les autres Epîtres canoniques, Venise, 1551, in-fol. On lui attribue aussi un livre italien, recherché des curieux, intitulé : *Rimedio alla pestilente dottrina d'Ochino*, Rome, 1544, in-8°.

CATHERINE, (Sainte) vierge d'Alexandrie, martyrisée, dit-on, sous Maximin. Au 9e. siecle on trouva le cadavre d'une fille, sans corruption, au Mont-Sinaï en Arabie. Les Chrétiens de ce pays-là, apparemment sur certains signes, le prirent pour le corps d'une martyre, & l'idée générale d'une sainte vierge d'Alexandrie qui avoit souffert dans cette contrée, fit croire que c'étoit le sien. Ils lui donnerent le nom de *Catherine*, c'est-à-dire, *pure & sans tache*, lui rendirent un culte religieux, & lui firent faire une Légende. Les Latins reçurent cette Sainte, des Grecs, dans

le 11e. siecle. On raconte dans son histoire, qu'elle disputa, à l'âge de 18 ans, contre cinquante philosophes qui furent vaincus. Quoique cette Légende ne mérite aucune confiance, on n'en doit rien conclure contre la réalité de la Sainte qu'on honore sous le nom de *Catherine*. Jamais l'Eglise universelle n'a invoqué des Saints imaginaires; si les histoires de quelques-uns ont été rejetées par les savans, il ne s'ensuit autre chose, sinon que les vrais actes ont été défigurés, ou qu'ils ont péri par les dégâts du tems. Les recherches de la critique prouvent précisément que le Seigneur a des Saints, dont les actions ne sont bien connues que de lui seul; du reste, il a laissé dans son Eglise leur mémoire, l'idée générale de leurs vertus, & leur protection puissante: titres suffisans pour diriger l'Eglise dans le culte qu'elle leur rend. Voy. ROCH (St.). Les disputes avec les philosophes païens que la Légende attribue à sainte Catherine, & la maniere victorieuse dont on dit qu'elle les confondit, l'ont fait choisir pour la patronne des écoles de philosophie.

CATHERINE DE SIENNE, (Sainte) née en 1347, embrassa, à l'âge de 20 ans, l'institut des Sœurs de S. Dominique. Ses révélations, son zèle & ses écrits lui firent un nom célèbre. Elle réconcilia les Florentins avec Grégoire XI, pour lors à Avignon. L'éloquence de la négociatrice fut si vive, qu'elle engagea le pontife à quitter les bords du Rhône pour ceux du Tibre. Elle joua un grand rôle dans toutes les querelles du

schisme. Elle écrivit de tous côtés en faveur du pape Urbain, & mourut en 1380, à 33 ans. » Cette Sainte, dit l'abbé Bérault, reçut de la nature » ces qualités personnelles, qui » malgré les obstacles de la » naissance & du sexe, de la » retraite & de l'aversion sincere du siecle, y figurent » comme nécessairement avec » éclat. Une ame ardente & » sensible, un très-bel esprit, » une imagination prodigieuse- » ment vive, beaucoup de caractère, d'énergie & d'élévation, loin de languir avec sa » santé dans le silence & le recueillement, dans la continuité de l'oraison, des veilles, des jeûnes & des austerités de tout genre, prirent » au contraire une activité nouvelle dans le zèle tout divin qui s'y alluma ». Sa *Légende* en italien, Florence, 1477, est très-rare; celles de 1524, in-4°, & 1526, in-8°, sont rares aussi. Sa *Vie* a été écrite en latin par Jean Pins, Boulogne, 1515, in-4°. Il y en a une en françois par le P. Jean de Rechac, Paris, 1647, in-12. Quoique dans le grand nombre de visions & de révélations qu'on lui attribue, on ne puisse guere douter qu'il n'y en eût de véritables; ce seroit manquer de jugement & de critique que de les admettre toutes. La canonisation des Saints ne ratifie pas leurs opinions ni leurs révélations. Nous avons vu ailleurs, que sans les explications favorables que le cardinal Torquemada donna des visions de sainte Brigitte, elles eussent été condamnées au concile de Bâle. Grégoire-le-Grand remarque

que les Saints les plus favorisés de Dieu se trompent souvent, en prenant pour une lumière divine, ce qui n'est que l'effet de l'activité de l'ame humaine. M. Fleury ajoute que, dans les personnes de la plus éminente piété, les veilles & les jeûnes peuvent échauffer une imagination vive au point d'y produire des effets surprenans, qu'on regarde quelquefois pour des opérations de l'Esprit-Saint. Cette pensée de Fleury est appuyée d'un passage remarquable de S. Jérôme. Il ne faut cependant point parler avec dédain ou avec aigreur de ces situations extraordinaires des Saints ou Saintes, qui, supposé qu'elles appartiennent quelquefois à l'imagination, sont néanmoins l'effet d'une piété toujours bien respectable dans son principe & dans son objet (voyez ARMELLE). Sainte Catherine fut canonisée par Pie II, en 1461. On lui attribue des Poésies italiennes, Sienna, 1505, in-8°. quelques Traités de dévotion; & des Lettres qui sont purement écrites en italien : elles parurent à Bologne en 1492, in-4°. Tous les ouvrages de cette Sainte ont été publiés à Lucques & à Sienna l'an 1713, en 4 vol. in-4°.

CATHERINE, fille de Charles VI, roi de France, épousa en 1420, Henri V, roi d'Angleterre, qui du chef de sa femme, & en vertu du traité de Troyes, fait le 21 mai de la même année, prétendoit que son fils devoit succéder à la couronne de France, au préjudice de Charles VII. Après la mort de Henri V, en 1422, elle se remaria secrètement à Owin

Tyder, ou plutôt Tudor. Ce Tyder étoit un seigneur du pays de Galles, d'une famille qui, selon quelques flatteurs, avoit régné autrefois en Angleterre. Sa bonne mine, son assiduité, ses complaisances avoient touché la reine, qui oublia ce qu'elle devoit aux mânes de son époux, pour satisfaire la passion qu'elle avoit pour Tyder. Elle mourut en 1438. Tyder fut aussi-tôt mis en prison. Il se sauva quelque tems après; mais malheureusement ayant été repris pendant les guerres civiles des maisons d'Yorck & de Lancastre, il eut sur le champ la tête tranchée. Catherine avoit eu deux fils de Tyder; l'un s'appelloit Edmond, dans la suite comte de Richemond, & l'autre Gaspar, qui fut créé comte de Pembrock. Le fils d'Edmond régna depuis en Angleterre sous le nom de Henri VII; & porta ainsi sur le trône la maison de Tudor, qui a soutenu avec dignité l'honneur du sang maternel.

CATHERINE D'ARAGON, fille de Ferdinand V, roi d'Aragon, & d'Isabelle, reine de Castille, épousa en 1501 Arthur, fils aîné de Henri VII, dit le Salomon d'Angleterre. Ce prince étant mort cinq mois après cette union, le nouveau prince de Galles, connu depuis sous le nom de Henri VIII, s'unit à la veuve de son frere, avec une dispense de Jules II, accordée sur la supposition que le mariage n'avoit pas été consommé. Son époux naturellement léger & inconstant, comme il le fit bien voir dans la suite, ne tarda pas de s'en dégoûter, & de proposer un divorce. Cette

affaire fut plaidée devant deux légats de la cour de Rome, qui travaillèrent inutilement à réconcilier les deux époux. Henri fit prononcer une sentence de répudiation; le pape refusa de l'autoriser. Catherine ne voulut jamais consentir à la dissolution d'un mariage, qui de sa nature ne pouvoit l'être par aucune puissance spirituelle ou temporelle. Cette fermeté la fit éloigner de la cour pour toujours, en 1531. Il lui fut défendu de prendre, & à la nation de lui donner d'autre titre, que celui de princesse douairière de Galles. Le pape cassa la sentence de divorce, & ordonna à Henri de reprendre Catherine. Cette princesse n'en fut pas moins exilée à Kimbalton, où elle mourut en 1536. Quand elle se sentit près de la mort, elle écrivit à son mari, qui ne put refuser des larmes à sa lettre, & qui ordonna à sa maison de prendre le deuil. Des mœurs simples, le goût de la retraite, l'amour de l'ordre formoient le fond de son caractère. Les soins domestiques, la prière & le travail firent ses occupations. Sa raison & sa vertu ne firent aucune impression sur un prince qui n'écoutoit plus que ses passions, & qui en matière même de passions, n'avoit rien de fixe ni de conséquent.

CATHERINE DE MÉDICIS, fille unique & héritière de Laurent de Médicis, duc d'Urbain, nièce de Clément VII, née à Florence en 1519, fut mariée par les intrigues de son oncle, en 1533, au dauphin de France, depuis Henri II. Elle fut trois fois régente du royaume : la première, durant le voyage du

roi son mari en Lorraine en 1553; la seconde, pendant la minorité de Charles IX; & la troisième, depuis la mort de ce prince, jusqu'au retour de Henri III, alors roi de Pologne. Son objet principal, sous la minorité de Charles IX, fut de diviser par l'intrigue, ceux qu'elle ne pouvoit gagner avec de l'argent. Placée entre les Catholiques & les Protestans, les Guises & les Condés, elle souleva les partis opposés pour rester seule maîtresse. Elle accorda aux instances des huguenots le colloque de Poissy, en 1561, & l'année d'après l'exercice public de leur religion, dans la crainte que la jonction du roi de Navarre aux Guises, ne rendit ce parti trop puissant. Lorsque Charles IX fut déclaré majeur, elle se fit continuer l'administration des affaires, & brouilla tout comme auparavant. Ayant fait lever des troupes sous le prétexte de se précautionner contre le duc d'Albe, mais réellement pour contenir les Protestans, ce parti en prit de l'ombrage, & le royaume fut encore embrasé. Ce fut en partie par ses conseils, que le massacre de la St.-Barthélemi fut ordonné, dans un moment de crainte & de trouble, & nullement ensuite d'un dessein prémédité (voyez CHARLES IX). Elle gouvernoit alors son fils; mais elle se brouilla avec ce prince sur la fin de sa vie, & ensuite avec Henri III. Elle mourut en 1589, regardée comme une princesse d'un caractère incompréhensible. Les protestans l'ont peinte avec des couleurs affreuses. M. Meyer, dans la *Galerie philosophique*

phique du 16e. siecle, la représentée plutôt comme malheureuse que comme méchante. Il faut convenir qu'elle s'est trouvée dans des circonstances, où sans de grands talens on ne pouvoit faire que de grandes fautes, où une politique foible, tortueuse & inconséquente ne pouvoit qu'aggraver les maux de la France, irriter les deux partis, & imprimer à sa mémoire des taches que personne ne s'empressa d'effacer. On a débité qu'après la bataille de Dreux, un faux bruit s'étant répandu que les Huguenots étoient victorieux, elle dit : *Hé bien, nous prions Dieu en françois* ; mais c'est une calomnie grossière, que l'abbé Garnier a victorieusement réfutée.

CATHERINE DE PORTUGAL, femme de Charles II, roi d'Angleterre, & fille de Jean IV, roi de Portugal, naquit en 1638, son pere étant encore duc de Bragance. Elle fut mariée en 1661 avec Charles II. Elle avoit, dit-on, l'ame plus belle que le corps ; & elle eut l'estime, mais non le cœur du roi son époux. Pendant le regne de Jacques II, cette princesse jouit de beaucoup de considération ; mais en 1688 elle résolut d'aller en Portugal, où elle ne se rendit cependant qu'au commencement de 1693. Elle y fut déclarée régente en 1704 par le roi Pierre, son frere, à qui ses infirmités rendoient le repos nécessaire. Catherine fit éclater alors les grandes qualités qu'elle avoit reçues de la nature. Elle continua de faire la guerre à l'Espagne avec beaucoup de vigueur. Sage & prudente dans les conseils, elle fut

Tome II.

faire exécuter ce qu'elle avoit résolu ; & pendant sa régence, l'armée Portugaise reconquit sur les Espagnols plusieurs places importantes. Cette princesse mourut en 1705.

CATHERINE ALEXIOWNA, paysanne, dont le nom étoit Alfendey, devenue impératrice de Russie, devoit le jour à des parens fort pauvres, qui vivoient près de Départ, petite ville de la Livonie. Au sortir de l'enfance, elle perdit son pere, qui la laissa dans les bras d'une mere infirme ; le travail de ses mains ne suffisoit pas à leur entretien. Ses traits étoient beaux, sa taille charmante, & elle annonçoit beaucoup d'esprit. Sa mere lui apprit à lire, & un vieux ministre luthérien lui donna les principes de la religion. A peine avoit-elle atteint sa quinzieme année, qu'elle perdit sa mere. Le ministre la reçut chez lui, & la chargea du soin d'élever ses filles. Catherine profita des maîtres de musique & de danse qu'on faisoit venir pour elles. La mort de son bienfaiteur qui survint, la replongea dans une extrême indigence. Son pays étant devenu le théâtre de la guerre entre la Suede & la Russie, elle alla chercher un asyle à Marienbourg. Après avoir traversé un pays dévasté par les deux armées, & avoir couru de grands dangers, elle tomba entre les mains de deux soldats suédois, qui sans doute n'auroient pas respecté sa jeunesse & ses charmes, si un bas-officier ne fût survenu, qui la leur arracha. Après avoir rendu grâces à son libérateur, elle reconnut en lui le fils du ministre

P p

qui avoit eu soin de son enfance. Ce jeune-homme, touché de son état, lui donna les secours nécessaires pour achever son voyage, & une lettre pour un habitant de Marienbourg, qui s'appelloit Gluck, & qui avoit été l'ami de cet officier. Elle fut très-bien reçue; on lui confia l'éducation de deux filles. Elle se comporta si bien dans cet emploi, que le pere étant veuf, lui offrit sa main. Catherine la refusa, pour accepter celle de son libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras, & qu'il fût couvert de blessures. Le jour même que ces deux époux vont se jurer leur foi aux pieds des autels, Marienbourg est assiégé par les Russiens; l'époux qui étoit de service, est obligé d'aller, avec sa troupe, repousser l'assaut, & il périt dans cette action, sans avoir recueilli le fruit de sa tendresse. Marienbourg est enfin emporté d'assaut, & la garnison & les habitans passés au fil de l'épée, ou en proie à la brutalité du vainqueur. On trouva Catherine cachée dans un four; on se contenta de la faire prisonnière de guerre. Sa figure & son esprit la firent bientôt remarquer du général Russe Menzikoff; il fut frappé de sa beauté, & la racheta du soldat auquel elle étoit tombée en partage, pour la placer auprès de sa sœur, où elle fut accueillie avec tous les égards dus à la beauté, au vrai mérite & à l'infortune. Quelque tems après, Pierre-le-Grand se trouvant à manger chez ce général, on la fit servir à table. Le czar la distingua bientôt, & fut frappé de ses graces. Il re-

vint le lendemain chez Menzikoff pour revoir la belle prisonnière; elle répondit avec tant d'esprit à toutes les questions que lui fit ce monarque, qu'il en devint éperdument amoureux. Le mariage suivit de près cette naissante inclination; il se fit secrètement en 1707, & publiquement en 1712. Elle fut couronnée en 1724, & reçut la couronne & le sceptre des mains de son époux. Après la mort de ce prince en 1725, elle fut déclarée souveraine impératrice de toutes les Russies. Elle se montra digne de régner, en achevant toutes les entreprises que le czar avoit commencées. A son avènement à l'empire, les potences & les roues furent abattues. Elle institua un nouvel ordre de chevalerie sous le titre de saint Alexandre de Newski. Elle reçut elle-même, peu de tems après, le collier de celui de l'Aigle-Blanc. La Russie la perdit le 17 mai 1727, à l'âge de 38 ans. Les fréquens excès de vin de Tokai, joints à un cancer & à une hydropisie, furent la cause de cette mort prématurée. C'étoit une princesse d'une fermeté & d'une grandeur d'ame au-dessus de son sexe. Elle suivoit Pierre-le-Grand dans ses expéditions, & lui rendit de grands services dans la malheureuse affaire de Pruth. Ce fut elle qui conseilla au czar de tenter le visir par des présents; ce qui lui réussit. On l'a soupçonnée de n'avoir pas été favorable au czarowitz Alexis, que son pere fit mourir. Comme aîné & sorti d'un premier mariage, il excluait du trône les enfans de Catherine; c'est peut-

être le seul motif qui lui ait attiré ce reproche peu fondé (voyez ALEXIS PETROWITZ).
 » La louange qu'elle a méritée,
 » dit un historien, c'est son
 » humanité & sa douceur, qui
 » a sauvé la vie à quantité de
 » malheureux que son époux
 » vouloit sacrifier à sa colere.
 » Elle avoit sur lui, pour cet
 » objet, un ascendant qu'il ne
 » pouvoit vaincre. Et quand
 » il vouloit absolument satis-
 » faire sa passion, il faisoit faire
 » l'exécution pendant son ab-
 » sence ». Un voyageur mo-
 derne (Bioernstahl) prétend
 que Catherine étoit Suédoise,
 que son premier époux a sur-
 vécu à son mariage avec Pierre-
 le-Grand, & altere d'autres
 circonstances de ce récit, au-
 quel nous avons cru ne devoir
 rien changer d'après les asser-
 tions d'un écrivain très-super-
 ficiel, qui ne consulte souvent
 que son imagination, l'esprit na-
 tional, ou quelque autre source
 de préventions.

CATHERINOT, (Nicolas)
 avocat, né au château de Lus-
 son, près de Bourges, en 1628,
 plaïda dans cette ville, & y
 mourut en 1688. Il a fait un
 grand nombre d'Opuscules, qui
 concernent le Berry. Quelques-
 curieux les ont réunis, & ces
 recueils sont rares quand ils sont
 complets; la plupart sont in-4°,
 cependant il y en a d'in-12 &
 d'in-8°. Voyez la *Méthode de*
Pabbé Langlet, T. XIII, pages
 99 & 100. Cet auteur ne fait
 pas grand cas de Catherinot.
 Valois disoit de lui, qu'il étoit
 honnête-homme & qu'il aimoit
 les savans; mais qu'il étoit un
 savant du plus bas étage. Dans
 toutes les paperasses il n'y a

guere que du fatras, & il étoit
 très-digne, suivant un homme
 d'esprit, des armoiries de
 Bourges.

CATHO, voyez CATTHO.

CATILINA, (Lucius) d'une
 des premieres familles patri-
 ciennes de Rome, déroba par
 son argent & ses amis au der-
 nier supplice qu'il méritoit, pour
 avoir été accusé publiquement
 d'un inceste avec une Vestale,
 & pour avoir assassiné son pro-
 pre fils; avoit été successive-
 ment questeur, lieutenant-gé-
 néral & préteur, sans que son
 caractère eût changé. S'étant
 présenté depuis deux fois inuti-
 lement pour le consulat, & ayant
 eu Cicéron pour concurrent, il
 entreprit de le faire assassiner.
 Il y avoit déjà long-tems qu'il
 tramoit sourdement de détruire
 Rome par le fer & par le feu.
 Plusieurs jeunes-gens de la pre-
 miere naissance, réduits comme
 lui à la misere par leurs débau-
 ches, s'étant rendus ses com-
 plices, il leur fit boire, dit-on,
 du sang humain pour gage de
 leur union. Cicéron, averti par
 Fulvia, maîtresse d'un des con-
 jurés, découvrit le complot de
 Catilina, & veilla à la sûreté
 de la république. On intercepta
 les lettres des principaux con-
 jurés, & l'on en fit exécuter
 cinq. Catilina furieux passa en
 Etrurie, à la tête de quelques
 légions mal armées, prêt à tout
 entreprendre ou à périr. An-
 toine, collègue de Cicéron, fit
 marcher Pétreus, son lieute-
 nant, contre le conspirateur.
 Catilina se battit en désespéré,
 toujours au premier rang. Il fut
 vaincu, & se fit tuer, pour ne
 point survivre à la ruine de ses
 affaires, l'an 62 avant J. C.

» Né avec du courage & une
 » grande force de corps, dit
 » l'abbé Tailhié, il étoit d'un
 » caractère d'esprit mauvais &
 » pernicieux. Les désordres do-
 » mestiques, le pillage & les
 » guerres civiles occuperent les
 » premières années de sa jeu-
 » nesse, & en firent les plus
 » chères délices & les amuse-
 » mens ordinaires. Vigoureux
 » & robuste, il supportoit ai-
 » sément les rigueurs de la
 » faim & de la soif, du froid
 » & des veilles; & cela au-
 » delà de tout ce qu'on peut
 » imaginer. Il avoit l'esprit au-
 » dacieux & fourbe; propre à
 » faire toutes sortes de per-
 » sonnages, adroit à feindre &
 » à dissimuler selon le besoin
 » & les circonstances. Il étoit
 » avide du bien d'autrui & pro-
 » dige du sien; violent &
 » extrême dans ses passions,
 » excessif dans ses vues & dans
 » ses projets. Sans beaucoup
 » d'érudition, il ne laissoit pas
 » de posséder le talent de la
 » parole en un degré capable
 » de lui faire honneur, s'il
 » l'avoit cultivé. Il étoit plus
 » entreprenant & hardi, qu'il
 » n'étoit habile & capable; plus
 » ambitieux que politique; plus
 » propre à former de perni-
 » cieux desseins qu'à les con-
 » duire. Dévoré d'ambition &
 » d'un desir violent de subju-
 » guer la république, il étoit
 » très-peu délicat sur le choix
 » des moyens pour arriver à
 » ses fins, pourvu qu'il parvint
 » à se faire roi. Enfin, c'étoit
 » un homme sans mœurs & sans
 » religion, excessivement dé-
 » bauché, & à qui les attentats
 » les plus noirs ne coûtoient
 » rien ». *Voy.* l'excellente *Hif-*

toire de cette conjuration par Salluste.

CATIMPRÉ, *voy.* THOMAS DE CATIMPRÉ.

CATINAT, (Nicolas) né en 1637, du doyen des conseil-
 lers du parlement de Paris, commença par plaider, perdit une cause juste, & quitta le barreau pour les armes. Il servit d'abord dans la cavalerie, & ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. En 1667, il fit aux yeux de Louis XIV, à l'attaque de la contr'escarpe de Lille, une action de tête & de courage, qui lui valut une lieutenance dans le régiment des Gardes. Elevé successive-
 ment aux premières dignités de la guerre, il se signala à Maftricht, à Besançon, à Senef, à Cambrai, à Valenciennes, à St.-Omer, à Gand & à Ypres. Lieutenant-général en 1688, il battit le duc de Savoie à Starfard & à la Marfaille, se rendit maître de toute la Savoie & d'une partie du Piémont, passa de l'Italie en Flandre, assiégea & prit Ath en 1697. Il étoit maréchal de France depuis 1693. La guerre s'étant rallumée en 1701, il fut mis en Italie à la tête de l'armée françoise contre le prince Eugene, qui commandoit celle de l'empereur. Il fut blessé à l'affaire de Chiari, & obligé de reculer jusques derrière l'Oglio. C'est à cette retraite qu'on attribua ses fautes & sa disgrâce; mais quand bien même elle n'eût point été occasionnée par la défense que lui avoit fait la cour de s'opposer au passage du prince Eugene, pourquoi toujours chercher dans les erreurs des commandans ou des subalternes

les causes des défaites? Ne fait-on pas que le succès des armes est presque toujours au-dessus de toutes les spéculations des généraux? « Si les circonstances » de cette campagne, dit Catinat lui-même, étoient bien » connues, l'on y verroit un » enchaînement assez naturel, » qui m'a conduit dans le malheur & la disgrâce où je suis; les sentimens d'autrui y ont contribué autant que les miens; cette réputation qui, dans le courant de ma vie, m'a coûté tant de sueurs, se trouve flétrie. Ma conduite, je l'assure, a été avec candeur & simplicité. La sagesse & la droiture, voilà ce qui peut dépendre de nous; la fortune conserve son empire dans les autres affaires? quoi? que l'on pense de son mieux, l'on ne fait pas trop bien ». Quoi qu'il en soit, Catinat, malgré ses victoires & ses négociations, fut obligé de servir sous Villeroi; & le dernier élève de Turenne & de Condé, n'agit plus qu'en second. Le roi le nomma en 1705 pour être chevalier de ses ordres; mais il refusa. Il mourut sans avoir été marié, dans sa terre de Saint-Gratien, en 1712, âgé de 74 ans, dans les sentimens, dit-on, d'une triste & désespérante philosophie dans laquelle il avoit vécu. Quelques auteurs ont néanmoins assuré qu'il n'étoit pas sans religion, & qu'il en a donné des marques dans ses derniers momens; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'affichoit pas l'impiété, & qu'il ne se faisoit point gloire d'un système qui réellement n'est propre qu'à dégrader & avilir la dignité de

la nature humaine. Il a paru en 1775, des *Mémoires pour servir à sa Vie*.

CATON, le Censeur, (Marcus Portius) d'une famille plébéienne, originaire de Tusculum, servit d'abord sous Quintus Fabius Maximus à l'expédition de Tarente. Sa sagesse, sa valeur, son activité, son éloquence lui promirent les premières places de la république. Il fut tribun militaire en Sicile, vers l'an 205 avant Jésus-Christ, ensuite questeur, préteur, & enfin consul. Les affaires d'Espagne demandant un homme consulaire, il y passa, réduisit les rebelles & s'empara en peu de tems de plus de quatre cents places. On lui entendit dire à lui-même, qu'il avoit pris plus de villes qu'il n'avoit passé de jours dans son département. Le peuple lui décerna d'une commune voix le triomphe & la censure. Son premier soin fut de réformer le luxe & les mœurs des Romains. On lui éleva une statue avec cette inscription : *A la gloire de Caton, qui a remédié à la corruption des mœurs*. Cela n'empêchoit pas qu'il ne sortit des spectacles, de peur d'arrêter par sa présence des scènes scandaleuses; qu'il ne conseillât aux jeunes gens de fréquenter les courtisannes, & qu'il ne fit commerce de la prostitution de ses esclaves : la vertu de ces anciens sages n'étant jamais bien conséquente. Ce magistrat, de tout tems déclaré contre les femmes, contribua beaucoup à faire passer la loi qui défendoit aux citoyens d'en instituer aucune héritière. L'âge n'adoucit point sa sévérité : Athènes ayant envoyé à Rome

des philosophes & des orateurs pour une négociation, Caton, alarmé de l'empressement de la jeunesse Romaine à les entendre, proposa de les renvoyer, convaincu qu'ils ne contribueroient en rien à la félicité publique. Il mourut en opinant pour la ruine de Carthage, l'an 148 avant J. C. à 86 ans, regardé comme un homme juste, au moins dans les occasions d'éclat, mais inflexible & implacable dans ses vengeances. Acilius ayant brigué la censure en même tems que lui, il l'accusa publiquement d'avoir détourné à son profit les dépouilles des ennemis. Son avarice contrastoit étrangement avec la philosophie qu'il affichoit. Il étoit devenu le plus fameux usurier de Rome: ce qui ne l'empêcha pas de s'élever contre ce vice, semblable à cet usurier, dont parle Henri Etienne, qui prioit tous les prédicateurs de prêcher contre l'usure, afin d'exercer lui seul une profession que les autres auroient abandonnée. Du tems de Cicéron il restoit encore de Caton, 150 *Oraisons*, un *Traité de l'art militaire*, des *Lettres*, une *Histoire* en sept livres, intitulée: *Des Origines*. Nous n'avons actuellement que les fragmens de ce dernier ouvrage, avec un traité de *re Rustica*, où il donne des préceptes sur les devoirs & les connoissances de la vie rustique, écrits avec autant de force que d'élégance. On l'a inséré dans *Rei Rusticae scriptores*, Leipzig, 1735, 2 vol. in-4°. M. Saboureux de la Bonetrie l'a traduit en françois dans le premier vol. de son *Economie rurale*, Paris, 1771, 6 vol. in-8°. On attribue à Caton,

mais sans raison, des *Distiques moraux*, sur lesquels le célèbre Pibrac a formé ses *Quatrains*. Ces *Distiques* sont d'un auteur du 7^e ou 8^e siècle. On les trouve avec le *Publius Syrus*, Leyde, 1635, in-8°, & séparément, Amsterdam, 1754, in-8°, & 1759, 2 vol. in-8°. Il disoit ordinairement, « qu'il se repentait de trois choses: d'avoir passé un jour sans rien apprendre; d'avoir confié son secret à sa femme; & d'avoir été par eau, lorsqu'il pouvoit voyager par terre ». Il paroît cependant qu'il avoit des sujets d'un repentir plus fondé. Caton laissa un fils qui se signala sous Paul Emile, dans la guerre de Macédoine. Voyez le livre de *Republica Romana* du P. Cotel.

CATON D'UTIQUE, ainsi appelé parce qu'il mourut dans cette ville, étoit arriere-petit-fils du précédent. Il poussa l'amour de la patrie jusqu'au fanatisme. A quatorze ans, il demanda une épée pour tuer le tyran Sylla, & délivrer la république de ses proscriptions. Le consul Gellius, sous les ordres duquel il servoit, lui offrant des récompenses militaires, il les refusa, jugeant qu'elles ne lui étoient pas encore dues. Elevé à la dignité de questeur, il refusa de payer les pensions que Sylla avoit constituées à ses satellites sur le trésor public. Il étoit stoïcien dans la théorie & dans la pratique. Il aimoit mieux, dit Salluste, être homme de bien, que le paroître; & moins il étoit touché du desir de la gloire, plus elle sembloit venir le chercher. *Esse, quam videri bonus malebat; itaque quod*

minus gloriam petebat, eò magis illam assequabatur. Il peut se faire que Caton fût moins vain que les autres héros de Rome; mais il n'est pas à croire qu'il fuyoit la gloire de bonne foi; l'ostentation & la parade de vertu faisoit d'ailleurs le caractère propre de la secte philosophique qu'il professoit. Il demanda le tribunat, pour empêcher un méchant homme de l'avoir. Il s'unit l'an 62 avant J. C. avec Cicéron contre Catilina, & avec les bons citoyens contre César. Il s'opposa aux brigues de ce général & de Pompée pendant leur union, & tâcha de les accorder pendant les guerres civiles. Ses soins ayant été inutiles, il se tourna du côté de Pompée, qu'il regardoit comme le défenseur de la république, tandis que son compéteur la menaçoit d'une prochaine servitude. Il porta toujours le deuil depuis le jour que commença la guerre civile, résolu de se donner la mort si César étoit vainqueur, & de s'exiler seulement si c'étoit Pompée. La bataille de Pharsale ayant tout décidé, ce républicain zélé, ou si l'on veut, forcené, s'enferma dans Utique, & exécuta son dessein en se plongeant son épée dans le corps, l'an 45 avant J. C., à l'âge de 48 ans. Le président de Montesquieu dit que, si Caton se fût réservé pour la république, il auroit donné aux affaires tout un autre tour. M. de Turpin Crissé, dans ses excellentes notes sur les *Commentaires de César*, est du même sentiment. » On a toujours, dit-il, admiré » la mort de Caton, on l'a » célébrée comme le dernier

» effort de la plus héroïque
» vertu, de la fermeté la plus
» inébranlable; l'antiquité a
» exalté ce Romain qui, après
» avoir si long-tems lutté con-
» tre les ennemis de la répu-
» blique, l'avoit soutenue dans
» sa chute, s'ensevelit sous ses
» ruines, expire avec sa patrie,
» & meurt libre, lorsque Rome
» étoit déjà dans les fers; mais
» Caton ne pouvoit-il pas pren-
» dre un autre parti plus géné-
» reux que celui de se donner
» la mort, que de se déchirer
» les entrailles, ou de tomber
» aux pieds de César? Malgré
» les succès suivis de ce tyran
» de sa patrie, la conquête de
» toute l'Italie, la victoire rem-
» portée à Pharsale, la mort
» de Pompée, la bataille signa-
» lée qu'il venoit de gagner,
» tout n'étoit pas perdu. Les
» défenseurs de la république
» étoient, à la vérité, épars
» dans l'Afrique; il falloit les
» rassembler; il falloit qu'il se
» mit à leur tête, ou pour
» rendre la liberté à sa patrie,
» ou pour mourir en la défen-
» dant. D'ailleurs, la liberté
» avoit encore un asile en
» Espagne; un parti redoutable
» s'y formoit contre le tyran.
» Quel autre que Caton pou-
» voit en être plus dignement
» le chef? Il prend les mesures
» les plus sages pour sauver
» les sénateurs enfermés avec
» lui dans Utique; il les fait
» monter sur des vaisseaux au
» milieu d'une nuit obscure &
» orageuse; il leur ordonne de
» vivre, afin qu'il existe encore
» sur la terre des hommes qui
» ne soient pas esclaves de
» César: pourquoi ne les suit-
» il point? La vie de ces séné-

» teurs étoit-elle plus chere ,
 » plus nécessaire à Rome que
 » celle de Caton ? Il ne veut
 » pas fuir devant César , & il
 » se donne la mort ; n'est-ce
 » pas fuir plus lâchement en-
 » core ? C'étoit peut-être le
 » moment où il falloit triom-
 » pher ; César ne pouvoit plus
 » cacher ses ambitieux desseins ;
 » ce n'étoit plus contre Pom-
 » pée qu'il faisoit la guerre ,
 » c'étoit contre la république .
 » Les Romains alloient ouvrir
 » les yeux ; ils alloient peut-
 » être se réunir contre le tyran
 » qui vouloit les asservir ; &
 » Caton leur donne à tous le
 » funeste exemple du décou-
 » ragement ; il leur annonce
 » par sa mort , qu'il n'y a plus
 » de liberté à attendre , & que
 » César est leur maître » . Il
 est certain qu'il devoit se con-
 server à sa patrie , & que cette
 bravade du suicide étoit une foi-
 bleffe réelle , & de plus un crime
 contre la société & contre l'au-
 teur de la vie . « Quelle diffé-
 » rence , dit un moraliste , entre
 » Caton & un Chrétien ! Celui-
 » ci fait que Dieu est le seul
 » maître de sa vie , que l'ayant
 » reçue de lui , la quitter c'est
 » commettre un crime sem-
 » blable à celui d'un soldat qui
 » quitte son poste sans l'ordre
 » de son commandant . Que les
 » sentimens de Caton sont dif-
 » férens de ceux de S. Paul !
 » Celui-ci desire bien de mou-
 » rir pour s'unir à Dieu ; mais
 » il ne refuse point de vivre , ni
 » d'affronter courageusement
 » les persécutions & les souf-
 » frances , quand elles peuvent
 » tourner à la gloire de Dieu
 » & à l'avantage du prochain » .
 Ce Romain que Paterculus dit

ressembler plus aux dieux qu'aux
 hommes , avoit des vices qui
 eussent fait rougir un homme
 ordinaire , entr'autres l'ivrogne-
 rie à laquelle il étoit fort adon-
 né . Il céda sa femme Marcia ,
 quoique grosse , à l'orateur Hor-
 tensius , afin que ce beau par-
 leur ne mourût point sans pos-
 térité ; & dès qu'elle fut veuve
 & héritière d'Hortensius , il la
 reprit . « S'il en avoit besoin ,
 » dit César à cette occasion ,
 » pourquoi la céder ? S'il n'en
 » avoit pas besoin , pourquoi
 » la reprendre » ? Si Caton ,
 comme dit Sénèque , valoit plus
 que trois cents Socrate , il faut
 croire que ce fameux Grec va-
 loit bien peu de chose .

CATON , (Valerius) poète
 & grammairien latin , né dans
 la Gaule Narbonnoise , ouvrit
 à Rome une école où l'on se
 rendoit de toutes parts . On di-
 soit de lui qu'il étoit le seul
 qui fût lire & faire les poètes .
 Il mourut fort âgé , l'an 30 avant
 J. C. , dans un état qui n'étoit
 guere au-dessus de l'indigence .
 La seule de ses Poésies qui soit
 parvenue jusqu'à nous , est sa
 piece intitulée : *Diræ* ; ce sont
 des imprécations que lui inspi-
 rerent l'absence de son pays &
 celle de sa Lydie . Christophe-
 Arnold publia ce petit poëme à
 Leyde en 1652 , in-12 : cette
 édition est rare . On le trouve
 aussi dans le *Corpus Poëtarum*
 de Maittaire .

CATROU , (François) né
 à Paris en 1659 , jésuite en 1677 ,
 exerça le ministère de la chaire
 pendant sept ans avec distinc-
 tion . Il auroit été mis au rang
 des meilleurs prédicateurs de
 son siècle , s'il avoit pu se cap-
 tiver à réunir avec ordre dans

sa mémoire les mêmes pensées qu'il avoit tracées sur le papier. Cette contrainte, qui lui paroïssoit avec quelque raison un travail perdu, l'arracha à la chaire. Le *Journal de Trévoux*, qui commença en 1701, l'occupa environ douze années. Il fut chargé d'y travailler, & s'en acquitta avec honneur. Il employa les intervalles que lui laissoit cet ouvrage périodique, à composer plusieurs livres estimables. Les principaux sont : I. *Histoire générale de l'empire du Mogol*, imprimée en 1702, réimprimée en 1705, & traduite en italien. On en a une édition de 1725, in-4°, & en 2 vol. in-12, augmentée du regne d'Aurengzeb. Cette Histoire a été faite sur des mémoires curieux. II. *Histoire du fanatisme des Religions Protestantes, de l'Anabaptisme, du Davidisme, du Quakérisme*, Paris, 1733, 3 vol. in-12. La variété, la singularité des faits, jointes à l'agrément & à la vivacité du style, ne peuvent qu'attacher le lecteur. La narration est toujours élégante & intéressante, mais non pas toujours assez rapide & assez dégagée. III. *Traduction de Virgile* avec des notes critiques & historiques, en 4 vol. in-12. Catrou cherche quelquefois dans son auteur des sens alambiqués. Il lui prête des phrases de romans, des mots précieux, des termes de ruelle. Sous prétexte de rendre les moindres circonstances d'une pensée noble, il emploie des expressions populaires, basses, comiques, burlesques même, qui l'avilissent. Il ajoute des notes & des phrases entières dans sa traduction, & supplée

quelquefois jusqu'à trois ou quatre lignes ; comme s'il y avoit des lacunes à remplir dans son original, & si c'étoit à un traducteur à les remplir. Les *Commentaires*, dont il a orné ou chargé son Virgile, sont souvent remplis de raisonnemens subtils pour étayer des sens faux, d'explications raffinées & peu naturelles, de recherches déplacées, &c. C'est ainsi du moins qu'en a jugé l'abbé des Fontaines, dernier traducteur de Virgile ; mais, peut-être, critique trop sévère à l'égard d'un homme qui avoit couru la même carrière. IV. *L'Histoire Romaine*, en 21 vol. in-4°, & en 20 vol. in-12. Ces deux éditions sont accompagnées de notes historiques, géographiques & critiques, de gravures, de cartes, de médailles, &c. Cette Histoire, traduite en différentes langues, & entr'autres en anglois par M. Bundy, Londres, 1730, in-folio, est la plus étendue que nous ayons. Les faits y sont enchaînés avec art, & les recherches très-savantes. Mais on y trouve un style souvent trop pompeux, des expressions ignobles, des termes hazardés, des hyperboles de rhétoricien, des raisonnemens alambiqués, des circonstances ajoutées & inutiles. On y cherche vainement la noble simplicité de Tite-Live, & l'élégante précision de Tacite. Les notes sont plus estimables. Elles sont presque toutes du P. Rouillé, associé & continuateur de Catrou. Le P. Routh, autre jésuite, devoit achever l'édifice que ses confreres avoient commencé ; mais la dispersion de la société a suspendu cet

ouvrage. Le P. Catrou mourut en 1737, à 78 ans. Il conserva dans sa vieillesse, le feu & la vivacité d'imagination qu'il avoit montrée dès son jeune âge.

CATTAN ou **CATANEO**, (Christophe) gentilhomme Génois, est auteur d'un *Traité de la Géomancie*, écrit en italien, lequel a fait beaucoup de bruit au seizième siècle. Il en existe une traduction françoise, par Guillaume Dupreau, imprimée à Paris en 1558.

CATTENBURG, (Adrien) né à Rotterdam en 1664, y enseigna la théologie arminienne pendant au moins 25 ans. Il vivoit encore en 1737. On a de lui : I. *Vie de H. Grotius*, Amsterdam, 1727, 2 vol. in-folio, en flamand. II. *Bibliotheca scriptorum Remonstrantium*, 1728, in-12. III. *Syntagma sapientiae Mosaeicae*, 1737, in-4°. Il y attaque les athées, les déistes, &c., avec force.

CATTHO, (Angelo) natif de Tarente, aumônier de Louis XI, roi de France, ensuite archevêque de Vienne en Dauphiné, acquit beaucoup de crédit auprès de ce monarque, par le double emploi de médecin & d'astrologue. Philippe de Commines, son ami, atteste qu'il lui prédit, vingt ans avant l'événement, que le prince Frédéric, second fils d'Alfonse, roi d'Aragon, monteroit sur le trône ; ce qui arriva. Il prédit aussi à Guillaume Briçonnet qu'il joueroit un grand rôle dans l'Eglise, & qu'il toucheroit de bien près à la tiare. Briçonnet étoit alors marié ; il fut dans la suite cardinal. En supposant que ces faits soient vrais,

on n'en peut rien conclure de précis sur ces sortes de prédictions. Il n'est pas extraordinaire qu'un cadet monte sur le trône après la mort de son aîné, & qu'un homme du monde entre dans l'Eglise. Il faut convenir néanmoins que l'exact accomplissement de la dernière prédiction a quelque chose d'affez singulier. Cattho mourut à Vienne, & fut enterré dans sa métropole. Sa devise étoit : *Ingenium superat vires*. Ce fut à sa prière que Philippe de Commines entreprit ses *Mémoires*.

CATTI, (François) chirurgien, né à Lucques en Italie, fit une étude particulière de l'anatomie. Il vivoit vers le milieu du seizième siècle. Il est auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *Anatomes enchiridion*, Naples, 1552, in-4°.

CATTIER, (Isaac) Parisien, médecin ordinaire du roi, reçut les honneurs du doctorat en 1637, dans l'université de Montpellier. Ses principaux ouvrages sont : I. *Diffibulatoris morologia*, 1646, in-4°. II. *Description de la Macreuse*, Paris, 1651, in-8°. III. *Observationes medicinales rariores*, Castres, 1653, in-12, avec les *Observations de Pierre Borel*, Paris, 1656.

CATULLE, (Caius Valerius) poète latin, né à Vérone l'an 86 avant Jésus-Christ, imita dans ses Epigrammes la manière grecque. Le plaisir & l'amour excitèrent son imagination, & donnerent à ses vers cet enjouement, qui faisoit son caractère. Comme le vice paré des ornemens du langage, est toujours accueilli chez des hommes corrompus ; les Poésies de

Catulle furent recherchées. Les philosophes ne furent pas les derniers à lui applaudir. Cicéron, Plancus, Cinna, & les personnages les plus distingués de son siècle furent ses amis. Jules César, contre lequel il eut la hardiesse de faire des épigrammes, le pria à souper & le combla de caresses. Il nous reste de Catulle quelques fragmens, parmi lesquels on distingue ses Épigrammes. Le style en est pur; mais il s'en faut beaucoup que les idées le soient. C'est lui qui a donné occasion à ce mot: *Qui écrit comme Catulle, vit rarement comme Caton*. Il mourut l'an 57 avant J. C., l'année que Cicéron revint de son exil. Ce poète se trouve avec Tibulle & Propertius, *cum Notis variorum*, Utrecht, 1680, in-8°. *ad usum Delphini*, 1685, in-4°. On estime l'édition de Coustelier, publiée en 1743, in-12, & réimprimée en 1754. Le texte a été épuré par l'abbé Lenglet, sur la belle édition de Venise, donnée par Corradini en 1738. On trouve dans le même volume les ouvrages de Tibulle & de Propertius, sur les corrections des meilleurs critiques, & particulièrement sur les leçons de Joseph Scaliger. La première édition de ces poètes réunis, est de 1472, in-fol. sans nom de ville ni d'imprimeur. Il en a paru une traduction élégante par le marquis de Pezai, avec Tibulle & Gallus, 1771, 2 vol. in-8°. L'édition qu'en a donnée Vossius à Londres, 1684, & à Utrecht, 1691, in-4°, est recherchée des curieux, parce qu'on a fait entrer dans les notes le fameux traité de Béverland, de *Prostibulis veterum*, qui n'a

jamais vu le jour séparément, & que les notes en sont savantes & choisies. Baskerville en a donné une édition, 1772, in-4°.

CATULUS, voyez LUCTATIUS.

CATZ, (Jacques) pensionnaire de Hollande & de West-Frise, garde-des-sceaux des mêmes états, & stadhouder des fiéfs, politique habile & poète ingénieux, se démit de tous ses emplois, pour cultiver en paix les lettres & la poésie. Il ne sortit de sa retraite, qu'aux instances réitérées des états, qui l'envoyèrent ambassadeur en Angleterre, dans les tems orageux de la république de Cromwel. De retour dans sa patrie, il se retira à Sorgoliet, une de ses terres, où il mourut en 1660. Il étoit né à Browsershaven en Zélande, l'an 1577. Ses Poésies, presque toutes morales, ont été imprimées plusieurs fois en toutes sortes de formats. Les Hollandois en font un cas infini. La dernière édition de ses Œuvres est de 1726, en 2 vol. in-fol.

CAVADES, voy. CABADE.

CAVALCANTI, (Guido) poète & philosophe Florentin, mort en 1300, a laissé divers ouvrages en vers & en prose, entr'autres des *Regles pour bien écrire*. Ses *Sonnets* & ses *Canzoni* parurent à Florence en 1527, in-8°, dans un *Recueil d'anciens Poètes Italiens*, fort rare.

CAVALCANTI, (Barthélemi) né à Florence en 1503, étoit versé dans les belles-lettres. Il fut employé par Paul III, & par Henri II, roi de France. Il fit paroître beaucoup de prudence, d'intégrité & de capa-

cité dans les affaires dont il fut chargé. Cavalcanti mourut à Padoue le 9 décembre 1562. Ses principaux ouvrages sont : I. *Sept livres de rhétorique*, Venise, 1558, in-fol. II. *Un Commentaire du meilleur état d'une république*.

CAVALIER, (Jean) fils d'un payfan des Cévennes, est fameux par le rôle qu'il joua dans les guerres des Camisards, sur la fin du regne de Louis XIV. Sa bravoure, aidée de l'enthousiasme de ces fanatiques, le fit regarder dans son pays comme un homme extraordinaire, suscité de Dieu pour le rétablissement du Calvinisme. De garçon boulanger il devint prédicant, & de prédicant, chef d'une multitude d'enthousiastes, avec laquelle il exerça vers l'an 1704, de grandes cruautés contre les Catholiques. Le maréchal de Montrevel tenta vainement de les réduire. Enfin le maréchal de Villars lui proposa une amnistie. Il négocia avec Cavalier, qui promit de faire quitter les armes à son parti, à condition qu'on lui permettroit de lever un régiment dont il seroit colonel. Observé en France, il passa au service de l'Angleterre, & se distingua à la bataille d'Almanza. Il mourut gouverneur de l'isle de Jersey, & entièrement guéri de ses anciennes fureurs. Il étoit même, dans la société, d'un caractère doux & d'un commerce aimable.

CAVALIERI, (Bonaventure) Jésuite de Milan, & non Jésuite comme le disent tous les Dictionnaires, naquit en 1598. Il fut professeur de mathématiques à Bologne, disciple

de Galilée, & ami de Toricelli. Il passe en Italie pour être l'inventeur du calcul des infinitésimement-petits. On a de lui : I. *Directorium universale uranometricum*, Bologne, 1632. II. *Geometria indivisibilium continuorum*, Bologne, 1635; ouvrage original & très-ingénieux. L'auteur propose ses vues avec la modestie & le ménagement nécessaires à la vérité qui a le malheur d'être nouvelle. Son système subit le sort des nouveautés les plus dignes de l'approbation du public. De grands géomètres l'attaquerent; de grands géomètres l'adoptèrent, ou le défendirent. Il mourut en 1647. Ce fut la goutte qui le jeta dans les mathématiques. Cette maladie cruelle le tourmentoit si fort, que Benoît Castelli, disciple de Galilée, lui conseilla de distraire ses douleurs en s'appliquant à la géométrie. Il le fit, & s'en trouva bien, dit-on; mais il faut pour cela que le mal ait été de bonne composition, & beaucoup plus traitable que le malade & le médecin ne l'avoient cru.

CAVALIERI, (Jean-Michel) natif de Bergame, entra dans l'ordre de S. Dominique, & se fit connoître par une *Histoire des Papes, Patriarches, Archevêques, &c.*, de son ordre, qu'il fit imprimer en 1696; & par un *Traité du Rosaire*, dont on a fait une troisième édition à Naples, en 1713. Ce religieux mourut en 1701. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Michel CAVALIERI, aussi natif de Bergame, qui entra dans l'ordre des Hermites de S. Augustin, & mourut le 6 janvier 1754, après avoir publié : *Commenta-*

rius in authentica S. Rit. Cong. Decreta, Bresse & Bergame, 1743, 3 vol. in-4°; Venise, 1758; Ausbourg, 1764: ouvrage plein de recherches, mais où il y a une critique un peu trop âpre des Observations de Merati.

CAVALIERI, (Marcel) frere du précédent, & Dominicain comme lui, professa d'abord la philosophie à Naples, devint ensuite successivement vicaire-général à Siponte, à Césene, & enfin à Benevent, où il fut trouvé sain & sauf sous les ruines du palais archi-épiscopal, à la suite d'un tremblement de terre qui anéantit presque toute la ville. Sa réputation engagea le cardinal Ricci, évêque de Biseglia, à vouloir lui résigner son évêché, & le cardinal Giustiani, évêque de Bergame, à le faire son coadjuteur; mais il se refusa constamment à l'un & l'autre, jusqu'à ce qu'Alexandre VIII lui ayant donné l'évêché de Gravina, il fut obligé de l'accepter. Ce religieux justifia ce choix par sa conduite. Il embellit la cathédrale, rétablit le séminaire, & construisit des églises où il en manquoit: un clergé instruit & formé à la pratique des devoirs, fit sur-tout honneur à son épiscopat. Il mourut en 1705. On a de lui: I. *Statera sacra ritum ordinis Prædicatorum in celebratione Missæ, &c., expendens*. II. *Il uttore ecclesiastico istruito nelle Regole della fabrica, è delle suppellettili delle Chiese*; l'un & l'autre publiés à Naples en 1686. On a encore de ce prélat des Statuts Synodaux qui parurent en 1693, & qu'il répandit dans

tout son diocèse pendant le cours de ses visites.

CAVALLINI, (Pierre) peintre & sculpteur du 14e. siècle; disciple du fameux Giotto, mourut à Rome sa patrie, à l'âge de 85 ans, regardé comme un saint, & un bon peintre. On fait grand cas du *Crucifix* de l'église de S. Paul de Rome.

CAUCHON, (Pierre) évêque de Beauvais, puis de Lisieux, un des plus zélés partisans de la maison de Bourgogne & des Anglois contre Charles VII, son légitime souverain, étoit fils d'un vigneron. Il avoit des sentimens dignes d'une telle origine. Il fut un des juges de la Pucelle d'Orléans, & la livra au bras séculier. Il mourut bientôt après, en 1443, de mort subite, en se faisant faire la barbe. Calixte III l'excommunia après sa mort. Ses ossemens furent déterrés & jetés à la voirie. Voyez JEANNE D'ARC.

CAVE, (Guillaume) né le 30 décembre 1637, d'abord curé d'Islington, près de Londres, ensuite chanoine de Windsor, mourut dans un âge avancé, en 1713. C'est un des théologiens d'Angleterre qui a le mieux connu l'histoire & les antiquités ecclésiastiques. Quelques savans l'ont accusé très-mal-à-propos de socianisme. Il fut toujours anglican, excepté le respect pour les Peres, qu'il poussa plus loin que ceux de son église. Les ouvrages qu'il a produits, font honneur à son érudition. Les principaux sont: I. *L'histoire littéraire des Auteurs Ecclésiastiques*, en latin, qu'il publia en 1688, 1 vol. in-fol., & qui s'étend jusqu'en 1517; réimprimé

mée en 1743 & 1749 à Oxford, in-fol. en 2 vol. avec des corrections & des additions de l'auteur même, communiquées à l'éditeur, & une longue Apologie de Cave contre le Clerc. Cet ouvrage est estimé pour les recherches. Sa critique n'est pas toujours sûre; & quoiqu'Anglois, il est crédule. II. *Le Christianisme primitif*, Londres, 1673, en anglois; traduit en françois, Amsterdam, 1711. C'est un tableau intéressant de la vie & des mœurs des premiers Chrétiens. III. *Les Antiquités apostoliques, ou Vies, Actes & Martyres des Apôtres & Evangélistes*, Londres, 1684, in-fol. IV. *Histoire de la vie, de la mort & du martyre des Saints contemporains des Apôtres*, Londres, 1682-1687, in-folio, en anglois, comme le précédent & le suivant. V. *La Vie des Peres de l'Eglise, du 4e. siecle*. VI. *Dissertations concernant les Evêques, les Métropolitains & les Patriarches dans l'ancienne Eglise*, Londres, 1683, in-8°. VII. *Tabula Ecclesiastica vel Carthophylax Ecclesiasticus*, Londres, 1685, in-8°.

CAVEDONE, (Jacques) né à Sassuolo dans le Modénois, en 1580, peintre, saisit si heureusement la maniere d'Annibal Carrache, son maître, que les connoisseurs confondoient souvent leurs tableaux. Peu de peintres ont manié le pinceau avec plus de facilité. Les malheurs de sa famille dérangerent son esprit & affoiblirent ses talens. Il fut réduit à peindre des *Ex-voto*, & à demander publiquement l'aumône. Un jour s'étant trouvé mal, on le traîna dans une écurie voisine, où il

mourut en 1660. Ses principaux tableaux sont à Bologne.

CAVEIRAC, (l'abbé Jean Novi de) né à Nîmes, le 6 mars 1713, s'est fait connoître par divers écrits qui respirent la religion, la justice & la vraie politique; tels que : I. *L'Accord parfait de la nature, de la raison, de la révélation & de la politique*, Paris, 1753, in-12. II. *La Vérité vengée, ou Réponse à la Dissertation sur la Tolérance des Protestans*, 1756, in-12. III. *Apologie de Louis XIV & de son Conseil, sur la révocation de l'Edit de Nantes*, 1758, in-8°. IV. *Appel à la raison, des écrits & libelles, publiés contre les Jésuites*, 1762, 2 vol. in-12. V. *Lettre d'un Visigoth à M. Freiron, sur sa dispute harmonique avec Rousseau*. VI. *Mémoire politico-critique sur le Mariage des Calvinistes*, 1756, in-8°. Les philosophes l'ont accusé d'avoir fait l'apologie de la St-Barthélemi; mais il n'y a qu'à lire ce qu'il a écrit là-dessus, pour connoître & détester la calomnie. « Eloignés, dit l'abbé de » Caveirac, de deux siècles de » cet affreux événement, nos » âmes sont assez raffines pour » le contempler, non sans hor- » reur, mais sans partialité; & » il n'est à craindre, ni que le » nuage des passions vienne » obscurcir la lumière, ni que » leur chaleur s'exhale contre » l'intention. On peut répandre » des clartés sur les motifs & » les effets de cet événement » tragique, sans être l'appro- » bateur tacite des uns, ou le » contemplateur insensible des » autres; & quand on enleve- » roit à la journée de la St-Bar- » thélemi les trois quarts des

» excès qui l'ont accompagnée,
 » elle seroit encore assez af-
 » freuse pour être détestée, de
 » ceux en qui tout sentiment
 » d'humanité n'est pas entière-
 » ment éteint. C'est dans cette
 » confiance que j'oserais avan-
 » cer; 1°. que la Religion n'y a
 » eu aucune part; 2°. que ce
 » fut une affaire de proscrip-
 » tion; 3°. qu'elle ne regarde
 » que Paris; 4°. qu'il y périt
 » beaucoup moins de monde
 » qu'on n'a cru » (*Dissertation*
sur la journée de la St-Barthé-
lemi, pag. 1). Cette *Dissertation*
 se trouve à la fin de l'*Apologie*
 de Louis XIV, sur la révoca-
 tion de l'Edit de Nantes. Un
 écrivain très-connu s'est élevé
 avec force contre les calomnia-
 teurs de cet écrivain estimable.
 » L'abbé de Caveirac, dit-il,
 » qui n'a point fait l'apologie
 » de la St-Barthélemi, & qu'on
 » détestera jusqu'à la fin des
 » siècles, comme s'il l'avoit
 » faite, parce qu'il a plu à des
 » menteurs, qui se font appel-
 » ler philosophes, de l'en accu-
 » ser: une calomnie qui a une
 » secte pour organe, s'établit
 » toujours malgré la preuve
 » contraire, parce que chez les
 » hommes la hardiesse & l'obf-
 » tination du calomniateur à
 » répéter ses impostures, de-
 » vient une raison pour y
 » croire, au-lieu que l'atten-
 » tion de l'accusé à se justifier,
 » commence par fatiguer, &
 » finit par le faire paroître cou-
 » pable » (*Annal. pol.*, 1777,
 n. 10). Nous n'avons pu nous
 assurer de la date précise de sa
 mort. Voyez CHARLES IX,
 COLIGNI, &c.

CAVENDISH, (Guillaume
 de) duc de Newcastle, né en

1592, parut à la cour de Jac-
 ques I avec tous les avantages
 que l'esprit & la figure peu-
 vent donner à un gentilhomme.
 Le prince de Galles, depuis
 Charles I, l'affectionna & le
 fit chevalier du Bain, & lors-
 qu'il fut sur le trône, il lui con-
 fia l'éducation de son fils qui
 fut Charles II. Quand il vit les
 affaires du roi désespérées, il
 se retira à Hambourg, de là en
 Hollande & à Paris, où il vé-
 cut à l'étroit. Au rétablisse-
 ment de Charles II, il retour-
 na en Angleterre, & ce fut
 alors qu'il fut créé duc de New-
 castle. Il mourut le 25 dé-
 cembre 1676. Il a été marié
 deux fois; sa seconde femme,
 Marguerite Lucas, a écrit sa *Vie*
 qui a été imprimée à Londres,
 in-fol. Le duc de Newcastle
 est auteur d'une *Méthode nou-*
velle de dresser & travailler les
chevaux. Elle a été traduite en
 françois, & imprimée à An-
 vers, in-fol., en 1658. Le grand
 nombre & la beauté des figu-
 res, dont cette traduction est
 ornée, la rendent très-pré-
 cieuse, sur-tout de la première
 édition. Ce sont des leçons d'é-
 quitation qu'il donnoit à son
 élève. Il est encore auteur de
 quelques *Poésies* & de *Comédies*.
 Voyez SOLEISEL.

CAVENDISH, voyez CAN-
 DISH.

CAVICEO, (Jacques) prêtre
 Italien, eut de grands diffé-
 rends avec l'évêque de Parme
 sa patrie. Il en fut exilé, &
 commit un homicide, à son
 corps défendant, dont il fut
 absous. Il devint ensuite vi-
 caire-général de l'évêque de
 Rimini, puis de celui de Fer-
 rare; & mourut en 1511, à 68

ans. Il s'est fait connoître par son roman de *Peregrin*, Venise, 1526, in-8°, traduit en françois en 1528, in-8°, par François Daffy. N. L.

CAULASSI, voyez CAGNACCI.

CAULET, (François-Etienne de) né à Toulouse en 1610, d'une bonne famille de robe, abbé de S. Volusien de Foix à 17 ans, fut sacré évêque de Pamiers en 1645. Il donna une nouvelle face à son diocèse, désolé par les guerres civiles, & par les dérèglemens du clergé & du peuple. Son chapitre étoit composé de douze chanoines réguliers de sainte Genevieve, que Sponde, son prédécesseur, appelloit douze léopards : il les adoucit & les réforma. Il fonda trois séminaires, visita tout son diocèse, prêcha & édifia, par-tout. Louis XIV ayant donné un édit en 1673, qui étendoit la régale sur tout son royaume, l'évêque de Pamiers refusa de s'y soumettre. On fit saisir son temporel, sans pouvoir l'ébranler. L'arrêt fut exécuté à la rigueur, & le prélat fut réduit à vivre des aumônes de ses partisans; car les Jansenistes lui étoient dévoués, quoiqu'il eût maltraité un de leurs chefs (l'abbé de St-Cyran), & qu'il eût essayé plusieurs variations dans les affaires de cette secte. On fait ce qu'il avoit déposé le 17 juin 1638, contre ce premier saint du parti, lorsqu'il n'étoit encore que l'abbé Caulet, & quelle idée il donnoit alors de la bonne foi & des sentimens du nouvel apôtre. Mais devenu évêque, il se déclara pour le silence respectueux sur le fait de Jansenius,

& fut dès ce moment un saint à placer dans le calendrier de l'ordre. « Tant il est vrai, dit » là-dessus un historien en » plaisantant, qu'il ne faut dé- » sespérer de la conversion de » personne. Mais il me semble » après tout, qu'avant de pro- » céder à sa canonisation, mes- » sieurs de Port-Royal auroient » bien dû tirer une rétractation » en forme de ce qu'il avoit » attesté juridiquement. Car » enfin, s'il a dit vrai, quel » homme étoit-ce que l'abbé » de St-Cyran? Et s'il a rendu » un faux témoignage, où a » été sa conscience de ne pas » réparer la calomnie? C'est » une nécessité qu'un des deux » saints sorte du calendrier ». Caulet mourut en 1680, après avoir donné le paradoxal exemple d'un évêque qui se sacrifie pour les droits du saint-siège, & se ligue en même tems avec ses plus cruels ennemis. On a de lui un *Traité de la régale*, publié en 1681, in-4°.

CAULIAC ou CHAULIAC, (Gui de) vivoit au 14e. siècle, & exerçoit en même tems la médecine & la chirurgie à Montpellier, ces deux arts n'étant guère encore distingués alors. Il laissa après lui un *Corps de chirurgie* en vieux langage provençal, qui est probablement le premier livre écrit en françois sur cette matière. Il fut traduit en latin, & puis remis en françois moderne, au commencement du 16e. siècle, par un chirurgien nommé *Jean Raoul*. Cet ouvrage ayant été pendant long-tems le seul qui pût servir de guide aux chirurgiens, on lui donna le nom de *Guidon*, ce qui faisoit aussi al-
lusion

lusion au nom de baptême de son auteur. Cauliac avoit été médecin des papes Clément VI & Urbain V. C'est à lui que nous devons la description de la terrible peste qui en 1348 fit périr le quart du genre-humain.

CAUMARTIN, (Louis le Fèvre de) chancelier de France en 1622, obtint cette dignité par le crédit du maréchal de Bassompierre. Louis XIII la lui accorda avec répugnance. » Caumartin est begue, disoit-il; je le suis aussi. Mon garde-des-sceaux doit porter pour moi la parole : & comment le pourra-t-il faire, s'il a besoin d'un interprete ? Les talens que ce ministre avoit montrés dans ses ambassades & dans les autres commissions qui lui avoient été confiées, décidèrent enfin ce monarque. Le nouveau chancelier mourut peu de tems après, en 1623.

CAVOYE, (Louis d'Oger, marquis de) grand maréchal-des-logis de la maison du roi, né en 1640, fut le dernier rejeton d'une famille illustre de Picardie. Il eut le bonheur d'être élevé auprès de Louis XIV. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il se rendit en Hollande, & y acquit un nom célèbre par une action hardie qui sauva la flotte de cette république, en 1666. Un brûlot anglois venant à force de voiles sur l'amiral, il proposa à Ruiter d'aller dans une chaloupe, avec les chevaliers de Lorraine & de Coislin, couper les cables des chaloupes du brûlot. Ce dessein ayant été exécuté heureusement, les Anglois furent obligés de mettre le feu à leur brûlot. Les trois seigneurs Fran-

Tome II.

çois, récompensés par les états-généraux, ne s'acquirent pas moins de gloire par leur libéralité que par leur bravoure, en distribuant tout l'argent à l'équipage. Cavoye, de retour en France, suivit Louis XIV. dans toutes ses campagnes, où son intrépidité lui acquit le titre de brave Cavoye. Ce prince, qui l'honora toujours d'une confiance particulière, lui donna la charge de grand maréchal-des-logis, en le mariant à Louise de Coetlogon, fille-d'honneur de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, fille & sœur de deux lieutenans-de-roi de Bretagne. Son rang lui procura moins d'amis que son mérite. Le vicomte de Turenne, qui avoit recherché son amitié, sur l'idée que lui en avoit donnée l'action du brûlot, & le maréchal de Luxembourg, sont ceux avec lesquels il fut le plus étroitement uni. Cavoye passa les vingt dernières années de sa vie dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il mourut comme il avoit vécu, en 1716, âgé de 76 ans.

CAURRES, (Jean des) né à Moreuil en Picardie, principal du college d'Amiens, mourut en 1587. On a de lui des *Œuvres morales* imprimées à Paris, 1575, in-8°; elles sont dans le goût de celles de Plutarque; il paroît du moins qu'il s'étoit proposé ce philosophe pour modele, en appuyant par des faits historiques les maximes qu'il vouloit inculquer à ses lecteurs. Il y a de cet ouvrage une édition beaucoup plus ample de 1583; c'est un gros in-8°, de douze à quinze cents pages, moins remarquable par les

Q q

maximes qu'il contient, que par une infinité de traits d'histoire & d'observations singulieres qui y sont rapportés. Du Verdier. - Vauprivas observe qu'il n'étoit pas difficile à l'auteur de l'augmenter, puisqu'il ne faisoit que copier les compilateurs de son tems, & n'alloit jamais aux sources. Caurres a composé quelques pieces de poésie, parmi lesquelles on est fâché de voir une espece d'apologie du massacre de la St-Barthélemi, que l'auteur regardoit comme nécessaire au repos de la France, mais qui à beaucoup près n'a pas eu cet heureux effet.

CAURROY, (Eustache du) François, l'un des plus grands musiciens de son siècle, & un des sous-maîtres de la chapelle des rois Charles IX, Henri III & Henri IV, a laissé une *Messe des trépassés*, qui rend tout le pathétique & les horreurs de la mort. Il mourut en 1609, à 60 ans. Piganiol de la Force dit, dans sa *Description de la ville de Paris*, que c'est une tradition reçue parmi ceux qui sont au fait de l'histoire de notre musique, que les *Noël* que l'on chante, sont des gavottes & des menuets d'un ballet que du Caurroy avoit composé pour un divertissement de Charles IX.

CAUSSIN, (Nicolas) Jésuite, né à Troies en 1583, se fit un nom par ses sermons & ses ouvrages. Il fut choisi pour confesseur de Louis XIII; mais ayant voulu engager le roi à rappeler la reine-mere, le cardinal de Richelieu le fit reléguer dans une ville de Bretagne. Il mourut à Paris en 1651, regardé comme un homme d'une pro-

bité exacte, & que rien ne pouvoit ébranler. On a de lui plusieurs ouvrages en françois & en latin. I. *Le Parallele de l'éloquence sacrée & profane*, in-4°. Gibert, dans ses *Jugemens sur les Rhéteurs*, le juge trop sévèrement. Morhof, Bayle, Vossius, le P. Marsene & Baillet en parlent avec éloge, & leur jugement vaut bien celui de Gibert. II. *La Cour sainte*, 5 vol. in-8°; pleine de bonne morale, & accompagnée d'exemples historiques, dont quelques-uns marquent plus sa piété que son discernement; elle ne mérite cependant pas les railleries qu'en a faites le marquis d'Argens. Cet ouvrage d'ailleurs est écrit d'un style supérieur à celui de bien des écrivains de son tems. La preuve qu'il n'est pas sans mérite, est qu'il fut traduit en toutes sortes de langues, imprimé & réimprimé, quoique le P. Caussin n'eût pas l'adresse d'envoyer ses productions aux princes étrangers, & de gager des périodistes pour en faire l'éloge: moyens si souvent employés dans ce siècle, & auxquels tant d'ouvrages très-médiocres & quelquefois très-mauvais doivent toute la faveur dont ils jouissent. III. *La Vie neutre des Filles dévotes, qui sont état de n'être ni mariées ni religieuses; ou la Vie de sainte Isabelle de France*, sœur du roi S. Louis. IV. *Vie du cardinal de Richelieu*, en 2 vol. V. *Thesaurus Græcæ poëseos*, &c.

CAUX DE MONTLEBERT, (Gilles de) contrôleur des fermes du roi de France, né à Ligneris dans le duché d'Alençon, vers 1683, & mort à Bayeux en 1733, étoit parent de Pierre

Corneille. Il eut, comme lui, beaucoup de goût pour la poésie dramatique. On a de lui deux tragédies: *Marius*, représentée en 1715, & *Lyfimachus*, en 1737. Quelques personnes assurent que la première pièce, la meilleure des deux, est du célèbre président Hénault. Caux est encore connu par quelques Poésies. La principale est l'*Horloge de sable, figure du monde*; pièce morale, dont l'allégorie est ingénieuse, & la versification assez facile. On la trouve dans le *Choix des Poésies morales & chrétiennes, de le Fort de la Morinière*.

CAXÈS, (Patrice) peintre & architecte de Florence, s'attacha à Philippe II & à Philippe III, rois d'Espagne, pour lesquels il peignit à fresque, dans une des galeries du palais de Pardo, l'*Histoire de Joseph*. On admire sur-tout le tableau où la femme de Putiphar oublie toutes les loix de la pudeur & de l'honnêteté. Il mourut à Madrid dans un âge fort avancé. On a de lui la *Traduction en espagnol du Traité d'Architecture de Vignole*.

CAXÈS, (Eugene) peintre, fils du précédent, mort l'an 1642, âgé de 65 ans. On ne peut se lasser d'admirer le beau *Tableau de S. Joachim & de Ste. Anne*, qu'il peignit pour l'église de S. Bernard de Madrid. Les graces répandues dans cet ouvrage, la fraîcheur du coloris & la correction du dessin, peuvent le faire aller de pair avec ceux des plus grands maîtres de l'Italie.

CAXTON, (Guillaume) célèbre littérateur, employé dans diverses négociations par le roi

d'Angleterre, Edouard IV, mourut en 1494, dans un âge avancé. Il s'adonna au commerce, sans négliger la politique & la littérature. C'est lui qui introduisit l'imprimerie en Angleterre. Il mit sous presse plusieurs livres, qu'il avoit ou composés ou traduits; entr'autres, une Chronique en sept livres, qu'il intitula: *Fruetus temporum*. Les plus anciens imprimés de cet ambassadeur artiste, sont de 1474.

CAYET, voyez CAIET.

CAYLUS, (Charles-Daniel de Lévi de Tubiere de) naquit à Paris en 1669, d'une famille illustre. Elevé dans la piété & le savoir, il fut disciple de Bossuet. Le cardinal de Noailles le choisit pour son grand-vicaire en 1700, & le roi le fit évêque d'Auxerre cinq ans après. Il mourut en 1754, à 85 ans. Il s'étoit d'abord signalé contre ceux qui n'acceptoient point la bulle *Unigenitus*, & en particulier contre Dom Friperet. Il avoit été un des quarante prélats qui ont donné l'excellente instruction de 1714: mais dans la suite il fut appellant & prôneur des prétendus miracles de Paris. Ses *Œuvres* publiées en 4 vol. in-12, ont été condamnées à Rome par un décret du 11 mai 1754. Cette collection ne comprend point ses Mandemens & quelques autres écrits, plus propres à nourrir l'esprit de parti, qu'à répandre des lumières. On a donné sa *Vie*, 1765, 2 vol. in-12.

CAYLUS, (Anne-Claude-Philippe de Tubiere de Gri-moard de Pestel de Lévi, comte de) de la même famille que le précédent, naquit à Paris en 1692, & mourut dans cette ville

le 5 septembre 1765. Il entra au service de bonne heure, & se distingua dans la Catalogne & au siege de Fribourg. Après la paix de Rastadt, sa vivacité ne s'accommodant pas de l'inaction, il fit le voyage d'Italie. Il saisit avec enthousiasme les beautés des chef-d'œuvres répandus dans cette partie de l'Europe. Ayant passé dans le Levant, il visita le fameux temple de Diane à Ephèse. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du royaume. Il alla deux fois à Londres en différens tems. Devenu sédentaire, il n'en fut pas moins actif. Il s'occupa de musique, de dessin & de peinture; il écrivit, il grava. C'est à son amour pour les arts que nous sommes redevables du magnifique ouvrage, qui met sous nos yeux les pierres gravées du cabinet du roi. Le célèbre Bouchardon en fit les dessins, & M. Mariette en composa les explications, 2 vol. in-folio. Reçu en 1731 dans l'académie royale de peinture & de sculpture, il composa la vie des plus fameux peintres & sculpteurs de cette compagnie; & pour étendre les limites de l'art, il recueillit dans trois ouvrages de nouveaux sujets de tableaux qu'il avoit rencontrés dans la lecture des anciens. Il a fondé dans cette académie un prix annuel pour celui des élèves qui réussiroit le mieux à caractériser une passion. Les dessins coloriés qu'avoit fait à Rome le célèbre Pietro Sante Bartoli, d'après des peintures antiques, lui tombèrent entre les mains. Il les fit graver; toutes les pieces en sont peintes avec une préci-

sion & une pureté inimitables. L'académie des inscriptions lui ayant donné, en 1742, une place d'honoraire, l'étude de la littérature devint sa passion dominante; mais ce fut toujours relativement aux arts. Il travailla sur les embaumemens des momies égyptiennes, sur le papyrus, sur les masses énormes que les Egyptiens transportoient d'une extrémité de l'Egypte à l'autre. Il tâcha d'éclaircir plusieurs passages de Pline, qui ont rapport aux arts. Il fit revivre en quelque sorte les tableaux de Polygnote; il reconstruisit, pour ainsi dire, le théâtre de Curion & le magnifique tombeau de Mausole; mais l'on comprend sans peine que la scénographie de ces sortes de choses, faite d'après des descriptions plus ou moins exactes & détaillées, est nécessairement défectueuse, & combien l'imagination y trouve de liberté pour substituer son ouvrage à celui de la réalité. Il chercha dans les laves des volcans, la pierre obsidienne, méconnue des plus habiles naturalistes. Enfin, il trouva, ou retrouva le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre, & publia un mémoire intéressant sur la peinture encaustique, qui a reparu quelques années après sa mort, sous ce titre: *Mémoire sur la peinture à l'encaustique, & sur la peinture à la cire, par M. le C. de Caylus, & M. Majault, docteur de la faculté de médecine*; 1 vol. in-8°. Il paroît cependant que cette matiere a encore été mieux éclaircie dans un traité publié par un auteur Espagnol en 1786. « Dom Vincent Re-
» queno, ex-jésuite (est-il dit

Cornille. Il eut, comme lui, beaucoup de goût pour la poésie dramatique. On a de lui deux tragédies: *Marius*, représentée en 1715, & *Lyfimachus*, en 1737. Quelques personnes assurent que la première pièce, la meilleure des deux, est du célèbre président Hénault. Caux est encore connu par quelques Poésies. La principale est l'*Horloge de sable, figure du monde*; pièce morale, dont l'allégorie est ingénieuse, & la versification assez facile. On la trouve dans le *Choix des Poésies morales & chrétiennes, de le Fort de la Morinière*.

CAXÈS, (Patrice) peintre & architecte de Florence, s'attacha à Philippe II & à Philippe III, rois d'Espagne, pour lesquels il peignit à fresque, dans une des galeries du palais de Pardo, l'*Histoire de Joseph*. On admire sur-tout le tableau où la femme de Putiphar oublie toutes les loix de la pudeur & de l'honnêteté. Il mourut à Madrid dans un âge fort avancé. On a de lui la *Traduction en espagnol du Traité d'Architecture de Vignole*.

CAXÈS, (Eugene) peintre, fils du précédent, mort l'an 1642, âgé de 65 ans. On ne peut se lasser d'admirer le beau *Tableau de S. Joachim & de Ste. Anne*, qu'il peignit pour l'église de S. Bernard de Madrid. Les graces répandues dans cet ouvrage, la fraîcheur du coloris & la correction du dessin, peuvent le faire aller de pair avec ceux des plus grands maîtres de l'Italie.

CAXTON, (Guillaume) célèbre littérateur, employé dans diverses négociations par le roi

d'Angleterre, Edouard IV, mourut en 1494, dans un âge avancé. Il s'adonna au commerce, sans négliger la politique & la littérature. C'est lui qui introduisit l'imprimerie en Angleterre. Il mit sous presse plusieurs livres, qu'il avoit ou composés ou traduits; entr'autres, une *Chronique* en sept livres, qu'il intitula: *Fruitus temporum*. Les plus anciens imprimés de cet ambassadeur artiste, sont de 1474.

CAYET, voyez CAIET.

CAYLUS, (Charles-Daniel de Lévi de Tubiere de) naquit à Paris en 1669, d'une famille illustre. Elevé dans la piété & le savoir, il fut disciple de Bossuet. Le cardinal de Noailles le choisit pour son grand-vicaire en 1700, & le roi le fit évêque d'Auxerre cinq ans après. Il mourut en 1754, à 85 ans. Il s'étoit d'abord signalé contre ceux qui n'acceptoient point la bulle *Unigenitus*, & en particulier contre Dom Friperet. Il avoit été un des quarante prélats qui ont donné l'excellente instruction de 1714: mais dans la suite il fut appellant & prôneur des prétendus miracles de Paris. Ses *Œuvres* publiées en 4 vol. in-12, ont été condamnées à Rome par un décret du 11 mai 1754. Cette collection ne comprend point ses Mandemens & quelques autres écrits, plus propres à nourrir l'esprit de parti, qu'à répandre des lumières. On a donné sa *Vie*, 1765, 2 vol. in-12.

CAYLUS, (Anne-Claude-Philippe de Tubiere de Gri-moard de Pestel de Lévi, comte de) de la même famille que le précédent, naquit à Paris en 1692, & mourut dans cette ville

le 5 septembre 1765. Il entra au service de bonne heure, & se distingua dans la Catalogne & au siege de Fribourg. Après la paix de Rastadt, sa vivacité ne s'accommodant pas de l'inaction, il fit le voyage d'Italie. Il saisit avec enthousiasme les beautés des chef-d'œuvres répandus dans cette partie de l'Europe. Ayant passé dans le Levant, il visita le fameux temple de Diane à Ephèse. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du royaume. Il alla deux fois à Londres en différens tems. Devenu sédentaire, il n'en fut pas moins actif. Il s'occupa de musique, de dessin & de peinture; il écrivit, il grava. C'est à son amour pour les arts que nous sommes redevables du magnifique ouvrage, qui met sous nos yeux les pierres gravées du cabinet du roi. Le célèbre Bouchardon en fit les dessins, & M. Mariette en composa les explications, 2 vol. in-folio. Reçu en 1731 dans l'académie royale de peinture & de sculpture, il composa la vie des plus fameux peintres & sculpteurs de cette compagnie; & pour étendre les limites de l'art, il recueillit dans trois ouvrages de nouveaux sujets de tableaux qu'il avoit rencontrés dans la lecture des anciens. Il a fondé dans cette académie un prix annuel pour celui des élèves qui réussiroit le mieux à caractériser une passion. Les dessins coloriés qu'avoit fait à Rome le célèbre Pietro Sante Bartoli, d'après des peintures antiques, lui tombèrent entre les mains. Il les fit graver; toutes les pieces en sont peintes avec une préci-

sion & une pureté inimitables. L'académie des inscriptions lui ayant donné, en 1742, une place d'honoraire, l'étude de la littérature devint sa passion dominante; mais ce fut toujours relativement aux arts. Il travailla sur les embaumemens des momies égyptiennes, sur le papyrus, sur les masses énormes que les Egyptiens transportoient d'une extrémité de l'Egypte à l'autre. Il tâcha d'éclaircir plusieurs passages de Pline, qui ont rapport aux arts. Il fit revivre en quelque sorte les tableaux de Polygnote; il reconstruisit, pour ainsi dire, le théâtre de Curion & le magnifique tombeau de Mausole: mais l'on comprend sans peine que la scénographie de ces sortes de choses, faite d'après des descriptions plus ou moins exactes & détaillées, est nécessairement défectueuse, & combien l'imagination y trouve de liberté pour substituer son ouvrage à celui de la réalité. Il chercha dans les laves des volcans, la pierre obsidienne, méconnue des plus habiles naturalistes. Enfin, il trouva, ou retrouva le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre, & publia un mémoire intéressant sur la peinture encaustique, qui a reparu quelques années après sa mort, sous ce titre: *Mémoire sur la peinture à l'encaustique, & sur la peinture à la cire, par M. le C. de Caylus, & M. Majault, docteur de la faculté de médecine*; 1 vol. in-8°. Il paroît cependant que cette matiere a encore été mieux éclaircie dans un traité publié par un auteur Espagnol en 1786. « Dom Vincent Re-
» queno, ex-jésuite (est-il dit

dans une lettre de Rome, écrite en janvier 1787, par un artiste du premier ordre), » vient de » publier une manière de peindre, que les Italiens appellent » à l'encausto, science qui étoit » connue des anciens Grecs & » Romains, & dont les modernes n'avoient que des » idées obscures, faute de » n'avoir pu comprendre les » auteurs qui en avoient traité; » mais le sieur Vincent Angeloni, peintre Romain en » perspectives & ornemens, » ayant fait des expériences, » ses exactes observations ont » produit plusieurs ouvrages » admirés des savans, & donnent une idée très-claire de » cet art, qui nous manquoit » ci-devant. Ce célèbre artiste, » pour perpétuer cette science, » fait copier par le sieur Joseph Trodan, sous sa direction, les tableaux de la seconde galerie ou corridor du » Vatican. Il y en a 52 peints » de la main du célèbre Raphaël. Le sieur Angeloni » peint lui-même de superbes » pilastres de la hauteur des » tableaux, pour en faire des » ouvrages accomplis ». Dans plus de 40 Dissertations que le comte de Caylus a lues à l'académie, les arts & les lettres prêtent un secours mutuel à l'écrivain. Ce généreux protecteur fonda dans cette compagnie un prix de 500 livres, dont l'objet est d'expliquer, par les auteurs & par les monumens, les usages des anciens peuples. Il rassembloit de toutes parts les antiquités de toute espèce. Il les faisoit ensuite dessiner & graver, en les accompagnant d'observations savantes & judicieuses.

C'est ce travail qui a produit, outre le *Mémoire sur l'encaustique*, dont nous avons parlé: I. *Son Recueil d'Antiquités Egyptiennes, Etrusques, Grecques, Romaines & Gauloises*, en 7 vol. in-4°, à Paris, chez Tillard. Le dernier tome de cette précieuse collection a paru en 1767, avec l'éloge historique de l'auteur, par M. le Beau. II. *Nouveaux Sujets de peinture & de sculpture*, 1755, in-12. III. *Tableaux tirés d'Homere & de Virgile*, avec des observations générales sur le costume, in-8°, 1757. IV. *Description d'un tableau représentant le sacrifice d'Iphigénie*, 1757, in-12. V. *L'Histoire d'Hercule le Thébain*, tirée de différents auteurs, in-8°, 1758. VI. *Discours sur les peintures antiques*. VII. *Vies de Mignard, de le Moine & d'Edme Bouchardon*. On a encore de lui des romans & des contes peu dignes des connoissances utiles de ce savant antiquaire. On les a publiés sous le titre d'*Œuvres badines*, dont le 9e & 10e vol. ont paru à Paris en 1787: mais plusieurs pièces renfermées dans le dernier vol. ne sont pas de lui; il y en a de Duclos, de Crébillon fils, de l'abbé Voisenon, &c.

CAYOT, (Augustin) sculpteur de Paris, reçu membre de l'académie de sculpture en 1711, a mérité ce titre par d'excellens ouvrages sortis de son ciseau. On remarque sur-tout les deux *Anges adorateurs* du maître-autel de Notre-Dame de Paris, exécutés en bronze. Il mourut en 1722.

CAZES, (Pierre-Jacques) peintre, né à Paris, mort dans la même ville au mois de juin.

1754, à l'âge de 79 ans, eut pour maître dans son art, Houasse, ensuite Bon Boulogne. Il remporta le grand prix de peinture en 1699, & fut reçu membre de l'académie en 1704. Cazes peut être considéré comme un des premiers peintres de l'école françoise. Son dessin est correct & de grande maniere, ses compositions sont d'un génie facile : il drapoit parfaitement bien, il possédoit à un très-grand degré l'intelligence du clair-obscur. Sa touche est moëlleuse, son pinceau brillant. Il y a beaucoup de fraîcheur dans ses teintes. Cet illustre artiste a beaucoup travaillé ; mais ses ouvrages ne sont pas tous de la même beauté. Sur la fin de sa vie, le froid de l'âge & la foiblesse des organes lui ont fait produire des tableaux où ce maître est inférieur à lui-même. On peut voir de ses ouvrages à Paris dans l'église de Notre-Dame, au college des Jésuites, à la Charité, au petit S. Antoine, à la chapelle de la Jussienne, à l'abbaye de S. Martin, & principalement à S. Germain-des-Prés, où il a représenté la vie de S. Germain & de S. Vincent. On admire à S. Louis de Versailles une *sainte famille*, qui est une des belles productions de ce maître. Cazes a réussi sur-tout dans les tableaux de chevalet. Le roi de Prusse a deux morceaux précieux de ce peintre, qui ont été comparés pour le *beau faire* aux ouvrages du Corrège. Le célèbre le Moine a été un des élèves de Cazes.

CEBA, (Ansaldo) politique, historien, orateur & poëte Génois, mort en 1623, donna

quelques traités dans chacun de ces genres. Les Italiens font quelque cas de son *Traité du Poëme épique* ; mais il s'est surtout fait un nom par ses tragédies. Les meilleures sont les *Jumelles de Capoue & Alcipe*. Le marquis Maffei les a jugées dignes d'entrer dans le *Recueil des meilleures Tragédies Italiennes*, imprimé à Vérone en 1723, en 3 vol. in-8°. Il a aussi traduit les *Caractères de Théophraste* en italien.

CEBES, philosophe Thébain, disciple de Socrate, auteur (à ce qu'on a cru) du *Tableau de la vie humaine*, dialogue sur la naissance, la vie & la mort des hommes. Gilles Boileau l'a traduit en françois en 1653, & Gronovius l'a publié en grec en 1689. L'abbé Sevin a prouvé que cet excellent traité est d'un auteur plus récent que ce philosophe.

CECCANO, (Annibal) né dans le pays de Labour, fut archevêque de Naples, & ensuite honoré de la pourpre en 1327, par Jean XXII. Clément VI l'envoya pour conclure la paix entre Philippe de Valois, roi de France, & Edouard VI, roi d'Angleterre. Le cardinal Ceccano étoit à Rome, lorsque le fameux Rienzi exerçoit son pouvoir tyrannique. Il excommunia ce rebelle & ses complices, le déclara déchu & incapable de toute charge, & lui interdit l'eau & le feu. Rienzi se sauva dans les caravanes des pèlerins qui s'en retournoient. Ceccano, qui ignoroit sa fuite, n'en vécut pas moins dans des inquiétudes continuelles, sachant que Rienzi étoit capable de tous les forfaits. Le pape lui donna la légation

tion de Naples, pour le tirer de cette situation; mais il fut empoisonné en chemin, en 1350.

CECCO D'ASCOLI, ainsi appelé d'Ascoli, ville de la Marche d'Ancone, où il naquit en 1257, joignit à beaucoup d'ouverture d'esprit un grand amour pour le travail. La poésie, la théologie, les mathématiques & la médecine l'occupèrent tour-à-tour. La réputation qu'il s'acquit dans cette dernière science, le fit connoître du pape Jean XXII, qui l'appella à Avignon pour être son médecin. Obligé de quitter cette cour, il vint à Florence, où son caractère caustique lui fit encore des ennemis. Il passa ensuite à Bologne, où il enseigna l'astrologie & la philosophie, depuis 1322 jusqu'en 1325. On le dénonça à l'inquisiteur comme un hérétique qui attribuoit tout aux influences des astres, & qui s'avisait d'être prophète. Cecco abjura ses erreurs & se soumit à la pénitence. Charles-Jean Sans-Terre, duc de Calabre, le rappella à Florence, & lui donna la qualité de son médecin & de son astrologue. Cecco, que ses malheurs auroient dû rendre sage, ne put résister à la démangeaison prophétique. Le duc l'ayant sollicité de tirer l'horoscope de sa femme & de sa fille, prédit qu'elles s'abandonneroient au libertinage : ce qui lui attira la disgrâce de ce prince. Ses ennemis n'en devinrent que plus acharnés : ils le firent enfermer dans les prisons du saint-office. Il fut accusé d'avoir enseigné à Florence les erreurs rétracées à Bologne, & d'avoir soumis J. C. même à l'empire des

astres. Cette accusation le fit condamner à la mort. La sentence fut exécutée en 1327, en présence d'une foule de peuple qui s'attendoit à voir un des génies familiers qu'on lui supposait, venir le délivrer. Son véritable nom étoit *François de Stabili : Cecco*, sous lequel il est connu, est un diminutif de *Francesco*. Il a donné un Poème rude & grossier sur la physique. La première édition est de Venise, 1478, in-4°. Celles de Milan & de Venise, 1484 & 1492, in-4°, sont aussi fort rares. Celles de Venise, 1487, in-4°, 1516, 1519 & 1550, in-8°, sont aussi assez recherchées : les deux dernières sont corrigées.

CECCO, peintre, voyez SALVIATI.

CECIL, (Guillaume) baron de Burghlei, grand-trésorier d'Angleterre, né en 1521, fut un des secrétaires d'Edouard VI. Voyant que la reine Marie, sœur d'Edouard, ne l'élevait point aux honneurs, ce qu'il attribuoit à ce qu'il n'étoit pas catholique, il se retira auprès de la princesse Elisabeth qui lui confia la conduite de ses affaires. Cette princesse, parvenue à la couronne, le fit secrétaire d'état & intendant-général des finances d'Angleterre. Il fut le principal ministre des vengeances & des cruautés que cette princesse exerça contre les Catholiques. On croit qu'il a inventé la conspiration des poudres pour les rendre odieux, & susciter contre l'Eglise la terrible persécution qu'elle essuya. (voyez JACQUES VI, roi d'Ecosse). Il mourut en 1598.

CECIL, (Robert) fils du

précédent, hérita des vices de son pere & de son crédit auprès de la reine Elisabeth. Il est regardé comme un des principaux moteurs de l'arrêt de mort que signa cette princesse contre le comte d'Essex. Jacques I, le conserva dans le ministère. Cecil fit avec Sully le traité entre la France & l'Angleterre, à l'avènement de Jacques, & mourut le 24 mai 1612. On a donné en françois sa *Correspondance avec Jacques, lorsqu'il n'étoit que roi d'Ecosse*, 1767, in-12.

CÉCILE, (Ste.) Romaine d'origine & issue d'une famille noble, fut élevée dans les principes de la Religion chrétienne dont elle remplit les devoirs avec la plus exacte fidélité. Ayant fait vœu dans sa jeunesse de rester vierge toute sa vie, elle se vit forcée par ses parens à entrer dans l'état de mariage. On lui donna pour époux un jeune seigneur, nommé Valérien, qu'elle fut gagner à J. C. en le faisant renoncer à l'idolâtrie; elle convertit aussi Tiburce son beau-frere, & un officier nommé Maxime. Tous trois furent arrêtés comme chrétiens & condamnés à mort. Ste. Cécile remporta la couronne de martyre quelques jours après. Les actes de cette sainte, qui ont peu d'autorité, placent sa mort vers l'an 230, sous Alexandre-Sévère. On fait que, quoique cet empereur fût favorable aux Chrétiens, cela n'empêcha pas qu'il n'en pérît un grand nombre sous son regne, soit dans les émeutes populaires, soit par la cruauté particuliere des magistrats. D'autres mettent son martyre sous Marc-Aurele, entre

les années 176 & 180. L'Eglise latine l'honore depuis le 5e. siecle. Les musiciens ont choisi cette sainte pour patronne, parce que ses actes nous apprennent qu'en chantant les louanges du Seigneur, elle joignoit souvent la musique instrumentale à la musique vocale. Il est certain qu'on peut faire servir la musique au culte divin: les Pseaumes & les Cantiques répandus dans les Livres-Saints, la pratique des juifs, celle des Chrétiens ne permettent pas d'en douter. S. Chrysostome décrit les bons effets que produit la musique sacrée, & montre qu'une psalmodie dévote est très-efficace pour allumer dans l'ame le feu de l'amour divin. S. Augustin dit qu'elle a la vertu d'exciter de pieuses affections, & d'échauffer le cœur par la divine charité. Il rapporte qu'après sa conversion il ne pouvoit entendre chanter dans l'Eglise, sans verser des larmes; mais il remarque en même tems le danger qu'il y a de se livrer trop au plaisir de l'harmonie, & il avoue en gémissant qu'il lui étoit arrivé d'être plus touché de la musique que de ce qui étoit chanté. Combien il gémiroit davantage aujourd'hui, que la musique simple & touchante de l'Eglise est transformée, au grand scandale des fideles, en une musique lascive & théâtrale!

CÉCILIE, diacre de Carthage, fut élu évêque de cette ville en 311, après Mensurius. Les évêques de Numidien n'ayant point été appelés à son ordination, se réunirent au nombre de 66, & donnerent le siege de Carthage à Majorin. Ils con-

damnerent son compétiteur sans l'entendre & sans l'accuser d'autre chose que d'avoir été ordonné par des *Traditeurs*, c'est-à-dire, par ceux qui avoient abandonné les Livres Sacrés aux persécuteurs du Christianisme. Donat, évêque de Casenoire, leva l'étendard du schisme, & plusieurs prélats Africains le suivirent. L'empereur Constantin fit assembler à Rome un concile de dix-neuf évêques pour terminer cette affaire. Cécilien fut conservé dans tous ses droits, & son accusateur Donat condamné. Un concile d'Arles, assemblé un an après en 314, confirma la décision de celui de Rome. Cécilien, absous par les évêques, & soutenu par l'empereur, demeura en possession de l'évêché de Carthage. Il mourut vers l'an 347, & sa mort n'éteignit point le schisme : l'Eglise d'Afrique en fut encore déchirée pendant près de deux siècles. Henri de Valois & Dupin ont écrit l'histoire des Donatistes, l'un à la fin de son Eusebe, l'autre dans sa nouvelle édition d'Optat.

CECILIOUS, voy. METELIUS, LACTANCE.

CECILIOUS, (S.) originaire d'Afrique, naquit vers l'an 211, dans les ténèbres du paganisme. C'étoit un homme du monde, peu scrupuleux en fait de morale, & conséquemment peu disposé à saisir des raisonnemens suivis, capables de le tirer de l'erreur & de lui faire connoître la vérité. Il avoit de l'esprit & des talens ; mais il étoit sa propre idole. Il ne soupироit qu'après les plaisirs & les applaudissemens, & jusques-là sa première religion avoit été

de se servir lui-même. On le voyoit dans la dispute, tantôt rejeter toute divinité & toute providence ; tantôt admettre ces deux points, & bientôt après défendre superstitieusement tous les dieux adorés pour lors dans l'univers. Sa philosophie ne servoit pas peu à nourrir son orgueil, sa présomption & sa suffisance. Malgré cette trempe de caractère, Cecilius devint, avec le secours de la grace, un illustre converti & un fervent chrétien. Il dut cet heureux changement aux exhortations & aux prières d'Octavius & de Minutius Félix, ses amis, qui auparavant idolâtres comme lui, avoient ouvert les yeux au flambeau de l'Evangile. La victoire qu'ils remportèrent sur lui, fut le fruit d'une conférence qu'ils eurent tous trois ensemble. Cecilius cédant, comme malgré lui, à la force des raisonnemens & à l'éclat de la lumière, s'écria :
 » Je vous félicite, & je me
 » félicite moi-même, nous
 » sommes victorieux tous trois ;
 » Octavius triomphe de moi,
 » & je triomphe de l'erreur.
 » Mais la victoire & le gain
 » sont principalement de mon
 » côté, puisque par ma dé-
 » faite, je trouve la couronne
 » de vérité ». Minutius nous a laissé le précis de cette conférence, dans un dialogue qu'il intitula : *Octavius*, en l'honneur de son ami qui portoit ce nom, & qui étoit mort, quand il le mit par écrit. Le cardinal Orsi en a donné une excellente analyse dans son *Histoire Ecclésiastique*, tom. 2, liv. 5, pag. 483. Baronius & plusieurs autres historiens ne doutent point que ce saint ne soit ce Cecilius

prêtre qui convertit depuis saint Cyprien. Pontius dit que Cecilius étoit un homme juste, vénérable par son âge, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Il ajoute que saint Cyprien l'honora toujours comme son pere, & qu'il conserva pour lui les plus vifs sentimens de vénération & de reconnoissance.

CECINA, lieutenant de Germanicus, n'eut pas moins de courage que son général. Voyant qu'une terreur panique s'étoit répandue dans son camp, il fit inutilement les derniers efforts pour retenir le soldat qui fuyoit. Enfin, il se coucha par terre tout au travers de la porte. Le soldat qui ne pouvoit sortir sans marcher sur le corps de son commandant, s'arrêta, & le calme se rétablit peu-à-peu.

CECROPS, originaire d'Egypte, fondateur d'Athenes, se fixa en Grece avec une colonie dans l'Attique, où il épousa Agraule, fille d'Actée, & donna le nom de Cécropie à la citadelle qu'il construisit, ainsi qu'à tout le pays d'alentour. Il soumit les peuples par les armes & la douceur, les tira des forêts, les polica, les distribua en 12 cantons, & leur donna le sénat si célèbre depuis sous le nom d'Aréopage, ainsi qu'on le voit dans les marbres d'Arun-del. On croit que c'est vers l'an 1582 avant J. C. qu'il aborda dans l'Attique. C'est à cette époque que commence l'histoire d'Athenes. On regarde Cecrops comme le premier qui ait donné une forme certaine à la religion des Grecs, & qui leur ait appris à appeller Jupiter le

Dieu suprême. Après avoir réglé le culte des dieux, il leur donna des loix. On a dit que Cecrops fut surnommé *Διφύης Biformis*, de double espece, soit à cause de sa structure extrêmement haute, soit parce qu'il savoit la langue égyptienne & la langue attique, ou plutôt parce qu'il avoit établi le mariage parmi ces peuples grossiers, qui auparavant assouvissoient indistinctement leur brutalité. C'est à cette occasion que les anciens ont supposé que Cecrops avoit deux visages, comme ayant réglé l'union de l'homme avec la femme. Le regne de ce prince fut de cinquante ans.

CEDITIUS, (Quintius) tribun des soldats en Sicile, se signala par une action hardie, l'an 254 avant J. C. L'armée Romaine, enveloppée par les ennemis, étoit hors de toute espérance de salut. Il offrit au consul Attilius Collatinus de se mettre à la tête de quatre cents jeunes gens déterminés, & d'aller affronter à leur tête ceux qui les tenoient serrés de si près. Il prévoyoit bien que ni lui ni ses compagnons ne pourroient éviter de périr dans cette entreprise; mais il étoit persuadé que, tandis qu'il retireroit une partie des ennemis au combat, le consul pourroit attaquer l'autre, & mettre par ce moyen les troupes en liberté. Ce qu'il avoit prévu, arriva. Les Romains se dégagerent du péril dont ils étoient menacés. Tous ceux qui l'avoient accompagné furent tués, & lui seul fut conservé par un bonheur extraordinaire.

CEDRENUS, (George) moine Grec, qui vivoit vers

1125, laissa une *Chronique depuis Adam jusqu'à Isaac Comnene*, en 1057: c'est une compilation, sans choix & sans discernement, de plusieurs historiens, que ce moine a copiés. La partie sur-tout qui concerne l'ancienne histoire, n'est d'aucun usage. Elle a été imprimée avec l'*Histoire Byzantine* de Scylitzès, au Louvre, en 1647, 2 vol. in-fol., enrichie de la traduction latine de Xylander, des notes de Goar, & du glossaire de Fabrot.

CEILLIER, (Remi) né à Bar-le-Duc en 1688, fut connu de bonne heure par son goût pour l'étude & pour la piété. Il les cultiva dans la congrégation des Bénédictins de saint Vanne & de saint Hydulphe, dont il prit l'habit dans un âge peu avancé. Il occupa plusieurs emplois dans son ordre, & devint prieur titulaire de Flavigni. Il mourut en 1761, à 73 ans. Nous avons de ce savant: I. Une *Histoire générale des Auteurs sacrés & ecclésiastiques*, qui contient leurs vies, le catalogue, la critique, le jugement, la chronologie, l'analyse & le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages; ce qu'ils renferment de plus intéressant sur le dogme, sur la morale, & sur la discipline de l'église; l'histoire des conciles tant généraux que particuliers, & les actes choisis des martyrs, in-4°, 23 vol., publiés depuis 1729 jusqu'en 1763: compilation pleine de recherches, mais diffuse. L'auteur, beaucoup plus exact que Dupin, n'avoit pas le talent d'écrire & d'analyser comme lui. Son livre ne va d'ailleurs

que jusqu'à S. Bernard. Ceux qui ne veulent ou ne peuvent lire les SS. Peres dans les originaux, doivent compter sur l'exactitude de ses extraits & de ses traductions. II. *Apologie de la morale des Peres contre Barbeyrac*, 1718, in-4°: livre plein d'érudition, solidement, mais pesamment écrit. D. Ceillier avoit les vertus de son état, l'amour de la retraite & du travail. Il se fit aimer de ses confreres, qu'il gouverna en pere tendre.

CELADA, (Didacus de) savant Jésuite du 17e. siècle, mort à Madrid, âgé de plus de 70 ans. Ses Commentaires sur plusieurs livres de la Bible ont été recueillis à Lyon en 1658, en 6 vol. in-fol. Les savans en font cas.

CELER & SEVERE, architectes, vivoient sous Néron, qui se servit d'eux pour construire sa maison dorée. Pour avoir une idée de ce magnifique palais, il suffit de savoir que le colosse de ce prince inhumain, haut de 120 pieds, étoit au milieu d'une vaste cour, qui étoit environnée d'un portique formé de trois files de colonnes très-hautes, & qui avoit un tiers de lieue en long. Parmi les singularités qu'on y remarquoit, il y avoit une salle à manger circulaire, dont la voûte représentoit le firmament & tournoit nuit & jour, pour imiter le mouvement des astres. Les marbres les plus rares, & les pierres précieuses, étoient prodigués de toutes parts: l'or s'y trouvoit en si grande quantité, soit à l'extérieur, soit dans l'intérieur que ce vaste palais fut appelé la *Maison dorée*.

CELESTIN I, (Saint) Romain, monta sur la chaire de S. Pierre après Boniface I, le 10 septembre 422. Il commença par envoyer Faustin en Afrique pour y assembler un concile au sujet d'Apiarius (*voyez* APIARIUS & ZOSIME). Averti de la nouvelle hérésie de Nestorius, il assembla un concile à Rome en 430, où elle fut condamnée & Nestorius déposé. L'année d'après il envoya deux députés au concile général d'Éphèse, avec une lettre pour cette assemblée. Vers la fin de la même année, ayant appris que quelques prêtres Gaulois attaquoient la doctrine de saint Augustin après la mort de ce défenseur de la grace, il écrivit aux évêques des Gaules, contre ceux qui avoient osé l'attaquer; en ajoutant néanmoins que rien n'obligeoit à s'attacher à tous les raisonnemens de ce Pere, & à ses diverses manieres d'établir les articles reconnus pour vrais dans la matiere de la grace (*voyez* la fin de l'art. AUGUSTIN Saint, & SADOLET). Il mourut l'année d'après, le 1 août 432, regardé comme un pontife sage & prudent. On rapporte à ce pape l'institution de l'Introït de la messe.

CELESTIN II, de Tiferne, élu pape après Innocent II, le 25 septembre 1143, ne gouverna l'Eglise que cinq mois.

CELESTIN III, Romain, successeur de Clément III, en 1191, sacra la même année l'empereur Henri IV, avec l'impératrice Constance. On a dit qu'il poussa d'un coup de pied la couronne qu'on devoit mettre sur la tête de ce prince, pour

montrer qu'il avoit le pouvoir de le déposer; mais cette anecdote est fabuleuse. Le pontife investit ensuite ce prince, de la Pouille & de la Calabre, & lui défendit, comme suzerain de Naples & de Sicile, de penser à cette conquête. Il donna quelque tems après la Sicile à Frédéric, fils de Henri, à condition qu'il payeroit un tribut au saint-siege, & ne tarda pas de l'excommunier. Il mourut en 1198, après avoir fait prêcher la croisade, & avoir pris le parti de Richard, roi d'Angleterre, contre ses ennemis, parce que ce prince combattoit les infideles en Orient. Il reste de lui dix-sept Lettres. C'étoit un pontife éclairé.

CELESTIN IV, de Milan, fut mis sur la chaire pontificale à la fin d'octobre 1241, après la mort de Grégoire IX. Il mourut lui-même dix-huit jours après son élection, regretté des gens de bien.

CELESTIN V, (Saint) appelé Pierre de Mouron, naquit dans la Pouille en 1215, de parens obscurs, mais vertueux. Il s'enfonça dans la solitude dès l'âge de 17 ans, passa ensuite à Rome, y fut ordonné prêtre, & se fit bénédictin. Il se retira peu de tems après au Mont-de-Majelle, près de Sulmone. C'est là qu'il fonda un nouvel ordre, connu depuis sous le nom de *Célestins*, & approuvé par Grégoire X, au second concile général de Lyon. Le nouveau fondateur se confina dans une cellule particulière, si bien fermée, que celui qui lui répondoit à la messe, le servoit par la fenêtre. C'est dans ce réduit qu'on l'alla cher-

cher pour être pape en 1294. Les députés virent l'hermite octogénaire, élu pontife, à travers une grille, pâle, desséché, la barbe hérissée, & les yeux enflés de larmes. On lui persuada d'accepter la tiare, & il quitta sa caverne. Il vint, monté sur un âne, à Aquila, s'y fit sacrer, & commença déjà à faire repentir les cardinaux de leur choix. « Il parut bientôt, dit un sage historien, que le Ciel ne justifie pas toujours par les effets, les présomptions fondées sur le concours des circonstances qui semblent annoncer son choix. Ce nouveau pontife, parvenu dans la solitude à l'âge de soixante-douze ans, sans usage, sans étude, sujet à la timidité & aux irrésolutions ordinaires à un sens droit qui se sent dépourvu de connoissances & d'expérience, abandonné comme nécessairement aux impressions de l'intrigue & de la flatterie déguisée, & d'autant plus facilement trompé, que la crainte de l'être le faisoit plus souvent agir au hasard; le nouveau pape, ainsi abandonné à lui-même, ou plutôt ne jouissant plus de soi, & asservi sans le savoir aux personnes & aux passions étrangères, commit plusieurs fautes inévitables dans un rang, & des conjonctures si critiques, & fit en particulier bien des mauvaises choix pour des prélatures importantes ». On ne tarda pas à murmurer de tous côtés. Le bon Célestin, instruit de ce soulèvement, donna sa renonciation au pontificat, cinq

mois après avoir été élu. Le cardinal Cajetan fut couronné après lui sous le nom de Boniface VIII. C'est un conte que son successeur lui en inspira la pensée, en lui parlant la nuit avec une sarbacane. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le nouveau pontife le fit enfermer dans le château de Fumone en Campanie, dans la crainte très-mal fondée, qu'il ne se laissât persuader de remonter sur le siège pontifical. Pierre ne se plaignit jamais de sa prison; *j'ai voulu*, disoit-il, *une cellule, & je l'ai obtenue*. Il y mourut en 1296, deux ans après son élection. Clément V le canonisa en 1313. Il le méritoit par ses austérités & ses vertus, & par la résignation avec laquelle il avoit supporté les incommodités de sa prison & les mauvais traitemens de ses gardes. On a de lui divers opuscules dans la *Bibliothèque des Papes*. Le cardinal Pierre d'Ailly a écrit sa *Vie* en latin, qui a été mise en meilleur style par Denis Fabri, Paris, 1539, in-4°. Les religieux Célestins ont été supprimés en France en 1778.

CELESTIN de Ste Ludovine, voyez GOLIVS.

CELESTIUS, voy. PELAGE hérésiarque.

CELLAMARE, (Antonio del Giudice, prince de) né à Naples en 1657, entra fort jeune à la cour de Charles II, roi d'Espagne, & lui fut très-attaché, ainsi qu'à son successeur Philippe V, qu'il suivit dans la guerre d'Italie. Il fut fait prisonnier par les impériaux en 1707, au siège de Gaète, & ne fut échangé qu'en 1712. Trois

ans après il fut envoyé en qualité d'ambassadeur en France ; mais en 1718 la conspiration ayant éclaté contre le duc d'Orléans, régent du royaume, il fut soupçonné d'en être un des moteurs, & se retira précipitamment en Espagne. On saisit ses papiers malgré sa réclamation du privilège d'ambassadeur. Philippe V, lui continua ses bonnes grâces. Il mourut à Séville, le 16 mai 1733. On voit l'histoire de cette conspiration dans les *Mémoires de la régence du Duc d'Orléans*, édit. d'Amsterdam, 1749, 5 vol. in-12, donnée par Lenglet du Fresnoy, qui avoit été lui-même employé à la découverte de cette conspiration.

CELLARIUS, (Christophe) né à Smalcalde en 1638, célèbre professeur d'éloquence & d'histoire à Hall en Saxe, mourut en 1707, âgé de 68 ans. Il s'est fait un nom parmi les savans, par plusieurs ouvrages de sa composition, & par la réimpression de beaucoup d'auteurs anciens. On a de lui : I. *Notitia orbis antiqui*, 2 vol. in-4°, Leipzick, 1701 ; Amsterdam, 1706, 2 vol. in-4° ; & Leipzick, 1731, avec des notes par Conrad Schwartz : c'est le meilleur ouvrage que nous ayons sur la géographie ancienne, mais il est plus savant que méthodique. On auroit désiré qu'il y eût rapproché l'ancienne géographie de la nouvelle. II. *Geographia antiqua*, 1687, in-12. Ce petit ouvrage, plus méthodique que le précédent, sert à expliquer les histoires anciennes. III. *Regni Poloniae magnique Ducatus Lithuaniae Descriptio*, Amsterdam, 1659, in-12. IV. *Atlas*

Caelestis, in-fol. V. *Historia antiqua*, Iene, 1698, in-12. C'est un abrégé de l'histoire universelle, fort exact, mais trop superficiel. Il donna en 1702 une *Historia nova*, aussi abrégée que son Histoire ancienne. VI. *De latinitate mediae & infimae aetatis*. VII. Une édition du *The-saurus* de Faber, qu'il a augmenté. VIII. Des éditions de plusieurs auteurs anciens & modernes, de Cicéron, de Cornélius-Nepos, de Pline le jeune, de Quinte-Curce, d'Eutrope, de Sextus-Rufus, de Velleius-Paterculus, de Lactance, de Minutius-Felix, de S. Cyprien, de Sedulius, de Prudence, de Silius-Italicus, de Pic de la Mirandole, de Cunæus, &c. IX. Des *Dissertations académiques*, Leipzick, 1712, in-8°. On voit, par le grand nombre d'ouvrages dont il a enrichi la littérature, qu'il étoit fort laborieux. Mais quoiqu'il ait beaucoup composé, il ne faisoit rien avec précipitation. Sa santé lui étoit moins chère que l'étude ; aussi le travail l'épuisa-t-il bientôt, & il sentit de bonne heure les infirmités de la vieillesse. Il eut long-tems à souffrir des douleurs de la pierre ; mais soit que son mal fût incurable, soit qu'il n'eût point de foie pour la médecine, il n'eut jamais recours aux médecins.

CELLARIUS, (Salomon) fils du précédent, & licencié en médecine, fut enlevé à l'âge de 24 ans, en 1700, au commencement d'une carrière qu'il parcouroit déjà avec distinction. On a de lui l'ouvrage intitulé : *Origines & Antiquitates Medicæ*, qui a été publié par son pere, Iene, 1701, in-8°.

C E L

CELLIER, voyez CEILLIER.
CELLINI, (Benvenuto) peintre, sculpteur & graveur Florentin, né en 1500, mourut dans sa patrie en 1570. François I le combla de bienfaits. Clément VII, qui comptoit sur sa bravoure, autant qu'il estimoit ses talens, lui confia la défense du château St.-Ange, assiégé par le connétable de Bourbon. Le peintre le défendit en homme qui auroit été élevé dans les armes. L'orfèvrerie, la peinture, la gravure l'occupèrent tour-à-tour. On a de lui quelques ouvrages : I. *Un Traité sur la sculpture & la manière de travailler l'or*. Cet ouvrage curieux vit le jour à Florence, en 1568, in-4°. II. *L'Histoire de sa vie*, en 1 vol. in-4°, Cologne, 1730.

CELLOT, (Louis) né à Paris, entra dans la société des Jésuites en 1605, fut recteur de la Fleche, ensuite provincial de son ordre en France. Il mourut à Paris le 20 octobre 1658, âgé de 70 ans. Urbain VIII ayant envoyé Richard Smith, Anglois, en Angleterre, avec le caractère d'évêque de Chalcédoine, les réguliers se plainquirent qu'il les troublait dans l'exercice de leurs fonctions; il se fit à cette occasion une espèce de schisme parmi les catholiques de ce royaume. Pour terminer le différend, le pape déclara que le prélat n'étoit point ordinaire en Angleterre, mais un simple délégué avec un pouvoir limité, qui pouvoit être révoqué. Cette dispute donna naissance aux ouvrages de la Hiérarchie de M. Hallier, & du P. Cellot. Celui-ci, intitulé : *De Hierarchia & Hierar-*

C E L 623

chis, libri IX, Rouen, 1641, in-folio, est aussi favorable aux réguliers que l'autre leur est contraire; mais Cellot alla trop loin, & son livre fut mis à l'*index donec corrigatur*. L'abbé de St. Cyran protesta de la contestation que cette affaire produisit pour satisfaire son penchant violent à décrier les Jésuites, & parut sur la scène sous le nom de *Petrus Aurelius*. Cellot publia une espèce d'apologie de ses sentimens, sous le titre de *Horarum Subscisivarum liber*, 1646. Hamon fit une apologie de Cellot, assaisonnée d'une critique fine, sous le nom supposé d'*Alype de Sainte-Croix*. Cellot écrivoit bien en latin & en grec. Il a donné encore : I. *Une Histoire de Gotescalc*, en latin, Paris, 1655, in-folio; estimée. II. *Le premier concile de Douzy tenu en 871*, avec des notes, Paris, 1656, in-4°; & quelques ouvrages de Hincmar. III. *Un Recueil d'Opuscules des auteurs du moyen âge*. IV. *Panegyrici & Orationes*, Paris, 1631 & 1641, in-8°. V. *Opera poetica*, Paris, 1630, in-8°.

CELSE, (Cornelius) de la famille patricienne Cornelia, appelé l'Hippocrate des Latins, florissoit sous Auguste, Tibère & Caligula. On ne sait ce qu'il étoit. Il naquit à Rome selon les uns, & à Vérone selon les autres. Il a écrit sur la rhétorique, la médecine, l'art militaire & l'agriculture; & si l'on en juge par ses ouvrages, ce devoit être un homme également propre à tout, aux armes & aux lettres. On croit qu'il consacra les dernières années de sa vie, & le tems de la plus grande maturité de l'âge, à la

médecine. Il nous reste de lui un ouvrage sur cette science, en huit livres. Les quatre premiers regardent les maladies internes; le cinquième & le sixième, les externes; le septième & le huitième, les maladies chirurgicales. Cet ouvrage est estimable pour la pureté du langage, autant que par la justesse des préceptes. Le grammairien, l'historien & l'antiquaire y trouvent de quoi se satisfaire, comme le physicien & le médecin. La partie chirurgicale y est traitée avec beaucoup d'exactitude. La meilleure édition est de Padoue, 1722, in-8°. La première est de Florence, 1478, in-fol. Celle d'Elzévir, 1657, in-12, plaît à cause du format, & est moins belle que celle de Paris, 1771, in-12. Ninin l'a traduit en français en 1753, 2 vol. in-12. Son *Abrégé de Rhétorique*, imprimé en 1569, est moins pour instruire des préceptes les ignorans, que pour les rappeler aux savans.

CELSE, philosophe épicurien du 2^e. siècle, publia, sous Adrien, un libelle plein de men songes & d'injures contre le judaïsme & le christianisme, & osa lui donner le titre de *Discours de vérité*. Il reprochoit aux Juifs convertis d'avoir abandonné leur loi; & aux autres Chrétiens, d'être divisés en plusieurs sectes qui n'avoient rien de commun que le nom. Il ne voyoit pas qu'il confondoit les sectes séparées de l'Eglise, avec l'Eglise même. Origene réfuta l'épicurien, & dévoila toutes ses calomnies, dans une Apologie pleine de preuves fortes & convaincantes, rendues dans un style aussi élégant qu'a-

nimé. C'est, de toutes les Apologies de la Religion chrétienne, la plus achevée & la mieux écrite que l'antiquité nous ait laissée. Nous en avons une bonne traduction française par Bouchereau, imprimée à Amsterdam, en 1700, in-4°. Un savant critique a porté de Celse le jugement suivant. « Il n'est pas » aisé de démêler quels étoient » ses sentimens sur la Divinité. » Sa philosophie est un chaos » inintelligible, & son ouvrage » un tissu de contradictions. » Quelquefois il semble admettre la Providence, d'autres fois il la nie; il joint à l'épicurisme le dogme de la fatalité; il croit que les animaux sont d'une nature supérieure à celle de l'homme. Il n'exige point que l'on rende un culte à Dieu, créateur & gouverneur du monde, mais seulement aux génies, & aux dieux des païens; il vante les oracles, la divination, les prétendus prodiges du paganisme. Tantôt il semble aprouver, & tantôt il blâme le culte des simulacres & des idoles. A proprement parler, il ne savoit pas lui-même ce qu'il croyoit ou ne croyoit pas. C'est assez la philosophie de la plupart des incrédules; ils se ressemblent dans tous les siècles ». Aussi, les incrédules modernes ne font-ils que copier & répéter les raisonnemens & les injures de cet épicurien. C'est à lui que le *Pseudomantes* de Lucien est dédié.

CELSUS, (Julius) vivoit quelque tems avant la naissance de Jésus-Christ. Il a fait une *Vie de César*, 1473, in-folio; & dans l'édition de *César*, cum
notis

C E L

notis variorum, Leyde, 1713, in-8°. N. L.

CELSUS, (Juventius) jurisconsulte, fut arrêté pour avoir conjuré contre l'empereur Domitien, qui s'étoit fait haïr de tout le monde par ses cruautés : il évita par son adresse, la punition qui l'attendoit, en différant toujours de nommer ses complices, jusqu'à la mort de Domitien, qui fut assassiné l'an 96 de J. C.

CELSUS, (Caius Titus Cornelius) tyran, qui s'éleva en Afrique du tems de l'empereur Gallien, vers l'an 265. Les Africains l'obligerent d'accepter l'empire, & le revêtirent du voile d'une statue, pour lui servir de manteau impérial; mais sept jours après il fut tué. Les habitans de Siccé laissèrent manger son corps aux chiens, & attachèrent son effigie à une potence. C'étoit un homme d'une figure distinguée, plein de modération & d'équité, qui s'étoit retiré du tumulte des armes pour vivre tranquillement dans une maison de campagne, près de Carthage, lorsque les chefs des légions de la province le firent proclamer empereur par le peuple.

CELTES, (Conrard) poète latin, natif de Schweinfurt, en Franconie, en 1459, mort à Vienne en 1508, après avoir reçu le laurier poétique. Il a laissé : I. des Odes, Strasbourg, 1513, in-8°. II. des Epigrammes; III. un Poème sur les mœurs des Allemands, 1610, in-8°. IV. une *Description historique de la ville de Nuremberg*, Strasbourg, 1513, in-4°. L'imagination & les faillies ne lui manquoient pas; mais on peut lui reprocher des

Tome II.

C E N 625

négligences dans le style, & des pensées plus brillantes que solides. On a encore de lui quatre livres en vers élégiaques pour quatre maîtresses différentes que le poète se vante d'avoir eues. Ils parurent à Nuremberg en 1502, in-4°. Ce volume est rare. Il a aussi publié les *Poésies sacrées de Roswita de Gandesheim*, religieuse. L'empereur Maximilien lui confia la direction de sa bibliothèque, & lui accorda le privilege de donner lui-même la couronne poétique à ceux qu'il en jugeroit dignes.

CENALIS, en françois CENEAU, (Robert) docteur de Sorbonne, évêque d'Avanches, ci-devant évêque de Vence & de Riez, mourut à Paris sa patrie en 1560. On a de lui des ouvrages d'histoire & de controverse. I. Une *Histoire de France*, dédiée au roi Henri II, en latin, 1557, in-fol. C'est moins une histoire, qu'un énorme recueil de dissertations sur le nom, sur l'origine & sur les aventures des Gaulois, des François & des Bourguignons. Il se plaint dès la première page de ce qu'on a disputé aux François la gloire de descendre des Troyens. On peut juger par ce trait, de la critique du dissertateur. II. Un *Traité des poids & des mesures*, en latin, 1547, in-8°. III. *Pro tuendo sacro celibatu*, Paris, 1545, in-8°. IV. *Larva Sycophantica in Calvinum*. Le goût de son siècle étoit de mettre aux livres des titres extraordinaires.

CENCHRIS, femme de Cinyre, & mere de Myrrha. Ayant osé se vanter d'avoir une fille beaucoup plus belle que Vénus, cette déesse se vengea,

R 1

en inspirant à cette fille une passion infame pour son propre pere. Tels étoient les procédés des dieux & des déesses du paganisme.

CENDÉBÉE, général des armées d'Antiochus Sidetès, qui fit des courses sur les terres des Juifs sous la sacrificature de Simon. Celui-ci ne pouvant, à cause de son âge avancé, aller au-devant de l'ennemi, y envoya ses deux fils, Jean & Judas, qui défirent Cendébée dans une grande bataille, & taillèrent en pieces son armée, vers l'an 172 avant J. C.

CENE, (Charles le) théologien Calviniste, né à Caen en 1647, d'abord ministre en France, ensuite en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, mourut à Londres en 1703. Son occupation principale, sur tout depuis sa retraite, avoit été de travailler à une version nouvelle de la Bible en françois. Il en fit imprimer le Projet en 1696. Ce Projet, plein de remarques judicieuses, annonçoit un bon ouvrage; mais lorsque la version parut en 1741, Amsterdam, in-fol., par les soins du fils de l'auteur, libraire en cette ville, on rétracta ce jugement précipité. Sous prétexte qu'il ne faut pas traduire mot pour mot, & qu'un traducteur doit rendre le sens plutôt que les termes, le Cene se permet des libertés & des singularités qui défigurent les Livres Sacrés. On a encore de cet auteur quelques ouvrages théologiques, moins connus que son Projet & sa Bible. Les principaux sont : I. *De l'état de l'homme après le péché, & de la prédestination au salut*, Amsterdam, 1684, in-12. II. *En-*

tretiens, où l'on examine particulièrement les questions de la grace immédiate, du franc-arbitre, du péché originel, de l'incertitude de la métaphysique, & de la prédestination. Il y a une seconde partie, mais qui est de M. le Clerc, Amsterdam, 1685, in-8°. III. *Conversations, où l'on fait voir la tolérance que les Chrétiens de différens sentimens doivent avoir les uns pour les autres, &c.*, avec un *Traité de la liberté de conscience* (à Philosophie), Amsterdam, 1687, in-12. On voit dans cet ouvrage que l'auteur ne tenoit pas fortement à sa secte, & qu'il reconnoissoit de bonne foi qu'elle n'avoit pas le droit d'exclure les erreurs; droit qui ne convient qu'à la vérité.

CENNINI, (Bernard) excellent orfèvre de Florence, au milieu du 15e. siècle, est le premier qui introduisit l'imprimerie dans cette ville. Il eut deux fils, Dominique & Pierre, qui n'étoient pas moins habiles que leur pere. Ils fabriquerent eux-mêmes leurs poinçons, formerent des matrices, & se procurerent tout ce qui est nécessaire à une imprimerie. Le premier livre qui sortit de leur presse, & le seul qui nous reste d'eux, est de l'année 1471. Il a pour titre : *Virgilii opera omnia, cum commentariis Servii*, Florence, in-fol. Ces artistes ont été inconnus à tous ceux qui ont écrit sur l'imprimerie avant le P. Orlandi.

CENSORIN, (Appius Claudius Censorinus) tyran en Ita, lie sous l'empereur Claude II- étoit d'une famille de sénateurs, & avoit été deux fois consul. Après avoir servi l'état dans les ambassades & dans les armées,

il s'étoit retiré dans ses terres aux environs de Bologne, pour y achever ses jours en paix. Mais les soldats vinrent tumultuairement lui offrir l'empire, & le forcerent de l'accepter l'an 270. Censorin, revenu des illusions de ce monde, déjà âgé, & boiteux d'une blessure qu'il avoit reçue dans la guerre contre les Perses, n'accepta qu'à regret le dangereux honneur de la pourpre. En effet, sa chute fût aussi prompte que son élévation. A peine y avoit-il sept jours qu'il régnoit, que les soldats, qu'il vouloit soumettre à la discipline, lui ôtèrent le sceptre & la vie. On mit sur son tombeau, qu'il avoit été aussi malheureux empereur qu'heureux particulier.

CENSORIN, savant grammairien du 3e. siècle. Il laissa un *Traité de Die natali*, dans lequel il traite de la naissance de l'homme, des mois, des jours & des années. Cet ouvrage publié à Cambridge, en 1695, in-8°, & à Leyde, 1743 & 1767, in-8°, est important pour la chronologie. Censorin avoit aussi composé un ouvrage des *Accens*; & il est souvent cité par Sidonius Apollinaire & par Cassiodore.

CENSORIN, (C. Marcius) fut consul avec Asinius Gallus sous l'empire d'Auguste, l'an de Rome 744, & 8 ans avant Jesus-Christ. Horace lui adresse une de ses Odes. C'est la septième du 4e. livre, dans laquelle il se propose de montrer que les louanges des poètes sont d'un grand prix.

CENTORIO, (Ascagne) auteur Milanois, d'une maison illustre; Zeno, dans ses notes sur Fontanini, prétend qu'il étoit Romain, d'une famille patri-

cienne. Il porta les armes dans le 16e. siècle, autant en philosophe qui réfléchit, qu'en brave qui s'expose à propos. Il profita du loisir que la paix lui procura, pour rédiger les *Mémoires militaires & historiques* qu'il avoit ramassés dans le tumulte de la guerre. Ils sont fort estimés en Italie, soit pour leur excellence, soit pour leur rareté. Ils parurent à Venise en 1565 & 1569, en 2 vol. in-4°, pour l'ordinaire reliés en un. Le premier traite en six livres, des guerres de Transylvanie; & le second, de celles de son tems, en 8 livres.

CÉPHALE, fils de Déjon, ou selon d'autres, de Mercure & de Hersé, & mari de Procris, fille d'Erectée. Aurore l'enleva, mais inutilement. Cette déesse, outrée de son refus, le menaça de s'en venger. Elle le laissa retourner auprès de Procris, sa femme, qu'il aimoit passionnément. Doutant de la fidélité de cette épouse, il se déguisa pour la surprendre. Elle l'écouta; il se découvrit, & lui reprocha durement son infidélité. Procris alla se cacher de honte dans les bois, où Céphale l'alla chercher, ne pouvant vivre sans elle. A son retour, elle lui fit présent d'un javelot & d'un chien que Minos lui avoit donnés. Elle aima à son tour tellement son mari, qu'elle devint la plus jalouse des femmes. Un jour elle se cacha dans un buisson pour l'épier: l'infortuné Céphale, croyant que c'étoit une bête fauve, la tua avec le dard qu'il avoit reçu d'elle. Il reconnut son erreur, & se perça de désespoir avec la même arme. Jupiter les métamorphosa en astres.

CÉPHALE, célèbre orateur Athénien, se distingua par son exacte probité, encore plus que par son éloquence. Aristophon, son compatriote, se vantoit de ce qu'ayant été cité en justice quatre-vingt-quinze fois, il avoit toujours été absous. Céphale se glorifioit avec plus de raison de n'avoir jamais été cité, quoiqu'il eût pris plus de part aux affaires qu'un autre citoyen de son tems. C'est lui qui introduisit l'usage des exordes & des péroraïsons. Il vivoit avant Eschine & Démosthenes, qui parlent de lui avantageusement.

CÉPHALE, Corinthien, vivoit du tems de Timoléon, Corinthien comme lui. C'étoit un homme célèbre dans la science des loix & du gouvernement public; aussi Timoléon le prit-il pour son conseil & pour son guide, lorsqu'il voulut donner de nouvelles loix à Syracuse, l'an 339 avant J. C.

CÉPHAS, est le nom que Jesus-Christ donna à Simon fils de Jean ou de Jona, lorsque son frere André le lui amena. Le nom syriaque *Cépha* signifie *Pierre*, comme saint Jean l'explique: c'est pourquoi les Evangélistes & les Apôtres, écrivant en grec, l'ont appelé *Πέτρος*, quoiqu'ils emploient aussi en quelques endroits le nom de *Céphas*. Il est des auteurs anciens & modernes qui reconnoissent un CÉPHAS, différent de S. Pierre, & qu'ils placent entre les 72 disciples. Ils prétendent que c'est de lui que parle S. Paul dans l'Épître aux Galates, chap. 2. Cette opinion n'est pas la plus suivie, mais elle est appuyée sur des raisons, & sur des autorités graves. Le P. Hardouin a fait

une Dissertation pour l'établir; & si cet auteur s'est souvent distingué par des originalités paradoxales, on ne peut l'en accuser dans le cas présent, puisque Clément d'Alexandrie, Dorothée de Tyr, quelques savans du tems de S. Jérôme, l'auteur de la Chronique d'Alexandrie, &c., ont soutenu, ou du moins regardé comme vraisemblable le même sentiment. En 1785, le Pere Marcellin Molkenbuhr a publié sur ce sujet une nouvelle Dissertation très-sagement écrite, intitulée: *Dissertatio scripturistico-critica: An Cephas, quem Paulus Antiochiæ redarguit (Gal. 2) fuerit Simon-Petrus Apostolorum Coriphæus?* in-4°. où il conclut également que le Céphas, auquel S. Paul résista à Antioche, n'est point le prince des Apôtres. Quoi qu'il en soit, cette différence d'opinions ne touche à rien d'essenciel, & n'intéresse en aucune maniere l'autorité & la primauté du chef de l'Eglise. Un ménagement peut-être excessif pour les juifs extraordinairement attachés aux observances légales, n'est ni un crime, ni une erreur qui puisse compromettre, ou la sainteté ou la prééminence de S. Pierre. Mais si le passage dont il s'agit, ne regarde pas cet apôtre, le respect dû à sa mémoire autant qu'à la vérité historique, exige que l'on combatte une opinion dont des esprits faux ou superficiels ont abusé, pour écrire plus d'un genre d'ineptie.

CÉPHÉE, roi d'Arcadie, fut, selon la fable, rendu invincible, à cause d'un cheveu que Minerve lui avoit attaché sur la tête, après l'avoir tiré de celle de Méduse.

CÉRATIN, (Jacques) habile grammairien, né à Horn en Hollande, mort à Louvain le 20 avril 1530, étoit très-versé, selon Erasme, dans les langues latine & grecque. On a de lui : I. *De Sono Græcarum Litterarum*, Cologne, 1529; Paris, 1536, in-8°. II. Des additions au *Lexicon Græco-Latinum*, de Manuce, 1524.

CERBIERI, (le comte) natif de la Morée, se distingua par son goût pour la mécanique; il trouva le moyen de voiturier le rocher énorme qui sert de base à la statue de Pierre I à Pétersbourg. On a donné la description in-folio, de toutes les machines qui ont servi au transport de ce rocher, que l'on estime peser 3 millions de livres. Retourné dans sa patrie, le comte avoit fait venir des planteurs de la Martinique, & il y cultivoit avec fruit les cannes à sucre & l'indigo, lorsqu'il fut assassiné avec sa femme, par les gens qu'il payoit pour travailler à cette culture, en 1782.

CERCEAU, (Jean-Antoine du) né à Paris en 1670, entra chez les Jésuites, & s'y fit un nom par son talent pour la poésie françoise & latine. Il mourut subitement, par un accident funeste, en 1730, à Veret, maison du duc d'Aiguillon, près de Tours, au retour d'un voyage où il avoit accompagné Mde. de Conti. Ce jésuite s'annonça d'abord par un volume de Poésies latines, parmi lesquelles il y en a de fort estimables; sur-tout les *Papillons* & les *Poules*; celles-ci, traduites en vers françois, ont plu également en cette langue. Ses vers françois, imités de Marot,

sont fort agréables. « Quelques-unes de ses petites pieces, » dit un critique, respirent un » enjouement & une gaieté bien » plus analogues au génie & » au goût, que tant de dolentes Jéremiades ou de vapeuses Epîtres philosophiques, dépourvues même du mérite de la versification ». Ses *Réflexions sur la Poésie Françoise*, sont aussi pesantes, que plusieurs de ses poésies sont légères. La regle qu'il donne, pour distinguer les vers de la prose, est ingénieuse, mais fautive. Il a composé encore des pieces dramatiques pour les pensionnaires du college de Louis-le-Grand. Ses comédies sont, le *Faux Duc de Bourgogne*; *Esopé au College*; *l'Ecole des Peres*; le *Point d'honneur*, &c. Elles offrent parfois de bonnes plaisanteries & des caracteres soutenus; mais on sent que l'auteur les faisoit à la hâte, & qu'il se fioit trop sur sa facilité. Ce qu'on ne peut s'empêcher d'y estimer, c'est la sagesse & la décence de la composition & des expressions: ce qui dans les pieces de théâtre est une espece de prodige. Il a laissé plusieurs ouvrages commencés. C'étoit son humeur qui dirigeoit son imagination, & cette humeur étoit un peu capricieuse. On a donné une nouvelle & jolie édition des *Poésies du Pere du Cerceau*, Paris, 1785, 2 vol. in-12. Ses autres productions sont : I. *Histoire de la dernière révolution de Perse*, 1728, 2 vol. in-12. II. *L'Histoire de la conjuration de Rienzi, tyran de Rome*, en 1347, 1 vol. in-12. Ces deux ouvrages sont écrits d'une maniere intéressante; on y estime sur-tout une marche

sage & lumineuse, un style noble & naturel, qu'il seroit à souhaiter de retrouver dans un grand nombre d'historiens qui ont plus de réputation que lui. Le P. Brumoy a mis la dernière main à l'*Histoire de Rienzi*. III. Plusieurs extraits du *Journal de Trévoux*, sur-tout des *Dissertations sur la musique des anciens*.

CERCYON, fameux voleur, qui exerçoit ses brigandages dans le pays d'Attique, & qui, forçant les passans à lutter contre lui, massacroit ceux qu'il avoit vaincus. Il avoit, selon la fable, une force de corps & de bras si extraordinaire, qu'il faisoit plier les plus gros arbres l'un contre l'autre, & ensuite il y attachoit ceux qu'il avoit terrassés. Ce voleur fut vaincu par Thésée, qui, après l'avoir abattu sous lui, le punit à son tour par le même supplice qu'il avoit fait souffrir à tant d'autres. Platon fait Cercyon un des inventeurs de la lutte.

CERDA, (Jean-Louis de la) Jésuite de Toledé, est connu par son *Commentaire sur Virgile*, Lyon, 1619, 3 vol. in-fol. Ce format annonce peut-être plus d'érudition que de précision & de goût. Une pensée ordinaire, un mot qui ne dit rien, exercent souvent l'esprit du laborieux & savant commentateur. Il explique ce qui n'a pas besoin d'être expliqué, & disserte pesamment sur ce qu'on doit sentir avec délicatesse. Cet ouvrage le rendit si célèbre, qu'Urbain VIII voulut avoir son portrait. On a encore de lui : I. Un *Commentaire sur Tertullien*, Paris, 1624, in-fol., dans le goût de celui de

Virgile. L'érudition y est prodiguée dans l'un & dans l'autre ; & il faut convenir qu'il y a peu de gens qui puissent faire une pareille dépense. II. *Adversaria sacra*, Lyon, 1626, in-fol. « Ouvrage fait, dit » Baillet, avec beaucoup de » travail, pour éclaircir & fa- » ciliter l'intelligence de plu- » sieurs auteurs sacrés & ec- » clésiastiques ». Il mourut en 1643, âgé de plus de 80 ans. — Il ne faut pas le confondre avec de la CERDA, poète Espagnol, dont les Tragédies sont très-estimées en Espagne.

CERDA, (Bernarde Ferreira de la) Portugaise, savante dans la rhétorique, la philosophie & les mathématiques, écrivoit poliment en prose & en vers. On a d'elle un *Recueil de Poésies* ; un volume de *Comédies*, & un Poème intitulé : *Espagna liberata*, &c. Elle vivoit au commencement du 17^e. siècle.

CERDON, hérésiarque du 2^e. siècle, né en Syrie, vint à Rome sous le pape Hygin, & y sema ses erreurs, tantôt en secret, tantôt ouvertement. Ayant été repris de sa témérité, il fit semblant de se repentir, & de se réunir à l'Eglise ; mais son hypocrisie étant découverte, il fut absolument chassé. Il admettoit deux principes, l'un bon & créateur du ciel, l'autre mauvais & créateur de la terre. Il rejetoit l'Ancien-Testament, & ne reconnoissoit du Nouveau qu'une partie de l'Evangile de S. Luc, & quelques Epîtres de S. Paul. Il prétendoit encore, dit-on, que Jésus-Christ n'avoit qu'un corps fantastique. La doctrine des deux principes fut la source

de l'hérésie des Manichéens. Voyez MARCION.

CEREIDAS, législateur de Mégalo polis. On rapporte qu'étant sur le point de mourir, il se tourna vers ses amis, & leur assura « qu'il quittoit fort content la vie, parce qu'il étoit » persuadé qu'il alloit bientôt » joindre Pythagore, le plus » sage des philosophes; Hécatée, le plus habile des historiens; Olympe, le plus excellent des musiciens; & » Homere, le pere de la fable, » & le prince des poètes ». Reste à savoir s'il a effectivement rencontré cette illustre compagnie, & quel genre de consolation il en a reçu.

CERES, fille de Saturne & de Cybele, sœur de Jupiter, & mere de Proserpine, courut la terre & la mer, pour chercher sa fille que Pluton lui avoit enlevée. Elle apprit aux hommes dans ses courses la maniere de labourer la terre. Depuis elle fut regardée comme la déesse des bleds & des moissons, & la divinité de l'agriculture. De retour en Sicile, elle obtint de Jupiter que sa fille lui seroit rendue, pourvu qu'elle n'eût rien mangé dans les enfers. Proserpine ayant sucé sept grains d'une grenade, ne put revenir sur la terre. Jupiter accorda aux larmes de sa sœur, que sa fille seroit six mois dans les enfers avec son époux, & six mois avec sa mere dans le ciel. On représente cette déesse avec une faucille dans une main, & dans l'autre une gerbe d'épis & de pavots.

CERETA, (Laura) dame de Bresse, recommandable par les qualités de son cœur & de son esprit, fut veuve après dix-

huit mois de mariage, & profita de sa liberté pour se livrer avec ardeur à la philosophie & à la théologie. Elle mourut à la fleur de son âge, & ne vit pas la fin du quinzième siècle. Elle étoit en relation avec les grands & les savans. On a d'elle soixante & douze Lettres, publiées in-8°, en 1640, par Philippe Tomasini.

CERETUS, (Daniel) médecin de Bresse en Italie, qui vivoit en 1470, a fait quelques poésies latines, que l'on trouve dans le *Sannasar* d'Amsterdam, 1728, in-8°. N. L.

CERF DE LA VIEUVILLE, (Jean-Laurent le) garde des sceaux du parlement de Normandie, né à Rouen en 1674, mort dans la même ville en 1707, à la fleur de son âge, d'un excès de travail. On a de lui une *Comparaison de la musique italienne & de la musique françoise*, contre le *Parallele des Italiens & des François*, in-12. Le style de cet ouvrage, semé d'anecdotes sur l'opéra françois, est fort vif. L'auteur y soutient l'honneur de sa patrie avec autant de feu, qu'on en a montré depuis contre le célèbre Jean-Jacques. C'étoit l'abbé Ragueneau qui avoit attaqué la musique françoise & exalté l'italienne. Il défendit son sentiment, & le Cerf le sien. Celui-ci publia deux nouveaux volumes. Le médecin Andri, alors associé au Journal des savans, tourna cet ouvrage en ridicule, après avoir parlé avec éloge de celui de Ragueneau. Le Cerf, piqué au vif, répondit par une brochure intitulée : *L'Art de décrier ce qu'on n'entend point, ou le Médecin musicien*. L'ouvrage a toute l'amertume que le titre promet. Fontenelle disoit que si quel-

qu'un, par une vivacité & une sensibilité extrêmes, avoit jamais mérité le nom de fou, de fou complet, de fou par la tête & par le cœur, c'étoit le Cerf de la Vieuville. Mais comme la folie n'exclut que la raison, & non l'esprit; le Cerf en avoit beaucoup, & même tant, qu'il n'avoit pas le sens commun. — Philippe LE CERF DE LA VIEUVILLE, religieux bénédictin de St-Maur, a écrit une *Bibliothèque historique des auteurs de sa congrégation*, La Haye, 1726, in-12. Ouvrage superficiel qui a été effacé par l'*Histoire littéraire* de cette congrégation, de D. Taffin.

CERINTHE, hérésiarque, disciple de Simon le magicien, commença à publier ses erreurs vers l'an 54. Il attaquoit la divinité de J. C., & n'admettoit en lui que la nature humaine. S. Jean écrivit son Évangile à la prière des fideles, pour réfuter ces erreurs sacrilèges. On ajoute même, qu'ayant trouvé Cerinthe dans les bains publics, où il alloit pour se laver, il se retira avec indignation, en disant: *Fuyons, de peur que nous ne soyons abîmés avec cet ennemi de Jésus-Christ.*

CERISANTES, (N. Duncan, sieur de) fils de Marc Duncan, gentilhomme Écossais, établi à Saumur, servit de bonne heure. Il suivit le duc de Guise dans la fameuse expédition de Naples, & mourut pendant le siège de cette ville en 1648. Il fit un testament, par lequel il laissa des legs considérables à tous ses parens & à tous ses amis: il avoit à peine de quoi se faire enterrer; mais il se croyoit déjà propriétaire de tous les biens que le duc de Guise lui

avoit promis pour l'engager à le suivre. Il se mêloit de poésie, & s'il n'avoit fallu, pour réussir en ce genre, qu'une tête chaude, il auroit excellé.

CÉRIZIERS, (René) Jésuite, mort en 1662, a traduit le *Traité de la Consolation de la Philosophie* de Boëce, & donné la *Consolation de la Théologie*, dont on a fait plusieurs éditions. Il a traduit aussi les *Confessions* & les *Soliloques* de S. Augustin, ainsi que *La Cité de Dieu*. On a encore de lui d'excellentes *Réflexions chrétiennes & politiques sur la vie des Rois.*

CERONI, (Jean-Antoine) sculpteur Milanois, mort à Madrid en 1640, à l'âge de 61 ans, fut appelé en Espagne, à cause de sa grande réputation, par le roi Philippe IV. Les beaux Anges de bronze (un des principaux ornemens du nouveau Panthéon de l'Escorial), & la célèbre façade de l'église de S. Etienne à Salamanque, sont ceux de ses ouvrages qui ont le plus contribué à immortaliser son nom.

CERQUOZZI, voyez MICHEL-ANGE DES BATAILLES.

CERVANTES SAAVEDRA, (Miguel) naquit l'an 1549, en Espagne. Il a cela de commun avec Homère, qu'on ignore sa patrie. Enrôlé à 22 ans sous les drapeaux de Marc-Antoine Colonne, il se trouva comme simple soldat, à la bataille de Lépante, s'y signala & y perdit la main gauche. Esclave ensuite pendant cinq ans & demi, il apprit de bonne heure à supporter l'adversité. De retour en Espagne, où il avoit été regardé dès son jeune âge comme le meilleur poète de son tems, il fit jouer ses Comédies avec le

plus grand succès. Son *Don Quichotte de la Manche* acheva sa réputation. Le duc de Lerme, premier ministre de Philippe III, peu ami des talens & des gens-de-lettres, le traita un jour avec trop peu de considération. Cervantes s'en vengea en entreprenant une satire fine de la nation & du ministre, entêtés alors de chevalerie. Cet ouvrage, traduit dans toutes les langues des peuples qui ont des livres, est le premier de tous les romans, par le génie, le goût, la naïveté, la bonne plaisanterie, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures, celui de ne rien prodiguer, & sur-tout par le talent d'instruire en amusant. On voit à chaque page des tableaux comiques & des réflexions judicieuses. Un jour que Philippe III étoit sur un balcon du palais de Madrid, il aperçut un étudiant qui, en lisant, quittoit de tems en tems sa lecture, & se frappoit le front avec des marques extraordinaires de plaisir: *Cet homme est fou*, dit le roi aux courtisans, *ou bien il lit Don Quichotte*. Le prince avoit raison, c'étoit effectivement ce livre que l'étudiant lisoit. "C'est un ouvrage," disoit St-Evremond, que je
 » puis lire toute ma vie, sans en
 » être dégoûté un seul moment;
 » de tous les ouvrages que j'ai
 » lus, ce seroit celui que j'ai-
 » merois le mieux avoir fait.
 » J'admire comment, dans la
 » bouche du plus grand fou de
 » la terre, Cervantes a trouvé le
 » moyen de paroître l'homme
 » le plus entendu & le plus
 » grand connoisseur qu'on puisse
 » se imaginer". Le même écrivain donnoit pour tout conseil à un exilé, celui d'oublier sa maî-

trresse, & de lire *Don Quichotte*. Ce chef-d'œuvre, qui devoit faire la fortune de Cervantes, lui attira des persécutions. Le ministre le fit maltraiter, & il fut obligé de discontinuer. Un Alonzo Fernandès de Avellaneda, écrivain pitoyable, s'étant avisé de le continuer, & de décrier l'auteur après l'avoir pillé, Cervantes se vit obligé de reprendre son ouvrage. Ce travail ne l'empêcha pas de mourir de faim en 1616. Outre son *Don Quichotte*, traduit en françois par Filleau de St-Martin, en 4 vol. in-12, on a de lui: I. *Douze Nouvelles*, La Haye, 1739, 2 vol. in-8^o; traduites en françois, en 2 vol. in-12, La Haye, 1744; Paris, 1775, in-8^o. Le génie de l'auteur de *Don Quichotte* s'y montre de tems en tems; la plupart sont agréables. II. *Huit Comédies*, dont les caractères sont bien soutenus. III. *Galatée*, pastorale en 6 livres. Il débuta par cet ouvrage qui a été librement traduit en françois par M. de Florian, Paris, 1784, 1 vol. in-18. IV. *Perfiles & Sigismonde*; roman traduit en françois, 1740, 4 vol. in-12; on en trouveroit peu qui offrissent plus d'aventures surprenantes, & une plus grande variété d'incidens épisodiques. V. *Voyage du Parnasse*, satire ingénieuse. La Vie de Cervantes a été écrite par Don Gregorio Mayans y Siscar, & traduite en françois, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12; elle a été mise à la tête de l'édition espagnole de *Don Quichotte*, imprimée à Londres en 1738, 4 vol. in-4^o. Les dernières éditions de la version françoise de *Don Quichotte* sont en 6 vol. Mais les deux derniers ne sont point

de Cervantes, & font indignes de lui. Il y a une autre suite en 8 volumes, qui est pitoyable. On a une jolie édition de l'original de *Don Quichotte*, faite en Hollande en 4 vol. in-12, avec de belles figures. *Les principales Aventures* de ce roman ont été imprimées à la Haye, 1746, in-fol. ou in-4°, avec des estampes de Coypel & de Picart le Romain. Les mêmes planches retouchées ont servi pour la belle édition de Liege, 1776.

CERVEAU, (René) prêtre du diocèse de Paris, se distingua par son zèle pour l'orthodoxie, & employa une grande partie de son loisir à venger la mémoire de ceux qui ont combattu pour les décisions de l'Eglise, contre les novateurs qui s'opiniâtrent à vouloir rester dans son sein pour d'autant mieux le déchirer. Son principal ouvrage est : *Nécrologe des plus célèbres défenseurs & confesseurs de la vérité du 17^e & 18^e siècle*, Paris, 1760 & années suivantes, 6 vol. in-12. Cet ouvrage peut aussi beaucoup servir à l'histoire littéraire. On a encore de lui : I. *L'Esprit de Nicole*, 1765, in-12. II. *Poème sur le Symbole des Apôtres, & sur les Sacremens de l'Eglise*, 1768, in-12. Ce pieux écrivain mourut en 1780.

CERULARIUS, voyez l'article MICHEL.

CÉRUTTI, (Jean-Antoine) ci-devant Jésuite, de l'académie de Nancy, né en Piémont le 13 juin 1738, mort à Paris le 3 février 1792, se fit d'abord connoître par des *Discours* & des *Lettres* sur différens objets, remporta deux prix à l'académie de Montauban en 1760, & la même année celui d'éloquence à Toulouse. Mais ce

qui lui fit le plus de réputation, ce fut l'*Apologie de l'Institut des Jésuites*; les matières, les raisonnemens, les vues principales lui en avoient été fournis: il y mit la façon, qui lui valut une pension de la part du Dauphin, fils de Louis XV. Il la perdit pour avoir eu la lâcheté de prêter le serment abjuratoire de ce même Institut, exigé par les parlemens. Tout ce qu'il a écrit, est plein d'esprit, mais de cet esprit recherché, qui bien loin de donner du prix aux bonnes choses, ne fait que les déprécier. On trouve des vues excellentes & des idées neuves dans son *Discours sur l'Intérêt d'un Ouvrage*; mais elles sont défigurées par un style affecté, plein d'antitheses & de pointes: ce qui porteroit presque à croire que l'*Apologie des Jésuites* n'est pas de lui. L'esprit ne plaît qu'autant qu'il assaisonne la raison, sans chercher à se montrer. Ce défaut se fait moins sentir dans sa *Lettre sur les avantages & l'origine de la gaieté françoise*, & dans son *Discours sur l'origine du desir général de transmettre son nom à la postérité*. A la fin de sa carrière il s'est livré tout entier à la démocratie, & a enfanté plusieurs diatribes où la haine de la Religion va de pair avec les plus creuses spéculations de politique: une entr'autres sur les assignats & le papier-monnoie. Ce qui lui fit attirer d'un critique un peu sévère le nécrologe suivant.

» L'état y gagneroit beaucoup,
 » si quelques hommes du même
 » genre & de la même affilia-
 » tion payoient le même tribut
 » à la tranquillité publique. Ja-
 » mais homme ne fit de l'es-
 » prit un abus plus dangereux.

» jamais on n'eut des opinions
 » plus fausses, des principes
 » plus erronés, un style plus
 » chargé de *concetti*. Jamais on
 » ne connut moins la véritable
 » éloquence. Je ne parle point
 » des variations dans ses sys-
 » tèmes, qui trahirent sa du-
 » plicité : il auroit pu, du
 » moins, faire excuser l'exal-
 » tation de sa tête par les
 » vertus d'un sujet fidele &
 » d'un citoyen ami des loix.
 » Mais le moraliste, en lui,
 » eut tous les défauts de l'ora-
 » teur. Il est malheureux pour
 » sa mémoire, qu'il ait joué
 » un rôle dans cette tragédie
 » sanglante, dont tant de fac-
 » tieux sont les auteurs. Ses ou-
 » vrages seroient morts avant
 » lui; mais son titre de fac-
 » tieux lui survivra ».

CÉSAIRE, (Saint) frere de
 S. Grégoire de Nazianze, &
 médecin de l'empereur Julien,
 conserva une foi pure & des
 mœurs innocentes, au milieu
 d'une cour païenne. Il se joua
 de la dialectique de Julien, &
 lui prouva un jour avec tant de
 force l'impiété de l'idolâtrie,
 que ce prince s'écria : *O bien-
 heureux pere ! O malheureux
 enfans !* Paroles qui marquoient
 le bonheur du pere d'avoir pro-
 duit de tels enfans, & le mal-
 heur des enfans d'être si fermes
 dans une religion qu'il croyoit
 mauvaise. Césaire s'exila lui-
 même de la cour, & se retira
 dans sa famille, à la priere de
 Grégoire de Nazianze. Il fut
 ensuite questeur de Bithynie,
 & mourut en 369. S. Grégoire
 de Nazianze, qui pour lors n'é-
 toit encore que simple prêtre,
 prononça lui-même l'oraison
 funebre de son frere Césaire,
 devant son tombeau & en pré-

sence de son pere & de sa mere.
 On ignore le lieu de sa mort;
 mais il est certain qu'il fut in-
 humé à Nazianze. On lui attri-
 bue quatre *Dialogues* qui ne sont
 pas de lui, quoiqu'ils se trouvent
 dans la *Bibliothèque des Peres*.

CÉSAIRE, (Saint) né en
 470, près de Châlons-sur-Saône,
 se consacra à Dieu dans le mo-
 nasterie de Lérins, sous la con-
 duite de l'abbé Porcaire. Ses
 austérités l'ayant rendu malade,
 on l'envoya à Arles pour réta-
 blir sa santé. Trois ans après il
 fut élevé, malgré lui, sur le
 siege de cette ville. Il gouverna
 son diocese en apôtre. Il fonda
 à Arles un monasterie de filles,
 & leur donna une regle, adop-
 tée depuis par plusieurs autres
 monasteres. La calomnie vint
 interrompre les biens qu'il fai-
 soit à son diocese. On l'accusa
 auprès d'Alaric d'avoir voulu
 livrer aux Bourguignons la ville
 d'Arles : on le calomnia de nou-
 veau auprès de Théodoric;
 mais ces deux princes reconnu-
 rent l'innocence de cet homme
 apostolique, ainsi que la mé-
 chanceté de ses calomniateurs.
 Son nom n'en fut que plus
 célèbre. Dans un voyage à
 Rome, où il étoit désiré depuis
 long-tems, le pape l'honora du
Pallium, & permit à ses dia-
 cres de porter des dalmatiques
 comme ceux de l'Eglise de
 Rome. On croit que c'est le
 premier prélat d'Occident qui
 ait porté le *Pallium*. Le pape
 ajouta à ces honneurs le titre de
 son vicaire dans les Gaules, avec
 le pouvoir de convoquer des
 conciles. Césaire présida à celui
 d'Agde en 506, au second con-
 cile d'Orange en 529, & à plu-
 sieurs autres. Il mourut en 544,
 la veille de la fête de S. Augu-

tin, dont il avoit été un des plus fideles disciples. Nous avons de lui 202 Homélies qui, après avoir été souvent confondues parmi celles de S. Ambroise & de S. Augustin, ont été recueillies dans l'Appendice du 5e. vol. des Œuvres de ce dernier, imprimées à Paris en 1683, & dans l'édition d'Anvers ou d'Amsterdam, en 1700. L'édition que Baluze en avoit donnée en 1669, n'en contenoit que 14. L'on a encore de ce Saint plusieurs autres ouvrages qu'il seroit à desirer de voir reproduire, d'autant plus que tout plaît dans ses écrits; le style en est simple & naturel, les pensées nobles, les raisonnemens solides, les exemples persuasifs & toujours à la portée de ceux qu'il se proposoit d'instruire.

CÉSAIRE, (Saint) diacre, étant arrivé nouvellement d'Afrique à Terracine en Italie, ne put voir sans être révolté, la coutume barbare & impie qui y avoit lieu. Elle consistoit en ce que dans certaines occasions solennelles, on sacrifioit un jeune-homme à Apollon que l'on regardoit comme la divinité tutélaire de la ville. Césaire, témoin de cette scene horrible, condamna hautement une superstition aussi abominable. Mais le prêtre de l'idole l'ayant fait arrêter sur le champ, on le conduisit devant le gouverneur, qui le condamna à être jeté dans la mer. Cette sentence qui lui procura la couronne de martyr, fut exécutée l'an 300, pendant la persécution de Dioclétien. L'on apprend de S. Grégoire-le-Grand, qu'il y avoit à Rome une ancienne église sous l'invocation de Saint

Césaire, qui depuis long-tems ensevelie sous un tas de ruines, fut rebâtie par Clément VIII avec beaucoup de magnificence. Ce Saint est nommé avec honneur dans le Sacramentaire de S. Grégoire, dans le Martyrologe du 7e. siecle, publié par le P. Fronteau; dans ceux de Bede, d'Ufuard, &c; mais ses actes par Surius sont trop modernes pour mériter beaucoup de croyance.

CÉSAIRE, né, selon la plus commune opinion, à Cologne, entra dans l'ordre de Cîteaux en 1199, fut long-tems maître des novices dans le monastere du Val-St.-Pierre, nommé autrement Heisterbach, près de Bonn, puis prieur dans l'abbaye de Villers en Brabant; & mourut vers 1240. On a de lui : I. *Illustrium miraculorum & historiarum lib. XII*, Nuremberg, 1481, réimprimé à Douay, 1604, par les soins de Colvenetius. On trouve aussi cet ouvrage dans le second tome de la Bibliothèque Cistercienne; mais tronqué. C'est une collection de pieuses historiottes, avec lesquelles Césaire prétendoit nourrir la piété des novices qui étoient soumis à sa direction. Il a été mis à l'*Index* en Espagne. II. *De vita & passione sancti Engelberti*, Cologne, 1633.

CÉSALPIN, (André) né en 1519, à Arezzo, savant en philosophie & en médecine, professa à Pise avec éclat, & fut ensuite premier médecin du pape Clément VIII. Quoiqu'il vécût dans la cour du pontife des Chrétiens, sa foi n'en fut pas plus pure. Ses principes approchoient un peu de ceux de Spinoza. Il n'admettoit que deux substances, Dieu & la matiere. Le monde étoit peuplé, selon

lui, d'ames humaines, de démons, de génies & d'autres intelligences plus ou moins parfaites, mais toutes matérielles. Il croyoit, dit-on, que les premiers hommes furent formés de la matiere avec laquelle quelques philosophes s'imaginent que s'engendrent les grenouilles. Mais en avouant ce qui a pu faire tort à Césalpin, il ne faut point lui dérober la gloire d'avoir connu la circulation du sang, & la vraie méthode dans la distribution des plantes. La premiere de ces découvertes lui a été vainement contestée. On la trouve clairement exprimée dans ses *Quæst. peripat.* l. 5. c. 4. (voyez FABRI Honorat, & HARVÉE). Ses principaux ouvrages sont : I. *Speculum artis medicæ Hippocraticum*. II. *De Plantis libri XVI*, Florence, 1583, in-4°; ouvrage rare, & le premier dans lequel on trouve la méthode de distribuer les plantes conformément à leur nature. Il les classe selon le nombre, les différences ou les rapports des semences. III. *De Metallicis libri tres*, Rome, 1596, in-4°; peu commun. IV. *Praxis universæ medicinæ*. V. *Quæstionum peripateticarum libri quinque*, Rome, 1603, in-4°. Ce dernier ouvrage fut attaqué avec beaucoup de succès par le médecin Taurel dans ses *Alpes casæ, hoc est, Andrea Cæsalpini monstruosa dogmata discussa & excussa*. VI. *De Medicamentorum facultatibus*, Venise, 1593, in-4°. VII. *Dæmonum investigatio in qua explicatur locus Hippocratis, si quid divinum in morbis*, Florence, 1580, in-4°. Césalpin mourut à Rome en 1604, à 84 ans.

CÉSAR, (Caius-Julius) né à Rome, l'an 98 avant J. C., d'une famille très-illustre, se fraya la route aux premieres dignités de la république par le double talent de l'éloquence & des armes. Le tyran Sylla qui voyoit en lui plusieurs Marius, voulut le faire mourir; mais vaincu par les importunités de ses amis, il lui laissa la vie, en leur disant : *Que celui dont les intérêts leur étoient si chers, ruineroit un jour la république*. L'Asie fut le premier théâtre de sa valeur. Il se distingua sous Thermus, préteur, qui l'envoya vers Nicomede, roi de Bithynie, auquel, dit-on, il se prostitua. De retour à Rome, il signala son éloquence contre Dolabella, accusé de péculat. Son nom se répandant peu-à-peu, il fut élevé aux charges de tribun militaire, de questeur, d'édile, de souverain pontife, de préteur; & de gouverneur d'Espagne. Ce fut en arrivant à Cadix, que voyant la statue d'Alexandre, il dit, en répandant des larmes : « A l'âge où je suis, il avoit conquis le monde, & je n'ai encore rien fait de mémorable ». Ce desir de la gloire, joint à de grands talens secondés par la fortune, le conduisit peu-à-peu à l'empire. On lui avoit entendu dire : « Qu'il aimeroit mieux être le premier dans un hameau, que le second dans Rome ». Revenu en Italie, il demanda le triomphe & le consulat. Il fut créé consul l'an 59 avant J. C., avec M. Calpurnius Bibulus, qu'il obligea bientôt d'abandonner cette place. Il s'unit à Pompée & à Crassus par ferment, & forma ce qu'on appelle le premier triumvirat. Caton, qui vit

porter ce coup à l'état, & qui ne put le parer, s'écria: *Nous avons des maîtres, c'en est fait de la république.* César recueillit les premiers fruits de cette union. Tout plia sous ses violences & ses artifices, jusqu'à Caton. Il se procura l'amitié des chevaliers, en leur accordant une part dans les impôts, & celle des étrangers, en les faisant déclarer alliés & amis du peuple Romain. Il éloigna de Rome Cicéron & Caton, les plus grands défenseurs de la liberté, & s'assura des consuls de l'année suivante. Son crédit lui fit obtenir le gouvernement des Gaules. Il part, roulant dans son esprit les plus vastes projets. Son dessein étoit de subjuguier tout ce qui restoit dans ces contrées de nations ennemies de Rome, de ramener son armée victorieuse contre la république, & d'aller à la souveraine puissance les armes à la main. Ses premiers exploits furent contre les Helvétiens. Il les battit, & tourna ses armes contre les Germains & les Belges. Après avoir taillé en pièces leur armée, il attaque les Nerviens, les défait, & subjugué presque tous les peuples des Gaules. Ses conquêtes & ses victoires occasionnerent un nouveau triumvirat entre César, Crassus & Pompée, qui, sans le penser, devenoient les instrumens de la fortune de leur collègue, & de leur perte. Un des articles de la confédération, fut de faire proroger à César son gouvernement pour cinq nouvelles années, avec la qualité de proconsul. De nouveaux succès dans les Gaules, en Germanie & dans la Grande-Bretagne, le couvrirent de gloire, & lui don-

nerent de nouvelles espérances sur Rome. Pompée commença alors à se détacher de lui. Profitant de l'affection des Romains pour sa personne, il fait porter un décret contre César; Antoine, alors tribun du peuple, s'enfuit, après y avoir formé opposition. César, avec la seule légion qu'il avoit alors en Italie, commence la guerre sous le spécieux prétexte de venger les droits du tribunat violés en la personne d'Antoine. Il marche secrètement vers Rimini, passe le Rubicon. Le héros s'arrêta un moment sur les bords de cette rivière, qui servoit de borne à sa province. La traverser avec une armée qui avoit subjugué les Gaulois, intimidé les Germains, réduit les Bretons, c'étoit lever l'étendard de la révolte. Le sort de l'univers fut mis un instant en balance avec l'ambition de César. Celle-ci l'emporte, & Rimini, Pesaro, Ancone, Arezzo, Osimo, Ascoli, &c., sont à lui. Une conduite sage & modérée, en dévoilant ses projets ambitieux, les soutenoit. Il faisoit passer à Rome des sommes immenses pour corrompre les magistrats, ou acheter les magistratures, ce qui donna lieu à ce bon mot: *César a conquis les Gaulois avec le fer des Romains, & Rome avec l'or des Gaulois.* Son armée ne lui étoit pas moins dévouée. Tandis que Pompée passe en Épire, abandonnant l'Italie à son ennemi, César s'y comporte en vainqueur & en maître. Il distribue les commandans en son nom, paroît à Rome, pille le trésor public, & part pour l'Espagne. Il forme en passant le siège de Marseille, en laisse la conduite

à Trebonius, & va battre en Espagne Petreius, Afranius & Varron, généraux de Pompée. De retour à Rome, où il avoit été nommé dictateur, il favorise les débiteurs, rappelle les exilés, rétablit les enfans des proscrits, s'attache par la clémence les ennemis qu'il s'étoit faits par la force, & obtient le consulat pour l'année suivante. Il quitte l'Italie pour aller en Grece combattre Pompée, s'empare de toutes les villes d'Épire, se signale en Étolie, en Thessalie, en Macédoine, & atteint enfin son rival & son ennemi. *Le voici*, dit-il à ses soldats, *le jour si attendu. C'est à nous à voir si immonous as véritablement la gloire.* L'armée de Pompée fut entièrement mise en déroute à la journée de Pharsale, l'an 48 avant Jesus-Christ. Un rien décida de cette fameuse bataille, qui, en soumettant la république Romaine à César, le rendit maître du monde entier : ce fut l'attention qu'il eut de recommander à ses soldats de frapper directement au visage les cavaliers de Pompée, qui devoient entraver l'action. Ces jeunes gens, jaloux de conserver leur figure, tournerent bride honteusement. Sept mille cavaliers prirent la fuite devant six cohortes. Pompée laissa sur la place quinze mille des siens, tandis que César n'en perdit que douze cents. La clémence du vainqueur envers les vaincus attira un si grand nombre de soldats sous ses drapeaux, qu'il fut en état de poursuivre son ennemi. Ce grand-homme n'étoit déjà plus : il venoit d'être massacré inhumainement en Egypte, où il avoit cru trouver un asyle. César le pleura, & lui fit éle-

ver un tombeau magnifique. Son courage, conduit par un art supérieur, lui ménagea de nouvelles victoires. Il vainquit Ptolomée, roi d'Egypte, se rendit maître de son royaume, & le donna à la fameuse Cléopâtre. Pharnace, roi du Pont, ne tarda pas de tomber sous ses coups. Cette victoire lui coûta peu. La guerre fut commencée & finie dans un jour. C'est ce qu'il exprima par ces trois mots : *Veni, vidi, vici.* Il repassa ensuite avec tant de rapidité en Italie, que l'on y fut aussi surpris de son retour, que de sa prompte victoire. Son séjour à Rome ne fut pas long ; il alla vaincre Juba & Scipion en Afrique, & les fils de Pompée en Espagne. On le vit bientôt à Rome triompher, cinq jours consécutifs, des Gaules, de l'Egypte, du Pont, de l'Afrique & de l'Espagne. La dictature perpétuelle lui fut décernée. Le sénat lui permit d'orner sa tête chauve d'une couronne de laurier. On délibéra même, dit-on, de lui donner sur toutes les dames Romaines des droits qui font frémir la pudeur. César, au plus haut point de sa gloire, voulut l'augmenter encore, en décorant la ville de Rome de nouveaux édifices, pour l'utilité & pour l'agrément ; en faisant creuser à l'embouchure du Tibre un port capable de recevoir les plus gros vaisseaux ; en desséchant les marais Pontins, qui rendoient mal-saine une partie du Latium ; en coupant l'isthme de Corinthe pour faire la jonction de la mer Egée & de la mer Ionienne. Ces deux derniers projets restèrent imparfaits. On lui doit la réformation du calendrier, faite par Sosigènes,

savant astronome d'Alexandrie, qui laissa néanmoins subsister plusieurs erreurs, dont quelques-unes furent corrigées sous Auguste. Le sénat se préparoit à lui déferer, dit-on, le titre de roi dans tout l'empire, excepté en Italie, lorsque Brutus & Cassius l'assassinèrent au milieu des sénateurs assemblés, l'an 43 avant J. C., âgé de 56 ans (*voyez CALPURNIE*).
 » Ainsi périt, dit un célèbre historien, celui qui, pour satisfaire son ambition, avoit fait regorger l'univers entier du sang de ses concitoyens. Il remplit la cour du sénat de son propre sang, & paya de sa vie celle d'un million d'hommes qu'il avoit sacrifiés à sa folle passion de régner. Le jour qu'il avoit choisi pour mettre le comble à sa gloire & à ses desirs ambitieux, par la qualité de roi qu'il extorquoit du sénat, ce jour-là même fut le jour vengeur de son usurpation tyrannique, & de tous les crimes & forfaits qui lui avoient servi comme de degrés pour y parvenir. Cette mort tragique pourroit servir de leçon aux ambitieux; elle seroit même capable de modérer l'activité de leur ambition, si cette passion pouvoit reconnoître des bornes, & savoir s'arrêter où il faut. Il est vrai que si on n'avoit égard, pour être placé sur le trône, qu'aux grandes qualités & aux talents éminens, peu de personnes d'alors méritoient mieux d'y être assis que César. Il étoit né pour commander, pour faire aimer sa domination, & pour rendre ses sujets heureux. Des talens

» si rares & si brillans font de-
 » sirer pour César un droit ac-
 » quis & fondé sur la justice.
 » On voudroit pouvoir le re-
 » garder comme un roi légitime, & tirer un voile sur son usurpation : mais il n'est pas possible. Un citoyen qui de simple particulier, s'élève sur le trône par la violence & par la force, peut-il être regardé autrement que comme un tyran à qui toutes les loix divines & humaines font son procès ? Une qualité de César qu'on a toujours beaucoup exaltée & louée, étoit la clémence par laquelle il savoit captiver les cœurs de ses ennemis même. Il apprend la mort de Caton, & il s'écrie : *ô Caton ! je t'envie la gloire de ta mort ; car tu m'as envié celle de te sauver la vie.* Cependant cette douceur prenoit plutôt sa source dans sa politique que dans son caractère : « Je veux, disoit-il, regagner tous les esprits par cette voie, s'il est possible, afin de jouir plus long-tems du fruit de mes victoires. »
 Quand il perdoit ce point de vue, il étoit souvent cruel ; car il s'en faut de beaucoup qu'il ait toujours été aussi humain que ses panégyristes nous le représentent. Il fit mourir à coups de bâton le sénat des Carnutes, & celui que Caton avoit établi dans Utique, & fit tuer le courageux Vercingetorix après l'avoir fait servir à son triomphe. Actions qui rendent les regrets qu'il témoigna à la mort de Pompée & de Caton, plus que suspects. Son nom est à côté & au-dessus peut-être de celui d'Alexandre. S'il en eut les qualités, il eut aussi quelques-uns de ses vices : sur-tout cette

cette ambition sans bornes, déterminée à tout oser, à tout gagner ou à tout perdre. Il poussa encore plus loin que lui l'amour pour la débauche; on disoit de lui, qu'il étoit le mari de toutes les femmes, & la femme de tous les maris. César cultiva toujours les lettres au milieu du tumulte des armes. S'il se fût livré entièrement à l'éloquence, Cicéron auroit eu un rival qui l'auroit égalé. Des ouvrages en vers & en prose que César avoit composés, il ne nous reste que ses *Commentaires sur les guerres des Gaules*, & *sur les guerres civiles*: ouvrage qui, quoique fait en forme de mémoires, peut passer pour une histoire complète. Le héros narre ses victoires avec la même rapidité qu'il les a remportées. L'éloge qu'en faisoit Cicéron, n'est point outré. *Nudi sunt, recti & venusti, & omni orationis ornatu, tanquam veste, detracto; stultis scribendi materiam præbuit, sanos verò homines à scribendo deterruit.* Bayle & Juste-Lipse les ont jugés trop sévèrement. Le dernier les a crus interpolés: il y a effectivement quelques endroits où l'on est tenté de croire que ce n'est pas César qui narre. On croit souvent s'apercevoir que la narration n'est pas sincère, & qu'il y a des faits altérés, d'où il naît des contradictions que le lecteur travaille en vain à concilier. Parmi les éditions de ses *Commentaires*, les curieux recherchent la première de Rome, 1469, in-fol.; celle *cum notis variorum*, Amsterdam, 1697, in-8°.; Leyde, 1713, in-8°.; & 1737, 2 vol. in-4°.; celle de Londres in-fol.,

Tome II.

1712; celle *ad usum Delphini*, in-4°.; 1678; celle d'Elzevir, 1635, in-12; celle de Barbou, 2 vol. in-12., 1757, qui est ornée de quatre cartes & d'une nomenclature géographique; celle de Glasou, 1750, in-fol. D'Ablancourt a traduit les *Commentaires de César*, in-4°.; & en 2 vol. in-12. Le comte Turpin de Crissé en a donné une édition en françois, avec des notes historiques, critiques & militaires, dont la seconde édition a paru à Amsterdam, 1787, 3 vol. in-8°. Ces notes sont très-judicieuses & forment dans leur ensemble, une instruction politique & militaire, qui ne fixera pas sans fruit l'attention des bons esprits. M. de Vaudrecourt a donné la même année une traduction nouvelle des *Commentaires de César*, suivie d'un *Examen de l'Analyse critique*, que M. Davon a faite de ses guerres; Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Cette traduction est lâche, incorrecte, infidèle, & la critique de M. Davon est très-supérieure à la réfutation que M. de Vaudrecourt prétend en faire. La traduction qui en avoit paru en 1755 & qui a été retouchée par M. Wailly, Paris, 1788, 2 vol. in-12 avec le texte, est estimée.

CESARI, (Alexandre) dit le Grec, habile graveur en creux au seizième siècle, mérita les éloges de Michel-Ange son contemporain. Le chef-d'œuvre de cet artiste est, au rapport de Vassari, un camée représentant la tête de Phocion l'Athénien.

CESARI, (Henri de Saint-) gentilhomme & poète Provençal du quinzième siècle, a fait des Poésies estimées de son tems. Il

S f

a continué l'Histoire des Poëtes Provençaux, que le Monge des Isles-d'or avoit commencée.

CESARINI, (Julien) cardinal, présida au concile de Bâle, & parut avec éclat à celui de Florence. Le pape Eugene IV l'envoya en Hongrie, pour prêcher la croisade contre les Turcs. Ladislas, roi de Hongrie, ayant précipitamment fait la paix avec ces infidèles, sans consulter ses alliés, avec lesquels il avoit pris des engagements, Julien crut que cette paix n'obligeoit pas le roi; sans considérer que les traités d'alliance sont en quelque façon subordonnés à l'objet pour lequel on les conclut, & que la guerre avec les Turcs n'existant plus, les conventions faites avec les alliés étoient sans force. Il y eut une bataille donnée près de Varna en 1444, gagnée par les Turcs contre les Chrétiens. Le cardinal, qui s'y étoit trouvé, périt dans cette journée. *Voyez* AMURAT II, LADISLAS IV.

CESARION, naquit à Alexandrie, de Jules-César & de Cléopâtre; il avoit une ressemblance marquée avec son pere, & possédoit plusieurs de ses qualités. Lorsqu'il eut atteint sa treizieme année, Antoine & Cléopâtre le déclarerent successeur du royaume d'Egypte, de l'isle de Chypre & de la Céléfyrie. Mais Auguste, loin de lui confirmer ce riche héritage, le fit mourir cinq ans après. Il fut porté, dit-on, à cette cruauté par le philosophe Arrius, l'un de ses courtisans, qui lui dit que le monde seroit embarrassé de deux Césars, & qu'il n'en pouvoit souffrir qu'un.

CESENE, *voyez* OCCAM.

CESONIE, (Milonia) troi-

sieme femme de Caligula qui avoit répudié les deux premières, étoit mariée & avoit trois filles quand elle l'épousa, l'an 39 de Jesus-Christ. Quoique moins jeune & moins belle que les deux autres, elle eut l'art de se faire aimer, entrant dans tous les goûts de son époux, l'accompagnant dans ses voyages habillée en amazone, flattant son inclination pour le luxe & la volupté. On prétend qu'elle pouffoit la complaisance jusqu'à permettre qu'il l'exposât nue aux yeux de ses favoris dans la fureur de ses débauches insensées, & qu'avant de l'épouser, elle lui avoit donné un philtre, dont Juvenal décrit la composition, pour s'en faire aimer, & qui ne servit qu'à lui troubler le cerveau & à le rendre furieux. Caligula ayant été assassiné, Chéréas envoya le tribun Pelius Lupus, pour se défaire de Césonie & de sa fille Julie Drusille. Cet homme perça la mere, qui se présenta au fer meurtrier avec un courage qui tenoit de la fureur, de plusieurs coups d'épée, & écrasa la tête de la fille contre la muraille de la galerie où son pere avoit été poignardé, afin qu'il ne demeurât rien d'un sang si abominable.

CESPEDES, (Paul) peintre de Cordoue, s'est rendu célèbre au seizieme siecle, en Espagne & en Italie, où il fit deux voyages. Sa maniere de peindre approche beaucoup de celle du Corregge: même exactitude dans le dessin, même force dans l'expression, même coloris. On ne peut encore voir sans émotion son tableau de la *Cene* dans la cathédrale de Cordoue, où chaque apôtre présente un caractère différent de

respect, d'amour & de sainteté; le Christ, un air de grandeur & de bonté en même tems; & Judas, un air chagrin & faux. Les talens de Cespedes ne se bornoient pas à la peinture: si l'on en croit l'enthousiasme des auteurs Espagnols pour cet artiste, il fut philosophe, antiquaire, sculpteur, architecte, savant dans les langues hébraïque, grecque, latine, arabe & italienne, grand poète & fécond écrivain. Il mourut en 1608, âgé de plus de 70 ans.

CESTIUS, (Cajus) fut un des sept Epulons, ou inspecteurs sur les repas qui se célébroient à Rome en l'honneur des dieux. On conjecture qu'il mourut dans les premières années du regne d'Auguste. Il est sur-tout connu par le superbe monument qui a été érigé à sa mémoire, & qui est un des édifices de l'ancienne Rome, qui se sont le mieux conservés jusqu'à nos jours. C'est une pyramide carrée de 120 pieds de haut, sur 94 de base, revêtue intérieurement de marbre blanc, & renfermant une cave ou une chambre dans son intérieur, à l'imitation des pyramides d'Egypte. Ce monument est près de la *Porte d'Osie*, ou de S. Paul. Alexandre VII la fit réparer en 1663.

CETHEGUS, famille Romaine, branche de celle de Cornelius, a produit plusieurs personnes dont la mémoire s'est conservée. *Cornelius CETHEGUS*, créé consul avec *Quintius Flaminius*, distribua du vin mixtionné au peuple, après que son élection fut faite. Ces deux consuls furent obligés de se démettre de leur charge, l'an

de Rome 421, parce qu'il y avoit eu de l'irrégularité dans leur création. *Marcus Cornelius CETHEGUS* fut élevé à la charge de censeur, l'an de Rome 545, avant que d'avoir été consul, ce qui étoit contre l'usage. Il obtint le consulat cinq ans après: ce fut un grand orateur. *Caïus Cornelius CETHEGUS*, qui avant que d'être édile, fut proconsul en Espagne, y remporta une victoire signalée. Il fut fait édile peu après pendant son absence, l'an de Rome 556. Sigonius le confond avec *Cucius Cornelius CETHEGUS*, qui fut consul l'an de Rome 557, & qui triompha des Jufubres, & suppose mal-à-propos que Cicéron & Tite-Live donnent à ce consul le prénom de *Caïus*: ils lui donnent celui de *Cucius*. Il ne faut pas oublier *Publius Cornelius CETHEGUS*, qui suivit avec ardeur le parti de Marius contre Sylla, & qui pour cela fut déclaré ennemi du peuple Romain, lorsque ce parti fut abattu. Il se sauva en Afrique auprès de Marius, & ayant imploré la miséricorde de Sylla, & s'offrant de le servir en toutes choses, il fut reçu en grace. Quelques auteurs pensent que ce Cethegus est le même qui jouit d'un si grand crédit à Rome, que l'on ne pouvoit rien obtenir que par son entremise. Comme il avoit une maîtresse à qui il ne pouvoit rien refuser, il arriva que cette femme eut à sa disposition toute la ville de Rome. Il fallut que Lucullus fit la cour à cette femme, lorsqu'il voulut obtenir la commission de faire la guerre à Mithridate: sans cela il n'auroit point obtenu cet em-

ploi. Plusieurs autres grands seigneurs firent cent bassesses, pour monter aux charges par la recommandation de Cethegus. C'est de lui, sans doute, que Cicéron parle dans un de ses *Paradoxes*. Quelques critiques, en expliquant ce vers d'Horace:

*Fingere cinctutis non exaudita
Cethegis,*

ont avancé que cette famille avoit un costume particulier, & se faisoit remarquer par la ceinture; mais il est plus apparent par le contexte, qu'Horace parle du costume général des Romains au tems des premiers Cethegus, vers 400 de Rome, & l'a spécifié en nommant une famille distinguée de ce tems-là: car il s'agit des mots nouveaux, qui à cette ancienne époque n'auroient pas été compris.

CETHEGUS, (Caius Cornelius) convaincu d'avoir conspiré avec Catilina à la ruine de sa patrie, & d'avoir été le plus emporté de ses complices, fut étranglé avec eux dans la prison, en présence de Cicéron qui, malgré un éloquent discours qu'il fit (la troisième Catilinaire), & où il expose au peuple les particularités de la conjuration, de la conviction & de l'instruction du procès des coupables, ne seroit point parvenu à les faire condamner, si Caton, qui n'avoit point encore donné son avis, n'eût parlé avec tant de fermeté & de vigueur contre César, qui par une douceur déplacée, ou parce qu'il favorisoit secrètement la cabale, venoit de plaider pour sauver la vie à ces factieux,

qu'il ramena tout le sénat à l'avis de Cicéron, & fit passer l'arrêt de mort à l'unanimité des suffrages. Ce fut après cette exécution qui dissipa la troupe des rebelles, & déconcerta tous leurs desseins, que Cicéron s'en retournant chez lui comme en triomphe, accompagné de tout ce qu'il y avoit de plus brillant dans tous les ordres de l'état, & d'une foule de peuple, fut salué comme le *Sauveur de la patrie*, & le *nouveau fondateur de Rome* (voyez CICÉRON).

— Un autre CETHEGUS, sénateur de la même famille, convaincu d'adultère, fut décapité sous Valentinien en 368.

CETHURA, seconde femme d'Abraham, que ce patriarche épousa à l'âge de cent quarante ans, & dont il eut six enfans, Zamram, Jecsan, Madan, Madian, Jesboc & Sué. Abraham donna des présens à tous ces enfans, & les envoya demeurer vers l'Orient dans l'Arabie déserte, ne voulant pas qu'ils habitassent dans le pays que le Seigneur avoit promis à Isaac. On croit que c'est d'eux que sortirent les Madianites, les Ephéens, les Dédanéens & les Sabéens, dont il est souvent parlé dans l'Écriture. Les Magas qui vinrent adorer J. C. naissant, étoient, suivant plusieurs savans, des rejetons de ces peuples, & la foi d'Abraham fut pour eux une espèce de titre pour être les prémices de la vocation des gentils.

CEUS, fils de Titan & de la Terre. Il prit les armes contre Jupiter, qui avoit abusé de Latone; mais il fut foudroyé comme ses freres.